N° 623 35e Année. Tome CLXXII 1er Juin 1924

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France...... *3 fr. 50* | *Étranger* .... *4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Il est bien difficile de prévoir l'orientation des changes au cours des prochaines semaines, car si certains envisagent une nouvelle tension des devises fortes du fait de la situation de place sur les divers marchés financiers, d'autres inclinent à penser que le gouvernement défendra le franc par tous les moyens en son pouvoir. Quoi qu'il en soit, il semble fort probable que les cours des monnaies étrangères resteront nerveux et ne retrouveront que lentement une stabilité qui permettra au courant d'achats observé dernièrement de se développer. La Bourse a besoin d'activité, elle la désire; aussi est-il fâcheux que seule l'incertitude des lendemains vienne contrarier l'essor d'un mouvement de hausse que l'abondance des capitaux finira bien par déclancher.

La tendance de nos rentes reste satisfaisante: 3 o/o perpétuel 53.40; amortissable 82.10; 6 o/o 1920 83.75; les fonds russes réalisent des gains de certaine importance basés sur l'idée d'un rapprochement avec les Soviets, mais ce sont les valeurs industrielles, plus encore que les rentes, qui bénéficient d'une reprise sérieuse. Voici d'ailleurs quelques cours : Consolidé 4 o/o 23.75; 3 o/o 1891-94 16.25. Platine 760; Bakou 2610; Lianosoff 820.

Nos grandes banques sont calmes : Crédit Lyonnais 1525; Comptoir d'Escompte 970; Société Générale 751. Rente foncière en vive reprise à 3140. Les banques étrangères sont soutenues : Banque Ottomane 761; Foncier Egyptien 1899; Banque du Mexique 660.

La grève des mineurs allemands n'a pas grande répercussion sur les charbonnages français, qui restent simplement soutenus ainsi que les actions de nos grands chemins de fer. Les affaires de distribution de courant sont fermes : C. P. D. E. 881; Union d'Electricité 370; Constructions électriques de France 260. Les valeurs sucrières accentuent leurs progrès : Raffinerie Say 2610; Sucreries Brésiliennes 800. Raffermissement notable du groupe des valeurs de produits chimiques : Kuhlmann 685; Lagunas Nitrate 135; Phosphates Tunisiens 560; Electro-chimie 740.

Les actions Pathé, influencées par la suppression des droits d'entrée sur les films en Angleterre sont en hausse assez importante : 564 l'action de jouissance et 590 l'action de capital. Bien que le marché des métaux soit toujours lourd à Londres, les valeurs cuprifères font montre de bonnes dispositions : Rio 2433; Tharsis 287; Montecatini 200. Aux valeurs de pétrole fermes dans l'ensemble en sympathie avec la hausse de la livre sterling à 75, Royal Dutch se négocie à 28.300, la Shell à 327; affaires galiciennes plus négligées; valeurs roumaines sans grandes variations. Les valeurs sud-africaines se sont ressaisies et progressent en même temps que la livre. Le De Beers se redresse à 953, la Rand Mines à 221. Les caoutchoutières sont maussades en raison de la hausse des prix de la matière première due au ralentissement des achats américains : Financière 155, Terres Rouges 212; Padang 353.

LE MASQUE D'OR.

CRÉDIT LYONNAIS

Extraits du rapport du conseil d'administration à l'assemblée générale du Crédit Lyonnais du 27 avril 1924.

Le rapport du conseil d'administration du Crédit Lyonnais à l'assemblée générale tenue à Lyon le 28 avril 1924 indique que :

Après un premier semestre satisfaisant, les commerçants et les industriels, sentant la résistance de leur clientèle devant la hausse des prix influencés par les changes, hésitèrent à faire des achats et l'année se termina dans un certain malaise.

Les bénéfices de l'exercice 1923, déduction faite de tous frais généraux, charges, provisions, amortissements, dépenses de premier établissement et attributions statutaires,

s'élèvent à.. Fr.	42.002.814 31
Le dividende de 75 fr. par action que nous vous proposons de voter représente.	37.500.000 »
Si vous approuvez cette distribution, il restera une somme de...............	4.502.814 31
sur laquelle nous vous proposons de prélever..................................	413 481 54
qui, ajoutés au report à nouveau des exercices antérieurs..................	24.586.518 46
formeraient un total de..	25.000.000 »
qui seraient portés aux réserves.	
Le solde, soit..	4.089.332 77
seraient reportés à nouveau.	

Vous avez toujours, dans le passé, quand une série d'exercices vous le permettait, consolidé ainsi la situation de votre société et vous n'avez eu qu'à vous louer de cette prudence avisée.

Suivant ces répartitions, le dividende serait payé comme suit :

En plus de l'acompte mis à la disposition des actionnaires le 25 mars dernier, soit.	Fr. 35 »
le solde, soit..	Fr. 40 »
serait mis en payement le 25 septembre prochain,	
Ensemble..	Fr. 75 »

moins les impôts.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an................	60 fr.	Un an................	75 fr.
Six mois............	32 »	Six mois............	40 »
Trois mois..........	17 »	Trois mois..........	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un francpour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

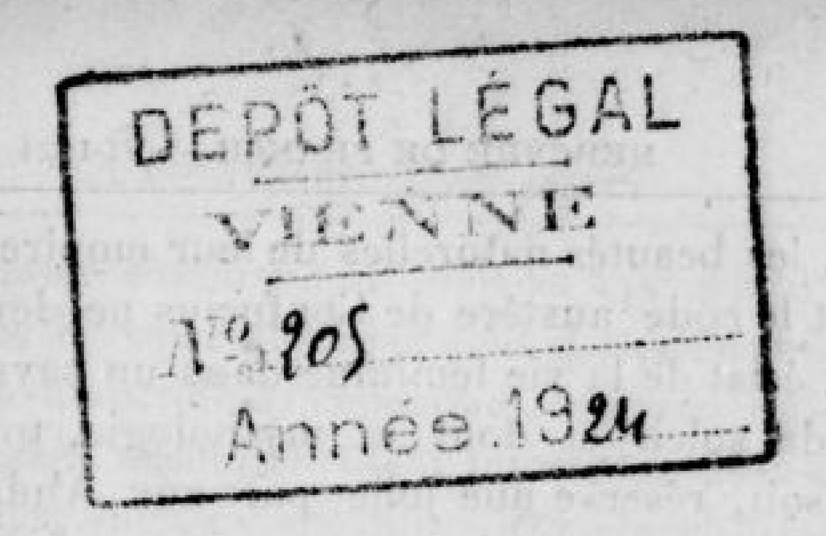
En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.



LA
VIE FÉMININE AU JAPON

—

Cœur qui ressemble à la rosée
Et qui pour la première fois
Se pose sur la fleur,
A chaque brise qui souffle,
Craint d'être rejeté.

TSOURAYOUKI
(VIII[e] siècle).

Voici le vent qui courbe la fumée de l'algue salée
Que brûle la pêcheuse des plages de Souma.
O femme aussi faible et docile que cette fumée !

ANONYME.

I

CELLES D'AUTREFOIS

« Aussi élevé que le ciel », voici l'homme. « Aussi bas que la terre », voilà la situation de la femme telle que Confucius l'enseigna.

Il stipulait qu'à sept ans elle serait séparée de ses frères, élevée à part pour ses futurs devoirs d'épouse, de bru et de mère, et mettait au nombre des causes du divorce la stérilité et le bavardage, la désobéissance et la jalousie.

C'est au VII[e] siècle que ces principes vinrent de Chine au Japon pour s'y confondre avec le bouddhisme hindou et la simple religion première, le Shinto, qui adorait naïvement le soleil, ancêtre des premiers princes nip-

pons, et les beautés naturelles de leur empire terrestre. Cependant le code austère de Confucius ne devait pas ternir le doux éclat de la vie féminine dans un pays fondé par la déesse du soleil et dont la mythologie, toute guerrière qu'elle soit, réserve une jolie part aux Andromèdes et à l'Eurydice japonaises.

D'ailleurs les premières gloires historiques du pays sont dues aux femmes. C'est la conquête de l'île du Kyushu, favorisée par le sacrifice de la Princesse Tachibana qui s'offrit au dieu de la mer pour apaiser la tempête, si bien que le Prince Yamatodake, son époux, put alors conduire ses vaisseaux jusqu'au port et, vainqueur, revenir sur la falaise contempler tristement les flots en s'écriant : « Aya Azuma aya ! » — Hélas, ma chère femme ! — avec un tel regret et tant de reconnaissance que le pays conquis vers le Nord s'appela désormais : Azuma !

Plus tard, c'est la conquête de la Corée, entreprise par l'Impératrice Jingo avec beaucoup d'éclat, qui valut au Japon la tranquillité du côté de la Chine et de riches tributs de soieries et de poteries coréennes, modèles précieux pour l'art du tissage et de la céramique.

Enfin, aux XIe et XIIe siècles les femmes prirent une telle part aux affaires politiques et aux intrigues de cour que, pendant les siècles qui suivirent, elles supplantèrent les hommes dans le domaine de la poésie et du roman. Point évangélisé par l'Inde et la Chine, le Japonais ne craignait pas alors de leur accorder beaucoup de liberté, des libertés, même, si l'on en juge d'après les poèmes amoureux de Komachi au IXe siècle et par les piquants récits des romancières Murasaki Shikibu et Sei Shonagon, qui au Xe font montre de l'esprit mutin et mondain des Françaises du XVIIIe.

§

Ce n'est que beaucoup plus tard que le « Pays de la Reine » s'avisa que celle-ci y prenait trop d'influence et fit de la Ja-

ponaise la femme soumise qui allait au XIXe siècle rencontrer les mœurs européennes avec tant d'étonnement.

Ces femmes d'autrefois, cependant, comme celles d'aujourd'hui, étaient essentiellement femmes, c'est-à-dire que leur esprit de sacrifice est quotidien et naturel à toutes les époques, leur grâce une étiquette et leur sourire une vertu. Elles se sont toujours considérées comme la servante et l'aide de l'homme avec fierté, courage et tendresse, parce qu'elles l'admirent pour tout ce qu'il peut accomplir et que, par lui, elles servent le pays, la race et les dieux. Leur amour est tout imprégné de patriotisme, leur charme travaillé comme une œuvre d'art, puisque le Japonais leur demande non seulement l'héroïsme moral, mais la joie de ses yeux.

Lui, il les aimera pour les enfants qu'elles lui donnent, pour la paix d'un foyer où ses idées et ses besoins règnent en maîtres, puis il contemplera en elles son idéal artistique qui, vêtu de brocard et de soie, glisse avec l'harmonie voulue sur les nattes des maisons blondes. Elles sont pour lui les prêtresses de ces rites et de ces gestes qui interprètent la nature pour l'homme du Yamato, Pays de Grande Paix, et c'est pourquoi il leur demande le Yamatodamashi, l'esprit chevaleresque, et le Yamatogokoro, la tendresse pure et naïve telle que le cœur japonais la conçoit.

Très souplement on vit la Japonaise, éprise d'harmonie et de joie, mettre son orgueil à cultiver des vertus et des talents. Cette humilité, c'est une dignité pour elle et, par les coutumes, elle atteint la mentalité de l'amoureuse parfaite, une conception que j'ai retrouvée chez une femme de lettres française, Mme Burnat-Provins, qui écrivit le livre de la Servante.

Certes, le Japonais, qui reconnaît à l'Européenne une mentalité intellectuelle plus nourrie et une personnalité plus accusée, ne les demande pas à la femme de son pays, qui s'en inquiète rarement. La poésie, le roman, les mémoires, la musique, la peinture, la broderie, la danse qui est chez nous

poème mimé, le maniement de la lance et certains arts d'agrément inconnus de l'Europe, comme les nombreuses écoles de bouquets et de paysages de sable, les cérémonies du thé et de l'encens, sont le domaine traditionnel de la Japonaise.

§

Nos paysages même évoquent encore ces femmes lointaines d'autrefois, et pour comprendre Komachi, beauté et poétesse légendaire de Kyoto, que Noël Péri fit un peu connaître en France, il faut avoir vu sa robe d'or fleuri luire encore sur les estrades de NO du Tokio moderne. Il faut, vers la fin de l'automne, alors que seul

> Glorifiant le cèdre et le pin
> Passe le bruit parfumé du vent.
> (Haikai de Basho.)

visiter ces vieux temples délabrés aux pieds des collines de Kyoto, où dans l'un d'eux est suspendu le kakémono représentant aux fidèles bouddhistes le cadavre, déchiqueté des corbeaux, de la trop orgueilleuse Komachi.

Puis un jour de

> Pluie à faire souffrir à Miwagasaki,
> Aux abords de Sano, aucun refuge
> (Haikai de Basho.)

le long de la rivière qui charrie les radeaux sous les érables roux, on vous montrera le petit village où Kogo, dame d'honneur exilée de Kyoto, jouait tristement du koto, mêlant les sons de sa harpe au bruit des roseaux, aux notes de la flûte du courtisan qui la recherchait.

A Ishiyama, la « montagne de pierre noire », comment ne pas revoir à la fenêtre du temple ancien Murasaki Shikibu, la « Dame Violette », rêvant au-dessus du lac Biwa aux aventures de Genji, le don Juan japonais ?

Pour l'initié là-bas, chaque arbre murmure, avec ses feuilles, un poème, chaque paysage est habité par son héros comme le cadre est habité par le portrait, et des ivresses

anciennes montent au cerveau, ainsi que le désir du breuvage de la coupe qui en garda l'odeur !

A Kamakura ne me suis-je pas promenée le long de la plage blonde, comme on soulignerait de ses pas quelque immense croissant dominé par le temple de la déesse Kwanon et celui du dieu de la guerre Hachiman, temple où venait Masako, femme du shogoun au XIIIe siècle? Entre ces deux temples, dans toute la capitale shogounale, c'est elle qui régna effectivement et, au summum de sa puissance, fit danser devant elle Shidzouka-gozen, « Princesse Tranquille » qui voulait sauver son amant.

Contemporaines de ce siècle de bravoure et de grâce féminines furent aussi Tokiwa-gozen, la mère des shogouns Minamoto, qui, en se sacrifiant au vainqueur de son clan, prépara par ses enfants une éclatante reprise du pouvoir, et Kesa-gozen, célébrée pour sa fidélité d'épouse : un autre seigneur l'aimait et menaçait de tuer son mari ; alors une nuit Kesa-gozen, feignant de consentir au meurtre, ouvrit la maison, mais c'est elle qui s'étendit sur la couche à la place de son mari et qui, dans l'obscurité, eut la tête tranchée. La lettre qu'elle laissa au meurtrier, son amour, les remords de ce dernier, en firent un moine exemplaire.

Voici donc ces femmes d'autrefois que nos poètes, nos estampes, nos théâtres célèbrent volontiers. Le Jeune Japon les aime toujours quand la scène, brillante et dramatique. les fait revivre à nos yeux attentifs.

Alors le rideau glisse sur des scènes d'intérieur de palais : c'est la salle somptueuse d'une demeure des shogouns Tokugawa, des rappels des vieilles coutumes raffinées des Kuge, courtisans de cour, entourant autrefois le mikado. On échange des madrigaux, on règle une étiquette exquise, on s'habille de teintes empruntées à toutes les corolles, à tous les feuillages. Ce ne sont que tournois poétiques, promenades et intrigues, personnages grandis par les coques de leurs coiffures anciennes, ennoblis par les amples plis des modes d'autrefois, que le drame intérieur habite

latent, pour tout à coup s'épancher par la blessure que l'épée ouvre, tandis que les femmes sanglotent dans leurs manches longues ou mordent un mouchoir de papier pour ne point crier.

C'est aussi à l'école des geisha de Kyoto que vous retrouverez tout ce souple chatoiement et ces gestes propres à la race. Là se conserve encore la tradition des costumes éclatants et des coutumes purement japonaises, car l'art strictement japonais, ce sont les geishas qui en continuent la pratique aux temps modernes, celles dont le charme trop artiste reconquiert le Japonais le plus européanisé et retient l'étranger qui sut trop bien en goûter la subtilité.

§

En avril 1923, avant de quitter nos îles de pins, que la tradition décrit agitées par la baleine les portant sur son dos, chaque fois qu'un frémissement de la terre les balance, j'ai passé des heures au théâtre, afin d'emporter des visions de ce vieux Japon, squelette aux os minces d'aristocrate qui porte si noblement les magnifiques costumes de son idéal et les agite sur la scène pour que la génération moderne, qui regarde maintenant par delà les mers, n'oublie point le modèle de sa grandeur! Puis en escale au port de Kobé, je n'ai pas manqué d'aller à Kyoto, comme je l'avais déjà fait à l'automne, afin de voir les geishas dansant les danses de la saison, celles du cerisier, et des thèmes de littérature classique, qu'elles rendaient féminins et charmants.

Mais c'est au Yurakuza de Tokio, succursale du grand Théâtre Impérial européen, que j'ai vu nos pièces nouvelles, de transition, celles qui emploient des actrices, et qui unissent les anciens mythes au ballet moderne accompagné d'orchestre occidental. Au Tokyo moderne, n'était-ce pas à nouveau la princesse Tachibana et son époux, le Prince Yamatodaké combattant les sauvages et les flammes des premières conquêtes sur les plaines de roseaux desséchés et en feu? Ces flammes, c'étaient des figurantes voilées de

crêtes écarlates, rampant autour d'eux pour se soumettre, et cela symbolisait le vieil amour des traditions vivant encore. Le mode de danse choisi était le même que celuique je devais voir à l'Opéra dans *Padmavati*, si bien que je ne sais vraiment plus lequel s'inspire de l'autre! Et depuis que j'habite Paris après 15 ans de Japon modernisé, je me demande si le dicton rigide des Anglo-Saxons, *East is East and West is West*, ne commencerait pas à s'assouplir, si après tout Occident et Orient ne se peuvent pas rencontrer soit en Asie, soit en Europe, unissant nos passés différents par de semblables innovations dans un présent, moderne là-bas et ici, et par de semblables besoins.

Comment dire mon émotion le 4 mars, lors d'une représentation privée du NO de Sotoba Komachi à l'Ecole de M. de Tannenberg? Fougita s'occupa des décors et des costumes, Komori de la mise en scène. Ce fut en français et par des enfants de France, la déclamation si noble de l'âme du vieux Japon soutenue par une harpe et une flûte. Un prince de la Maison Impériale qui y assistait incognito me dit ensuite en souriant : Je n'ai pas connu Komachi à Tokio, mais je l'ai vue à Paris.

C'est par l'art que nous nous retrouvons ainsi, et tout à fait comme deux amis se retrouvent dans l'intimité.

J'en eus l'éclatante révélation le jour où je vis au Théâtre Impérial, avec une joie neuve et profonde, le mimodrame de Claudel, *La Femme et son ombre*, animé d'une forte pensée occidentale, servie par l'art le plus classique de la musique, de la danse et des décors japonais. Claudel a su habilement utiliser la poésie même de notre « shoji », la porte tendue de papier blanc sur laquelle jouent les ombres et transparaît la lumière, notre musique grêle, écho fantaisiste des sons, comme décharnée, et les attitudes classiques qui sont symboles et interprétations. Ce samouraï qu'il nous montrait luttant entre la femme d'autrefois, morte et idéale, et cette femme vivante qui veut le détourner de l'ombre liée à elle par la même concordance des gestes, n'était-ce

pas la lutte du Japonais d'aujourd'hui, entre la femme du Vieux Japon et celle du Nouveau? Le poème symboliste nous permet toutes les leçons : que le samouraï, exaspéré par l'appel de l'ancien idéal et de la réalité qui le provoque, tire son épée contre cette ombre silencieuse, la femme réelle tombera morte à ses pieds.

C'est en voyant cela que la femme du Jeune Japon sait qu'elle aussi vit encore des gestes de l'Ombre, Japonaise d'autrefois, aussi « bas que la terre », mais fleurie comme elle l'est seulement au printemps !

II

CELLES D'AUJOURD'HUI

Une pareille scène de cour ancienne de nos jours ? Certes on en revit au couronnement de l'Empereur, en 1911, à l'avènement de l'ère Taisho, « celle de la Rectitude ». Alors cinq jeunes filles nobles y dansèrent le kagura, cette danse sacrée qui fut celle des déesses s'efforçant d'attirer la déesse du soleil hors de sa grotte. On vit reparaître les longues jupes écarlates des dames de la cour, ce costume blanc et rouge comme notre drapeau et qu'un récent décret ne rend plus obligatoire aux garden-parties impériales, non plus que la robe européenne portée par les princesses aux cérémonies officielles.

Ce décret donnait une nouvelle note caractéristique de la vie féminine actuelle au Japon. La Maison Impériale encourageait la Japonaise à sortir de sa maison, à prendre part à la vie sociale officielle, à y paraître dans son costume national, j'ose dire rituel, le kimono. Femmes de fonctionnaires, d'officiers, de banquiers, de professeurs, le Tout Tokio moderne répondit à cet appel. On vit des Japonaises, nombreuses, vêtues comme celles des estampes, aux cérémonies nationales. Elles étaient modernes et elles ressemblaient pourtant aux femmes d'autrefois. On les vit arriver gentiment et ravies en auto, en voiture, en pousse, en au-

tobus, tenant dans leurs mains ornées de bagues des sacs très parisiens et des ombrelles européennes, mais leurs sandales de paille tressée, de feutre et de brocard, glissaient l'une devant l'autre sous le kimono aux armes de leurs maisons, et leurs ceintures merveilleuses les tenaient souples et rigides à la fois entre leurs quadruples anneaux et leurs nœuds en forme de coussin ou de papillon lourds. Et les jeunes filles étaient nombreuses.

Leurs coiffures étaient tantôt des coques anciennes laquées par le cosmétique, tantôt le pompadour démodé des vieilles dames, ou la coiffure ondulée inspirée de Paris et New-York. Quelques-unes, comme leurs Altesses Impériales cependant, avaient revêtu la robe européenne. Et cet amusant hétéroclisme de l'appareil féminin est trop représentatif de l'âme féminine japonaise pour ne pas être toute sa psychologie

Cette jeune fille en kimono clair orné de fleurs comme le Printemps de Boticelli, c'est Eiko, « Petite Gloire » — ma plus charmante amie.

Ses cheveux sont relevés en shimada si lourd qu'elle penche sa tête et son sourire. Que fait-elle chaque jour en attendant cet époux pour lequel on l'éduque et la soigne et pour lequel toute sa parenté et ses amis font de minutieuses recherches ? Je lui donnais volontiers un coup de téléphone. La ville est si vaste, — une jungle municipalisée, disent les étrangers narquois — que le téléphone est d'usage courant pour les demandes les plus diverses et plaît à la Japonaise qui sort peu, trouve les courses longues et aime bavarder.

— Ce matin ? Le ménage, leçon de shamisen, puis paysage de sable sur plateau de laque noire.

— Quel paysage, Eiko-san ?

— Oh ! la Tamagawa.

Cette Rivière Bijou, décrite par les Goncourt, où nous allions pêcher la truite près du Golf Club, c'est toujours l'inspiratrice d'un frais paysage, léger comme le dessin fait avec du sel fin. Elle est symbole d'été. Amour de la nature,

voilà, dans l'éducation moderne féminine, un principe cher au Shinto, et, quand Eiko choisit le dessin de ses kimonos, il lui faut un goût inné pour désigner les fleurs, les oiseaux, les paysages qui le composeront et qui sont des motifs d'art classique. C'est donc une compréhension artiste de la nature qu'elle doit posséder, et cette interprétation subtile, on la lui demandera encore dans son savoir de l'étiquette pour la maison, les relations, les cadeaux et même plus intimement dans l'étiquette du mariage, car nous en avons une.

Petite Gloire, qui lit l'*Oiseau Bleu*, *la Maison de Poupée*, *La Symphonie Pastorale* traduits, ne sait pas se contenter des fiancés présentés au cours d'un spectacle ou d'un dîner à l'hôtel. Elle cherche la satisfaction d'un sentiment nouveau, « comme en ont les fiancées de l'étranger », dit-elle, et ce n'est pas encore sur le nom d'un fiancé qu'elle exercera sa difficile calligraphie !

Leçons de diverses écoles de bouquets, d'anglais ou de piano, de shamisen, coupées de voyages aux eaux, à la mer ou dans la province où sa famille possède des champs de riz, voilà la vie de ma moderne amie à qui sa mère, qui conserve de plus vieilles coutumes, épargne les longues séances de couture requises chaque saison pour les séries de kimono. Et pour moi, ce sera peut-être le jour du professeur de poésie, un dîner, soit dans l'intimité profonde d'une maison japonaise, en face des tablettes ancestrales, ou l'accueil d'une maison européenne, et puisque pour elle, pure Japonaise, il est plus difficile de fréquenter des étrangers et d'obtenir des permissions pour sortir, nous quitterons le téléphone sur ce mot léger et habituel : Gokigenyo ! Bonne humeur !

§

Nos professeurs, qui seront-ils ? Le professeur de bouquets tout vêtu de soie, un vieillard qui depuis trente ans courbe des branches et, dans l'immense salle du temple de

Shiba, brûle l'encens devant le kakemono de ses maîtres. Il n'enseigne pas, il initie. Et ce professeur de poésie, une dame toujours courbée en grands et petits saluts, une âme exquise, tolérante, un esprit souriant et profond. Elle a gardé la coiffure à la mode en Europe il y a trente ans, car elle fut élève de ces premières Japonaises envoyées après la Restauration au collège américain. Cette femme connaît l'anglais et les classiques chinois, elle élève quatre fils et les aide dans leurs examens universitaires, tantôt repassant avec eux certains livres, tantôt cuisant le cake qu'ils préfèrent ou bien achetant une table et une chaise qui faciliteront l'étude mieux que l'agenouillement pénible sur la natte. Son enfance s'est écoulée dans la Province d'Echigo, appauvrie par les guerres de clans ; elle y filait au retour de l'école. Pur type de la race des samouraï, lettrée, poète, philosophe et servante, elle en a gardé la fière humilité, l'amour de la sobriété, une bonté et une énergie à toute épreuve.

Si variées sont ces personnalités féminines que nous pouvons sans peine prendre d'autres exemples. Telle jeune femme élevée dans un couvent français de Tokio et mariée à Kyoto, la capitale des palais déserts et des temples, me parle de sa belle-mère qui, sortie d'un de ces vieux palais de l'ancien Kyoto, fit en palanquin le voyage de plusieurs jours jusqu'à Tokio dans le paysage du Tokaido qu'Hiroshigé vous a rendu présent. Attaquée par des voleurs, elle en tua un de son bâton et d'un seul coup, car elle savait l'escrime. Sa bru, élevée à l'européenne, porte l'ancienne coiffure des femmes mariées, afin de ne point lui déplaire, et ses études étrangères sont pour elle le piano de la jeune fille française, tôt délaissé par la jeune femme !

D'autres jeunes femmes de l'aristocratie, de 26 à 30 ans, sont déjà mères de quatre bébés. Leur maison les absorbait complètement, car elles ne doivent point trop sortir et rarement sortir seules. Jolies, fardées avec art, elles crochètent, feuillettent des magazines, vivent entourées de domes-

tiques, qu'elles gâtent par de nombreux cadeaux et une familiarité toute de tradition. Les relations de famille leur laissent peu de liberté et d'initiative, mais je les ai trouvées d'esprit charmant et gracieux, fort éprises de maris qui se laissaient séduire avec une secrète joie. Qu'ils rentrent ou sortent, elles sont toujours là, et l'étiquette commande d'attendre son retour le soir, même tardif. Mais ces jeunes femmes heureuses, les plus charmantes, sont les privilégiées de notre société, et ce n'est point à moi à raconter ici les tristesses de telle autre citée pour sa beauté et l'élégance de ses kimonos, et pourquoi les plus intelligentes sont devenues si habiles à faire vibrer la harpe ou les 31 syllabes de poèmes apaisants.

L'éducation moderne de la Japonaise admet toutes les époques, toutes les inspirations. On peut dire que c'est une Orientale, en ce sens que les coutumes tendent à la reléguer dans la vie de famille la plus restreinte, mais d'un autre côté, de vieux instincts venus du Yamato, la pure race japonaise, font que la Japonaise livrée à elle-même, libérée, est fort capable de devenir docteur, peintre, femme d'affaires, conductrice d'autobus, universitaire ou missionnaire acharnée, et qu'elle se lance comme n'importe quelle Européenne dans les délices du golf, du bridge ou du majong !

Malgré Confucius, l'activité de la femme au Japon est trop traditionnelle pour que ces innovations soient du féminisme. Il y avait seulement la manière, cette manière qui fait la Japonaise soumise et influente à la fois, et puis, Tokio l'hétéroclite est trop habitué au cosmopolitisme pour que rien y étonne, alors que tout intéresse. Comme le pays, d'îles pareilles aux nids flottants d'oiseaux des mers qui sont fragiles et tenaces, la Japonaise protégée et ballotée par lui, a vu venir vers elle, de tous les points de l'horizon et du passé de la race, des influences contradictoires. Elle porte la mode dans ses idées, et les autorités qui l'accompagnent, depuis l'enfance jusqu'au jour où grand-mère elle courbe encore la tête devant le petit enfant et les tablettes

des ancêtres, veillent sur ses activités. On encourage, on réprime, on hoche la tête, on crie sus à l'ennemi suivant les tendances, et parfois le Japonais mécontent ou effrayé renferme vite la Japonaise, précieusement, entre les vieilles portes peintes et laquées des traditions ! Son domaine et celui de la femme sont pour lui bien distincts, et l'idée de la sujétion de cette dernière trop ancrée en lui pour qu'il ne ressente pas comme un dommage, ou une anomalie de la nature même, l'éveil de sa personnalité hors de la sienne.

Mme Akiko Yosano, qui fit un voyage en France, notre grande poétesse, est bien connue pour son féminisme. Elle ne pense pas que de longtemps la Japonaise parvienne à arracher à l'homme japonais sa suprématie, que la Constitution même protège.

Elle ne pense pas davantage que la femme japonaise en soit capable, mais, dit-elle, il faut que le féminisme soit une « augmentation de la valeur féminine », que la femme donc soit instruite, éduquée, que son influence s'accroisse au foyer même. Mme Yosano, écrivain renommé, est mère de plusieurs enfants et prêche d'exemple. On voit donc quelle forme toute familiale le féminisme prend au Japon.

§

Les missionnaires américains avec l'anglais, la machine à écrire et la machine à coudre, la cuisine, l'indépendance, la philanthropie et les hymnes, apprirent à la Japonaise à supprimer la poudre et parlèrent de pudeur. Or un visage fardé est chez nous signe de politesse. Il est de stricte étiquette, et l'on ne se présenterait pas devant le visiteur sans fard, ni ne se montrerait à son mari sans cette couche de blancheur qui est pudeur et prévenance. « Et je vous ferai bonne chère », dit aussi le vieux français !

Mais les missionnaires et les couvents catholiques renforcèrent pour elle l'enseignement traditionnel : « Sois bonne épouse et bonne mère. » Ils lui donnèrent une élévation d'âme, un éclaircissement sur la vie qui furent à sa

psychologie nouvelle une base et un soutien. Les familles dont le patriotisme ou le respect humain ne craignaient plus « l'influence étrangère » et qui ne redoutèrent plus l'abandon des coutumes nationales, comme après l'évangélisation si rapide de saint François-Xavier, furent heureuses de ce frein aux « idées dangereuses ». Le costume de la Japonaise emprunta aux chrétiennes des catacombes le voile blanc à l'église, et la mariée chrétienne la fleur d'oranger aux mariées de l'Occident.

De plus, le gouvernement ouvrit aux filles les universités et le conservatoire de musique européenne, si propice au développement du sentiment et de la passion. Ce fut la coéducation et la Japonaise se révéla parfois douée pour le chant. Si elle ne chante pas au théâtre, elle le fait dans les concerts, car la tentative d'un opéra échoua piteusement il y a quelques dizaines d'années ; le physique de la femme japonaise, modelé par le port du kimono, ne se prêtait pas au ballet ! On y revient depuis que la gymnastique a formé des championnes de natation et de tennis, et nous avons à Tokio et Osaka plusieurs écoles d'art dramatique.

Alors les ministères eurent des dactylos et des employées, la presse des femmes journalistes. Telle femme fit la fortune de sa firme, les commerçantes sont nombreuses, et sur les champs de riz ont voit encore des femmes vêtues de braies repiquer le jeune plant. Elles élèvent le ver à soie dans les campagnes, elles enfoncent en chantant les piliers des édifices modernes par un système archaïque de poulies et de pilon. Une femme capitaine, qui n'a pas 25 ans, navigue dans les pêcheries, et tant que ces innovations ne sont pas liberté de mœurs, elles sont acceptées sans surprise, tellement la femme de tout temps aida l'homme dans les îles où la vie fut simple et pauvre si longtemps.

On ne craint plus aujourd'hui d'envoyer les jeunes filles étudier à l'étranger. Le Sacré-Cœur de Tokio en fit partir pour la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et l'Amérique. Des maîtresses d'école en mission viennent visiter les

lycées de France, le Ministère de l'Instruction publique envoie des professionnelles faire des séjours pour étudier l'art de la fleur artificielle et de la dentelle.

Mais la femme japonaise s'européanise-t-elle ? Elle adapte, comme de temps immémorial on assimila la tradition chinoise pour en faire une tradition purement japonaise moins touffue, plus nerveuse et plus souple. Nos intérieurs européens servent nos besoins nouveaux, mais sont utilisés à la japonaise d'une manière qui surprendrait l'étranger non prévenu. Mais voilà qu'à Paris n'imiterait-on pas ces intérieurs de là-bas, avec plus de goût il est vrai ? J'ai vu ici des piles de coussins, des meubles bas et rares, mille détails japonais parisianisés !

Il ne faut donc pas croire que la race japonaise sera européanisée ou américanisée. Elle puise dans ces éléments ceux qui sont nécessaires à la vie moderne, et ces adaptations amuseraient beaucoup l'Occidental toujours entier d'esprit, et qui verrait qu'on leur juxtapose des idées et des sentiments qu'on ne songerait pas à développer en France.

Et cette adaptation se montre aussi très nettement dans la conception moderne du mariage au Japon.

III

LE MARIAGE JAPONAIS

Lorsque le premier couple divin tournait autour du pilier céleste et que la femme s'écria : Quel bel homme ! — l'homme offusqué déclara : Il ne faut pas parler la première, recommençons ! — Et se rencontrant à nouveau autour du pilier qui soutenait le ciel, le dieu s'écria : Quelle belle femme ! — C'est alors qu'ils s'unirent et créèrent les Iles.

Voici donc le premier mariage cité dans les annales archaïques du Kojiki, qui ajoute que c'est en voyant s'unir un couple de bergeronnettes dans la montagne qu'ils eurent la révélation de leur union.

Les coutumes du cérémonial japonais sont demeurées fort curieuses, bien que la cérémonie soit toute familiale. L'antiquité japonaise ayant connu le matriarcat, les femmes nobles autrefois demeuraient chez leurs parents et y recevaient les visites de l'époux. Les prétendants se rendaient chez elles en chars à bœufs, et par l'envoi de poèmes sollicitaient permission de faire leur cour. Le rituel de la cérémonie exige l'échange de neuf coupes de saké et c'en est là tout l'essentiel, ainsi que l'échange de présents de noce, qui engageait autant que le don de la bague de fiançailles d'aujourd'hui. Le Père Duthu décrivait dans *l'Information d'Extrême-Orient* le symbolisme des papillons du ver à soie, de l'Ile du bonheur, du couple des pins de Takasago qui préside à ces cérémonies candides et naïves.

Autrefois banquet japonais aux sons de chants liturgiques, la mariée apparaissant coiffée du « cache-cornes de la jalousie », dans trois robes de teintes différentes ornées de tous les symboles classiques du bonheur, les pins verts éternellement, le bambou souple, les cigognes longues à vivre. Son nom était rayé des archives de famille, inscrit dans celles de la nouvelle maison. Aujourd'hui c'est une inscription à la mairie qui suffit, et de plus tous les amis sont conviés à des banquets européens, à la fin desquels on lève les coupes de champagne aux cris des noms de famille, salués des exclamations du Banzai national. Le couple se présente au temple, entreprend un voyage de noces, tandis que dans leurs maisons restent exposés les cadeaux à la mode antique, d'algues, de poissons secs et de rouleaux de soie, côte à côte avec tous les objets d'utilité moderne.

Des noces japonaises sont graves, car la souriante et poétique relation des jeunes gens d'autrefois fut supprimée par des règles d'étiquette, un code de morale très stricte, et la déesse tournant autour du pilier n'ose même plus dire : Quel bel homme !

Et puis la Japonaise qui vit de traditions et d'étiquette reste secrète. Elle ne disait son nom qu'à son mari, si bien

qu'un empereur des premiers âges, voulant exprimer son désir d'union avec le peuple, s'écria :

O femmes qui cueillez la feuille du thé,
Ne me direz-vous pas votre nom ?

Et dans la campagne n'ai-je pas entendu un petit garçon de 7 ans nous dire : C'est impudent aux femmes de causer anglais ! Telle est la tradition de l'infériorité de la femme et de la supériorité de l'homme. D'ailleurs l'époux est appelé Dana-sama, Maître, l'épouse Okusama, celle de l'intérieur honorable. Elle dit vous, lui tutoie, et l'homme, véritablement roi de la création nipponne, est en tout servi le premier, parce que, mystiquement, la Japonaise se considère prêtresse de la race. Elle a le culte de l'homme à un tel degré qu'elle accueille l'enfant que son mari lui apporte d'une autre femme. Elle se sait morte aux siens, puisque le jour du mariage elle quitta sa maison en vêtements de deuil pour appartenir absolument à la nouvelle famille, tout comme son mari et le nouveau foyer lui-même en dépendent. Il n'y a qu'un seul chef de maison, afin de préserver le patrimoine et le prestige du nom.

Elle se marie sans dot, n'apportant qu'un somptueux trousseau et la réputation attachée à sa personnalité, ou la considération dont jouit sa famille. Ce n'est que depuis la vie chère qu'on voit des parents servir à leur gendre, choisi pauvre mais d'avenir, la rente nécessaire au ménage. On conçoit donc tout l'assujettissement de la Japonaise, sa souffrance et sa résignation lorsque l'entourage est hostile. Les mœurs acceptent qu'elle retourne chez ses parents, qu'elle divorce, mais quelle pauvre vie est alors la sienne dans une société où la femme hors la famille et indépendante est une bizarrerie. De plus la Japonaise n'est pas une intellectuelle en général, et un objet d'affection à servir lui manquerait cruellement.

§

Qu'un lecteur français imagine donc cette société japo-

naise où le mariage est un devoir pour toute la jeunesse. Le problème de la natalité ne se pose point, bien au contraire. Mrs Sanger et ses doctrines de birth-control y furent si mal accueillies qu'il lui fut tout d'abord interdit de débarquer !

Le mariage est plus qu'un devoir, car l'homme célibataire renoncerait à la considération sociale, et il est immoral pour la femme de le refuser. Enfin les mœurs traditionnelles considérant « inconvenant » le mariage d'amour, on se marie sérieusement, convenablement, sans beaucoup de joie bien souvent, par l'intermédiaire de parents et d'amis qui font les échanges de photos et les présentations. Mais il paraît que ce ne sont pas là des coutumes strictement japonaises !

Néanmoins, ce mariage obligatoire est une solide barrière établie contre l'entrée des femmes dans des carrières. Le nombre des garçons excède d'ailleurs celui des filles, et toute l'éducation de ces dernières se modèle sur les tendances de l'éducation des garçons, futurs maris, et des mœurs de la nouvelle génération d'homme.

Jusqu'à nos jours la Japonaise de race n'épousait pas un étranger. Elle n'osait pas, elle avait peur d'un Occident mystérieux et formidable dont sa famille la défendait, et les exceptions sont encore rares. Ce n'est guère que depuis la participation du Japon à la grande guerre et le mariage de la Princesse Nashimoto avec le Prince coréen Ri qu'un sentiment plus international s'est glissé dans les mœurs. Le cœur japonais farouchement orgueilleux, heureux du titre bien conquis de grande puissance et de cette égalité reconnue, a-t-il moins de mépris et de crainte et s'ouvre-t-il mieux aux amitiés étrangères, comme il l'avait fait depuis longtemps pour toute culture apportée par cet étranger ?

Alors le Japonais qui voyageait tant, et qui fut le premier des deux à se moderniser, prit l'habitude d'emmener sa femme avec lui. Elle reste seule à l'hôtel, circule librement, danse et fréquente en habituée les grands couturiers. L'Occident n'est plus pour elle cet inconnu où seul plongeait l'homme en rapportant d'étranges récits ; elle n'est plus la

femme du marin attendant le retour des mers lointaines qu'elle ne connaîtra jamais.

Et cependant, de retour d'Europe, la Japonaise reprendra son kimono, avec la robe, la plupart des traditions nippones. Elle regrettera peut-être cette liberté si naturelle dans l'ambiance occidentale, mais dont elle a comme une pudeur, de retour au pays. Elle écoutera les vieilles dames chanter en chœur d'antiques ballades et accomplira les rites de la cérémonie du thé avec la même sérénité. Inclinée devant lui, elle prononcera les mêmes souhaits de bon augure à son mari. Ils souriront ensemble de leur voyage ; peut-être l'éducation de leurs enfants en sera-t-elle modifiée, mais à part de bien rares exceptions, elle ne s'intéressera même pas à ces sociétés féminines fondées par quelques intellectuelles, et lui, ayant l'habitude de la voir toujours à ses côtés, chez lui, telle que les besoins de l'heure la demandent, s'aperçoit à peine qu'elle pourrait avoir une personnalité distincte de la sienne, n'être plus une partie intégrante de la maison qui protège son repos comme celui d'un dieu.

§

Cette Japonaise moderne, je me suis demandé ce qu'en ont pensé les écrivains français. Loti a trouvé la femme nipponne amusante, tout comme André Suarès s'amuse de nos danses, à la parisienne, sans en pénétrer l'âme subtile et sobre. Madame Chrysanthème comptant ses pièces d'or est le prix que paya l'écrivain pour son amusement littéraire. Tous deux sont quittes, ils ne se prirent au sérieux ni l'un ni l'autre, et ce serait amusant de lire le journal de Madame Chysanthème racontant Loti-san !

Farrère psychologiquement fouille davantage son âme. Il veut savoir ce que l'Europe fera de la Japonaise, il admet l'adultère chez elle, même avec un étranger, car il sait que c'est une exception si rare qu'elle est citée par la presse. Au Japon, en effet, la femme adultère se voit condamnée

par la loi à deux ans de prison avec travaux forcés, si son mari ne se contente pas du divorce.

Le problème de la situation de la femme chez nous s'est parfois mêlé à celui de la race, toujours présent. Deux ou trois Japonaises de haute classe, abandonnées, maltraitées par des maris européanisés cependant, n'acceptèrent pas ce malheur avec la résignation coutumière et obligatoire de la femme japonaise. Elles se révoltèrent, elles appelèrent à leur aide la complicité de l'étranger, mais, — et c'est là qu'un écrivain comme Farrère devrait placer sa bataille psychologique plus difficile à situer qu'une bataille navale, certes, — voici la Japonaise dans ses efforts désespérés vers un bonheur sentimental, ne parvenant point à se tromper elle-même ni à tromper complètement un amant clairvoyant, car au fond du cœur c'est toujours lé Maître qu'elles aiment, et si elles ont pu retrouver sa bienveillance, elles oublient vite cet incident, nouveau pour leur féminité. La question de l'honneur telle que Farrère la traite est, naturellement, une toute autre question qui n'est plus du domaine de la psychologie féminine.

Tout au contraire de la mentalité romanesque occidentale, au Japon c'est le mari qui joue le rôle important et non l'amant, puis il semble qu'il y ait dans la Japonaise une fidélité à ce maître, qui est, malgré elle, un instinct de race, un instinct qui répond d'ailleurs au rôle fondamental que le mari japonais exige d'elle, alors que l'amant, demandant moins, n'a qu'un appel plus faible. Un sentiment hors du mariage, mais cela n'est pour la Japonaise que l'apanage frivole de la geisha, le son du hochet dont on joue et qui meurt dans l'air sans poser une note.

C'est encore cette mentalité exclusive qui permet de dire que la femme du monde au Japon ne connaît pas la coquetterie féminine. Si elle se pare, c'est par éducation et pour un seul et ce trait caractéristique, la mise en scène de *la Bataille* filmée a su le rendre ainsi que Puccini chantant une Butterfly, « renégate et heureuse », ses naïvetés et son

attachement entêté pour celui dont elle se considère «l'épouse honorable ».

IV

L'ÉMANCIPATION

La Japonaise s'émancipera-t-elle ? Sans arriver au bout du chapitre, je sais bien que d'avance sa conclusion sera négative. Une femme qui s'émancipe, c'est peut-être chez nous, tout simplement, une femme qui danse ! On dansait à Tokio, beaucoup, et l'exemple vint de haut, des bals de cour. La danse popularisée créa dans une fraction très limitée de la société japonaise une liberté de mœurs pour la jeunesse et pour les sexes. On dansa dans les familles, on dansa même sur les nattes et en chaussettes! J'ai entendu à Paris cet hiver des jazz nouveaux que nous avions déjà reçus à Tokio l'hiver dernier de New-York. Les jeunes filles japonaises, puériles et rieuses, adorèrent la danse, mais on dansa dans des clubs et les grands hôtels, on exagéra... monsieur dansa sans sa femme et celle-ci quand monsieur était en voyage ; des geisha se plaignirent : on empiétait sur leur domaine ! et le couple banal, si peu dans les mœurs qu'un frère évite de sortir avec une sœur grandie, avait fait son apparition.

Cette émancipation troubla la Japonaise. L'opinion publique, les journaux condamnèrent la danse. La mode la soutint ; qu'arrivera-t-il ?

La catastrophe, atroce et courte, sera surtout un fait. La Comtesse de Noailles, dans son exquise sensibilité, s'exclame que je manque de cœur quand je lui réponds que le tremblement de terre, c'est passé, et Paul Valéry sourit sans commentaires en me racontant qu'un compatriote lui disait qu'il était charmé d'avoir vu ses prédictions sismologiques absolument réalisées, — mais on enseigne à la Japonaise à réprimer toute expression de sensibilité, un peu à la manière des Poètes Fantaisistes qui sourient à travers des pleurs. On ne lui apprend pas à en cultiver l'expression exté-

ri orisée et dépouillée. Je ne saurais m'exprimer sur la catastrophe, pas plus que je n'ai osé répondre à la Poétesse des frémissements m'interrogeant sur l'amour au Japon, tant il me semble qu'une pareille conception de la femme et de l'amour blesse son génie même.

On l'attendait vaguement, cette catastrophe dans un pays habitué aux grands remous de la terre, des vents et des âmes. Cela vient, cela bouleverse et cela passe. Nos tendances mentales poursuivront sans arrêt leurs évolutions, car chaque lettre venue de là-bas en parle avec une surprise simple d'être soi-même encore en vie, sans plainte et avec les mêmes projets qu'auparavant. Je ne citerai qu'une petite phrase de ces lettres : Cet hiver on attend 6.000 naissances dans les baraques de Tokio, et les écoles ont chanté l'hymne à l'empereur sur les ruines.

On reconstruit des buildings et beaucoup de ces maisons blondes où dans une étagère dorment les tablettes des ancêtres, gardées par les femmes. Chaque tablette sera retaillée avec le nom inscrit en caractères chinois, et toute nouvelle victime du désastre aura la sienne. Un moment, on oublie tout dans l'effort de cette énorme reconstruction qu'est celle d'une capitale et d'un port, car le Japonais la considère nécessaire comme une victoire, un peu humilié de sentir que l'Européen sur sa terre solide regarde avec méfiance ces Iles qui dorment pendant des siècles, s'éveillent, se chargent de tous les trésors occidentaux, puis les rejettent en convulsions terribles, comme s'ils étaient trop lourds pour qu'elles les portent !

Et pourtant j'oserai dire mon émotion à cette époque, lors des cérémonies simplifiées que nous eûmes à Paris pour la fête impériale et le renouvellement de l'an. La colonie était convoquée à l'ambassade et dans un grand salon d'où les meubles furent écartés ; face aux portraits de Leurs Majestés et du Régent, nous avons tous défilés en silence pour les trois grands saluts d'usage. Et c'est tout c que nous eûmes cette année en union avec le pays

attristé et souffrant. Les Japonaises n'y étaient pas nombreuses, on a besoin de la dévotion féminine, on lui demandera plus encore, et les femmes rentrent dans les foyers en deuil.

J'ai dit adieu à de jeunes amies qui rentraient, l'une pour se marier après un stage d'études, d'autres pour retrouver leurs quatre petits enfants, après ces vacances à l'étranger. Nous faisions cette réflexion que nos mœurs allaient ressemblant à celles de la bonne et vieille bourgeoisie française, qui garde ses filles chez elle et la femme à son foyer, fermé jalousement aux influences étrangères.

Mais en rentrant, elles savent bien que la vie féminine au Japon n'aura pas l'aspect brillant d'une vie de Parisienne. Nous ignorons cette griserie sociale où la femme est recherchée et fêtée pour sa beauté et son esprit. Hommes et femmes causent en deux groupes qui ne se mêlent point, et le Japonais ne songe pas à donner à la femme ce rôle d'arbitre, comme j'ai vu les plus illustres écrivains et les plus intelligents esprits le reconnaître à des femmes que leur personnalité privilégiait. Chez nous les visites sont de famille et suivent les saisons ; les réunions n'ont pour but que la politesse, une affaire ou bien le sentiment commun de la beauté d'un paysage, d'une fleur, d'une tristesse ou d'une joie.

§

Comment expliquer la mentalité si spéciale du Japonais vis-à-vis de l'amour, le peu de place qu'on lui accorde dans notre société ? Le Japonais ne fait pas la cour comme on la fait en Europe, puisqu'il est le maître ; il ne la fait pas à la femme d'un autre puisque l'épouse n'a pas d'autre vie que celle du foyer de cet époux ; il ne la fait pas à une jeune fille, si ce n'est pour l'épouser. La femme seule circule au Japon sans inconvénient et sans privilège, et le flirt est une nouveauté pour la jeunesse, si dangereuse, dit-on, que la censure coupe le baiser le plus innocent dans

les films de cinéma étranger, et, si l'allure générale des passants est moins raide qu'en Europe, par contre vous y verriez rarement la moindre scène tendre.

Et puis le Japon moderne a gardé ses yoshiwara d'une part et ses geisha de l'autre. Ces deux activités féminines créent une psychologie spéciale, qui protège la femme du monde au détriment de son bonheur. Cette dernière, fort respectée, recevra la visite déférente de l'Omekake celle qui fut « regardée de l'époux », bien que le rituel du mariage soit monogame et que, buvant ensemble une dernière coupe, l'époux ait promis fidélité à celle qui promettait toute satisfaction.

Les principes que le Japonais propose à la femme, l'étiquette toute de chasteté, de dignité et de grâce, sont un cadre sévèrement assigné. Très sensible, attirée par tout ce qui l'amuse et lui est nouveauté, l'Eve japonaise a des enthousiasmes faciles et courts, une inconsistance toute naïve et poétique. Cette discipline la protège et la vie féminine ainsi réglée, toute la famille japonaise dépend du dévouement de la femme et de l'harmonie qu'elle maintient autour d'elle. Le pays vit encore des clans, des groupements et des familles, et l'individualisme est encore trop peu développé. Nous ne cherchons pas à cultiver le génie, mais la sérénité et une puissance homogène. Notre mochi, gâteau de fête et d'offrande, est une pâte résistante et blanche, faite de mille grains écrasés et mêlés.

Il nous manque sans aucun doute ces siècles de moyen âge et de chevalerie française, le culte de la Vierge et de la dame, l'inspiration intellectuelle et sentimentale. Le Japonais, lui, s'inspire de son pays et de la nature. Son activité, — et c'est en Sorbonne que je l'appris, — est « une communion active avec cette nature ». Il aime la femme, certes, et l'apprécie en artiste, mais il l'aime pour ce pays, pour cette nature, pour cette race, son plus profond amour.

KIKOU YAMATA.

NOTES SUR RODIN

—

On fait le tour d'une cour à prétention de jardin. Il y fleurit surtout des grenades, au mur, des grenades contre l'incendie. Le Vulcain d'ici a la phobie du feu. Mme Rodin gagne du temps, montre son poulailler et, à côté dans une niche, une vieille guenon qui a dû être alerte et familière, et qui maintenant grignote, tassée, le ventre énorme et pelé, même plus grimacière Mme Rodin veut gagner du temps, car Auguste est entre les mains du coiffeur ; il s'agit d'obtenir sur le front majestueux un pli des cheveux, pas coquet, mondain. Il y a des dames parmi les convives.

Autrement, quand on vient voir Rodin, c'est toujours plus matinalement, et le coiffeur n'est pas appelé. Un chapeau de feutre qui a démissionné de ses élégances se cabosse sur le crâne et sied à la figure à fortes lignes, à volumes puissants et à la barbe fluviale. C'est, en ces temps, un printemps hypocrite, à giboulées, à fraîcheurs. Aussi Rodin se protège d'une épaisse houppelande, encore bouclée, quoique d'avant hier pour le moins. On fait le tour de l'atelier-musée. Rodin parle du pouce, indique, avec des murmures qui semblent des ronchonnements, des onomatopées. De temps en temps trois mots clairement prononcés, s'il s'agit de préciser une date, de situer l'œuvre regardée, au moment exact où elle fut méditée, conçue, exécutée. Un petit arrêt mélancolique à la maquette du *Monument au Travail...* on y reviendra tout à l'heure. Il n'en est pas détaché... cela tient aux fibres... On arrive aux ébauches nouvelles. Rodin se recule, légèrement, il

s'efface un peu, le visiteur est un peu plus son hôte. Rodin est plein de modestie fausse et d'émotion vraie. Ce sont les petits derniers : on le croirait. En vérité ce ne sont que les petits avant-derniers ; il n'a plus retouché sa terre de quelque temps! Ce sont des flexions de corps, des transcriptions d'idées poétiques. Rodin nous laisse admirer. « Comment pourrait-on appeler ça ? » C'est la consultation sur le titre, à laquelle sont soumis tour à tour tous les familiers. C'est un mouvement du modèle qui lui a donné ça! C'est sorti dans un rythme admirable. Mais qu'est-ce que c'est? Ce que c'est, il le sait, mais il cherche à quel ordre de notions reçues le rattacher. Un nu d'homme, ça ne demande-t-il pas une dénomination mythologique? Il incline à le croire, mais à quel demi-dieu ou héros rattacher, par exemple, ce vieillard implorant ? Le visiteur suggère ce titre. Un petit crayon embusqué dans la main de Rodin jaillit. Un mot minuscule va s'inscrire sur un point du socle, sur le plâtre, si l'ébauche a été moulée, à côté d'un autre, graffites successifs, peut-être amusants de diversité, d'une diversité qui ne fait pas sourire Rodin, car, à son avis, sa trouvaille de forme comporte assez de beauté générale pour subir toutes les hypothèses.

Pour les vrais petits derniers, il y a un atelier. Rodin, autour de sa maison, a acheté quelques masures qu'il a évidées de leurs cloisons. Il y en a une, près de ses antiques, sur la pente qui descend au chemin de fer. On y voit parfois des merveilles. Un jour, ce qu'il m'y montre ce sont des femmes, des torses féminins baignant dans des sortes de cuves rondes, des pilons posés dans des mortiers; je m'étonne ; Rodin me montre un joli jeu d'ombres montant de la paroi du mortier jusqu'au ventre de la femme. « Si, je vous assure, il y a quelque chose à trouver dans cette voie. » Cette voie, il l'a abandonnée, comme d'autres voies, où le menait son inlassable recherche de lumière sur le modelé. Il ne s'obstinait pas dans les

impasses, s'il s'y engageait quelquefois. Il se trompe avec ingéniosité et revient au droit chemin.

Le *Monument au travail* est une de ces impasses. Rodin, qui a travaillé pour les autres et s'est dégagé, Rodin, qui pourrait être un apôtre de l'individualisme, car il est au premier chef une individualité, a conçu le rêve d'un orchestre de sculpteurs dirigé par sa baguette. Après l'isolement où l'a jeté l'Institut, ce serait magnifique qu'il apparût le général d'une armée d'artistes doués, des Bourdelle et des Despiaux par exemple! Toute la sculpture libre collaborant avec lui à un monument ! C'est mieux que les palmes vertes! Ceci est trop humain pour qu'on songe à l'en blâmer.

D'un autre côté il reprend l'idée du maître d'œuvre, l'idée du chef-d'œuvre collectif, née de ce que les sculpteurs égyptiens ou médiévaux n'ont pas signé, non plus que les sculpteurs d'aujourd'hui ne signent maintenant aux Salons, et s'ils signent, c'est invisible ou mal écrit ou caché dans un détail confus. Le chef-d'œuvre collectif le hante. C'est d'ailleurs un joli socle pour le maître-d'œuvre. Les sculpteurs se montrent rebelles. Les Rodiniers tiennent à la notion de leur individualité, même à son expansion. Rodin ronchonne. Le Monument reste à l'état de maquette d'un mètre vingt, pas assez détaillé pour offrir le moindre intérêt, quoi qu'en disent, à intervalles proches, chacun dans sa feuille, l'un ou l'autre de ses amis de presse.

Car il en a et de dévoués. La défense de Rodin méconnu continue un peu mécaniquement, maintenant qu'il a conquis la gloire. Il lui manque l'Institut... Mais il a annexé Falguière qui en est ! Un tableau de Falguière est accroché, comme un trophée. Rodin le montre, n'insiste pas. Ce n'est qu'un pas dans sa carrière. A-t-il voulu l'Institut ? Je crois qu'il ne l'a jamais su lui-même. Ce caractère qui s'est manifesté en posant à la porte de l'Exposition de 1900, dont il était exclu, un amas de chefs-d'œuvre se cabrait à l'idée de solliciter tant d'indignes suffrages.

Dans les minutes d'embourgeoisement, l'heure du coif-

feur et des visites officielles, il rêve beaucoup plus : un hommage d'admiration universelle, adressé à l'immense labeur, à l'irréductibilité esthétique et au génie. Tout de même il y songe, à des instants, parce que c'est le moyen d'obtenir, qu'on ait on n'ait pas de génie, certaines commandes, et on verrait ce qu'il en pourrait tirer! Et puis l'orgueil se cabre plus haut contre ces gens qui l'ont accusé de mouler le modèle, parce qu'eux se fiaient pour la vie, la vérité, le frémissement de l'épiderme au praticien, et il n'y pense plus. Mais comme consolation, c'est peu d'avoir annexé Falguière, le seul d'entre eux qui soit vraiment un sculpteur, et ce ne serait pas trop de l'hommage que comporterait le monument collectif au Travail.

§

Un peintre me dit de lui : C'est Rembrandt! Cela veut dire : c'est un bolide; il apparaît exceptionnel; rien ne l'annonce, rien ne lui ressemble. Il y a du vrai sauf que Rude l'annonce parfaitement et qu'il a bien regardé Carpeaux.

Un sculpteur me dit : C'est Rembrandt! Il veut dire que Rodin est un peintre, que le souci de la lumière sur le modelé est plus intense que celui du modelé lui-même. Cela implique que dans la lumière, pour ne pas vouloir se découper dans le détail, le monument de Rodin est moins lumineux qu'un monument d'ancienne technique. Il est difficile sur ce point de fixer la vérité, car les monuments sont en général mal placés et surtout ceux de Rodin.

Quand il fait les bourgeois de Calais, ce n'est pas précisément pour qu'on les mette devant la gare. Mais soit, accepté ! va pour la gare ! Alors il désire que ses six bourgeois partent du sol. Ce sont des gens en marche ! Alors prière de les placer dans la rue, nettement, en vrac raisonné, sur le trottoir. Pas de socle ou si peu que rien.

Pas de socle, naïf grand homme. Il y a des Beaux-Arts une esthétique du socle. Il est très haut, sauf dans les jardins pour les personnifications de fleuves; sans doute leur socle

doit-il paraître placé sur une berge ; mais pour la statue, le socle doit être plus haut que la statue, du double au moins. A peine a-t-on baissé sous Louis-Philippe, concession pour empêcher 48. Le Second Empire a repris le socle très haut. On ne comprend pas Rodin !

Il transige... Il accepte un demi-socle. Il ne s'en console pas tout à fait. S'il avait été de l'Institut, il aurait dit « pas de socle », c'était un succès ! quelle originalité ! Alors il ne sait pas s'il doit se consoler d'être le grand banni des commandes en marbre ou en staff.

Si l'on parle à Rodin des nombreuses études qui ont été écrites sur lui, il s'en tire avec une sobre élégance, un peu désinvolte. Il ne loue, n'approuve, ni ne blâme. « Ce sont des profils », estime-t-il ; à son sens aucune critique n'a fait le tour de sa personnalité. A-t-il tort ? Sans doute, tous les écrivains qui l'ont abordé l'ont traité du point propre de leur mentalité qu'ils surajoutent à ce qu'ils aperçoivent de la sienne. De plus une étude complète sur un artiste complexe est peut-être encore un phénomène inconnu. L'artiste n'est pas bon modèle. Souvent il *pose*. Ses lectures et ses ambitions se mêlent à sa réalité. Il exagère des points ; il a oublié des minutes de sa pensée, des pans de passé se sont écroulés dont les œuvres de ce temps-là ne lui ravivent qu'insuffisamment son caractère d'alors. Quand il est complexe comme Rodin, sa vérité d'un jour n'est pas toujours celle d'hier et sa sensibilité sera un peu différente demain. Il découvre en marchant ; il est en route ; un caillou l'arrête longuement. Tout à l'heure il n'y pense plus. Il y a des artistes qui sont ordonnés dès le début et jalonnent de leurs productions un chemin rectiligne, envisagé d'avance. D'autres doivent beaucoup au hasard.

Rodin doit au hasard, mais à un hasard très préparé. Quand il prend des notes (et c'est sa belle et innombrable série de dessins), il se peut qu'il demande au modèle de lui réaliser un geste entrevu par son imagination, mais ce sera peu fréquent. Le plus souvent, toujours, le modèle

(modèle féminin) est libre. A lui de s'asseoir, de se relever, de se coucher, de se cambrer, de donner, au hasard de sa fantaisie ou de sa fatigue,un mouvement, une allure, une lassitude, et sur l'une des images qu'il fournit Rodin l'immobilise et le dessin jaillit presque instantané; parfois il ne l'arrête même pas, note, cursivement, car le mouvement rare qu'il cherche est une transition entre deux mouvements. La note prise est une victoire sur l'inconnu, non de la forme, mais de sa pensée. Il n'est point de flexion du corps que l'esprit du peintre ou du sculpteur ne puisse imaginer, mais il faut que son imagination s'y arrête. Cet ensemble de dessins lui donne une encyclopédie compléte des mouvements humains. Notes complètes? immédiatement utilisables? Non. A toutes ces indications, il manque la grande portée. L'immense carnet consulté s'éveillera devant le sens de l'artiste. Lorsqu'il y cherchera confirmation d'une idée, toute fraîchement jaillie. Aussi le mouvement élémentaire, la notation d'une allure physique peut éveiller une idée. « Tiens, ce serait le geste d'une désespérée, l'inclinaison du cou d'une pleureuse, une indication, un geste de muse. »

Si agile que soit le crayon ou le pinceau d'aquarelliste de Rodin, si impérieusement demande-t-il l'allure un peu exceptionnelle, tendue, curieuse, il n'y trouvera pas la ligne de ses statues. Ce n'est pas à la séance de dessins qu'il saisira ses chutes de corps, Muses ou Icares, dont il aime solidifier la légèreté paradoxale et l'aplomb inédit. C'est dans la glaise qu'il les cherche.

Quand il croit avoir trouvé, il fait mouler, recommence, fait mouler. Ce sont des approximations, qui le mèneront à sa formule définitive. Quand la gloire sera venue, toutes ces ébauches seront proposées comme des états, aussi intéressants que la réalisation définitive. Le stade du moulage, qui n'était qu'un tâtonnement, devient une date.

Dès le temps de la *Porte de l'Enfer*, Rodin commence à qualifier d'œuvres ses fragments, ses études. De par la verve,

et la force (sinon la perfection) qu'il apporte à ses préparations, telles études de bras allongés, de mains crispées lui apparaissent constituer un tout qu'il vendra à l'amateur, dont il délivrera la photographie pour les articles illustrés qui paraissent sur lui. Il tient davantage à celles de ses études partielles qui lui paraissent réussies qu'à certaines de petites œuvres totalement réalisées.

Pour une monographie collective que publie sur lui *la Plume*, il me demande une page sur ses études de mains. Il est content que j'accepte ; « c'est du vrai Rodin », me dit-il.

Avec le temps, surtout au moment des débuts de sa seconde manière, de sa recherche de lumière sur le modelé, il va de plus en plus vers l'étude partielle. Ce n'est point qu'il ne veuille pas se donner le temps d'ériger la figure complète. Il ne juge pas que cela soit nécessaire.

« Le morceau est beau en soi, l'étude du morceau légitime et profitable. » C'est plus sculpteur ; point n'est besoin de chercher une manière de sujets ; on suit la nature, en la matant. Il y a bien un peu de sport, dans cette façon d'envoyer au Salon, toujours au dernier moment, pour centrer la rotonde, une étude d'un détail de corps, mais il y a aussi la conviction que c'est aussi beau, aussi complet. La lumière joue sur un torse, un bras, une jambe. C'est aussi intéressant que sur une figure.

Fait-il peu de cas de la beauté faciale, de la joliesse de la tête, de ses volumes ? Il est heureux de faire le buste d'une belle femme, soit portrait, soit sujet d'œuvre. Il étudie le masque, l'inflexion du cou, il fait mouler. De son buste d'Italienne il y a des épreuves où la boîte cranienne est supprimée. Il coupe au haut de front. Il a vu. Il a réfléchi, reprend un nouveau travail où cette étude de masque lui sert, il donne la tête entière, chevelue, avec plus de certitude. Il y a aussi la question du socle. Le socle doit-il être toujours la base du buste, un objet, différent en matière, du buste qui y sera fiché droit, avec de petites recherches de coquetterie

dans les proportions de l'un et de l'autre ? Il détache l'effigie du bloc ; l'aspect d'art se dégage de la matière brute. Cela souligne son eflort, et l'aspect créateur. Ce n'est plus un objet mobilier, et mettez cela si vous pouvez sur vos affreuses stèles, sur vos colonnettes ambitieusement laides, toujours banales. Voici un beau bloc de matière animée de génie. Ce n'est plus un socle, c'est un cadre, et quelle valeur prend la délicatesse de la tête sur la massivité de pierre dont elle n'est pas tout à fait délivrée. Les premières fois, l'eflet fut grand.

§

Il y a bien des recherches dans son esprit. Plus tard, vieux, craignant qu'on les ignore, il mandera un homme de lettres, se fera interviewer, résumer, commenter. Il faut que le monde connaisse l'étendue de sa pensée et recueille son conseil sur tout l'art.

Dans sa pleine maturité il se dépêche de sculpter, ne parle longuement que pour donner son avis, dans une question qui le préoccupe parce qu'elle lui paraît d'ordre général et pratique, et qu'il est temps d'intervenir.

Un de ses axiomes, qui est aussi l'expression d'un regret, revient fréquemment dans ses propos. « Personne ne sait plus son métier », le chaisier ne sait pas plus faire une chaise que les sculpteurs du Salon des Artistes français une statue. Il y a une décadence absolue de l'artisan. Le conscience n'y est plus parce qu'il n'y a plus de science. Il n'y a plus de science parce qu'il n'y a plus de tradition. Ce n'était pas ainsi autrefois, et Rodin regrette les corporations où l'artisan n'est agréé maître que s'il a pu ouvrer le chef-d'œuvre. Rodin regrette le passé et tend vers la réaction.

Si vous lui faites observer que le signataire du chef-d'œuvre ouvrier n'en a pas toujours été l'artisan, mais souvent l'acquéreur, que les corporations avaient, dès longtemps avant leur suppression, cessé d'être ce qu'il pense, il hoche la tête; il semble dire que ce n'a pas d'importance,

que cela ne touche pas aux principes, qu'il suffit qu'il y ait eu un beau moment des corporations, pour qu'elles méritent de ressusciter.

Si vous lui parlez des artistes de l'art décoratif qui dessinent des meubles ou des tasses ou des verres et qui le font exécuter par le technicien, un grand sourire rose égaie toute la figure. Des artistes ! un bout de crayon ! Allez donc conter cela à Rodin qui a été praticien, qui sait tout faire de son métier. Il déclarerait volontiers que ce qui l'intéresse dans cette affaire, c'est l'ouvrier souvent gêné par l'impraticité ou l'inélégance du dessin du décorateur. Sans doute un Bracquemond, peintre, graveur, donnant par le dessin son avis sur les formes des objets usuels, il l'admet. C'est exercer un droit d'artiste. Les purs et simples décorateurs ? Il les trouve prétentieux de se croire des artistes et leur conseillerait un apprentissage d'artisan.

Il s'est fait une idée de l'ancien artisan, et de l'ancien imagier, beaucoup d'après lui-même, lui-même au moment de la création du *Saint Jean Baptiste*, des premières œuvres si consciencieusement, si dévotement étudiées dans les détails. Dans son amour des cathédrales, il admettrait l'existence d'un corps d'artisans merveilleux, tailleurs de pierre, pouvant, à la commande, s'éveiller à la sculpture.

Mais l'objection, à lui présentée, que ces créateurs de statues sont des artistes qui n'ont pas pris soin de sauvegarder leur nom de l'oubli, la notion de la gloire personnelle, étant alors moins développée, ne lui déplaît pas. Mais il revient à son idée. Tout le monde faisait bien, parce que tout le monde savait son métier. Il ne tombe pas d'accord avec l'histoire et continuera à regarder le moyen âge au miroir de ses idées. Elles lui contaient une histoire merveilleuse dont on a enlevé tous les épisodes grotesques, sanglants, affligeants. La cathédrale lui a tout fait oublier, même un Rodin de vingt ans, ardent, violent, fougueux, amoureux non du moyen âge, mais de la révolution, mais de la Commune, un Rodin d'antan dont il se souvient avec

un sourire un peu ému, paterne et singulier, non sans douceur ni arrêts en rêverie, lorsqu'on lui parle de son admirable buste de Mme Rodin, et qu'il le regarde, la face à la fois fermée et éclairée, d'un œil qui fait songer à tous les atavismes paysans et à la finesse très probablement madrée de ses aïeux.

§

Pour les critiques de son époque, ceux qui purent assister à des moments de son développement, pour Mirbeau ou Geffroy ou moi-même, l'admiration de Rodin est un dogme, et son exceptionnalité reconnue. C'est le grand sculpteur Houdon. Il n'est point de sculpteur plus puissant et plus varié. Dans les générations suivantes, qui comptent de magnifiques talents, personne ne l'égale et ne donne sa franche impression de génie, ni sa certitude de complexité. Parmi les critiques et aussi les bons artistes de son temps, les uns préfèrent une statue, les autres un monument, les uns les petits poèmes d'amour et de volupté, les autres les grands efforts, les Ugolin, les Bourgeois, la Chute d'Icare, le Victor Hugo. Les moins enthousiastes sont ceux qui préfèrent les petits groupes ailés, sensuels, physiques dans leur séduction pourtant si résumée, et ceux-là même y constatent le jaillissement du génie.

Parmi les jeunes, quelques objections s'élèvent que je conçois, surtout chez les sculpteurs, que je conçois sans leur reconnaître de justesse, mais il faut admettre que des évocateurs qui cherchent le hiératisme, et une certaine concentration de l'expression acquise, même au prix d'excessives abréviations, auprès de la vie, ne comprennent pas, *actuellement*, la beauté picturale d'expression qui empreint toute l'œuvre de Rodin. Quand ils auront dit ce qu'ils ont à dire, la polémique n'aura plus de place dans leurs opinions et ils reviendront à la pleine admiration. Leurs objections n'ont d'ailleurs jamais cessé d'être respectueuses. Ils songent à l'art éginétique, à l'art égyptien, et Rodin était

grec, gothique et de haute qualité moderne. Ici une parenthèse et un souvenir. Au moment où écrivant sur lui, je le voyais plus fréquemment que de coutume, je lui avais parlé d'un goût que je professais pour le Bernin et l'avais trouvé très tiède pour ce bel artiste. Ce n'était point dans sa ligne de notions admises et caressées.

Dix ans se passent. Je rencontre Rodin à une exposition chez Georges Petit, exposition où il avait un admirable buste et, je crois, un *Baiser*. Du plus loin, il me hèle, me fait asseoir sur le fauteuil rouge. « Ah! cher ami, que vous aviez raison, plus raison que vous ne le croyiez, ce Bernin! quel sculpteur!.. » Il avait pris note dans son esprit de mon opinion, ou cela lui était revenu au cours de son voyage, ou il s'en souvenait subitement, une vieille case de sa mémoire s'éclairant subitement. Il revenait de Rome, enthousiaste du Bernin. Il me fait en quelques minutes une admirable leçon sur le Bernin. Puis naturellement il me parle du roi d'Italie qu'il a vu, de la reine et du Pape. Il arborait le retroussis de cheveux sur le front et deux coups de fer ondulaient la barbe de fleuve. Mais en marge de cette mondanité, il avait pris soin d'engranger une notion nouvelle et c'était tout de même le Rodin des matinées d'antan, grand, simple, émouvant qui s'épanouissait.

Sa puissance d'évolution ne s'est jamais tassée, il est des rares dont on peut dire qu'ils ont dominé l'art, n'étant réduit à l'obéissance envers aucune tradition. Dépassant la matière et les bornes admises de la sculpture, il écrivait des poèmes dans la glaise.

Parmi ceux qui se soustraient à son influence, elle ne perdure pas moins de tout ce qu'il leur a appris, à leur moment de formation. Cette influence n'a pas hanté que les sculpteurs. Elle a régné sur toute une arrivée de beaux peintres modernes. Sa recherche de modelé dans la lumière, son étude de volumes dans la clarté n'a pas orienté moins que Cézanne, davantage, peut-être, les essais de construction du cubisme et tant d'efforts parallèles.

J'accorde très volontiers que dans l'aspect de ces efforts de construction, de synthèses de figures, l'influence de Bourdelle est également très visible, palpable souvent dans ce qu'on pourrait appeler le verbalisme de ces peintres. Mais Rodin est à la source.

Rodin a été influencé par la peinture. Il a aimé l'impressionnisme ; il y a des points d'émulation entre un Monet et lui dans la fièvre de conquérir la vie lumineuse.

Modifié par la peinture et en ayant imprégné l'art sculptural, il a, par un retour des choses, par la communication de notions renouvelées, contribué à rénover l'art pictural en lui tendant des moyens de sculpteur.

Ainsi est-il si mêlé à la vie esthétique de notre temps, que ceux qui l'admirent le moins sont contraints d'y reconnaître sa présence. Historiquement, tous les bons sculpteurs du temps relèvent de lui, plus ou moins, entièrement ou pour une part. Etre Rodinier, c'était le contraire d'être un simple marbrier comme tant de prix de Rome. Il est un des plus grands parmi ceux qui ont dédaigné le conventionnel pour installer à sa place la vie et non seulement la vie physique, mais une vie poétique.

Penseur, il est à la fois restreint et profond. Ses généralités sont médiocres pour le moins. Il est admirable quand il parle d'art et s'il se trompe, la conviction de ses erreurs les imprègne de lyrisme. Au début, il parlait peu, pas assez. Après il a beaucoup parlé, peut-être trop. Il y était tellement convié ! C'était un très grand homme... Quand il devint dieu, le paradis flotta un peu autour de lui, comme autour de tous les dieux. Si l'homme pouvait être dieu, les choses iraient mieux dans le monde. C'est beaucoup d'avoir été élu dieu par tous les groupes divisés de l'élite. C'est le moyen de faire entendre quelques vérités et, quand un artiste croit qu'il peut créer de l'omniscient et, de l'éternel, au moins donne-t-il du savant et du durable. Qui équivaut à Rodin, dans notre siècle d'art ? Delacroix ? Sur ce point des gens vous diront: « Et Turner ? », tandis que

pour Rodin on ne place aucun grand sculpteur sur un pavois aussi haut porté par des admirateurs aussi nombreux. Il a été incontestablement, longtemps, le plus grand sculpteur vivant ; il était de la chair lyrique et de l'esprit en flammes où l'artiste se sculpte lui-même sinon en dieu ou en demi-dieu, au moins en héros.

GUSTAVE KAHN.

RONSARD AU JARDIN

—

> Il prenait aussi plaisir à jardiner, et surtout en sa maison de Saint-Côme.
>
> CLAUDE BINET.

Votre main, qui faisait fleurir la poésie,
Arrachait aussi bien la viorne et l'ortie,
Et dans un beau chemin que la bêche traçait
Faisait naître la rose et prospérer l'œillet.
Le laurier qui s'élève en verts rameaux, la vigne
Qui grimpe, de ce bras fier sur la lyre insigne
Vous les tordiez ou les dressiez avec vigueur...
Mais auprès des légumes l'on voyait les fleurs ;
Si bien que, sur ces bords où la « noce gentille »
Vous conviait, Marie et vous, sous la charmille,
Vous croyiez voir Vendôme, Couture ou Croix-Val,
Leurs coteaux de vignobles, et ce petit val
Où la Cendrine semble un serpent qui se glisse
Dans des prés verts de thym ou semés de narcisses.
Et vous, avec bonheur, comme si c'eût été
Apollon qui vous eût de lui-même agité,
Dans cet enclos fleuri fait pour un grand poète,
En habit de drap fauve alliez parmi la fête,
Du même pas qui vous guidait avec orgueil
Jadis du gué de Loir à celui de Bourgueil...

Et pourtant cet enclos fait pour Vénus divine,
Ce n'était pas l'épaisse forêt de Gâtine,
Ce n'était pas la haute maison des aïeux,
Mais la Loire vaut bien le Loir ; et moi je veux
Vous voir ainsi que vous étiez, Ronsard ; la bêche

Pesait à votre bras. Dans l'espalier, des pêches
Mûrissaient, des melons poussaient entre les buis ;
Des salades, des raves, du cerfeuil et puis
Comme autant de merveilles des buissons de roses ;
Si bien que, vous songeur et le Thoinet morose
Ne pouviez bien longtemps errer parmi les fleurs
Sans soupirer de joie et refouler les pleurs
Qu'Amour avait fait naître... Ah ! qu'alors dans Saint-Côme
Des bosquets était tendre l'ineffable arome,
Et comme il était bien, ô Ronsard, de vous voir,
Toujours gars de Vendôme et paysan du Loir,
De cette même main qui moissonnait l'ortie
Mêler le jardinage avec la poésie.

EDMOND PILON.

LE
SURPEUPLEMENT DE L'ALLEMAGNE

—

Les enfants grouillent dans les jardins, dans les parcs, ils pullulent dans les quartiers ouvriers. La différence, lorsqu'on vient d'une ville française, est aussi frappante que désolante. Non seulement l'Allemagne s'apprête à guérir rapidement les blessures économiques imputables à sa résistance passive et à notre occupation de la Ruhr, mais encore elle fait étal, après les années de guerre, malgré les pertes qu'elle a subies, malgré le blocus, les restrictions alimentaires et la crise de vie chère dans laquelle elle se débat, d'une exubérante fécondité.

Elle est à la fois industrieuse et prolifique, et elle dissimule au même titre, tout aussi jalousement, ses données démographiques et ses statistiques économiques. Ce n'est qu'au prix de mille subterfuges, bribe par bribe, que nous réussissons à lui arracher la vérité.

Les progrès de l'Allemagne, le siècle dernier, ont été stupéfiants, encore plus stupéfiants que ceux de notre sœur latine l'Italie, qui, nul n'est censé l'ignorer, a doublé en cent ans le chiffre de sa population, et compte aujourd'hui plus d'habitants que la France.

L'Allemagne avait 24.833.000 habitants en 1816, et 32.787.000 en 1840, 40.818.000 en 1870, 52.895.000 en 1895, 60.641.000 en 1905 et 67.790.000 en 1914, la veille de la guerre. C'est-à-dire qu'en cent ans environ sa population avait presque triplé, et on peut affirmer que si la guerre, qu'elle a déclanchée, n'était pas survenue, le chiffre de 1816 eût été incontestablement triplé à bref délai.

Pour prendre une époque plus récente, de 1865 à 1914, sait-on que la France, marquant le pas, ne gagnait dans ce laps de temps que 1.700.000 unités, alors que l'Allemagne s'accroissait du chiffre formidable de 27 millions d'habitants ?

Au cours d'un récent débat à la Diète de Prusse sur l'invasion de Juifs orientaux en Allemagne, le ministre de l'Intérieur, le socialiste Severing, a déclaré que, si le gouvernement hongrois mettait à exécution sa mesure d'expulsion des Israélites établis en Hongrie, l'Allemagne ne serait pas en mesure d'héberger les bannis. Par surcroît, a ajouté Severing, dans quelques années, si une crise de chômage se produisait, l'Allemagne serait obligée d'expatrier des millions de ses nationaux.

Il est constant que l'une des causes essentielles de la disette qui sévit encore outre-Rhin et qui occasionne des ravages surtout dans la classe moyenne, est le surpeuplement. L'Allemagne est incapable de nourrir toute sa population et, étant donné que les possibilités d'émigration sont très limitées, qu'au demeurant le prix du passage est devenu, par suite de l'effondrement du mark, pour ainsi dire prohibitif pour les sujets allemands, ses 63 ou 64 millions d'habitants sont condamnés à vivre à l'étroit sur un pays sans aucune ouverture.

Tandis que chez nous la dépopulation est le fléau national par excellence, le grand problème qui nous préoccupe et nous angoisse, en Allemagne c'est, à rebours, le surpeuplement qui est à l'origine de tous les maux, surpeuplement que le rapatriement de centaines de mille Allemands et l'afflux des « proscrits » dans les grandes villes ont encore exacerbé.

Quelles ont été les pertes que la guerre a causées à l'Allemagne, quelles ont été les conséquences de la guerre au point de vue démographique, sous quel aspect se présente en ce moment ce problème au point de vue strictement allemand et à celui, singulièrement plus émouvant et plus

fécond en enseignements, des rapports franco-allemands, telles sont les principales questions que nous nous proposons d'aborder.

§

Longtemps nous n'avons disposé que d'indications vagues, contradictoires, voire erronées, sur les pertes subies pendant la guerre par l'armée allemande. Suivant la liste officielle, l'armée allemande accuse les pertes suivantes : tués, 1.716.246 hommes, blessés 4.244.107 ; prisonniers et disparus 1.173.619, soit au total 7.125.972.

Les pertes de la marine allemande ont été les suivantes : 24.112 tués ; 29.830 blessés et 11.654 prisonniers et disparus, soit au total 65.596 hommes.

Si l'on admet qu'un tiers des prisonniers et des disparus est mort, ce qui est une proportion très faible, car il est rare que l'on retrouve des disparus, — les pertes totales en morts des armées allemandes de terre et de mer se chiffreraient par 2.180.782. Le chiffre de 2.200.000 n'est sûrement pas inférieur aux pertes réelles subies par l'Allemagne. A ce chiffre il convient d'adjoindre le formidable déchet des invalides et de tous ceux qui ont contracté des maladies incurables.

Selon la *Correspondance statistique*, qui est publiée par les soins de l'Office prussien de statistique (*Preussisher Statistischer Landesamt*), les territoires qui ont été perdus par l'Allemagne en vertu du Traité de Versailles ont une population de 6.446.265 personnes, se décomposant ainsi :

Territoires	Kilomètres carrés	Population	Par kilom. carré
—	—	—	—
Alsace et Lorraine (à la France)....	14.522	1.874.014	129
Sleswig septentrional (au Danem.).	3.993	166.348	43
Posnanie et Prusse Occ. (Pologne)..	41.905	2.910.719	69
Haute-Silésie polonaise...........	3.726	917.917	246
Territoire de Hultchin (Tchécoslov.).	286	45.396	159
Cercles d'Eupen et Malmédy et une partie de Montjoie (Belgique).....	1.036	60.003	58
Memel (à la Lithuanie)............	2.657	141.238	53
Dantzig (ville libre)................	1.914	330.630	173
Total........	70.039	6.446.265	92

Ces chiffres ne sont pas définitifs, et il convient d'y ajouter la population du bassin de la Sarre, dont les 700.000 habitants auront à opter dans une dizaine d'années pour le retour à l'Allemagne, l'incorporation à la France ou le maintien du *statu quo*.

Du fait de ces pertes territoriales, l'Allemagne subit une diminution de 70.039 kilomètres carrés. Sa superficie, qui était de 540.833 kmq. en 1914, s'abaisse à 470.794 kmq., desquels il faudra peut-être défalquer encore les 1926 kilomètres carrés de la Sarre. En revanche, la superficie de la France est portée à 550.986 kilomètres carrés.

Le déchet des naissances par rapport aux décès n'a pas été considérable pendant la guerre. Les années 1914, 1915 et 1916 indiquent respectivement des excédents de 768.629, 366.180 et 71.898 naissances. En 1917 le déficit est de 151.410, et il atteint en 1918 son maximum avec 299.885. Au total, dans les cinq années de guerre, la population civile de l'Allemagne s'est accrue de 755.392 unités.

§

Si nous totalisons les pertes de la guerre et celles de la paix, abstraction faite du territoire plébiscitaire de la Sarre, l'Allemagne subit du fait de la catastrophe qu'elle a provoquée une perte globale d'environ 8.700.000 habitants, perte qui se ramène à 8 millions, si l'on tient compte de l'excédent de naissances des cinq années. En réalité, sans la guerre, le surplus de la natalité eût été de l'ordre de quatre millions, ce qui revient à dire que le déchet démographique de l'Allemagne se traduit par un déficit de douze millions d'habitants environ.

Au recensement de 1910, l'Allemagne accusait 64.925.953 habitants. A la déclaration de guerre, par suite des excédents de naissances, ce chiffre atteignait 68 millions environ. Au dénombrement d'octobre 1919, l'Allemagne, saignée à blanc et amputée, n'a plus que 59.858.284 habitants, y compris la Sarre, chiffre qui correspond presque exacte-

ment — en prenant en considération les mois qui ont séparé la fin de la guerre du recensement — à la déduction des pertes que nous avons indiquées du chiffre de 1914.

Voici quelle est, d'après le recensement de 1919, la situation démographique des principaux Etats de l'Allemagne :

Etats	Kilom carrés	Population	Par kmq.
Prusse (1)	293.315	36.696 151	125
Bavière	76 421	7.140 333	93
Saxe	14.993	4.663.298	311
Wurtemberg	19.507	2.518.773	129
Bade	15.070	2.208.503	147
Thuringe	11.763	1.508.025	128
Hesse	7.688	1.290.988	168
Hambourg	415	1.050.359	2534
Divers	31.622	2.781.854	88
Total	470.794	59.858.284	125
Y compris :			
Territoire de la Sarre	1.926	675.771	351
Territoires occupés par les troupes de l'Entente avant janvier 1923	31.964	6 457.513	202

§

Cette population de 59.858.284 habitants s'est considérablement accrue depuis le recensement du 8 octobre 1919. Les statistiques montrent en effet que, depuis la fin des hostilités, le mouvement de la population allemande a repris sa marche ascendante, certes moins rapide qu'avant la guerre, néanmoins beaucoup plus forte qu'en France.

Le tableau suivant illustre le mouvement de la population des deux pays depuis la guerre :

ALLEMAGNE

Années	Naissances	Décès	Excédent
1919	1.260.500	978.380	282.120
1920	1.599.287	932.925	666.362
1921	1.558.729	862.304	696.425
1922	1.400.000	882.000	518.000
		Augmentation totale	2.162.907

(1) Pour la Prusse rhénane : superficie 25.9[?]8 kmq., population 6.769.469 habitants, soit 276 au kmq.

FRANCE

ANNÉES	NAISSANCES	DÉCÈS	EXCÉDENT
1919	403.502	620.688	— 217.186
1920	834.411	674.621	159.790
1921	813.396	696.373	117.023
1922	759.846	689.267	70.579
		Augmentation totale......	130.208

Il ressort de ces chiffres que la population française n'a augmenté du premier janvier 1919 au 31 décembre 1922 que de 130.206 unités, tandis que, par le jeu naturel des naissances, celle de l'Allemagne s'accroissait de 2.162.907 âmes, et encore le bassin de la Sarre n'est-il pas compris dans les chiffres à partir de 1921. Cette constatation n'est-elle pas effrayante ?

Alors que dans l'année 1922 la population française n'augmentait que de 70.579 habitants, celle de l'Allemagne accusait un gain de 518.000 unités.

Pour l'année 1923, la mortalité ayant sensiblement baissé en France, les résultats, sans être brillants, sont heureusement meilleurs que ceux que l'on escomptait. Voici le tableau sommaire du mouvement de la population de 1923, comparé avec l'année 1922.

	1922	1923
Mariages..........................	383.220	356.501
Divorces..........................	27.684	23.599
Naiss. d'enf. déclarés vivants.......	759.846	761.861
Décès..........................	689.267	666.990
Excédent des naissances............	70.579	94.871

L'excédent des naissances sur les décès est donc de 94.871 unités. Nous ignorons encore ce qu'il est en Allemagne, mais sans doute n'est-il pas inférieur à 500.000.

La population de l'Allemagne, par le surplus de ses naissances, doit donc dépasser à l'heure actuelle les 63 millions d'habitants. En réalité elle approche 64 millions, par suite de l'afflux des proscrits ou des fugitifs de toutes les provinces cédées en vertu du Traité de Versailles.

Cependant la France, d'après le recensement du 6 mars 1921, ne compte que 39.595.612 habitants, dont 1.550.449 étrangers, pour 550.986 kmq., soit 72 habitants au kilomètre carré. Si nous défalquons — ce qui n'est que logique — la population étrangère du chiffre global, il ne nous reste en 1921 qu'une population française de 38.045.163 unités qui, en y ajoutant les excédents de naissances des années écoulées, s'élève actuellement à 38.270.240. Il faudrait encore y adjoindre les naturalisations et les acquisitions de nationalité, en chiffres ronds — soyons larges — une centaine de mille. Au total la population française oscille donc aux environs de 38.400.000.

38.400.000 Français en face de 64 millions d'Allemands (la population étrangère de l'Allemagne ne dépasse guère le demi-million)!

L'excédent annuel moyen des naissances sur les décès s'élève dans les deux pays, pour 10.000 habitants, aux chiffres ci-après :

	FRANCE	ALLEMAGNE
	—	—
1920	41	113
1921	30	110
1922	18	85
1923	24	—

Est-il nécessaire d'insister sur le danger que présente, en l'absence du pacte de garantie qui nous avait été promis, la persistance de l'esprit militariste et de l'idée de revanche dans une population aussi nombreuse, qui se trouve cantonnée dans un territoire sensiblement moins étendu que la France ?... Et encore convient-il de souligner que ce territoire ne peut suffire aux besoins d'une population aussi dense.

§

Certes, la diminution de la natalité est également sensible en Allemagne où les excédents annuels se rapprochaient de 900.000 avant la guerre, témoin les chiffres suivants :

moyenne annuelle de 1901 à 1910 : 866.338; 1911 : 739.945; 1912: 831.887, et 1913 : 833.800. Si l'on prend pour base de comparaison les chiffres de 1922, la natalité a donc baissé en Allemagne de trois huitièmes, et il est vraisemblable que, la crise économique s'aggravant, cette baisse s'accentuera encore les prochaines années.

Si nous en croyons la *Medizinische Wochenschrift*, périodique médical allemand, qui publie les statistiques démographiques de l'année 1922, dans les villes du Reich dépassant 100.000 habitants (une cinquantaine de villes), l'excédent des naissances y est descendu de 112.630 en 1921 à 72.000 en 1922 (285.682 naissances et 213.680 décès).

C'est une chute vertigineuse! Alors que la proportion des naissances atteignait 20,1 pour 1.000 en 1921, elle n'est plus que de 17,4 pour 1.000 en 1922. Le taux de la mortalité qui était de 12,1 pour 1.000 en 1921, s'est élevé à 13,14 pour 1.000 en 1922.

Il résulte de ces chiffres que si les années 1920 et 1921 ont donné, comme natalité, des résultats exceptionnels, dus au grand nombre de mariages consécutifs à la guerre, la décroissance des naissances a été d'autant plus rapide dans les deux pays en 1922. Il est même constant que le taux de la natalité des villes allemandes ne dépasse pas celui des grandes villes françaises.

Néanmoins, il sied de noter que la mortalité de ces grandes villes : 13,14 pour mille, demeure encore de loin inférieure à la mortalité générale française, qui est d'environ 18. Il convient également de faire remarquer que le fléau de la « dénatalité » ne frappe pas les campagnes allemandes et que le taux de la natalité y est considérablement supérieur à celui des villes, tandis qu'en France c'est plutôt le contraire. Paris et nos plus grandes villes enregistrent des excédents de naissances, pendant que la plupart des départements situés au sud de la Loire voient leur population diminuer ou demeurer stationnaire.

L'écart entre l'Allemagne et la France demeure formidable et, si nous ne trouvons pas d'armes pour combattre le fléau de la dépopulation, il nous sera impossible, dans l'avenir, de combler un fossé qui s'élargit chaque jour.

§

Abstraction faite de la Haute-Silésie et de l'Alsace-Lorraine, qui comptent respectivement 246 et 129 habitants au kilomètre carré, l'Allemagne perd des territoires essentiellement agricoles où la population est très clairsemée. En Prusse Orientale, li n'y a que 56 habitants au kilomètre carré, en Prusse Occidentale 67 et en Posnanie 72. Les régions surpeuplées de Westphalie, de Brandebourg, de Saxe et du Maingau restent acquises à l'Allemagne qui voit monter à 125 (120 en 1910) la densité de la population par kilomètre carré. Par contre, la superficie territoriale de la France s'élevant à 551.000 kilomètres carrés, elle compte (au taux de 40 millions d'habitants, — n'oublions pas les étrangers qui pullulent chez nous et dont le nombre a une tendance marquée à s'accroître, justement par suite de la faiblesse de notre natalité) 72 habitants au kilomètre carré (73,8 en 1910).

D'autre part, la population urbaine est beaucoup plus nombreuse en Allemagne qu'en France. On y compte en effet, au recensement de 1921, dix villes de plus de 400.000 habitants, alors que la France n'en a que trois.

ALLEMAGNE		FRANCE	
Berlin	3.803.776	Paris	2.906.472
Hambourg	985.779	Marseille	586.341
Leipzig	636.486	Lyon	561.592
Cologne	633.904	Total	4.054.405
Munich	630.711		
Dresde	587.748		
Breslau	528.260		
Essen	439 257		
Francfort-sur-M.	433.002		
Dusseldorf	407.338		
Total	9.086.261		

La densité de la population des villes a encore tendance à s'accentuer par suite du reflux des réfugiés provenant des régions cédées aux désannexés de l'Est et de l'Ouest. Déjà Francfort, les grandes villes de Bade : Karlsruhe, Mannheim, Heidelberg, sont bondées de fugitifs d'Alsace et de Lorraine qu'on ne sait où loger. D'après les dernières statistiques, plus de 130.000 Allemands ont quitté les trois départements libérés, soit de leur propre gré, soit par mesure d'expulsion Il faut y ajouter les 130.000 Allemands — dont un grand nombre de fonctionnaires et de cheminots — qui ont été expulsés de la Rhéno-Westphalie pendant le *Ruhrkampf* ou bataille de la Ruhr.

A l'Est la situation est la même, et Berlin regorge de « proscrits » de Posnanie ou de Prusse Occidentale, Breslau de Hauts-Silésiens « fidèles au Reich », puisque telle est l'étiquette qu'on leur attache.

Cette haute marée de rapatriés, déferlant subitement sur l'Allemagne qui n'y était nullement préparée — la foi en la victoire, ou du moins en une paix blanche, y fut tenace jusqu'à l'armistice — a encore accru la crise déjà aiguë du logement, et partout on les a considérés comme indésirables, à telle enseigne que, longtemps après la paix, un grand nombre d'entre eux étaient encore parqués dans des camps de concentration, anciens camps de prisonniers, où végétaient environ 45.000 de ces lamentables épaves, pour la plupart des vieillards, des infirmes, des estropiés et des mutilés de guerre incapables de tout travail.

Naguère encore on lisait dans les gazettes des villes de province des annonces invitant les réfugiés à ne pas venir s'y installer, faute de place. A Francfort, il a fallu encaserner des milliers de gens sans abri. La construction de maisons ouvrières et la *Wohnungspolitik*, ou politique des logements, des gouvernements allemands successifs, ne sont pas parvenues à enrayer le mal. En outre, l'affluence des fugitifs augmente le nombre déjà grand des sans-tra-

vail, contribue à renchérir le coût de la vie et à aggraver la situation alimentaire.

Le retour des fonctionnaires allemands, établis dans les territoires ci-devant du Reich, a provoqué un véritable engorgement de tous les services publics et concourt largement à accroître le déficit du budget. Beaucoup d'entre eux, professeurs, instituteurs, fonctionnaires de toute nature, n'ont du reste pas pu être casés et ont dû chercher une autre occupation. Le licenciement du quart de tous les fonctionnaires, indispensable pour rétablir l'équilibre du budget, est une mesure draconienne qui exaspère les intéressés et leurs familles.

Avec tous les officiers de l'ancienne armée auxquels on a fendu l'oreille, ce sont eux les mécontents, les aigris de l'Allemagne d'après-guerre, ce sont aussi les ferments de révolte et les semeurs de haine, les revanchards les plus farouches, parce qu'ils ont perdu leurs foyers et leurs conditions normales d'existence. Ce sont ces déclassés et ces « fugitifs », comme on les appelle, qui alimentent les cadres des ligues occultes et forment la grande armée des protestataires, l'armée des déracinés dont les bataillons comprennent un million de soldats.

En effet, rien que les pays d'outre-mer, surtout l'Amérique, lui ont fourni 300.000 membres ; ce sont les *Auslandsdeutsche*, organisés en un vaste *Bund* aux multiples ramifications ; puis viennent les « Alsaciens-Lorrains » qui sont plus de 130.000, le groupe des Sarrois, des Slesvigois, des expulsés rhénans et sarrois. La Haute-Silésie, devenue en partie polonaise, a fourni un contingent de 50.000 réfugiés ; mais ce sont de loin les deux provinces de Posen et de la Prusse Occidentale, désannexées par la Pologne, qui donnent le plus de proscrits ; au total plus de 700.000. Et leur afflux, par suite de l'expulsion en masse des colons allemands, se poursuit régulièrement, à raison de 15.000 par mois.

L'Allemagne n'éprouve pas seulement les plus grosses

difficultés à loger ces centaines de milliers de rapatriés, il faut encore leur donner du travail, leur procurer des moyens d'existence. C'est à une section spéciale de la Croix Rouge allemande dirigée par le baron von Rotenhahn que ce soin a été confié. Le gouvernement, de son côté, s'efforce d'endiguer l'immigration des Allemands des Marches de l'Est, et à cet effet des négociations ont été amorcées avec le gouvernement polonais.

L'Allemagne voudrait même rapatrier dans la région de Bromberg-Posen et en Haute-Silésie polonaise les colons qui ont délaissé leurs terres ou ont été expulsés. Il est douteux que ses efforts soient couronnés de succès, car la Pologne se méfie à bon droit de ces colons, sentinelles avancées du pangermanisme.

Toujours est-il que les « proscrits » se sont organisés en ligues aussi puissantes que remuantes, dont les exploits et les desiderata remplissent les colonnes des journaux. Mentionnons le *Hilfsbund* des Alsaciens-Lorrains, la ligue des Allemands de l'Est (*Deutscher Ostbund*), les Associations de Hauts-Silésiens fidèles à leur pays, l'Union de la Sarre (*Saarverein*), etc.

C'est la fédération de toutes ces associations qui a récemment convoqué un Congrès des Proscrits, chargé de défendre et de faire valoir leurs intérêts. Le grand problème que pose la présence de ce million de déracinés n'est que l'une des faces d'un autre problème, qui, à vrai dire, a été la cause déterminante de la guerre, à savoir celui de l'expansion germanique...

L'inflation de la population, concurremment à celle des assignats, offre donc matière à de multiples conjectures et à des préoccupations d'ordre divers, aussi bien pour l'Allemagne que pour ses voisins, au premier chef pour la France.

Le problème est grave et il est malaisé d'en trouver la solution. D'ores et déjà la densité de la population oscille entre 125 et 130 par kilomètre carré. C'est-à-dire que, à

moins d'un malthusianisme auquel la prolifique race allemande ne penche guère ou d'une émigration en masse, ce pays est condamné à souffrir, pour une période indéterminée, d'une famine endémique.

§

Il n'y a donc pour l'Allemagne que deux solutions à envisager : le malthusianisme, c'est-à-dire la réduction artificielle du nombre des naissances, ou l'émigration. Ces deux solutions ont fait l'objet de longues polémiques dans les journaux d'outre-Rhin et moi-même dans mes ouvrages (1), j'ai longuement étudié la propagande malthusienne. Depuis, cette propagande n'a fait que s'intensifier et on ne peut en vouloir aux autorités allemandes de fermer systématiquement les yeux. En somme, c'est un renversement de la situation que nous avons en France, où l'on prêche avec raison la nécessité des familles nombreuses. L'Allemagne opulente et féconde de 1914 doit vivre parcimonieusement. Si elle ne veut pas disparaître, ou du moins dépérir par la famine, il faut qu'elle se soumette aux plus grandes et aux plus désagréables restrictions.

Tandis que, pendant l'ère révolutionnaire et postrévolutionnaire, la pornographie et la cupidité se mêlaient à la propagande malthusienne, nous assistons depuis quelque temps à une diffusion du malthusianisme scientifique, à la tête duquel nous trouvons de nombreux savants et médecins. Dans la *Welt am Montag* notamment, que viennent de frapper les foudres du général von Seeckt, le Dr Frosch s'est fait l'apôtre de la limitation des naissances et du droit d'engendrer librement. Le Dr Froch prend l'exemple du canton de Bâle-ville, en Suisse, où l'avortement est légalement autorisé dans les trois premiers mois de la grossesse, à condition que les parents soient d'accord et que l'opération soit faite par un médecin approuvé. La Suisse surpeu-

(1) Cf. *L'Allemagne après la Débâcle*, ch. XXII, la déchéance morale du peuple allemand.

plée (91,1 habitants au kilomètre carré en 1910, en réalité plus de 100 si l'on déduit les cantons montagneux) éprouve le besoin d'abaisser sa natalité. Elle, qui a la rare fortune d'être immunisée contre la fièvre impérialiste et dont les frontières ne sont menacées par aucun voisin ambitieux, peut se permettre le luxe de vivre sur son fonds, sans chercher à l'accroître au détriment de tiers. C'est un pays heureux !

L'Allemagne, qui a pratiqué jusqu'à présent le dumping de la natalité, où l'engendrement était une obligation, ce que les Allemands appellent drastiquement le *Gebährzwang*, l'engendrement légal, obligatoire, éprouve de grosses difficultés à faire machine en arrière. Le Code pénal grève l'avortement de peines très dures, comportant la réclusion. Le fait que ces lois n'ont pas encore été modifiées prouve que l'Allemagne ne renonce pas à être un grand pays et que leur abolition se heurterait à une formidable opposition. N'oublions pas que le Centre Catholique fait partie de la coalition gouvernementale et qu'il ne consentira jamais à l'abrogation de ces lois, à laquelle les socialistes unifiés sont tout gagnés.

Des enfants, dit le Dr Frosch, certes il nous en faut, si l'Allemagne veut vivre comme tous les autres Etats, à condition toutefois que la vie vaille la peine d'être vécue. C'est à l'ensemble du peuple allemand qu'il appartient de se prononcer à ce sujet.

Cette dernière phrase nous incite à croire que les malthusiens auraient volontiers recours à un referendum prévu dans la Constitution, pour demander au Reichstag l'abolition des lois sur la conception dite obligatoire.

A côté de la propagande malthusienne, il convient de signaler également tout un mouvement féministe favorable à la restriction de la natalité. Ce mouvement a acquis une portée extraordinaire depuis que les femmes jouissent des mêmes droits électoraux que les hommes et qu'elles sont éligibles. Käthe Schirmacher, qui a étudié longtemps à la

Sorbonne et qui a même écrit des livres en français, s'est faite l'apôtre de ce mouvement anti-conceptionnel ou plutôt misanthrope, car Käthe Schirmacher, qui a fait ses vœux de chasteté à quarante-six ans, a la haine de l'homme, oppresseur et tyran des femmes. Dans son livre *L'énigme de la femme* (*Das Ratsel Weib*) elle le poursuit de son hostilité farouche. Pour elle c'est la sexualité qui fait le malheur du genre humain, c'est l'abstinence qui le régénérerait.

Les féministes d'outre-Rhin ne revendiquent donc pas seulement les droits politiques; la libération de l'esclavage que constitue à leurs yeux l'engendrement légal est un de leurs postulats les plus précis. Elles n'admettent pas que la Société moderne puisse imposer ce joug à la femme sans défense, alors que l'homme égoïste est libéré de toutes les obligations.

Cette propagande sera-t-elle couronnée de succès ? Certes dans les grandes villes allemandes, déjà avant la guerre, on notait une forte baisse de la natalité, mais les campagnes compensaient largement cette diminution qui, du reste, était encore loin de se traduire par un déficit. La race allemande est si prolifique qu'on ne peut guère envisager pour une époque rapprochée une réduction des excédents de natalité assez forte pour conjurer le danger du surpeuplement.

§

L'Allemagne a besoin de soupapes d'échappement. Elle en cherche dans le malthusianisme qui a fait baisser de moitié ses excédents de naissance, elle en cherche aussi dans l'émigration, mais la crise économique a fermé bien des portes, et les Etats-Unis en particulier, autrefois le grand déversoir du trop-plein germanique, ont dû strictement contingenter par pays l'admission des immigrants.

Forcément, un jour ou l'autre, elle tentera de briser l'étau qui l'étouffe, d'ouvrir des issues et de se frayer des

voies de dégagement soit à l'Est, soit à l'Ouest; la tentation de notre côté sera d'autant plus violente que le chiffre de notre population est faible et que la résistance que nous serons capables de lui opposer sera moins grande.

Nous avons, pendant la guerre, prouvé que notre race n'est pas décadente, que nous sommes à la hauteur des plus grands sacrifices et que notre patriotisme n'a pas de limites. Faut-il que cette abnégation soit condamnée à l'avortement à cause de la grève de la maternité ? Après avoir gagné la guerre, notre stérilité volontaire nous fera-t-elle perdre la paix ? Voulons-nous par notre infécondité provoquer d'ici peu une nouvelle et sauvage agression de l'Allemagne ?... Telles sont les questions angoissantes que doivent se poser tous les bons Français et auxquelles, si nous ne voulons pas succomber, il convient de trouver une rapide solution (1).

AMBROISE GOT.

(1) Cf. mes précédentes études dans le *Mercure de France* du 15 août 1922, des 1er et 15 août 1923 et du 15 mars 1924.

DU PASTICHE ET DES INFLUENCES LITTÉRAIRES

LAURENT TAILHADE

—

Pour les jeunes gens, très naïfs, qui devaient croire au « Décadisme » (1) et en appliquer les formules dans le « petit nègre laborieux » de vers incompréhensibles, de même que pour les « bourgeois », non moins candides, qu'indignaient ces nouveautés d'un goût douteux, Laurent Tailhade fut longtemps considéré pour un des grands-prêtres de la nouvelle école.

Les uns comme les autres semblaient ignorer que si, par sa forme, Tailhade se rattachait au Parnasse — Théodore de Banville avait, en 1880, préfacé son premier volume de vers, le *Jardin des Rêves*, et Armand Silvestre l'avait en quelque sorte tenu sur les fonts littéraires, — c'était avant tout un « humaniste », nourri des lettres grecques, latines et françaises, connaissant admirablement les auteurs des xve et xvie siècles, ce à quoi il devait cette richesse verbale à laquelle ne nous a point accoutumés le vocabulaire restreint du xviie siècle.

Tallemant des Réaux et Saint-Simon lui étaient d'autre part familiers et avaient apporté, eux aussi, un afflux précieux à sa langue, en même temps que Chamfort et Rivarol, ces maîtres de l'esprit, l'avaient initié aux passes d'armes les plus brillantes.

Pour Laurent Tailhade, à cette époque bien plus homme du monde qu'homme de lettres, ce fut un jeu facile, en dehors de la profonde admiration qu'il portait à Verlaine,

(1) Verlaine, tout en proclamant que l'épithète de décadent ne signifiait rien de spécial, employait volontiers le mot « décadisme », l'estimant « mot de génie..., court, commode ». (*Œuvres posthumes*, t. II, p. 290.)

dont il avait été un des premiers à comprendre et à magnifier le génie, que d'initier les lecteurs d'Anatole Baju à la chose décadente, cependant que les meilleurs de nos poètes, les plus nationaux et les moins décadents — c'était au contraire le printemps d'une littérature — lui permettaient d'apporter une forme parfaite aux ballades destinées à « exaspérer le mufle ».

Sur beaucoup d'autres, Tailhade a eu cette supériorité impartie seulement aux « écrivains nés » de n'avoir pas eu à tâtonner et d'avoir possédé tout de suite sa langue et sa forme. Dans son second volume, une rareté de bibliothèque devenue introuvable — elle fut tirée à vingt-cinq exemplaires — on le trouve déjà tout entier, vers et prose : pas une ligne n'est à changer ni à corriger : c'est aussi bien le poète aristophanesque du *Pays du Mufle*, que l'élégiaque du *Jardin des Rêves*, que le thuriféraire de *Vitraux* ou que le merveilleux prosateur qui devait donner à la chronique une forme nouvelle, lui permettant de s'élever jusqu'à l'éloquence et jusqu'au lyrisme.

La façon dont fut composé ce volume ne laisse point d'ailleurs d'être plaisante. Ce furent d'abord des chroniques, de courts poèmes, des lettres parisiennes, publiés par un petit journal mondain et balnéaire de Bigorre, qu'au besoin Tailhade rédigeait volontiers d'un bout à l'autre sous différents pseudonymes. Le titre de cette gazette imprimée sur papiers de couleur variait également, elle s'intitulait le *Paillasson*, quand ce n'était pas tout uniment le *Courrier de la Saison* (1).

Puis, réunis en volume, ces articles formèrent ce rarissime in-octavo :

Laurent Tailhade (Lorenzzacio). *Bagnères-Thermal.* — Première série (1880 1885). — *Bagnères-Thermal.. Petits vers..*

(1) Il a paru, en 1886, une seconde série du *Paillasson*, qui a fait l'objet d'une récente publication : LAURENT TAILHADE, *Le Paillasson*, mœurs de province, Paris, Le Livre (Bruges, impr. Sainte-Catherine), 1924; in-12 de 156 p., couverture illustrée.

Musique.. Lettres parisiennes.. Sur quelques écrits.. La poésie populaire en Gascogne. — Bagnères-de-Bigorre, Léon Péré, éditeur. s. d. ; in-8, de 376 p.

La plupart des quatorzains qui devaient prendre place dans le *Pays du Mufle* figurent dans ce volume ; il en est même deux qui n'ont pas été recueillis depuis, *Marivaudage suburbain* et ce *Prélude*, qu'il serait dommage de n'y pas joindre par la suite :

PROLOGUE

Cueillant les nénufars d'or jaune et les muguets,
J'ai conduit ma douleur morose au fil des berges
Parmi les amoureux quelconques et trop gais
Qui grouillent sur le seuil friturier des auberges.

Photographes rêvant aux lointains Urugais,
Canotiers insultant la majesté des Fleuves,
S'ébattent avec des cris fous de papegais
A travers des sérails de modistes peu neuves.

Ils sont très gris, sachant que, demain, ils pourront,
A l'ombre des comptoirs, rasséréner leur front
Sous tes yeux paternels, ô Durand, qui les guettes.

Leur joie obtuse endort ma peine et, quand le soir
Monte dans l'azur clair, près d'eux je viens m'asseoir
Et manger du lapin aux bosquets des guinguettes.

La Varenne-Saint-Maur, — juillet 1882.

Nous avons transcrit cette date qui a son importance. Alors que Jean Moréas cherchait encore sa voie qu'il devait avoir quelque peine à trouver, on voit combien, dès cette époque, poète, Tailhade possédait sa forme, laquelle ne devait pas varier.

Il en était de même du prosateur.

De très bonne foi, sans doute, faute d'avoir connu les premières et précieuses chroniques de Lorenzzacio qu'ont préservées de l'oubli *Bagnères-Thermal*, Léon Bloy, à qui les Tybalt de l'*Echo de Paris* avaient révélé Laurent Tailhade prosateur, lui a reproché d'avoir taillé sa prose à la mesure de la sienne et de l'imiter maladroitement.

Le reproche est immérité et souverainement injuste. Léon Bloy fut un grand écrivain, certes. Mais de son aveu même, il était entré « tard » dans la littérature et, lorsque parurent les *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, le style de Tailhade, plus riche, plus somptueux, allant aussi jusqu'à l'invective, mais la parant d'un vocabulaire autrement varié et choisi, était depuis longtemps formé. Laurent Tailhade n'avait rien à emprunter à Léon Bloy dont le séparait l'infranchissable fossé d'un catholicisme véhément, lequel faisait du « Mendiant ingrat » un prophète attardé, en marge d'une société qu'il se bornait à côtoyer.

Puis, Léon Bloy était « peuple » et volontiers exagérait ce côté de sa nature, alors que Tailhade, fleuretât-il de très près avec l'Anarchie,

La claire tour qui sur les flots domine,

était et demeurait « aristocrate ». Comme M. de Boisjoslin, qui fut le maître incontesté de son esprit, Laurent Tailhade doit être rangé parmi les « patriciens » de l'Anarchie, comme, également, il doit être placé parmi les évocateurs les plus fervents et les plus éloquents de cette antiquité que, en raison même de sa foi, abominait Léon Bloy.

Pourtant, si différents aient-ils été l'un de l'autre, par la forme même de leur talent, les deux écrivains semblent se rejoindre, sans qu'on puisse les accuser de s'être emprunté quoi que ce fût. La première, l'unique série des articles formant *Bagnères-Thermal*, fut écrite de 1880 à 1885 : on ne saurait donc voir dans les lignes qui suivent une imitation de Bloy encore inexistant. Lorenzzacio faisait déjà prévoir Tybalt.

Laissant là « tous les vices d'abject désir que l'usage des cartes fait germer dans l'âme atroce des bourgeois », nous emprunterons à Laurent Tailhade cette « lettre parisienne », datée d'avril 1884. C'est un inappréciable document qui, mieux que tout commentaire, atteste le grand prosateur que fut Tailhade dès ses débuts et, puisque la littérature n'était

alors qu'une bague qu'il portait à son doigt, l'orient de la perle qui y resplendissait.

LA CHAPELLE DE LA RUE D'ARRAS

J'eus quelque peine à découvrir dans le quartier Mouffetard la salle où M. Loyson réunit ses adeptes. L'ancien prédicateur de Notre-Dame semble s'être fait une spécialité des établissements incongrus. Boulevard Rochechouart il prenait la suite d'un beuglant en déconfiture. Les encensoirs succédèrent aux brûle-gueule et les cantiques aux gaudrioles déhanchées. Rue d'Arras, il habite un local où retentirent longtemps les cris d'animaux politiques en train de réformer la société. Il faut rendre à M. Loyson cette justice qu'il a vaillamment assaini ce théâtre de pugilats électoraux et que sa boutique ne raccroche d'aucune manière indécente les explorateurs de ce pays perdu. Sans la concierge, qui prend la peine de m'aviser que l'hérésie se tient au fond de la cour, je n'eusse pas aperçu l'entrée du sanctuaire, non plus qu'une échoppe où l'on débite les ouvrages du défroqué. Ses photographies s'étalent au milieu d'opuscules dogmatiques et de formulaires à l'usage des croyants. En surplis, en habit de ville, de face, de profil, avec ou sans extase, je ne pense pas qu'il y ait au monde quelqu'un de plus collodionné, hormis Sarah Bernhardt. Ce goût de cabotin le suit dans la rue où la laideur de sa redingote et l'hypocrisie de son chapeau le trahissent aux curieux. L'air cuistre au fond, malgré l'incontestable finesse de son visage, il monte sur les impériales d'omnibus et porte volontiers un sac de pédicure affecté aux ustensiles de sa religion.

Eglise gallicane réformée. Sous l'enseigne, une porte étroite surmontée d'une République de style balourd. C'est toujours un café-concert où le maître-autel a remplacé l'estrade des *artisses*, mais où se trouve encore l'emplacement du *pourtour* et des fauteuils d'orchestre. Une chaire pareille à un grand coquetier, un baptistère à rincer des salades, et, tapissant le fond de la salle, une tenture d'Andrinople contre-pointée d'une croix d'or. Lorsque j'arrive, les fidèles sont en nombre déjà. L'aspect de l'assemblée n'est pas ce qui se peut imaginer de plus mondain. Les zingueurs mystiques des environs forment, avec un nombre restreint de cuisinières en rupture de fourneaux, le meilleur de l'auditoire. Un relent de chat mouillé, l'odeur des tramways, les jours de

pluie, remplacent le cinname et l'oliban. Mais l'assistance ne paraît aucunement raffinée sur les plaisirs de l'odorat. D'ailleurs, afin de solenniser la Pâque, l'autel est paré de fleurs Il y a bien pour douze francs d'azalées et de plantes vertes. Sur les degrés du chœur, quelques roses effeuillées donnent à supposer que la prêtresse de l'endroit ne consacre pas tous ses loisirs à traduire Ignace de Doellinger.

La confession générale, qui, dans la liturgie gallicane, précède ordinairement les vêpres, a déjà eu lieu. Je ne puis, à mon grand regret, discerner les concupiscents d'avec les avaricieux, et je m'installe au hasard dans une tribune où je recevrai la parole du sermonaire à bout portant. En attendant qu'il paraisse, la chapelle exécute des hymnes et chante une version française des psaumes du dimanche sur les airs grégoriens. Un grand dadais alterne ses bêlements avec une dame fort mûre, toute pleine d'intonations séraphiques, tandis que deux péronnelles assez mal en gorge miaulent aux toussottements d'un harmonium aigre. J'ai pêché cette perle dans la traduction de l'*O filii* :

> Voici, Thomas, lui dit Jésus,
> Mes pieds, mes mains. Les ayant vus,
> Sois fidèle et ne doute plus.

Il y a une douzaine de tercets de ce goût-là. Le trop amoureux apôtre du gallicanisme rime aussi ladrement que le grotesque Déroulède, sans avoir l'excuse de se faire interpréter par Thérésa.

Enfin les vêpres sont terminées et M. Loyson monte en chaire. Ses acolytes, aucunement jolis, se tassent pour l'écouter, l'harmonium se détend en un couac suprême et le silence des fidèles environne l'orateur. L'âge n'a point épargné le renégat. La tête latine aux méplats de médaille a perdu de sa majesté. Des bouffissures ont empâté les contours, des rides ont mordu les yeux. Les cheveux emportés découvrent le front trop bas, ce front où la honte du parjure effaça l'onction sacerdotale. Tel qu'il est, le geste robuste, la voix mordante et bien posée, il retrouve je ne sais quoi du prestige disparu, se détache en clarté sur son entourage de grimaces. Cependant, « une vertu s'est retirée de lui », des nuages ont enveloppé son éloquence, comme les nuées de malédiction qui s'abattaient sur les villes condamnées. Du protagoniste chrétien fameux entre ses pairs, il ne reste

plus qu'un histrion récitant des monologues schismatiques devant une poignée de crétins. Au Cirque d'hiver, où M. Loyson essaya l'an dernier une apologie de ses doctrines, le grand public ne vint pas. Le père Monsabré avait décliné la controverse en des lettres de haut goût, et les rieurs s'abstinrent, comme lui, de cette déplaisante exhibition.

L'orateur fait son prône sur les Mystères du jour. Je ne sais quoi de flasque et de réticent dans le verbe l'empêche de dégager un enseignement quelconque de ces touchants récits.

Le prêtre fécond selon la chair ne devient-il pas impropre à tout enfantement spirituel? Pêle-mêle avec l'eau tiède de son homélie, il adresse des coquetteries serviles aux archontes d'arrière-magasin qui reconnurent l'apostasie du père Hyacinthe comme un culte public. Mais cette mise en cartes ne suffit pas à M. Loyson, qui rêve de quitter le trottoir des Tertullias pour un sanctuaire en pierre de taille. Aussi, ne ménage-t-il pas les encens aux farceurs qui tiennent la queue de la poêle. Pour un peu, il céderait une place au stupide Grévy dans le tryptique de Desboutins, entre madame Loyson, son épouse, et le scrofuleux potache issu de leurs embrassements.

La musique menace de recommencer. Au scandale de quelques duègnes pleines de ferveur, je m'esquive par un prochain escalier. J'ai hâte de revoir la rue, le grand jour, et, dans ce paisible coin de province, les enfants jouant le long des trottoirs. Le carrefour Saint-Victor où bruit la gaîté des beaux dimanches est plein de robes rouges et bleues, ces robes d'Italie qui mettent un coin de Transtevere au pied de la montagne Sainte-Geneviève. Sur les quais, le long du fleuve, une foule de printemps, alanguie en des paresses dominicales. Des groupes boivent sous les lauriers roses des marchands de vin. En toilette claire, des femmes, une touffe de violettes ou de ravenelles au corset. Paris se repose du labeur quotidien, insoucieux enfin des divines jongleries, ayant vomi les dogmes qui l'opprimaient et réduit les hérésiarques aux proportions de queues rouges sans baraques ni public.

Avril 1884.

(*Bagnères-Thermal*, p. 225-232.)

Ainsi que l'a très justement noté Georges Pioch, aucun

parti n'a jamais pu — dès cette époque — revendiquer Tailhade comme sien. Il était beaucoup trop indépendant pour aller s'enrégimenter sous une bannière quelconque : la liberté, comme la distinction de son esprit ne lui permettaient pas de communier avec tout le monde. Il était trop aristocrate pour n'avoir point la haine des troupeaux : sans doute la prose coruscante qu'il consacra à la chapelle de la rue d'Arras trahit le mépris que doit avoir tout homme bien né pour les renégats d'où qu'ils viennent ; mais si les pompes du culte et le vocabulaire liturgique l'impressionnaient, son catholicisme s'arrêtait là. Le décor et la forme lui étaient seuls familiers : ce Paris « insoucieux enfin des divines jongleries, ayant vomi les dogmes qui l'opprimaient », tout Tailhade tient entre ces guillemets.

Homais et les manifestations de la Libre-Pensée ne sauront davantage trouver grâce à ses yeux : enfant terrible, il les couvrira, à l'occasion, de ridicule, préférant, ce païen, célébrer le los des premières communiantes.

Ondée sur ondée. Il pleut et « *dans le Luxembourg, ce paradis du monde* » ,les marronniers pleurent leur étoiles blanches, perdues comme le bouquet d'Ophélie, leurs étoiles emportées, valsant au milieu des bassins. Les pierrots mouillés hérissent leurs plumes, sous les branches, tandis que les Reines de marbre, cérémonieuses et glacées, regardent le ciel gris de leurs yeux indifférents. Une tristesse d'automne enfonce au cœur le souci des joies anciennes, approfondit en nous la douleur de vieillir. Pourtant, vers le soir, quand l'averse tarit et que se déchirent les brumes, un coin d'azur apparaît. Des ramiers s'envolent. Des robes claires passent, et, parmi les flaches enjambées, sautillent comme des bergeronnettes les pieds mignons des Parisiennes en toilette de printemps. Les trottoirs sentent l'absinthe et le lilas. Un rais de soleil tombe et la rue joyeuse s'emplit d'or. — Mais ce n'est pas la rue qui célébrera les pompes du renouveau, la rue qui parfumera nos misères de consolantes fleurs. Entrez, l'Eglise a suspendu pour vous des couronnes d'allégresse aux murs silencieux. L'âme des roses se mêle aux liturgiques vapeurs de l'encens. L'autel de la Madone flamboie et, dans la douceur des prières

latines, se déroule une vision de paradis : les communiantes en voiles blancs.

Sur les balcons du ciel penchés,
Les Elus en surplis brochés,
Dans l'or des clairons embouchés,
Proclament aux vents extatiques
La rémission des péchés,

Et les Séraphins athlétiques
Agenouillés sous les portiques,
Au son de l'orgue et des cantiques,
Devant le troupeau lilial,
Balancent des roses mystiques.

Et, par la ville sacrilège, à travers la cohue des fornications et des avarices, on les voit, jusques au soir, dans l'orgueil de leur féminité première, passer, candides et superbes, comme un vol d'anges intercesseurs.

(*Bagnères-Thermal*, p. 259-261.)

Il était bon et équitable d'ailleurs qu'un poète et qu'un écrivain de la valeur de Tailhade opposât aux laideurs que réserve le quartier Saint-Sulpice à « la constipation des personnes pieuses », la gloire de son verbe et le lyrisme de ses strophes. Toutefois, malgré la beauté de ces poèmes, l'auteur de *Vitraux* n'accordait pas à cette orfèvrerie religieuse plus d'importance qu'il ne convenait, et, cependant que Jean Lahor et quelques autres faisaient à ce magasin d'accessoires les emprunts de rigueur, dans son *Pays du Mufle*, Tailhade était le premier à se pasticher : c'était le mysticisme mis à la portée des débutants et des éphèbes au dictionnaire insuffisamment fourni.

VIRGO FELLATRIX
(*D'après Laurent Tailhade*).

La chasuble des Apostoles,
Dans le cristal incendié
Flamboie. Un Cœur supplicié
Attend, vierge, que tu l'extolles.

D'or fin, la Lune, sous ton pié :
Aux accents des luths, des citoles,

L'Ange « ceint de saintes étoles »
Chante l'amour. *O filiæ !*

Canonique ! Mystique! Unique !
Hors du triptyque, ta tunique
Verse l'âme des Paradis.

Toi, la Pudibonde, sans nulle
Macule, j'ouvre la lunule
Des ostensoirs où tu splendis !

Si Laurent Tailhade, « païen mystique », a trouvé des imitateurs nombreux et souvent maladroits, aristophanesque, il a plus communément suscité le pastiche. C'était peut-être plus tentant, parce que plus facile : cela risquait d'être très médiocre comme ces « Ruines de Palmyre » que l'un de nous publia dans la *Plume* (1[er] août 1891), mais l'imitation pouvait être excellente, telle cette ballade, empruntée à la série de pastiches que donna le *Mercure de France* sous le pseudonyme collectif de *Quasi*. Remy de Gourmont ne serait pas demeuré étranger à ce jeu.

BALLADE
POUR CÉLÉBRER LA CONFUSE MUFLERIE DE CE TEMPS,
AUSSI BIEN EN CE QUI CONCERNE LES BONNES MŒURS
QUE TOUCHANT LES ARTS ET LES LETTRES

Rat, veau, jars, truie imitent le frangin,
Et Mort-né tient le rôle de femelle
Sur des tréteaux où rougirait Mangin ;
Môme-Caca, tolérante, se mêle
Avec Totor ou même Lagamelle
Sous les regards amicaux de Cruppi ;
Quand Potdevier faunesque fait pipi,
Flic est aveugle et sagement s'éclipse,
Pecci dactyle *ad usum Priapi*,
Et Méténier cite l'Apocalypse.

Tous les huiliers suintent sur Pérugin,
Depuis le jour qu'il lâcha la mamelle.
Monsieur Detaille effile un triste engin
Devant Nestor qui lèche sa semelle ;
Saint-Saëns et Massenet, sa sœur gemelle,
Charment Weber, Deschaumes et Delpit

Que Déroulède illustra d'un képi ;
Arcueil-Cachan n'a pas assez de gypse
Pour Carolus se cuidant un Lippi,
Et Méténier cite l'Apocalypse.

Dumas, Simon-Suisse, Thureau-Dangin
Meyer qui paît la bique et la chamelle,
Adrien Piorch contempteur du vagin,
Verst coprophage et Croquant Gargamelle,
De Bornier qui s'absinthe et se kummèle
Et boit en outre un broc de génepi,
Vogüé fluant comme un Mississipi,
Sylvestre Celte et sa gueule en ellipse
Sont plus breneux qu'un vieux mur mal crépi,
Et Méténier cite l'Apocalypse.

ENVOI

Prince plus frais que la pomme d'Api,
Vulve érectile et barbe sans épi,
Roi de ces jours qu'augura Juste-Lipse,
Le tapir chante et la taupe glapit
Et Méténier cite l'Apocalypse.

(*Mercure de France*, janvier 1897, pp. 65-66.)

On doit également à Jean Pellerin, dans son *Copiste indiscret*, un pastiche fort réussi des ballades de Tailhade; mais deux vers de la réplique :

La dame vainc d'ailleurs toute flaccidité,
Sollicitant du groin et nerf et cartilage,

n'étaient pas sans effrayer l'éditeur, qui se refusait à les publier sans l'autorisation du poète pastiché, et il fallait entendre raconter par Pellerin comment s'était terminée l'aventure. Ennuyé, ne sachant comment obtenir l'autorisation réclamée, il avait rencontré Louis de Gonzague-Frick, à qui il avait conté son embarras. Très gentiment, celui-ci s'était chargé d'aplanir la difficulté et de soumettre à Tailhade l'épreuve de la pièce incriminée.

Laurent Tailhade la lut, sourit et, indulgent et amusé à la fois, écrivit de sa large écriture, en tête de l'épreuve : « Bon à tirer », puis signa.

« J'eus affaire, ajoutait Pellerin, à un artiste et à un

homme d'esprit. Je crois que si on risquait la même démarche chez tous les écrivains, elle ne serait pas couronnée du même succès. »

Voici la ballade, on comprend que Tailhade ait souri.

BALLADE

A LA LOUANGE DES DAMES DE PLUME

Psalmodiant le vers et proposant du thé,
Versant aux immortels strophes et mucilage,
Veillant à ce que soit sustenté, peloté,
Confit en goinfrerie et en salacité
Claudicator, béat d'œcuménicité,
Les épaules dehors, mammes à l'étalage,
L'œil saturé de kohl et le cheveu d'or peint,
Sapphô masculine ou féminine Maupin,
Décervelant Loti, bramant à Richepin
Dont la cousine a vu jouer la plasmature,
Elles ouvrent leur cœur comme leur calepin.
Los aux dames qui font dans la littérature !

Tel l'ânon qui s'arrête ayant par trop brouté,
Abondamment leur stylographe se soulage,
Il narre les pourchas de la nubilité,
Les entretiens lascifs au bourgeois farniente,
D'un feston priapique et tarabiscoté
Pare l'envol lointain d'un jeune pucelage.
Leurs sonnets ont vanté la courge, le lupin,
Empuanti de musc même l'herbe à lapin,
Triturant l'adjectif, cuisinant le supin,
Nos consœurs en troupeau quémandent leur pâture
Au verger de Malherbe, au pré de Montépin.
Los aux dames qui font dans la littérature !

Le jouvenceau qui baye à quelque quiddité
Se va dans leurs boudoirs livrer au vasselage.
Combien que nidoreux soit de la déité
Le souffle, il l'ingurgite avec avidité.
La dame vainc d'ailleurs toute flaccidité,
Sollicitant du groin et nerf et cartilage,
Lorsqu'Avril la titille et que duit le chopin,
A l'instar de la Sand émouvant son Chopin,
Idoine, même nue aux cahots d'un sapin,
A congrûment placer la moindre appogiature,

Elle rend l'anémique aussi dur qu'auverpin.
Los aux dames qui font dans la littérature !

ENVOI

Prince, au poétereau de même qu'au rapin,
Au critique punais, au barde transalpin,
Encaguant la diurnale et compissant Taupin,
Laisse espoir de gamelle et de pisciculture,
Pour qu'à tous ces messieurs reste un morceau de pain.
Los aux dames qui font dans la littérature (1) !

Après la ballade, les quatorzains allongés de deux vers. Ceux-ci sont empruntés au recueil de M. Edouard Guerber — encore un poète mort : *Sous le doux ciel de France. Poèmes satiriques.* Paris, Librairie de France (Bruges, impr. Sainte-Catherine), 1922 ; in-8, de 2 ff., 104 pp.

NOUVEAUX RICHES

Ils logent au premier dans un appartement
Où le confort moderne exerce ses ravages.
Ils l'ont, à bon marché, garni superbement
De meubles durs et secs et d'étoffes sauvages.

Leur fortune provient des souliers de carton
Qu'ils vendirent très cher aux commis de l'armée.
L'homme est un sac à vin, la femme une gothon.
Un eczéma de choix ronge leur fille Edmée.

Serge, leur fils, ne sait rien faire que du bruit.
Tous vivent sottement et sans grâce ; ils sont quatre
Qu'on entend très souvent, au milieu de la nuit,
Chanter, puis s'engueuler, et puis enfin se battre.

Ils affolent le chien, la servante les hait :
Native du pays où les saints vont en troupe,
Religieusement, chaque jour, elle fait
A ces bourgeois l'honneur de pisser dans leur soupe.

Edouard Guerber, qui, en qualité de vétérinaire militaire, avait vu de près la guerre et ses horreurs, pas plus que Tailhade, à qui aurait plu par son amère ironie cette pièce, ne se faisait beaucoup d'illusion sur la somme de re-

(1) JEAN PELLERIN : *Le Copiste indiscret de Hugo, Vigny, Barbey d'Aurevilly Albert Samain, Rimbaud, etc., etc.* Paris, Albin Michel, s. d. ; in-12. p. 189-191.

connaissance dont, le danger une fois passé, bénéficieraient les survivants mutilés de la grande boucherie.

VAINQUEURS

Celui-ci vend des fleurs et celui-là mendie.
Un Tel, gars d'Apremont, est crieur de journaux.
Cet autre, que debout maintient l'orthopédie,
Dans le nez, pour deux sous, se passe des anneaux.

En voici un qu'on a, comme un serin vulgaire,
Affublé d'un habit jaune et vert, sur lequel
La Légion d'Honneur avec la Croix de Guerre
Brillent ; il sert ainsi de portier au bordel.

Et bien poli, avec d'humbles saluts, il ouvre,
Chaque nuit que Dieu fait, à de gras Levantins
Les portes de l'Amour et du Bonheur ; au Louvre,
Le jour, il est cireur au rayon des satins.

Ce héros de Verdun place du faux Bourgogne.
Son camarade vit du métier de cocu.
Et ce dernier soldat, au cirque, sans vergogne,
Le soir, se fait donner des coups de pied au cu.

La prose de Laurent Tailhade, si musclée, et gonflée de sang, devait également prêter à de nombreux pastiches.

Dès 1898, lorsqu'il eut quitté l'*Echo de Paris*, on put y lire des chroniques signées « La Cagoule » dont la manière n'était pas sans rappeler celle de Tybalt et, parmi les lecteurs quelques-uns ne laissèrent pas d'être intrigués. Mais il n'est masque qui tarde à tomber : la personnalité de la Cagoule fut bientôt reconnue et M. Octave Uzanne, qui s'était plu à ce jeu, a depuis réuni, en un élégant volume, chez l'éditeur Floury (1899 ; in-8) ces *Visions de notre heure, Choses et gens qui passent*, lesquelles méritaient vraiment d'être conservées.

En voici un passage pris au hasard. N'est-ce pas un peu un de ces paysages reposés et reposants que Tailhade aimait à brosser, dans son automne :

Forêt d'hiver. — Un doux soleil pâle, encore débile, adynamique, convalescent, répand l'anémie de son or sur la forêt, la grande forêt parisienne, celle de Fontainebleau, notre Bois de

Boulogne du siècle prochain. Les futaies grises s'éclairent, s'argentent ; la rousseur fauve des buissons flambe ; il y a une magie dans l'orchestration des tons, dans le mariage des couleurs, et les squelettes des arbres se dessinent puissamment, se précisent, dressent leur sveltesse d'êtres qui s'étirent au sortir du sommeil, les menues hautes branches presque vaporeuses épousent les blancheurs lacteuses du ciel.

Sous les plantations de pins, aux fûts enluminés d'ocre rouge, le jour se tamise en rayons mauves et chatoyants. Il monte comme des chansons dans la tiédeur de l'air, les oiseaux donnent la répétition générale des prochaines aubades et de toutes parts on se sent enveloppé d'une solitude exquise, dans un ravissement de la nature purgée d'humanité.

Partout le long des routes, des sentiers, des croix et des carrefours où plane le souvenir obligatoire du vieux Sylvain Dennecourt, je songe dans l'émerveillement de cette forêt d'hiver si incomparablement supérieure à la forêt estivale, moins étouffante et plus religieuse, combien forte est la puissance des préjugés qui fait négliger de décembre à avril les promenades à travers les massifs endormis.

Mais la monotonie morale et intellectuelle de la plupart des êtres est insupportable à chacun d'eux ; on aime à sortir de soi et à goûter la beauté par bandes, moutonnièrement. La forêt ne se livre qu'aux solitaires et c'est pourquoi elle se montre plus belle en sa nudité hivernale, dans sa diète des hommes et son recueillement (p. 89-90).

Que l'on fasse à cette page quelques retouches, légères mais indispensables, et on pourra la rapprocher du tableau plus puissant de la forêt des Ardennes (moins parisienne et vierge, celle-là, de l'encombrant souvenir du Sylvain Dennecourt), dont s'enorgueillit cet admirable et mince volume *Les Saisons et les jours*. Laurent Tailhade aimait éperdument la nature et, dans ses chroniques de la *Vérité*, que recueillirent ses *Reflets de Paris*, a évoqué avec non moins de poésie la forêt de Senonche, comme Ronsart avait chanté Gastine.

Le *Salon de Madame Truphot — Mœurs littéraires —* (Paris Albin Michel, Mayenne, impr. Ch. Colin, s. d. ; in-8,

de 2 *ff.* 503 pp.) décèle non pas l'influence, mais à proprement parler le pastiche. On prétendit même qu'il y avait eu collaboration, ce que rendait, au surplus vraisemblable la note par laquelle, en 1902, le volume avait été annoncé au verso du faux titre du *Satyricon* :

Pour paraître prochainement
dans la bibliothèque Charpentier à 3 fr.50 le volume
Laurent Tailhade et Fernand de Colnet
Le Salon de Madame Pruveau (roman)

L'éditeur avait changé, Mme Truphot avait remplacé Mme Pruveau — le patronyme était par trop reconnaissable — et l'auteur avait supprimé la particule qui précédait un nom dont il avait cru devoir modifier l'économie orthographique : néanmoins le roman semblait bien le même et cette page entre autres laisserait volontiers supposer que Tailhade avait au moins revu le manuscrit de ce roman consacré à un salon que mieux que tout autre il avait connu :

Le surlendemain, la plaie de ses quinze louis à peu près cicatrisée, la Truphot décida d'aller passer la soirée au *Cabaret des Nyctalopes*, rue Champollion, où Modeste Glaviot, un de ses invités ordinaires, devait venir débiter, sur les onze heures, un monologue inédit. La ruelle, qui n'aurait déparé aucun Ghetto, s'ouvrait étroite et noire entre la rue de la Sorbonne et celle des Ecoles, marinant dans une pénombre, digne du moyen âge, et donnant asile à une dizaine de bouges où s'embusquaient des théories de souillasses contrôlées par le Dispensaire. Cela s'emplissait, dès la nuit tombée, de cris de ribaudes, de querelles d'étudiants ivres, s'engorgeait à chaque minute de groupes vociférants : scholars, rapins ou ronds de cuir, déchaînés, en quête des maléfices de Vénus, et que déversaient, à larges coulées, les quatre ou cinq portes d'un grand café-prostibule, incendiant la rue voisine de ses quinze mètres de façade. A gauche du boulevard Saint-Michel, tout un lacis de ruelles végètent ainsi, uniquement dévolues à la prostitution, s'embellissant tous les matins d'une extraordinaire floraison de démêlures tombées des taudions haut perchés. Le sol s'y trouve recouvert d'un macadam persistant, d'une asphalte tenace de feuilles de choux, de

pelures d'oignons ou de pommes de terre, ponctué par surplus, au plein des trottoirs, du cramoisi des vomissures expectorées par les prochains pontifes de la Toge ou du Scalpel qui, venus des départements pour s'emparer de la licence ou du doctorat, guérir ou juger leurs semblables, adoucissent, du mieux qu'ils peuvent, les affres de l'étude par de tumultueuses soulographies. Des murs lépreux filent droit vers le ciel, interminables, implacables et purulents, troués de lucarnes chassieuses, où, de temps en temps, un bras retroussé de fille brandit une cuvette. Les façades, ascensionnées par les tuyaux et les rigoles des conduites douteuses qui canalisent les liquides de la vaisselle et de l'amour, exsudent des humidités roussâtres et bleuies, sous la teigne tenace des moisissures, et la rue s'encombre de filles se soulageant troussées au ras des ruisseaux, cependant que du pavé monte un tumulte de cris, de propos obscènes, d'appels infâmes et d'immondes refrains, par quoi la Magistrature, le Corps médical, la Politique et le Barreau de l'avenir affirment la délicatesse de leur âme encore juvénile et de leur savoir-vivre bien parisien.

Si le tableau n'est pas joli, il fut longtemps d'une triste vérité. C'était bien cela : D'Harcourt, Bas-Rhin, Monôme, Chouette faisaient bien de la ruelle un collecteur plus qu'un passage et cette sévérité à l'encontre de la prétendue jeunesse des écoles n'avait rien qui puisse surprendre. Tybalt avait déjà eu des démêlés tumultueux avec l'Association générale des étudiants, laquelle avait, en la circonstance, perdu une excellente occasion de se tenir tranquille et de ne point faire parler d'elle.

Pour beaucoup le *Salon de Madame Truphot*, malgré les dénégations de Tailhade et de M. Fernand Kolney, son beau-frère, paraissait le résultat d'une collaboration et Mme Rachilde résuma en quelques lignes heureuses l'impression générale, lorsqu'elle écrivit dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1905 (son premier numéro bimensuel) :

N'en déplaise au jeune débutant qui endosse la responsabilité de ce roman extraordinaire, c'est bien du Laurent Tailhade, de l'inimitable Laurent Tailhade... ou que la méprise, alors, suffise à la gloire de Fernand Kolney.

Laurent Tailhade, qui avait déjà protesté, dans l'*Action* du 14 décembre précédent, contre la paternité qui lui était attribuée, écrivit alors à Mme Rachilde renouvelant ses protestations, « pas une ligne de ce pamphlet n'*était*, disait-il, de sa main », non sans confesser, cependant, l'influence qu'il avait pu avoir sur son jeune beau-frère :

Que j'aie eu cependant quelque influence — heureuse ou non — sur le robuste esprit de Fernand Kolney, que j'aie contribué à l'orienter vers la haine de l'hypocrisie et de la laideur bourgeoises (encore que nous différions sur bien des points et que son nihilisme chrétien à la Tolstoï ou à la Savonarole soit pour m'exaspérer), la chose paraît manifeste. On retrouve dans Mme Truphot certains de mes propos de table comme, dans mes articles, les apophtegmes de Kolney. Cela tient à notre communauté de vie ainsi qu'à l'échange de nos aperçus quotidiens sur les événements. Le hasard cependant a fait que je n'ai même pas lu en manuscrit le Salon de Mme Truphot, Kolney l'ayant mis sur pied et bâclé pendant le trimestre où j'effectuais à Camaret, avec ma femme, une villégiature mémorable.

Par le même courrier, M. Fernand Kolney avait écrit à Mme Rachilde revendiquant l'entière paternité du roman incriminé — M. Jehan Rictus, pourtrait sous le masque de Modeste Glaviot, déjà réclamait 25.000 francs de dommages-intérêts — et, après avoir reproduit les deux lettres, le *Mercure* du 15 février 1905, en manière d'épilogue, les faisait suivre de cette réponse collective :

Mme Rachilde à MM. Laurent Tailhade et Fernand Kolney.

D'où il faut conclure, chers Messieurs, que vous êtes si bellement frères que plus malin que moi pouvait s'y tromper. Je me hâte donc de vous séparer dans vos manières de voir concernant le prochain, mais vous garde mon entière admiration pour le courage individuel dont chacun de vous fait preuve à défendre l'autre.

Il y avait un Laurent Tailhade. Maintenant il y en a deux. Que loué soit Fernand Kolney !

RACHILDE.

M. Jehan Rictus demandait 25.000 francs, c'était beau-

coup; après plaidoiries de Mes Paul-Boncour et Coulon, la IXe chambre correctionnelle lui accorda généreusement mille francs, en même temps qu'auteur et éditeur étaient condamnés, le premier à 200 fr. et le second à 100 fr. d'amende. La suppression des pages incriminées était en outre ordonnée et l'insertion du jugement autorisée dans trois journaux. Les exemplaires du roman qui restaient chez divers libraires en furent alors retirés, ce qui explique la rareté relative atteinte par ce volume.

Après le démenti formel de Laurent Tailhade, il ne nous appartient pas de lui attribuer, comme Léon Bloy, le *Salon de Madame Truphot*, dans lequel le pamphlétaire catholique voyait naturellement une « honteuse défiguration caricaturale du Désespéré » (*L'Invendable*, p. 65) ; s'il n'y avait pas eu collaboration, le pastiche, fort réussi, puisque les plus avertis des critiques s'y étaient laissés prendre, était évident. Et, dans les *Aubes mauvaises*, s'il n'y a point pastiche, l'influence de Laurent Tailhade est non moins apparente : mais saurait-on faire un reproche à M. Fernand Kolney d'avoir bien choisi ses maîtres ?

LÉON DEFFOUX et PIERRE DUFAY.

MERCURE

OU

LES DOUZE DOUZAINS DU NÉGOCE

—

HONNEURS, BANQUETS, ÉLOQUENCE, STYLE

1. Aux grandes fortunes les grands honneurs.

2. La foule mesure sa confiance en un négociant à la grandeur des honneurs dont il est revêtu.

Obtenir un honneur tenu pour hors du commun par la foule, c'est s'assurer parmi elle de la confiance solide et garantie.

Cette confiance se marque au plus haut, lorsque c'est à la foule elle-même de décerner l'honneur. Mais il vaudrait mieux que la foule n'eût pas à renouveler son jugement, car il est pénible et hasardeux d'avoir à la solliciter trop souvent.

3. Il y a des cas où il faut choisir entre un honneur et un gain. Il faut choisir l'honneur, s'il est sérieux, parce que l'occasion en est bien plus rare que celle d'un gain. Le gain se retrouvera plus tard, et il sera plus grand.

4. C'est à table, dans les banquets où les convives se réunissent pour s'admirer, que les honneurs se mettent le mieux en valeur. L'éloge y appelle l'éloge.

Savoir placer les convives dans un tel banquet, c'est savoir monter, d'octave en octave et avec les bonnes nuances, la gamme des honneurs.

5. A égalité de richesses et d'honneurs, l'homme qui

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 622.

parle l'emporte publiquement sur l'homme qui ne parle pas.

6. Tout négociant peut prétendre à l'éloquence, si son rang lui en donne le droit.

Pour les règles de la langue, il n'a pas à s'en effrayer. Ce sont ceux qui parlent qui font la langue. Ils n'ont donc pas à se soucier des règles en vigueur, puisqu'ils en créent de nouvelles.

7. Pour être éloquent, il faut parler un bon moment. Mieux vaut ne pas parler que d'être bref.

Même quand on annonce qu'on ne va pas faire un discours, c'est un discours que l'on promet et qu'il faut tenir. Or, un discours se distingue de tout autre propos par sa longueur.

8. Il ne faut pas craindre de manquer d'idées. Des idées, on en trouve toujours chez les autres. Il faut les y prendre avec d'autant plus d'empressement qu'il n'en coûte rien.

9. Pour parler sans embarras et longtemps, même à l'improviste, il faut avoir dans la mémoire beaucoup de phrases toutes faites. Il est préférable que chacune d'elles soit assez longue. On a le temps, pendant qu'on en récite une comme si l'on improvisait, de choisir celle que l'on récitera ensuite. De proche en proche, on gagne ainsi le bout de son improvisation.

10. La collection de phrases d'un orateur ne doit pas être faite de phrases rares.

Cependant, si l'auditeur vient à se dire : « Je pourrais parler comme ça », c'est qu'il juge le discours médiocre.

Cela ne veut pas dire qu'il aime la surprise des formules imprévues et des idées exceptionnelles.

Au contraire, il aime à reconnaître les propos d'un discours, exactement comme on retrouve avec sympathie, dans une solennité de famille, ces parents et amis qu'on ne voit que ces jours-là, et toujours en toilette.

L'art oratoire, dans le négoce, consiste à savoir présenter dans leur toilette habituelle ces propos connus. Ce n'est pas à la portée de tous, et il y a des négociants, fort habiles par ailleurs, qui n'y peuvent parvenir.

11. Les principaux genres de l'éloquence du négoce sont la causerie au dessert, l'allocution familière, les discours pour remise de distinction et pour remerciement, le discours en assemblée solennelle de négociants.

La causerie au dessert permet l'ironie, à la condition qu'elle ne déconcerte pas l'auditeur. Il aime bien qu'elle s'exerce aux dépens de ceux « qui promettent le mouton à cinq pattes », ou « qui croient avoir trouvé la panacée universelle ».

L'allocution familière se dit sur un ton gai, ou sur un ton ému. Les deux tons peuvent alterner dans la même allocution. Un bon moyen pour animer un morceau de ce genre est l'emploi de l'anecdote, même insignifiante, mais prise dans la vie de l'une ou de plusieurs personnes présentes. Cela accentue la cordialité de la réunion. Les personnes mises en cause sont ravies, même si on rit un peu d'elles (pas trop). Elles le sont bien davantage si l'anecdote invite à les admirer. L'allocution familière se termine souvent par un échange de poignées de mains.

Les autres genres de l'éloquence du négoce suivent à peu près les mêmes règles que l'éloquence parlementaire ou administrative.

Dans tous les cas, il est important que l'orateur soigne la chute des phrases qui doivent être suivies, sur sa tacite invitation, d'applaudissements ou de marques d'approbation, d'émotion ou d'enthousiasme.

12. Comme il a son éloquence, le négoce a sa littérature.

Le style du négoce doit être riche et sérieux. Quand on écrit, ce n'est pas pour écrire simplement.

Exception doit être faite cependant pour les auteurs gais du négoce. Ils sont chargés de faire accepter, par une forme

plaisante, des faits que leurs lecteurs n'admettent que sans empressement, comme par exemple la nécessité d'une nouvelle hausse des denrées. Un des procédés les plus recommandés est le dialogue quotidien entre l'auteur et sa femme de ménage. L'auteur vient toujours à bout de convaincre la femme de ménage.

Les livres sérieux ont pour objet, en dernière analyse, la fusion des efforts en vue d'intensifier, sans que cette fusion devienne une confusion, la productivité du travail national, de telle sorte que de productivité, elle devienne, par des moyens adéquats, une superproductivité, pour que le travail national cesse d'être handicapé par la superproductivité du travail de l'étranger. Cela revient à dire que le mot d'ordre qui s'impose doit être : commercialisation et industrialisation du travail national, de façon que le maximum de demain dépasse le maximum d'aujourd'hui, toutefois seulement en fonction des besoins-limite. En un mot, quand on envisage l'ensemble du problème qui se pose, le succès dans cette voie se conditionne tout entier par la triade : Méthodisation, Contingentement, Solutionnement.

*

LA FEMME, LA FAMILLE ET LE NÉGOCE

1. La femme est la meilleure vitrine pour étaler la richesse d'un négociant.

2. Parmi les beaux yeux, les plus beaux sont ceux d'une femme qui reçoit un cadeau. Plus le présent est d'importance, plus les yeux sont beaux.

Il n'y a guère qu'un négociant qui soit assez riche pour acheter de tels yeux.

3. La femme — j'entends la première venue, non quelques autres — s'attache volontiers à un négociant. Elle trouve en lui l'abondance de l'argent, qui la met à l'abri des surprises de la vie, et l'horreur du penser inutile, qui la met à l'abri des surprises de la conversation.

4. Pour celles de vous, Mesdames, qui gagnez à être connues :

Taylorisation, Thésaurisation.

5. Mourir sans laisser un héritage, c'est livrer la preuve qu'on a été un incapable.

Et aussi : l'héritage est sacré, non seulement parce qu'on doit en laisser un, mais parce qu'on peut espérer en recueillir soi-même un ou plusieurs.

L'héritage se conserve par la famille. Il faut donc fonder une famille.

6. Il n'y a pas de règle pour le choix de la femme qu'on doit épouser. Il y a des cas où la femme qui apporte de l'argent est préférable, et d'autres où il vaut mieux prendre une femme pauvre, mais qui sait aider à gagner de l'argent. Il arrive même qu'une femme doive être préférée, parce qu'elle sait dépenser avec profusion, mais à propos.

La seule femme qu'il ne faut jamais prendre est celle qui empêcherait de gagner de l'argent. Sa jeunesse et sa beauté passées, on resterait pauvre aux côtés d'une matrone, puis d'une vieille femme.

7. Avant de divorcer, examine bien si ton divorce laissera ta richesse intacte. S'il doit la réduire, abstiens-toi. Mieux vaut être cocu que pauvre.

8. Il faut élever les enfants dans le respect de l'argent et dans l'espoir des héritages.

Il faut leur apprendre de bonne heure à distinguer un riche d'un pauvre, et à marquer cette distinction par leurs manières envers l'un et envers l'autre.

9. Obliger ses enfants à faire de longues études est une marque de richesse. Il faut suivre cette obligation.

Mais, en faisant ces études, l'enfant doit savoir qu'elles sont inutiles à un négociant, et que lui-même sera, s'il en est capable, un négociant.

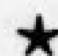
10. Quand on a un enfant incapable d'être négociant, il

faut, pour la vie, le protéger contre lui-même. Le mieux est de le pourvoir de quelque bon emploi facile et sûr, où son influence puisse être utile aux négociants de sa famille.

11. Jusqu'à ta mort, reste riche aux yeux de tes enfants.

Si ton fils devient plus riche que toi, il cessera de te respecter. Ne t'en plains pas ; c'est juste, parce que c'est logique.

12. Il n'y a pas de parents pauvres. Quand un de tes proches tombe dans la pauvreté, il cesse d'être ton parent. Seuls existent, dans ta famille, ceux qui sont restés ou devenus riches.



LES GRANDS SENTIMENTS

1. Même s'il ne croit pas en Dieu, le négociant doit avoir de la religion, car il n'y a pas de religion sans temple ni de temples sans marchands.

2. La force d'une religion se mesure à l'enrichissement qu'elle répand autour d'elle.

3. Etre d'une religion qui n'admet pas les religions, c'est encore rendre à la religion l'hommage nécessaire.

4. Quand la religion va, le bâtiment va. Et quand le bâtiment va...

5. Le miracle et la prière sont, pour le négoce, des sources inépuisables de profits. Car les foules qui viennent vers le miracle, ou qui s'assemblent pour prier, veulent trouver le vivre, le couvert, d'autres choses encore, et quelquefois le reste.

Il y a aussi les remèdes qui paraissent meilleurs et qui se vendent mieux, si un négociant avisé les met sous une invocation sainte ou seulement ecclésiastique.

Ce sont de ces choses que ne pourraient faire la philoso-

phie, ni toute autre idéologie stérile. Cela juge la philosophie.

6. La religion est une force égale, mais non supérieure au négoce. Car il faut de l'argent à la religion, et la religion, qui peut mépriser les incrédules, ne peut mépriser les hommes d'argent, c'est-à-dire les négociants.

7. Le salut de la patrie, qui doit se payer à tout prix, permet au négoce des enrichissements soudains et merveilleux.

Le négociant doit avoir pour la patrie un culte exalté, et surtout avoir soin d'entretenir ce culte chez autrui.

8. Le négociant ne peut pas ignorer la science, car elle crée sans cesse de nouveaux moyens d'enrichissements, et rend plus puissants beaucoup de ceux qui existent déjà. Mais il ne doit l'honorer que par des marques de respect, et il doit entretenir chez les savants l'esprit de désintéressement, afin qu'ils ne se mêlent pas maladroitement aux choses du négoce.

9. Il y a eu des riches bien avant qu'il y ait eu des savants. Les hommes ont eu l'idée de vendre avant d'avoir eu l'idée de penser. Une société humaine peut exister sans science ; elle ne pourrait exister sans négoce.

Tout cela subordonne la science au négoce.

10. Même chez le négociant, les mouvements de l'affection (amour filial, amour paternel, amour tout court, voire amitié) sont inévitables. Tant que ces mouvements restent raisonnables, il doit les subir sans appréhension et en vanter publiquement la noblesse, car il peut trouver en eux, s'il est leur maître chez lui-même ou chez autrui, de très précieux auxiliaires pour le succès de ses affaires.

11. L'amitié se raisonne. Un certain amour aussi, celui qui naît justement par raisonnement. Quant à l'autre amour, celui qui vient sans raisonnement et que le raisonnement

ne peut chasser, il voue, tant qu'il dure, le négociant qu'il saisit à la naïveté et à la maladresse en affaires.

Même lorsqu'il a cessé, il peut donc laisser après soi d'irrémédiables suites.

Il faut vanter cet amour à ses ennemis, au besoin à ses amis ; il faut le fuir soi-même comme le pire des maux.

12. Il ne faut pas faire d'affaires avec ses amis, mais il faut donner au négoce les dehors de l'amitié. C'est le bon moyen pour prétendre obtenir d'autrui, au moment profitable, une amitié désintéressée. A qui voudrait être payé de retour, il est simple de rappeler fermement, encore au moment profitable, que l'on est négociant et non pas philanthrope.

*

QUAND LE NÉGOCE DOMINERA LE MONDE...

1. Tout sera taylorisé, tout sera standardisé. Il n'y aura plus de gestes inutiles, ni de matières gaspillées.

2. La taylorisation est la science d'économiser les gestes. Cette économie est nécessaire, car les gestes sont une richesse dont la possession et l'usage ne devraient pas être permis à tout le monde. Le monopole doit en être assuré au négoce, comme celui de toutes les autres richesses.

3. Quand le négoce dominera le monde, la hiérarchie dans les nations et l'ordre public seront réglés par la taylorisation.

Il y aura des millions de taylorisés, à qui ne sera permis que le nombre limité des gestes utiles au travail ou indispensables à la vie, et une élite, celle des négociants, qui auront pleine et entière liberté de mouvements.

4. Les taylorisés, peuple de consommateurs, devront se nourrir et se vêtir non suivant leur instinct et leur goût, mais selon les règles les plus profitables aux opérations du négoce.

Ils seront mis, perpétuellement, au régime de la fourniture par adjudication et de l'écoulement des stocks.

5. Les religions consoleront les taylorisés de ne pouvoir remuer librement en ce monde, en leur promettant, dans l'autre, un paradis où ils pourront gesticuler tout leur saoûl.

6. L'art sera remis à sa vraie place, qui est d'être seulement le serviteur de la publicité.

7. Pour être de bonne compagnie, les négociants ne seront pas obligés d'acheter et d'admirer des tableaux qu'ils n'ont jamais trouvés admirables.

Plus d'obligation non plus d'entendre de la musique qui n'est que du bruit, ou de recevoir chez soi l'homme d'esprit qui paie son écot en paradoxes insolents.

Formant eux seuls le « monde », les négociants vivront et causeront entre eux, en toute sécurité, et ils pourront meubler leurs appartements à leur gré, en style de bureau américain ou de salon de cercle.

8. L'éducation des enfants sera libérée de tous les préjugés qui l'encombrent aujourd'hui.

Il suffira de rendre ingénieux et de préparer au commandement les fils de négociants.

Pour les autres enfants, voués par leur naissance au travail et à la consommation réglementaires, toute éducation serait inutile et même dangereuse.

9. Il y aura des nations et il y aura des frontières, parce que cela est nécessaire aux échanges commerciaux et aux opérations financières.

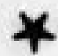
Mais ces frontières seront tracées et ces nations formées pour porter au plus haut point les profits du négoce, et non pour aucun autre but.

10. La diplomatie n'aura plus qu'une mission : conclure les alliances et les traités entre les grandes usines que seront les nations.

11. Il y aura des guerres. Le déplacement des échanges et des profits devient toujours, avec le temps, inévitable. Il ne pourra pas toujours se faire sans conflit.

Le peuple qui possédera le plus l'esprit du négoce sera invincible. Pour lui, pas de victoire sans profit, et pas de pertes dans la défaite.

12. Quand le négoce dominera le monde, le monde entier parlera anglais, et anglais seulement.



LES SEPT PROPOS SUR L'AU-DELA

1. Quand l'argent cesse d'être toujours présent à l'esprit, la mort prend sa place.

2. Quand vient l'heure où l'on pense trop à la mort, on ne vaut plus rien pour les affaires.

3. Dans tout vivant d'aujourd'hui, il y a les ossements d'un mort de demain. Quand ils seront nus, tous ces ossements seront pareils. C'est là une grande iniquité envers le négoce.

4. Il faut faire construire soi-même son sépulcre. C'est le seul moyen de n'être pas trompé, après soi, sur la quantité, la qualité et le prix des matériaux, et de n'être pas mis dans un cimetière au rabais.

5. Laisser son bien à des pauvres ou à des savants, c'est se faire accuser de restitution ou de repentir.

6. Un au-delà ? A quoi bon... L'argent n'y aurait pas cours.

7. Un Dieu ? Il ne serait pas assez intelligent pour comprendre le négoce.

RENÉ LOBSTEIN.

FIN

AU MAROC EN 1789

—

En 1789, M. de Brisson, officier de l'Administration des Colonies, publiait à Genève, chez Barde, Manget et Cie, Imprimeurs-Libraires, un récit de son naufrage sur les côtes de Barbarie, et de sa captivité dans la tribu des « Labdesseba », avec « une description des déserts d'Afrique depuis le Sénégal jusqu'à *Maroc* (1). » Son petit livre, in-12, relié en veau, serait devenu très rare. C'est une narration fort simple, et cependant pleine de vérité. Les choses y sont vues comme on les voyait alors : des yeux de l'esprit, en abandonnant au lecteur le plaisir d'y ajouter de la couleur.

Dans son avant-propos, M. de Brisson se défend, selon une modestie qui était encore d'usage, d'avoir voulu prétendre, avec cet ouvrage, à la réputation d'auteur ; encore plus d'avoir recherché la consolation d'entendre gémir sur son sort. Il ne paraît pas avoir eu d'illusions à cet égard : « Je plains, dit-il, tout homme qui est dans le cas de parler de lui-même. » Il écrit pour donner à ses compatriotes « une idée vraie » du pays « peu connu » où il fut si malheureux, et mettre en garde les navigateurs imprudents contre les dangers d'un naufrage sur la terre marocaine. Puis il a une autre préoccupation : celle de renseigner son gouvernement « sur la faiblesse d'un prince trop redouté », et la mauvaise politique que font auprès de lui des Consuls, ordinairement plus soucieux de leurs

(1) *Marrakech.* — D'après un historien musulman du début du XIIIe siècle, qui y était né — Abd el Wahid Merrakechi— Marrakech tirerait son nom de celui d'un esclave noir qui s'était fixé en ce lieu pour y exercer le brigandage.

intérêts que de ceux des Puissances qu'ils représentent. Mais comme il pense que s'il s'expliquait longuement à ce sujet on ne manquerait pas d'imaginer que ses griefs tiennent à quelque rancune et à l'amerture de son mauvais sort, il laissera parler les faits : « Je me contenterai, dit-il, de rappeler les faits, et de rendre compte de ce que j'ai observé ; je laisserai à ceux qui me liront le soin de faire des réflexions que l'on pourrait croire dictées par l'aigreur, si je me les permettais moi-même. » Cela est fort sage (1). Aussi bien l'ouvrage de M. de Brisson pourrait-il, peut-être encore aujourd'hui, offrir matière à réflexions.

Cet officier nous apprend aussi, dans sa préface, qu'après qu'il eut recouvré sa liberté, à Mogador, il se rendit à Cadix. Là, sans attendre la fin de sa quarantaine, il écrivit à M. le Maréchal de Castries, Ministre de la Marine, pour se remettre à ses ordres. Comme jadis l'infortuné Ulysse errant dans ces parages (2), il désirait vivement, après une longue absence, de revoir sa patrie et sa chère femme ; mais le Ministre ne le laissa guère jouir de son heureux retour. Aussitôt après, il lui ordonna de se rendre au Sénégal. Cette fois, il eut le bonheur d'arriver sans accident.

A l'Ile Saint-Louis il reçut la visite de M. Sparrmann, docteur en médecine et professeur d'histoire naturelle, connu par ses voyages avec le capitaine Cook, et de M. Wadstrom, son compatriote. Ces messieurs rêvaient de pouvoir se rendre du Sénégal à Maroc par Galam, Bambou et Bondou, et venaient lui demander des instructions sur le pays. M. de Brisson les entendit se plaindre amèrement du tort que leur faisaient les Agents commerciaux de la *Compagnie d'Afrique*. Ils s'étaient munis, avant leur départ, de recommandations particulières du Gouvernement, égales à celles qui avaient été accordées

(1) Il ne s'est d'ailleurs pas privé d'en faire quelques-unes.
(2) Tout au moins sur la côte septentrionale du Maroc.

à M. de Bougainville, au Capitaine Cook et à M. de la Peyrouse ; M. le Chevalier de Boufflers, le charmant poète, gouverneur de Gorrée, les avait comblés d'honnêtetés et leur avait offert tous les secours qu'ils pouvaient désirer, mais les Agents de la *Compagnie* « leur avaient refusé jusqu'aux moindres facilités ». Naturellement ces étrangers se récriaient contre les « privilèges exclusifs » accordés par le Roi de France à une Société française : « Nous étions porteurs d'ordres du Ministre, et vos privilégiés n'en ont pas tenu compte. Nous avons trouvé des sujets d'un Monarque qui s'érigent en despotes... »

Ce que rapporte ensuite M. de Brisson de la bonté du Ministre à son égard, lorsqu'il fut se présenter à lui à Paris (1), de l'intérêt qu'il témoigna prendre à ses malheurs, de l'espérance qu'il lui donna que la bienveillance du Roi s'étendrait jusqu'à lui, — quand il n'y faudrait voir que des politesses, — nous remet en mémoire qu'à cette époque la marine française égalait celle de l'Angleterre.

§

A la vérité,la « description des déserts de l'Afrique du Sénégal jusqu'à Maroc » est assez pauvre en indications géographiques. C'est qu'à travers ces déserts son auteur eut alors à sauver sa vie.Accablé par la misère physique, il n'était guère en état d'observer la configuration du pays. Mais pour la peinture de ces contrées et l'étude des mœurs de leurs habitants,sa manière, sobre et précise, en vaut de plus savantes, et le paysage se reflète, pour ainsi dire, dans le tableau de ses souffrances.

§

Le naufrage survint par la faute du capitaine, un sieur

(1) Maintenant M. le comte de la Luzerne, le maréchal de Castries ayant depuis peu donné sa démission.

Le Turc, homme très hardi, habile à la course, qui s'était distingué, dans la dernière guerre, sur le *Flessinguois*. Le navire, la *Sainte-Catherine*, se rendait à Saint-Louis du Sénégal. Il venait de passer entre les îles Canaries et celle de Palme, lorsque, dans la nuit du 10 juillet (on était en 1785), ayant touché un fond de sable, il fut jeté à la côte par les courants.

Au pâle jour, les naufragés étant montés sur des rochers découvrirent qu'ils se trouvaient sur une plaine immense, « couverte d'un sable blanc où serpentait une maigre plante assez semblable aux branches du corail ».

Dans le lointain, des coteaux. Ils se mirent en marche vers ces coteaux, et bientôt trouvèrent sous leurs pieds du « fumier de chameau » ; le territoire était fréquenté. Bientôt ils aperçurent des enfants qui gardaient des troupeaux de chèvres. Les enfants en les voyant se mirent à crier. Alors ils virent surgir de différents côtés, poussant des hurlements affreux, la horde des naturels des environs, munis de poignards et de matraques, qui se jetèrent férocement sur eux pour les dépouiller de leurs vêtements et s'emparer de leurs personnes, — les femmes plus cruelles que les hommes.

Quelle lutte entre ces « sauvages » pour le partage des naufragés et des richesses du bâtiment! Les plus acharnés s'entretuèrent.

M. de Brisson avait sur lui deux cent vingt livres en espèces, des bijoux, deux montres, dont une à répétition, un gobelet et un couvert d'argent ; il savait quelques mots d'arabe ; il pouvait se recommander du prince *Allicoury*, qu'il avait connu au Sénégal, — même contrefaire les bouffons de ce seigneur musulman (des bouffons qu'on appelait des Egeums). Ces biens ne lui furent pas inutiles. Ayant remarqué que l'un de ceux qui les entouraient était sans armes, il se jette dans ses bras. Il parvient à lui faire entendre qu'il a sur lui de quoi le récompenser de ses peines. Alors, l'autre « entrelace ses doigts

dans les siens pour lui annoncer que dès ce moment ils seront étroitement liés ».

Le voilà devenu l'esclave d'un « talbe », d'un prêtre, comme il dit, nommé Sidi Mahammet del Zouze, qui, sous la protection d'un chapelet, jeté sur lui comme un talisman, l'emmène, avec trois de ses compagnons, dans les profondeurs du pays, jusqu'à cinq jours de marche. Mais à cause des lacets faits pour dépister les gens d'une tribu voisine (les *Oudelims*), le voyage dure quinze jours, à pied, derrière les chameaux.

Ils passent des montagnes d'une hauteur prodigieuse(1), puis un bas-fond sablonneux ; puis une plaine sans un seul arbre où la moindre plante est épineuse ; puis une bourgade où les femmes, toujours plus féroces que les hommes, prennent plaisir à les tourmenter ; puis une plaine, sans végétation ni insectes, remplie d'un silence épouvantable ; puis un autre bas-fond, environné de montagnes ; puis le campement de la tribu *La Roussye*, et arrivent, enfin, à la demeure de leur maître. Là, aux premiers rayons du soleil, ils aperçoivent, en approchant, plusieurs tentes dressées sous des arbres touffus, et des troupeaux sans nombre paissant sur les coteaux ; et, de loin, ce lieu leur semble l'asile de la paix et du bonheur. Mais de près, c'est bien autre chose !

A leur arrivée, des esclaves noirs accourent baiser les pieds de leurs conducteurs. Les femmes, qui s'étaient d'abord tenues, par respect, debout à l'entrée des tentes, s'avancent d'un air soumis, posent la main droite sur la tête de leur mari, et puis la baisent après s'être prosternées ; les enfants poussent des cris de joie. Cette cérémonie finie, ces mêmes femmes s'approchent des malheureux captifs, leur crachent au visage, leur jettent des pierres, et excitent leurs enfants à les déchirer de leurs ongles.

M. de Brisson, qui ne doutait pas que sous chaque cli-

(1) L'anti-Atlas, sans doute.

mat le beau sexe ne fût partout également sensible à la galanterie, demande à son maître laquelle de ses épouses est sa favorite. Son maître la lui indique ; même il lui remet, comme un flacon de senteur, deux poignées de girofle odorant, pour lui permettre de s'assurer ses bonnes grâces. Mais quand le malheureux s'avance pour les lui offrir, la mauresse (1) reçoit le présent « avec un mépris insultant » et le chasse de sa tente.

§

Environ le quart de l'ouvrage est consacré à nous faire connaître l'existence que mena son auteur pendant quatorze mois que dura sa captivité parmi ces nomades. Il avait appris leur langue, et pouvait converser avec eux, même les morigéner, même les intimider à l'occasion, bien que sans défense, en faisant éclater sa colère. On le voit, gardant les troupeaux, chétif et nu, la taille nouée d'une « mauvaise serpillière », peinant aux plus rudes besognes. L'esprit de son maître est partagé entre le souci de tirer de lui le plus d'efforts possible et celui de le conserver. Sidi Mahammet promet de le considérer comme son propre fils et de le conduire au Sénégal, pour lui rendre sa liberté. En attendant « il n'est point de tourments qu'il ne lui fasse subir pour l'obliger à embrasser sa religion ».

Trente fois, ils changent de campement. Ces Maures, ayant eux-mêmes à peine de quoi se nourrir, que laissent-ils à leur esclave pour apaiser sa faim ? Il mange des colimaçons ; il vit sur quelque larcin. Pour se désaltérer, il en est parfois réduit à boire son urine, ou bien, vers la fin du mois d'août, à lamper la rosée du matin. Mais sa nature est robuste, et il résistera à cette vie de chien jusqu'au jour où, dans l'espoir d'une forte rançon, le beau-frère de son maître, Sidi Sellem, de la tribu de Laroussye,

(1) On disait alors un *Maure*, une *Mauresse*. On dit aujourd'hui une *Mauresque*, sans doute par confusion des deux mots, maure et marocaine.

se décidera à l'acheter et à l'amener à Mogador pour traiter de sa liberté.

Il part. Sidi Mahammet lui dit adieu, en lui faisant promettre « d'envoyer *à sa femme du drap écarlate* ».

Ce voyage est long et pénible. Soixante-six jours de marche presque continuellement à pied, dans la crainte incessante d'être assailli par des brigands. Un jour, comme il s'était écarté pour aller secouer « sa longue barbe remplie de vermine », il faillit être assassiné. C'est en traversant ce pays qu'il vit, dans une forêt, « des chevreuils courir sur les arbres » — comme on voit aujourd'hui aux environs de Mogador les chèvres marcher de branche en branche dans les *arganiers*. Enfin, ils arrivent au fort *Labat*, entouré de murailles de terre délabrées, puis à *Gouadnum* (1), ville où, pour la première fois, il revit du pain. Refuge de tous les rebelles les plus déterminés des différentes tribus voisines. Là les juifs font un commerce considérable. Ces juifs, remarque le narrateur, « sont exposés de la part des Arabes aux affronts les plus outrageants ; mais ils se dédommagent à leur manière, par l'astuce avec laquelle ils les trompent ». Observation qui pose le problème de savoir quel est celui qui a commencé.

A Gouadnum, M. de Brisson rencontra un Maure qui s'était trouvé au bord de la mer à l'instant de leur naufrage. Cet homme le traita bien. Il avait une belle-sœur nommée *Paphye*, qui témoigna au captif des soins et des attentions sans nombre. « Pendant huit jours », elle l'employa « à moudre de l'orge ». Elle aurait même voulu « qu'il demeurât avec elle »...

Mais c'est du juif *Aaron* et de ses femmes que l'infortuné reçut les secours les plus généreux. Aussi a-t-il eu soin de mettre en note dans son ouvrage : « Si jamais le gouvernement français, ou tout autre, était instruit qu'un bâtiment se fût perdu dans ces parages, il faudrait que les représentants dudit gouvernement, soit à Tanger,

(1) L'Oued Noum (?)

soit à Mogador, s'adressent à un juif nommé Aaron qui fait sa résidence à Gouadnum. Ce juif envoie des émissaires dans les différentes parties de l'Afrique, pour y réclamer les naufragés. »

Faut-il supposer que l'affaire était conduite comme une agence de recouvrements? Aaron n'était pas toujours payé de ses peines. Il paraît qu'il « avait éprouvé de l'ingratitude de la part de plusieurs esclaves chrétiens ».

§

Quand il fallut se remettre en route, le voyageur sentit ses forces épuisées. Il lui était entré des épines dans les pieds « qui étaient presque en suppuration ». Son maître, craignant de le perdre, s'ingéniait à le ranimer. Il lui disait d'un moment à l'autre : « Tiens ! Voilà la mer. Vois-tu les navires ?... »

Enfin ! il la vit, la mer.

Ce fut comme au lever d'un rideau, « au sortir d'un labyrinthe de genêts au sommet de quelque monticule de sable ».

La mer et le port de Mogador !

Et alors, quelle émotion !

Oh ! vous qui me lisez, s'écrie-t-il, vous ne pourrez jamais vous faire une idée de la joie que je ressentis au moment où je vis flotter le pavillon français, et celui de plusieurs autres nations, voltiger sur la poupe des différents navires mouillés dans la rade de Mogador, que je ne connaissais que sous le nom de *Soira*...

— Eh bien ! Brisson, lui dit son maître, eh bien ! parle donc ! Es-tu content ? Vois-tu des vaisseaux ? En manque-t-il, des Français ?...

Hélas ! Que pouvais-je répondre ? Je regardais la mer, les pavillons, les navires, la ville ; je croyais que tout cela n'était qu'une illusion.

En lisant ce passage, celui qui, de nos jours, parvenu en automobile au tournant de l'élévation d'où s'aperçoit

(1) *L'image* ; parce qu'elle se réfléchit dans le miroir des eaux.

soudain, entre l'eau bleue et le ciel bleu, la blanche Souira, jouit de l'aimable surprise que cause l'apparition de cette gentille ville, ne manquera pas de s'attendrir sur l'émotion qui fit, jadis, en ce lieu, verser des larmes à M. de Brisson « sur les mains de son maître ».

En entrant dans la petite cité, il n'était pas sans appréhension sur le sort qui lui était réservé, ayant su, avant de quitter la France, que l'empereur de Maroc avait maltraité M. de Chénier (1), chargé d'affaires, qui s'en était plaint à sa cour. Mais il ne tarda pas à être rassuré. Dès les premiers pas, il rencontre dans la rue deux Européens. Il implore leur pitié. Ces gens le considèrent, puis vont prévenir de sa présence deux personnes charitables : MM. Duprat et Cabannes, des négociants. Ceux-ci accourent et, malgré son état repoussant, s'avancent vivement vers lui, le serrent dans leurs bras : « Tous vos malheurs sont finis, Monsieur, lui disent-ils. Venez avec nous, nous allons travailler à vous les faire oublier.» Leur maison devient sa maison. Ils lui prêtent leurs habits. Bientôt après, il reçoit la visite de tous les Européens qui se trouvent à Mogador. On lui apprend qu'il y a grande chance que le Sultan soit disposé à le libérer, car il vient d'arriver un nouveau consul de France, apportant des présents considérables pour Sa Majesté... On le présente au Gouverneur de la place. Celui-ci lui signifie l'ordre d'aller à Maroc. « Le roi s'est déclaré ; il veut voir tous les esclaves de ses propres yeux, et qu'ils entendent sortir de sa bouche l'arrêt de leur liberté. »

Il se rend à Maroc (2) avec son maître, emportant une tente et des vivres, derrière une escorte qui accompagne le *trésor*. Le voyage dure cinq jours.

(1) Le père du poète, lequel, comme on sait, vivait alors à Paris avec sa mère.
(2) Marrakech.

§

Voici la première impression qu'il reçut de Marrakech. Il ne fut pas ébloui

La première chose que j'aperçus fut la tour d'une des mosquées, qui se voit de très loin (le minaret de la Koutoubia). Je m'attendais à retrouver *la demeure des anciens empereurs* (1) *et quelques restes de l'antiquité*, mais rien n'y ressemble moins que l'asile du roi de Fez et de Miquenes (2). Les murs qui entourent le Palais sont de terre, et les deux coins tombent exactement en ruines; on serait tenté de les prendre pour l'enceinte d'un vieux cimetière. Les maisons voisines du parc sont basses et construites dans le goût de celle de Gouadnum, mais encore plus sales et moins aérées.

Sitôt prévenu de son arrivée, le Sultan ordonna que le captif fût amené devant lui.

Il entre dans de vastes cours, où il ne voit « autre chose que des murailles élevées, du sable et un soleil brûlant ». Puis il aperçoit les gardes de Sa Majesté, et en retient un portrait que l'on peut juger fort exact, puisque l'original n'a pas changé.

Ceux qui font le service auprès de sa personne sont armés d'un fusil. Leur habillement consiste en une tunique de couleur quelconque et un manteau semblable à celui des Chartreux, avec un capuchon. Ils ont pour coiffure une petite calotte rouge surmontée d'une houppe bleue. Leurs pieds nus n'entrent qu'à moitié dans une pantoufle qu'ils sont obligés de traîner en marchant. Ils portent le fourreau de leur fusil en sautoir, et autour du corps un ceinturon où pend une giberne (3). Ceux qui m'ont paru ne pas être de service n'avaient pour toute arme qu'un bâton blanc.

Autre peinture :

Tout en attendant mon audience, je vis un capitaine passer

(1) Les émirs Almoravides et Almohades, qui occupèrent l'Andalousie et tout le nord de l'Afrique, aux XIIe et XIIIe siècles.

(2) Alors Mohamed ben Abdallah ben er Rechid ben Mohamed, ben ech Vhérif, qui régnait depuis 1757. Il était en ce moment de passage à Marrakech, car les Sultans devaient aller de ville en ville pour entretenir leur autorité. C'est ce prince qui aurait fait fermer *Agadir* et construire *Mogador*.

(3) Une *chequara*.

sa troupe en revue. Il était assis par terre. Le menton appuyé sur les deux poings et les bras posés sur les genoux, qu'il tenait pliés vers le menton. Il faisait avancer les soldats deux à deux et leur donnait l'ordre...

Ne doit-on pas reconnaître dans ce petit tableau la manière des lettres d'Italie du Président de Brosses ?

...Arrivent des grands diables (des *Mokrasnis)* gesticulant. Ils firent ouvrir deux grandes portes battantes, pareilles à celles de nos granges, et me poussèrent brusquement dans le parc...

M. de Brisson, qui n'avait pas perdu le souvenir de l'apparat élégant de la cour du roi de France, ne s'en laissait pas imposer aussi facilement que nous par la couleur marocaine. Il entre dans le parc.

En vain j'y cherchais quelque chose qui pût annoncer la majesté du trône. Après avoir dépassé de quinze à vingt pas une espèce de brouette,telle qu'on en voit dans les rues de Paris, on me fit faire volte-face et on me commanda, en me poussant brutalement [telle est encore la façon dont on voit enseigner ici, parfois, l'obéissance] de me prosterner devant cette brouette dans laquelle était le Roi, qui s'amusait à se caresser les doigts du pied qu'il tenait sur son genou.

Le Sultan lui posa quelques questions.

«Es-tu riche ? Es-tu marié ? » Ensuite il fit apporter du papier et de l'encre. Puis avec un petit roseau qui lui servait de plume [le calem], il traça les quatre vents principaux pour me faire voir que Paris était au Nord. Ensuite il chiffra jusqu'à 12 en chiffres français. « Connais-tu cela ? » me demanda-t-il. Il me fit encore d'autres questions à peu près semblables, pour me montrer combien il était instruit.

Voulant expliquer à ce Chrétien pourquoi il avait ignoré si longtemps sa captivité, le Sultan lui dit encore :

— Je ne commande pas à tout le pays que tu as parcouru, ou, pour mieux dire, mes ordres ne peuvent être portés si loin.

Puis il le congédia en ordonnant à l'un de ses gardes de veiller sur lui et de lui apporter de la cuisine royale. Mais

le lendemain, le représentant de la France, M. Durocher, Consul Général, le fit réclamer pour le loger au Consulat. C'était, comme dit le narrateur, au milieu de l'un des plus beaux jardins de Sa Majesté, orné d'oliviers, de *coigniers*, de grenadiers, de pommiers, et entouré de quatre hautes murailles, « où le promeneur se serait cru prisonnier d'État », une longue cave, « aux murs nus remplis de toiles d'araignées », hantée des chauves-souris et des rats, dont deux rangs de piliers soutiennent la voûte, percée de petites lucarnes. Là le Sultan enfermait ses tentes et ses équipages de guerre. Ce local avait déjà servi de demeure à l'ambassadeur d'Espagne.

Le Sultan ne fournissait aux représentants des puissance aucun meuble (et pour cause). « Il se contentait de leur faire distribuer une certaine quantité de bœuf, de mouton, de volailles, de pain et d'eau. »

Voici comment M. de Brisson nous représente ce qu'il vit du Palais et de la ville.

> Le Palais de Sa Majesté consiste en six vastes cours entourées de murs. L'extérieur du sérail ressemble à un grenier. La mosquée est bâtie dans le même goût. Je ne sais si l'intérieur en est beau, mais les dehors n'offrent rien qui puisse flatter la vue.

C'est que la vue d'un honnête homme de cette époque ne se laissait pas flatter par une imagination romantique. Alors le beau était le beau, le pittoresque autre chose.

> La ville est séparée du Palais par des amas de boues. Les immondices et les ossements des bestiaux que l'on a amoncelés les uns sur les autres servent pour ainsi dire d'enceinte à la capitale. On trouve de ces pyramides de malpropreté jusque dans l'intérieur de la ville. Elles dominent au-dessus des maisons au point d'en boucher les jours. Le soleil, qui frappe sur les monts d'ordure, en pompe la putréfaction. Les maisons mal bâties ressemblent à nos étables à porcs. Elles ne sont point aérées. Les rues sont étroites et en partie couvertes de paillassons.

Tout cela fut vrai. Mais, depuis l'occupation, les Français, qui avaient trouvé à leur arrivée, à Marrakech

comme à Fez, autant d'immondices, de boues et de charniers, que M. de Brisson en vit d'amoncelés, ont fait de grands efforts pour en nettoyer les villes.

Il sortit à cheval avec son Consul et l'ambassadeur de la Nouvelle-Angleterre pour parcourir les rues. Mais ils furent incommodés par la curiosité ou l'animosité de la populace, et il reçut une pierre sur la tête.

Il observa que les habitants de Marrakech ne différaient guère de ceux des déserts.

L'insistance que mettaient les Mokrhaznis à leur demander des gratifications le stupéfia. Entre autres, l'attitude de ce portier du Palais auquel ils avaient donné quelques monnaies d'argent, et qui « continuait à tendre la main en disant « zit » (encore !) avec arrogance ». Et il paraît que les secrétaires et les scribes, et même les officiers de la cour n'agissaient pas autrement ; qu'ils mettaient à contribution tous ceux qui traitaient avec eux.

Ne nous scandalisons pas trop de ces procédés. Tel était l'usage. Ces gens vivaient de pots de vin comme courtiers de leurs commissions. A preuve que leur maître, le Sultan, avait toujours soin de leur demander « ce que leur avait rapporté telle affaire ou telle mission ». Le sultan (sans doute par souci de sa sécurité personnelle) veillait à ce que ceux auxquels il avait donné des emplois éminents — qui leur rapportaient — ne devinssent pas des capitalistes trop puissants, et, quand ils avaient amassé une certaine fortune, « il les accusait de malversation pour pouvoir la leur enlever ».

§

En voyant de ses yeux ce qu'était la cour du roi de Fez à Maroc, M. de Brisson se mit à penser qu'il était extraordinaire qu'un prince aussi peu redoutable fût l'objet de tant de considérations de la part des Puissances. Il lui parut absurde que les souverains d'Europe ne pussent lui députer un de leurs représentants, sans le charger de pré-

sents considérables. A ce propos, il raconte l'outrage qui fut fait à M. de Chénier, chargé des Affaires.

Lorsque celui-ci eut remis ses dépêches, l'empereur s'en trouva offensé ; il les fit envelopper dans un mouchoir sale que l'on suspendit au col du Consul, qui fut ainsi exposé en public aux railleries et aux insultes.

Comment expliquer que les Consuls réunis n'aient pas alors protesté ? — demande notre auteur. Il aurait été facile d'obtenir réparation de l'offense. Le roi de Maroc, de Mequenez et de Fez n'est redoutable que par la force que l'Europe lui consent. Hier, il était sans moyens. Il n'avait ni fonte, ni matière pour se procurer des canons, ni bois de construction, ni toile, ni cordages, ni clous, ni chevilles. C'est la France, ce sont les autres puissances, qui lui ont tout fourni. L'Angleterre a renchéri sur les autres nations. On pourrait cependant avoir aisément raison des pirateries de ce peuple. Il suffirait de s'emparer, à leur première sortie, de ses petites frégates, puis de lui fermer ses ports : Mogador, Rabat, Salé et Tanger. Que deviendrait son commerce ?

Pourquoi ne pas employer ce moyen ? Mais pourquoi les Consuls ne l'ont-ils pas indiqué ? C'est que :

Tous, *sauf celui de France*, sont à la tête du commerce que les différentes nations font dans cette partie du monde. Ils ne pensent qu'à s'enrichir. C'est eux qui ajoutent sans cesse à la force et à la puissance de ces pirates, en excitant leur prince à former de nouvelles prétentions.

N'étaient les armes qu'ils fournissent aux Maures, on pourrait faire avec ce peuple un commerce avantageux.

Il faut savoir que, parmi ces agents consulaires, il y en avait un entre tous contre lequel M. de Brisson restait très irrité. C'était le sieur Mure, vice-consul de France. Ce n'était pas sans raison. Au cours de sa captivité, il avait été amené un jour dans le voisinage d'une tribu où il avait rencontré le nommé Denoux, l'un des matelots de leur navire, esclave comme lui, lequel lui avait appris que six de leurs camarades, qui avaient été enlevés par le fils de l'empereur *Moulem Aderam* (1), étaient repassés en

(1) Dépossédé et disgracié par son père, il errrait en brigand dans les tribus, au delà de Mogador.

France. Alors il avait espéré que sa position ne tarderait pas à être connue du Ministre, et qu'il verrait bientôt la fin de ses misères. Et, en effet, à son retour, il avait appris que, dès la première nouvelle de leur naufrage, M. le maréchal de Castries « avait fait passer les ordres les plus positifs » pour le réclamer. Mais le sieur Mure, vice-consul, à qui ces ordres étaient adressés, loin de se conformer aux instructions du Ministre, s'était uniquement occupé à faire sa cour à l'empereur de Maroc et à ses officiers, qu'il comblait de présents aux dépens de la cour de France. Cet agent aurait pu lui procurer la liberté en expédiant à Gouadnum un Arabe ou un marchand juif, qui, moyennant cent piastres (500 livres), aurait parcouru toutes les parties du désert. Dès qu'il aurait été ordonné d'amener les esclaves chrétiens à Mogador, les Arabes les y auraient conduits de toutes parts pour en recevoir la rançon, dont ils auraient été bien aises d'employer le montant à acheter de l'orge ou du froment, qu'ils auraient pu trouver en abondance à *Sainte-Croix de Barbarie* (1) ; mais le vice-consul, par sa négligence, prolongea leurs malheurs. Les Arabes, leurs maîtres, se gardèrent bien d'entreprendre un voyage long, pénible et dangereux, sans espoir d'aucun salaire (2). Le sieur Mure se contenta de répondre au Ministre « qu'il se donnait de grands mouvements pour les faire rechercher ».

« La conduite du sieur Mure est tellement répréhensible, écrit M. de Brisson, que, loin de me regarder comme un vil délateur, je me fais un honneur de le dénoncer à ses maîtres. Je le dois comme Français et pour le bien de l'Humanité. »

§

C'est dans la cour du *Méchouar* que M. de Brisson enten-

(1) L'ancienne Santa-Cruz des Portugais.

(2) C'était bien ce qu'avait compris le juif Aaron ; et l'on voit l'avantage qu'il y aurait eu, pour secouer l'inertie du fonctionnaire, à intéresser les agents du gouvernement à *de bonnes actions*.

dit, avec sept autres esclaves chrétiens, le Sultan prononcer l'arrêt de sa liberté. L'empereur y avait fai appeler les Consuls : « Consul, dit-il à M. Durocher, j'espère que tu ne ressembleras pas à ton prédécesseur (M. de Chénier), dont la fierté m'a singulièrement déplu. Vois celui-ci (en lui montrant le vice-consul, M. Mure), il est jeune, doux et complaisant. Il a toujours cherché à me plaire. C'est à celui-ci qu'il faut que tu ressembles; je te l'ordonne. » Que faut-il penser de l'attitude du sieur Mure ?

Dans son *Méchouar*, le Sultan se présentait à cheval. M. de Brisson en a fait un croquis :

Il paraît, monté sur un superbe cheval caparaçonné de drap écarlate et bleu ; des glands d'or flottent sur sa croupe. A côté du souverain marche un écuyer, qui tient à la main une longue perche, au bout de laquelle est un parasol pour garantir Sa Majesté de l'ardeur du soleil. La garde suit à pied, dans le plus grand silence. Tout ici annonce la crainte. Le regard du souverain porte partout la consternation. A son moindre commandement, il voit tomber sans émotion la tête de l'un ou de plusieurs de ses sujets. Le condamné est déjà sans vie que les dernières paroles de la sentence ne sont pas prononcées.

C'est ainsi, semble-t-il, que Delacroix aurait peint ce cortège, avec la nuance morale qui se dégage des tableaux qu'il rapporta du Maroc. Car telle était encore de son temps l'autorité nécessaire du Sultan. Depuis, nos contemporains ont décrit bien des fois l'entrée ou la sortie du souverain sous son fameux parasol, mais les mœurs ont changé, et l'on voit dans leurs peintures que l'apparat ne correspond plus à la signification ancienne de l'étiquette.

Après le départ de celui qu'il venait de libérer, le Sultan se ravisa. Prévenu qu'il laissait échapper « un chrétien plus distingué que les autres », il envoya aussitôt des ordres à Mogador pour le faire arrêter, et ramener à Maroc. Mais quand le courrier arriva, M. de Brisson s'était embarqué, et « les vents l'avaient déjà porté loin ».

§

C'est sans doute à Saint-Louis du Sénégal, en 1787, que cet officier écrivit le récit de sa captivité. Et c'est à son retour en France, en juin 1788, qu'il eut l'idée de le compléter en y joignant quelques observations sur la religion, les mœurs et les usages des tribus parmi lesquelles il avait vécu.

« Les Arabes du désert, observe-t-il, suivent la religion de Mahomet, mais ils l'ont entièrement défigurée par les superstitions les plus grossières. » — Pourrait-il en être autrement ? Serait-il possible qu'un peuple misérable, « toujours errant et vagabond dans les sables arides », porté au pillage par la pauvreté du sol sur lequel il subsiste, n'eût pas des sentiments religieux aussi rudes que sa vie ?

Le voyageur nomme quelques tribus : les *Ouadelims*, les *Labdesseba*, les *Trargea*, la *Roussye*, *Tel Koennes*, *Lathidierim*, *Chélus*, *Tucanois*, *Ouadelis*; appellations sur l'orthographe desquelles pourrait s'exercer la sagacité des *arabisants*. Les Français écrivaient alors les noms de langue étrangère comme ils pouvaient les prononcer. Ils ont francisé ainsi quantité de mots arabes, dont plusieurs sont passés dans la langue. Dans son *Esthétique de la langue française*, Remy de Gourmont a loué cela. Franciser, c'était policer.

Toutes ces peuplades logent par familles sous des tentes recouvertes d'un gros tissu de poils de chameaux. Ce sont les femmes qui le filent et le trament, sur des métiers si petits qu'elles travaillent assises par terre. L'ameublement de ces demeures consiste en deux grands sacs de cuir, qui servent à renfermer quelques mauvaises guenilles et quelques morceaux de vieille ferraille, trois ou quatre peaux de bouc, dans lesquelles ils gardent leur lait et de l'eau ; plusieurs écuelles de bois ; quelques bâts pour leurs chameaux ; deux grosses pierres pour moudre l'orge, une autre moindre pour enfoncer les piquets des tentes, une natte d'osier, qui sert de lit, un tapis grossier pour se couvrir et une petite chaudière. — Pauvre mobilier ! mais en faut-il

davantage à qui risque à chaque jour d'être pillé ? et pourrait-il s'embarrasser de gros objets, celui qui doit voyager incessamment ? La seule richesse de ces nomades est dans leurs troupeaux.

Le premier de tous leurs devoirs, celui qu'ils observent le plus scrupuleusement, est la prière. Ces sauvages, pendant leur office, montrent autant de piété extérieure et de respect que nous en avons dans nos églises.

Suit une description méticuleuse de leur façon de traire leurs chamelles, de faire le beurre ; des procédés des femmes, qui se servent aussi de beurre pour lustrer leurs cheveux. « Leurs cheveux sont tressés avec le plus grand art » ; par coquetterie :

Elles en laissent flotter quelques tresses sur leur poitrine et y attachent tout ce qu'elles peuvent trouver. J'en ai vues qui les ornaient de coquillages, de clefs de coffres et de cadenas, d'anneaux de parapluie et de boutons de culotte, qu'elles avaient pris à des mariniers.

On voit encore fréquemment cela. « Pour donner de l'éclat à leurs yeux, elles en peignent le tour avec une grosse aiguille de cuivre, qu'elles frottent sur une pierre bleue. » — « Elles se rougissent les ongles des pieds et des mains. » « Elles portent des bracelets semblables aux colliers des chiens danois, aux bras et aux jambes. »

Sans charger du tout sa prose, M. de Brisson veut-il nous donner une idée de la puanteur des *douars* ? Il écrit :

D'après l'incommodité à laquelle les femmes sont assujetties, quand on songe qu'elles accouchent sur cette même draperie (une draperie bien ajustée, plissée avec adresse, dont les plis tiennent sans épingles, cordons ni coutures), qu'elles y reçoivent les ordures de leurs enfants, et qu'elles s'en servent pour se moucher, on ne peut que se faire une idée bien rebutante de la propreté et de la mauvaise odeur des Mauresses.

Après nous avoir ainsi montré ces Mauresses, l'auteur nous en parle au moral. Il les avait observées du coin de l'œil. Il nous dit leurs jalousies, leur esprit de médisance et de commérage, leur paresse et leur gourmandise.

Ensuite il nous montre leurs maris.

Puis il rappelle l'hospitalité légendaire des Arabes, mais nous dévoile certains sentiments qu'elle dissimule chez ces pauvres gens. Il traite de l'ignorance de ces peuples, de leur habitude de la guerre — « qui n'est chez eux qu'un brigandage »— (quelque temps avant de quitter le pays, il a vu les Labdessela commencer leur pillage « du côté d'*Arguem*, qu'ils appellent Agadir », et le continuer jusqu'aux portes de Maroc); de la cérémonie des funérailles, de leur façon de soigner les malades, de leurs ruses, de leurs fourberies, de leur férocité, et de leur affreuse misère. Et l'on en vient à les prendre en pitié, car il semble que toute leur sauvagerie s'explique par la dureté même de leur existence. Dureté du climat, pauvreté du sol, dureté des mères pour leurs enfants (« elles leur tordent la peau avec les doigts pour les empêcher de pleurer ») ; dureté du sort de ces mères (il en a vu qui partaient le jour même de leur accouchement pour aller jusqu'à quinze ou vingt lieues de là) ; dureté des maîtres pour les animaux ; misère de ces animaux, — tout se tient dans la vie de cette race infortunée.

A propos de leur ignorance, il fait cette remarque qui suffit à expliquer une longue période de l'histoire marocaine (1) :

Ceux qui joignent à ces talents l'art de lire et d'écrire deviennent les *monstres les plus dangereux* ; d'autant qu'ils acquièrent parmi les leurs une grande *prééminence.*

Il ne leur reconnaît « aucune espèce d'intelligence » et les considère comme « incapables de rien créer ».

Dans les tribus où il a vécu, il n'a connu que *deux ouvriers* : un charron et un forgeron. Le savoir du premier consistait à faire des écuelles de bois, des mortiers et des charrues ; mais il était loin de donner à cet instrument d'agriculture la forme qui aurait pu le rendre plus aisé à être manié par le laboureur. L'autre frappait à force de bras sur un fer dont il ne connaissait ni les bonnes ni les mauvaises qualités. Souvent, après l'avoir mis

(1) Au XII[e] siècle.

plusieurs fois au feu et lui avoir ôté toute sa propriété, il était obligé de l'abandonner sans pouvoir en faire usage, et, s'il réussissait enfin, ce n'était jamais qu'à donner une forme grossière à l'objet qu'il voulait imiter. [Est-ce à dire que ces Maures ne puissent pas être éduqués ? On peut en douter.] Que n'ai-je point fait, s'écrie, cependant, M. de Brisson, pour leur apprendre à charger leurs chameaux avec plus d'équilibre ?... Combien de peine ne me suis-je pas donnée pour leur enseigner à moudre leur orge avec plus de facilité et à le vanner ? Je voulais aussi les engager à mieux préparer la terre, à faire leur récolte avec plus de précaution, enfin je voulais les policer ; mais, soins superflus !

A tort ou à raison, c'est encore, dans les campagnes, l'opinion de certains colons.

Pour terminer, je citerai un passage de son ouvrage où l'auteur s'est amusé à esquisser ce que nous appelons la « danse du ventre ». Une seule femme danse :

Sans bouger de place, ses bras, sa tête et ses yeux suivent la musique ; son corps est dans un mouvement inconcevable ; ses mains, flottantes en avant de son corps, forment divers gestes tous plus indécents les uns que les autres. Tous les spectateurs battent la mesure dans la main. Le col en avant et la mâchoire tournée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils font mille grimaces auxquelles la danseuse répond avec une précision étonnante. Elle finit en se penchant mollement sur les musiciens. Les sons de l'instrument se ralentissent, les yeux de l'*actrice* se ferment à demi ; elle se presse le sein ; tout en elle exprime une passion violente... Mais il n'est pas possible de peindre ce moment, *ni l'air d'indifférence avec laquelle la femme qui vient de jouer une pareille scène se joint à ses compagnes.*

Il serait en tous cas difficile d'en donner, même avec les plus vives couleurs, une vision plus précise.

§

Nous croyons avoir découvert le Maroc, et l'on s'aperçoit qu'il pouvait être en partie connu en France il y a longtemps. Le petit livre de M. de Brisson se vendait à Paris, chez Royez, libraire, quai des Augustins.

§

M. de Brisson conservait un souvenir très amer de sa captivité. Mais, comme il l'affirme, il ne semble pas que cette amertume l'ait poussé à outrer quoi que ce soit dans sa narration. Sans doute il ne tient pas compte suffisamment, dans ses jugements, des temps, des lieux, des personnes, et toute une poésie lui échappe, mais il n'écrivait pas « en moraliste de la vie », encore moins pour des *touristes*. Il entendait surtout ramener à une juste mesure l'idée exagérée qu'on se faisait en Europe de la puissance et du génie de ce peuple, d'après de très anciens souvenirs historiques, et l'accueil pompeux fait à certaines ambassades, comme à celle qu'en 1698 le Prince Moulay Ismaïl avait députée de Mequinez à la cour de Louis XIV (1).

Le Maroc qu'a vu M. de Brisson, à Marrakech, était un pays retombé dans son indigence native, faute d'apports extérieurs. Deux fois, en plus de deux mille ans, cette contrée a reçu sa civilisation du dehors. D'abord des Romains ; puis de l'Orient musulman par l'action d'hommes venus de Kairouan, de Byzance et de Cordoue. Mais depuis le XVIe siècle, cette action avait perdu toute sa vertu. Et c'est dans cet état que les Français l'ont trouvée au commencement de ce siècle.

§

Notre officier de l'Administration coloniale n'était pas dépourvu de philosophie. Il l'exprime fort gentiment à la fin de son ouvrage :

(1) En débarquant à Brest, le 11 novembre 1698, l'amiral Abdallah ben Aïcha, ambassadeur de Moulay Ismaïl, répondait en ces termes aux échevins qui venaient de lui faire leurs compliments : « Je viens, Messieurs, de la part du plus grand Empereur d'Afrique demander l'amitié du plus grand empereur d'Europe. » ... « Le voyage de Brest à Paris fut pour l'ambassadeur une marche triomphale, dit M. Eugène Plantet qui a commenté la relation : les populations se portaient à son passage. A Rennes on fit tirer le canon. Le souvenir des conquêtes des Arabes en Europe hantait l'imagination de ceux qui le recevaient; à Amboise on le conduisit jusqu'à la plaine de Saint-Martin-le-Beau, où les Sarrazins furent défaits par Charles Martel. Il s'y mit en prière, et fit recueillir douze poignées de cette terre.

On se plaint quand on quitte ses habitudes ; on pleure quand on s'éloigne de ses amis ; on est tourmenté par l'oubli d'un mouchoir et par une barbe de deux jours ; et moi j'ai été esclave, nu, rongé de vermine, déchiré dans toutes les parties de mon corps, couché sur le sable, ou brûlant ou humide, pendant 14 mois !

La « Providence l'avait soutenu ». « Il lui avait fait le sacrifice de ses peines dans l'espoir de sa récompense. »

§

Cher M. de Brisson ! il publiait ses réflexions en 1789 ; il pensait que «la barbarie» était reléguée chez ceux qu'il appelait « des sauvages »,« dans les déserts d'Afrique » et, par une régression soudaine de la société accomplie dans laquelle il puisait de si jolis sentiments, par un retour subit des instincts les plus féroces de l'homme, il allait la voir surgir dans sa charmante patrie... Quelle victime elle allait faire, entre tant d'autres créatures innocentes, du fils, le divin poète, de ce consul de France qu'avait maltraité le sultan devant lequel il avait comparu à Maroc !

Son livre n'est pas exempt de cet accent annonciateur du sacrifice sanglant qui se préparait. Ici il en appelle au lecteur « *ami de l'humanité* », là il nous dit que, si son livre lui a été dicté par le patriotisme, il le fut aussi par « *l'esprit d'humanité* ». Une extrême douceur des mœurs avait mis l'amour de l'humanité à la mode (1).

JULES BORÉLY.

(1) Ce sont les Berbères de la région saharienne qu'a connus M. de Brisson. Dans les villes au nord du pays, il eût rencontré une société très policée. Il n'a fait que contourner les murailles grossières du palais de Marrakech ; à l'intérieur il eût vu, abandonnée à l'oubli et à la misère, une arabesque de plâtres et de bois sculptés qui l'eût peut-être charmé.

GUINOISEAU

OU

LE MOYEN DE NE PAS PARVENIR

—

J'aurais voulu te dédier ce livre,
mon vieux Cur, si je n'avais craint
que trop de gens ne s'obstinassent à
l'y reconnaître.

Un siècle qui se cherche et ne se trouve pas.

CHAPITRE PREMIER

OU L'ON DÉMONTRE QU'EN GUINOISEAU SE RÉSUME UN SIÈCLE, — QUE SA PERSONNALITÉ TOUCHE A L'OPÉRETTE, AU CHATEAU DE COPPET, AUX PRINCIPES LES PLUS CONTRADICTOIRES, — ET OU L'ON EXPOSE COMMENT SON VIEUX NOM ANGEVIN SE MUA EN UN CURIEUX PSEUDONYME.

J'ai entendu pour la première fois la voix de Guinoiseau — il y a trente ans en gros —dans le vieil amphithéâtre de la Sorbonne où le « père » Waddington nous enseignait l'histoire de la philosophie. Devant des gradins bondés d'étudiants, d'amateurs et d'oisifs, le vieux Maître, en qui s'incarnait toute l'ancienne et austère tradition de l'Université, parlait doctement et gravement des précurseurs des stoïciens :

— Les principaux, Messieurs, avaient nom Anaxagore, Anaxamandre...

Une voix tomba des derniers gradins, dans le silence :

— Anaxachmise ?... (1).

C'était la voix de Guinoiseau qui préludait à sa carrière d'ironiste.

Sa vocation s'affirma tout à fait à l'écrit de la licence. Nous avions à disserter d'Iphigénie. Guinoiseau affecta de penser qu'il ne pouvait être question que de la tragédie de Moréas. L'implacable Gazier lui tint rigueur de cette fantaisie.

Dès cette époque, Guinoiseau, qui avait entremêlé sa préparation philosophique d'études au Chat Noir et dans quelques Caf'-Conc' à la mode, s'essayait à la chronique dans de petites feuilles avancées, sinon en ce qui concernait leurs opinions politiques, du moins quant à leurs conceptions morales, leurs vues sur la rigidité des mœurs et leurs idées personnelles sur la nécessité de payer les imprimeurs.

C'est ainsi qu'il fut amené à se dissimuler derrière un pseudonyme. Il débarquait alors d'Angers avec sa grand' mère, quelques meubles, quelques milliers de francs, tout ce qui lui restait à dix-neuf ans de sa fortune sentimentale et de sa fortune tout court. La bonne vieille qui l'avait élevé ne devait rester que peu d'années auprès de lui, comme si désormais son unique mission eût été d'assurer aux débuts de son petit-fils dans la vie parisienne l'atmosphère et l'intimité bourgeoises apportées dans ses bagages, et qui, au milieu de ses vicissitudes, sont demeurées l'essence et l'essentiel de lui-même. On ne comprendra pas Guinoiseau si on ne perçoit sous son apparence boulevardière de bohème, d'ironiste, de noctambule, le déraciné qui cultive en lui le regret intime et secret de n'avoir pas épousé une belle fille des bords de la Loire, de ne pas avoir vécu avec un enfant dans chaque bras, un sur chaque genou et au besoin —

(1) En quelques chroniques, Maurice Sailland (dit Curnonsky) attribue un mot à Métivier (dit S'en-bat-l'œil). Nous persistons pour nous à le mettre au compte de Guinoiseau (dit Abscoc).

telles les femmes d'Annam — un dans le dos. Dès cette époque, on le verra plus loin, il avait dans son souvenir une collection suffisante de chagrins, de déceptions, de soucis et d'écœurements pour faire un humoriste ou, plus exactement, un ironiste, s'il est vrai que l'ironie soit la forme suprême de la désillusion. Il trouva sa voie en dissimulant soigneusement — suivant un trait de son caractère qui ne se démentira jamais — ces amertumes aux yeux des autres, derrière un rideau bien opaque de blagues et de pirouettes. On devine, dans ces conditions, la subtile acidité qu'un connaisseur attentif pourrait y découvrir en les dégustant. Mais, ayant compris le parti qu'il pouvait tirer de sa vocation impérieuse à tout prendre au tragique lui-même, sans rien prendre au sérieux en face de ses semblables, il résolut de ne pas s'illustrer sous son nom. Pas plus sa bourgeoise de grand'mère que lui-même n'eussent admis que ce nom de Guinoiseau, qu'ils eussent étalé avec gloire sur les affiches d'une Menthe glaciale ou sur la réclame du meilleur Talon tournant, pût être prostitué dans les colonnes d'un journal, ce journal fût-il même le *Fin de siècle*. Il s'agissait donc, pour pénétrer dans ces rédactions où les descendants des vieilles et solides familles françaises ne se risquent guère sans une nausée, de mettre un masque et de sauver l'honneur en ne compromettant dans le journalisme qu'un nom d'emprunt.

Guinoiseau hésita longtemps. Ayant rejeté, après réflexion, des patronymes que des héros ont par leur gloire rendu commun et mis par leur génie à la disposition de tous, tels que Napoléon, Voltaire, Platon ; ayant écarté, après une autre période de méditation, une signature empruntée à leurs œuvres ou à leurs exploits, Guinoiseau résolut de forger lui-même le pseudonyme sous lequel il allait se présenter à ses contemporains et peut-être affronter la postérité. Il composa d'abord péniblement un nom espagnol dont l'assonance ne lui déplai-

sait pas. Mais le souvenir d'un hôtel de Bilbao où il avait, au sortir de son enfance, pataugé dans une saleté innommable, lui souleva le cœur. Un pseudonyme scandinave le rebuta bientôt, à cause de la mysoginie de Strinberg, qu'il était déjà loin de partager.

Guinoiseau, embarrassé, devint languissant. On le voyait dans les cafés, assis seul, devant des apéritifs variés et cherchant au fond de son cerveau courbaturé les syllabes dont il allait se revêtir et qu'il ne quitterait plus de sa vie. Le mois pourtant qu'il passa dans cet état anormal lui parut bref : il avait décidé de ne plus reparaître aux cours de la Sorbonne tant qu'il se sentirait incapable, obsédé qu'il était, d'en suivre avec profit les enseignements et de n'y apporter qu'un esprit distrait ; d'autre part, il ne pouvait raisonnablement écrire des articles ou s'occuper à d'autres besognes avant d'avoir inventé la personnalité qui les signerait. Il résolut de consacrer trois années à cette dure recherche. La perspective de ces longues vacances suffit à enchanter cette période qui eût pu lui paraître amère. Mais le sort en décida autrement.

Le troisième jour de ces trente-six mois de répit qu'il s'était accordés, Guinoiseau entra au *Vachette*. Pour ne pas offrir aux littérateurs ou apprentis littérateurs qu'il commençait à fréquenter un front trop préoccupé par le grave problème qu'il avait à résoudre, il s'excitait, avant de les rejoindre au *Napolitain*, avec quelques boissons fortes. A l'ordinaire, en franchissant le seuil du café qu'il avait choisi, il était parfaitement fixé sur le genre d'alcool qu'il allait y commander. Mais ce jour-là — 25 avril 18... — l'indécision aux doigts ouateux pétrissait son cerveau. Ce fut même, assura-t-il plus tard, un des premiers symptômes qu'il ressentit de cette « nolonté » qui devait si puissamment par la suite s'installer dans sa belle et claire pensée. Le garçon tardait à venir prendre ses ordres : il était absorbé par la passionnante partie de jacquet de deux habitués.

Guinoiseau ne se sentait même pas capable de l'appeler. D'un mouvement lent et continu, il polissait de son pantalon le cuir de la banquette et, avec une sereine inattention, arrosait son gilet blanc de la cendre d'une cigarette mâchonnée et, de ce fait, mal équilibrée entre ses lèvres : il cherchait au fond d'une demi-conscience les raisons gustatives et d'appétence qu'il pouvait avoir de se décider entre une absinthe et un cocktail. Il comparait à mi-voix les valeurs respectives des deux apéritifs, mais, pour la facilité de cet examen, il ne prononçait que les premières syllabes de leurs noms de baptême :

— Abs, coc, abs, coc...

Tout à coup, tel Archimède sortant de son tub, sa figure s'illumina... Abscoc... son pseudonyme était trouvé! Quelle que fût son ardente envie de consacrer les trois années prévues à la recherche projetée,il pratiquait assez, quand il ne pouvait faire autrement, la sincérité vis-à-vis de lui-même, pour ne pas se dissimuler que désormais il entrerait dans la gloire sous le nom d'Abscoc. C'était l'heureuse époque de sa vie où il associait encore, en espérant les concilier, quelques vagues désirs de célébrité aux nécessités urgentes de gagner de l'argent.

Guinoiseau — ou Abscoc — est, pour user d'un jargon germano-philosophique, mais qui, pour une fois,a un sens précis et simple, un des hommes les plus « représentatifs» de deux générations, une des personnalités les plus complètes et les plus considérables de l'Ironie contemporaine. A ce double point de vue — car l'Ironie n'est pas tout à fait ce que s'imaginent les lecteurs qui s'en amusent — Guinoiseau est dans l'histoire littéraire et l'histoire des mœurs un homme important. Il était donc nécessaire de recueillir les faits principaux de son existence, à sa façon, romanesque.

Le caractère essentiel des deux générations qui se sont agitées entre les deux guerres, la dernière de l'Europe Ancienne — 1870 — et la première de l'Europe Moderne

— 1914 — c'est d'avoir porté en elles toutes les contradictions. Placées par leur mauvaise chance au point où se termine une histoire et où en commence une autre —cette conception de notre époque peut à la fois heurter les théories de l'évolution et se très bien concilier avec elles, ce qui l'apparente au fameux sabre prudhommien — placées à ce carrefour, elles ressemblent à un lecteur qui mêlerait dans son esprit la fabulation d'un roman récemment terminé et celle d'un autre à peine entrepris. Les pauvres contemporains d'Abscoc n'ont guère connu l'apaisement des situations nettes et des positions prises, goûté par nos anciens : ceux-ci, tour à tour opprimés, puis révoltés, dévots aveugles, puis philosophes convaincus, spiritualistes malgré eux, puis matérialistes entêtés, ont du moins toujours été à jour sur leur état, sur leurs opinions et sur leurs croyances. Goûtent-ils leur bonheur ou l'ont-ils goûté, ceux qui, enfermés dans une foi ou un ordre politique, si mauvais soient-ils, ont été, en tous cas, préservés des affres de penser en liberté, c'est-à-dire d'hésiter en liberté ?

Rien ne vaut, pour nous créer une opinion, les bûchers de l'Inquisition ou la guillotine de 93. Le Napoléonisme n'a eu probablement pour base que le goût des masses de s'appuyer sur des réalités. Or l'Arc de Triomphe était un fait. Toute certitude, fût-elle même oppressive, est un repos, une sécurité, et les foules ne redoutent rien tant que d'avoir à mouvoir leur esprit, par conséquent à le fatiguer.

D'ailleurs, ce goût des idées fixées, des régimes établis, des croyances admises, ne se manifeste pas qu'en matière de dogmes politiques, philosophiques ou religieux. Il s'exerce dans toutes les occasions de la vie. Le snobisme, la mode, les salles à manger Henri II, les salons Louis XV, les prix littéraires et mille autres institutions ne relèvent que de cet appétit d'être conduit et rassuré. Les gens préfèrent la confection qui leur va mal à l'aléa de choisir une

étoffe en pièce, dont la couleur peut varier du tout au tout quand elle sera taillée en costume. Etat d'âme très bien défini et dont Abscoc est le représentant le plus authentique, avec cette nuance pourtant qu'il n'a jamais trouvé la confection qui l'habille bien, sa supériorité intellectuelle lui interdisant de se contenter des certitudes banales et courantes. Il s'est donc résigné avec bonne grâce à choisir comme points d'appui fixes les idées les plus contradictoires dont il s'est forgé des principes successifs. C'est encore sa psychologie que nous allons préciser et c'est lui notre héros, que nous retrouverons au bout du court voyage que nous demandons la permisson d'entreprendre.

Coppet — le château aux volets verts — qui, depuis le bosquet de Julie jusqu'aux coteaux où Byron et Shelley composaient leurs douleurs, domine le lac de tout son esprit et — placé en son plus beau site — résume, condense et conserve toutes les tempêtes que les pèlerins du romantisme ont essaimé sur ses bords — Coppet est aux voyageurs modernes un des meilleurs lieux d'envie.

Je ne pense pas qu'en débarquant au petit port où déjà l'ombre des platanes verse une paix qui n'est plus familière à leurs cœurs, en traînant leur lassitude entre les vieilles maisons attentives qui guettent toujours au loin le roulement pressé d'illustres chaises de poste, ils soient très troublés de ce qu'on ait conspiré là contre Bonaparte, rêvé *Adolphe*, conçu *Corinne*.

C'est un féerique secret, dont ils ont désappris le goût de chercher le sens, qu'ils viennent espérer en cette journée de lumineux plaisir, en cette eau calme, en ce soleil cendré, en ces horizons apaisés. Au delà de la première grille du château, où s'arrêta la berline de Chateaubriand, où piaffa le chevai de lord Byron, où roula le cabriolet de Benjamin Constant, les accueillent des fantômes en robes ou en redingotes romantiques, parfumés de larmes. Ceux qui ont vécu là ont connu l'allégresse de ce qui

leur manque : ils avaient *choisi*... Choisi assurément une rude part de douleur, d'ouragans et de passion, mais du moins s'étaient-ils arrachés au bercement nauséeux entre deux hésitations, avaient-ils assigné à leur cœur une attitude, à leur vie une direction. Ils s'étaient constitués dans les pleurs et dans la souffrance, mais ils s'y étaient fortement établis. Ils s'étaient fixés dans l'orage et dans les tourments de l'âme. Leur choix dramatique émane des meubles, des soies, des bibelots de chacun des salons, de l'usure du grand escalier de pierre friable ; l'on y pose chaque pas dans une empreinte où fut dit un long adieu.

Que cette netteté tragique, cette précision douloureuse semblent enviables à ces pèlerins contemporains déchirés entre les appels de leurs intérêts et les sollicitations de leur paresse, les exigences de croyances dégénérées, les velléités de leurs instincts, entre toutes les contradictions d'une société qui s'oppose à ce qu'elle-même suggère !

Guinoiseau est le résumé de tous ces visiteurs de Coppet, désaxés, incertains, flottants et envieux. Avec cette différence, toutefois, que sa grande culture et sa conscience éclairée compliquant, multipliant pour ainsi dire les antinomies de son intelligence, les hésitations de ses instincts, il sait exactement, lui, ce qui s'est passé sur ces terrasses, dans ces chambres damassées, dans ces salons peuplés de fantômes, il connaît le redoutable bonheur que s'étaient édifié ces ombres et qui lui manque. Il n'ignore pas la valeur complète des grands spectres qui errent dans ces décors et qui lui reprochent, en glissant, les œuvres qu'il porte en lui et qu'il n'écrira jamais.

Car Guinoiseau, journaliste intermittent, est avant tout homme de lettres. Il a choisi ce métier, plutôt ce métier s'est imposé à lui, le jour où, quittant les bords de la Loire pour la capitale, il a renoncé à être pépiniériste, marchand de parapluies ou fabricant de liqueur de cerise, ce qui était son rêve secret. A vrai dire, s'il eût pu se déci-

der tout à fait suivant ses goûts,il eût préféré être simplement Chinois ; il était fait pour se promener dans la joie des rues de Canton, sous le vent des belles enseignes dorées et balancées dans le bruit des pétards, en portant sur son épaule un petit oiseau aveugle et chanteur. Nous consacrerons un chapitre à démontrer que cette vocation semi-inconsciente était établie sur de fortes raisons. Il est pourtant ce qu'il souhaitait à peu près le moins être : Européen et homme de lettres. Ce n'est pas très glorieux, mais, somme toute, en cette carrière on risque moins qu'à dévaliser des trains, à assassiner des concierges, à dissimuler des bénéfices de guerre ou à vendre du cheval de fiacre pour du bœuf du Nivernais. Un homme de lettres, s'il a l'ennui de mourir de faim — ou presque — a du moins l'avantage de travailler à ses heures — ce qui est souvent une manière de parler. Guinoiseau a été surtout déterminé à entreprendre ce peu lucratif commerce par un motif capital : mal adapté à vivre dans l'incohérence morale et intellectuelle, il souffre de l'anarchie moderne plus que ceux qui, s'y étant installés, l'exploitent. En se racontant, la plume à la main, au moins fixe-t-il un état d'âme et introduit-il l'histoire de ses fluctuations comme élément de stabilité dans son tohu-bohu intérieur.C'est un premier point. Il espère mettre de l'ordre dans son esprit d'homme moderne en l'étalant et en l'analysant. Mais il y a mieux : comment vouliez-vous que Guinoiseau exprimât le mépris sans borne qui le tient pour le monde dont il participe et qu'il incarne ? Il fallait qu'il se fît prédicateur ou journaliste. Le premier de ces métiers a des avantages — mais le goût de Guinoiseau pour les petites amies très voyantes le lui interdisait. Il restait la plume. Il la saisit d'une main vigoureuse, puis se gratta le menton d'une de ses extrémités. Il devait par la suite refaire ce geste des milliers de fois.

D'ailleurs, cette première et sommaire esquisse d'Abscoc n'est que relativement vraie, puisque Guinoiseau

pense parfois, souvent même, de sa carrière et de lui-même exactement le contraire.

En effet, Guinoiseau, avons-nous dit, représente, à lui seul, tous les visiteurs du Château de Coppet, c'est-à-dire le monde entier, puisque le professeur de la race dite « Brunetière » à barbiche poivre et sel, au lorgnon en bataille, la jeune Anglaise sans grâce et qui prend Mme de Staël pour une championne de tennis, l'Américain qui poursuit, à travers les émouvants salons, le rêve de conserver à l'huile, comme celle d'Amieux, les sardines du lac de Genève, la Teutonne qui suppute la valeur des adorables cretonnes anciennes, le Tchéco-Slovaque qui a relu le matin même *Adolphe* ou le Russe qui relira le soir *De l'Allemagne*, ne sont que des individus moyens, piqués au hasard dans la marmite aux « arlequins » de notre pauvre monde.

Guinoiseau est la totalisation de leurs « désemparements ». Les contradictions qu'il porte en lui ont un sens : il se signe en entrant dans une église, par politesse pure et simple, affirme-t-il, tout en se proclamant résolument athée et en blasphémant volontiers Dieu, ce qui est la contradiction des contradictions. Il ne manque jamais, quand il lui arrive un désagrément, un malheur ou une catastrophe, d'en tirer des conclusions métaphysiques et générales qui réfutent tour à tour son athéisme, qu'il vient de proclamer, et son catholicisme sur lequel il ne fait pas bon le chicaner.

— Je reconnais bien là la bonté de Dieu, dit-il dans un sens qui n'a rien à voir avec la résignation évangélique, à chaque nouvelle déception.

Mais son anarchie morale est assoiffée d'ordre, d'autorité, de règle : c'est ce que cet athée trouve dans l'église, ce que cet antisportif cherche dans une corrida, dans une belle partie de foot-ball.

Guinoiseau qui, au fond, n'a au cœur que le doute ou le regret du bel anthropomorphisme hellène,mourra muni

des sacrements de l'Eglise. Jusqu'au bout et avec désespoir, sauvant tout ce qu'il aura pu des traditions, il les aura implorées de lui fournir des certitudes auxquelles il ne croit plus. Il a résumé dans un vers, dont on aurait tort de ne pas découvrir le profond sens tragique, son état d'âme religieux :

Je ne crois pas en Dieu, mais je suis clérical.

Un des deux piliers de toute église n'est-il pas précisément ce secret esprit ?

Au cours de sa vie, nous allons voir Abscoc osciller — non sans une souffrance sous son ironie — entre le monarchisme auquel il se rattache et le bolchevisme vers lequel il tend, avide de saisir dans l'un et dans l'autre de ces régimes voisins ce qu'ils ont de précis, de fixe, d'impératif et de fuir en eux cette liberté douloureuse de choisir ses opinions, que lui laisse la démocratie.

Pourtant, nul plus que lui n'est, par tradition bourgeoise, attaché à cette propriété individuelle qui sépare la République du Roi d'une part et de Lénine d'autre part. Instinct de principe et ne relevant nullement de l'intérêt personnel, on peut en être assuré. Il est un des derniers de sa génération à comprendre ce que représente en soi un complet, un caleçon, un livre ou une valise. Ses contemporains sont des capitalistes, des spéculateurs, des rentiers, ce qui n'est pas du tout la même chose. Ils n'aiment qu'une valeur fictive, un moyen d'échange. Abscoc a un goût inné pour la terre, les immeubles, les objets. Il ne possède d'ailleurs rien qui compte de tout cela.

Mais après tout, est-il, au fond, aussi antidémocrate qu'il le prétend ? Voire. Ce traditionaliste est possédé de toutes les vertus nouvelles, inventées par la bourgeoisie, mère de la démocratie, pour assurer l'avenir de son enfant : il a payé les dettes de son père et évité d'en contracter de personnelles.. Or ce bas souci de finance n'était point le fait des anciens nobles. Saint-Simon, débiteur pour une grosse somme, avait accoutumé de « parler for-

tement » à son tailleur qui s'en retournait penaud. Abscoc ne dort pas quand il doit au sien la réparation d'un fond de culotte. Or ce sont les négociants du nouveau régime qui ont ajouté ce scrupule aux statuts de l'honneur afin que l'honnêteté constituât une sauvegarde supplémentaire de leurs affaires. Bourgeois, il l'est encore de bien d'autres façons. La bohème où il s'est installé, inventée par les avocats de province lâchés dans le Palais-Royal de la Révolution, est une création de sa caste. C'est l'exutoire organisé et offert par les notaires assagis à la jeunesse de leur progéniture. Seulement, plus honnête que les tendres hommes qui,entre la nursery et le comptoir paternel, n'y restent que le temps d'y faire quelques enfants naturels et de les abandonner, Guinoiseau s'en est tenu, dans le domaine des enfants clandestins, à une quinzaine de livres qu'il n'a pas signés. Mais s'il n'a jamais pratiqué le gosse d'hôtel meublé, comme les futurs législateurs chargés de défendre, d'assurer la légitimité, il n'est pas, comme eux, sorti à temps et avec un sûr instinct de ses intérêts et de son avenir, de cette bohême où ils ont fraternisé. Temporaire pour ces suppôts de la régularité, elle est devenue pour lui la trame, la substance de sa vie, son état d'âme, son habitat. Seulement il l'a aménagée bourgeoisement. Tout Paris sait qu'il se lève à deux heures de l'après-midi, qu'il se restaure, à ce moment, d'un œuf et de thé, qu'il se consacre jusqu'à sept heures aux relations extérieures — visites aux rédactions, rendez-vous amicaux, répétitions générales, — qu'il rentre à sept heures pour ouvrir le courrier du soir — qu'il dîne souvent chez des amis, parfois au restaurant, toujours copieusement ; qu'il va ensuite, quand il est libre, au caf'-conc, ou au cinéma, qu'il rentre chez lui — sauf les jours de pocker fraternels — à une heure du matin. C'est l'instant où, dans le silence de la nuit propice, d'obscurs mais impérieux instincts livrent à Guinoiseau des assauts au cours desquels il éprouve la malsaine volupté de

se laisser quotidiennement terrasser ; car il a très bourgeoisement dépouillé ses défaillances de tout l'attrait de l'imprévu. Il est déshabillé sous la douce lampe qui éclaira jadis les veillées et la lecture des feuilles publiques, qu'il faisait à sa grand'mère : des travaux urgents le sollicitent, des travaux qui doivent payer le loyer du 15, le complet d'hiver indispensable; la femme de ménage, les taxis que lui imposent une série de retards enchaînés depuis si longtemps qu'ils ne peuvent plus être rattrapés jamais. Des travaux l'attendent, sur lesquels comptent des journaux, des revues, des éditeurs. S'il ne les livre pas ou s'il les livre en retard, que va-t-il advenir de la patiente mansuétude de ses employeurs et, par contrecoup, des maigres mais inutiles revenus qu'il tire de ces diverses institutions ? Abscoc bâille, s'étire. C'est l'heure où il est parfaitement lucide, lucide au point de découvrir toute la valeur réelle de la paresse. Il prend dans sa bibliothèque — où ses livres sont minutieusement rangés et recouverts de fort papier — les *Mémoires d'Outre-Tombe,* ou les *Ténèbres qui tuent, les Caractères* ou le *Sacrifice d'une mère.* Il se met à lire avec délices, s'accordant une heure de délassement au détriment de ses intérêts et prolongeant cette licence qu'il s'est gracieusement octroyée, de quart d'heure en quart d'heure... jusqu'à sept heures du matin.. Parfois, tandis que le papier blanc le sollicite, il atteint l'heure de se coucher simplement en remuant hors de nombreuses et diverses boîtes, où elles sont soigneusement classées, de vieilles lettres mélancoliques ou des cartes postales. Et le lendemain, il courra, — en retard, bien entendu — chez les directeurs, secrétaires de rédaction ou éditeurs qui attendent avec impatience sa copie : il se présentera l'œil désolé, la voix empreinte du creux sonore de la fatalité, pour expliquer qu'il n'apporte rien et dissimuler derrière un drame intime, nocturne et sanitaire qu'il imagine, la petite fête strictement privée et paresseuse qu'il s'est offerte. Car Abscoc, qui est

incapable d'un mensonge, possède une invention d'une fécondité surprenante quand il s'agit de défendre sa liberté, son droit à ne pas travaillller ou à dîner avec qui bon lui semble. Il peut bien apporter sa sincérité en holocauste à son indépendance après lui avoir déjà offert sa misère et sa gêne. Seule, la venue inévitable d'une extrême nécessité, terme, note de tailleur, voyage, le contraint à suspendre momentanément ces galas solitaires. Il faut ajouter, pour être complet, que, depuis quelques années, Guinoiseau a organisé de constantes dérogations à ce programme sous forme de nombreux déjeuners en ville, qui ont comme répercussion — puisqu'il doit en ce cas se lever dès onze heures — la suppression de tout travail de nuit.

Pourtant, ceux qui poursuivront jusqu'au bout la lecture de l'épopée guinoisesque discerneront que ce paresseux a écrit plus de vingt livres et trente volumes au moins d'articles, chroniques, réclames amusantes et divers. Peut-on trouver une bohême plus régulière et mieux ordonnée? Quant aux vacances, qu'il partage à l'ordinaire entre plusieurs régions très différentes et très éloignées les unes des autres, il sait, dès avril, comment elles seront organisées, qu'il arrivera le 27 juillet en Bretagne et la quittera le 12 août, qu'il restera à Paris du 12 au 23, qu'il sera aux Pyrénées du 24 au 11 septembre ! Tout cela procède de cet esprit méthodique que la bourgeoisie a substitué, le 14 juillet 1789, à l'aimable laisser-aller, riche en fantaisie et en imprévu, de la classe qui lui passait — bien malgré elle — les premiers rôles.

C'est de ce même esprit qu'est imprégné le regret profond de Guinoiseau de ne pas être marié et de ne pas être père. Sans doute faut-il faire dans la mélancolie qu'il en manifeste la part de sa sensibilité et de son cœur. Mais il n'y a pas que du sentiment au fond de la déception que, dans ce domaine intime, lui laisse la vie : elle tient à ce que son sens de la régularité, de la respectabilité n'est pas

satisfait, à ce que son culte du défini, de la paix, n'est pas observé. Elle est liée à sa crainte des orages et des aventures de hasard contre lesquelles un foyer est un sûr abri. Il pleure un bon ménage de province, car Guinoiseau, s'il se fût marié, n'eût naturellement pas quitté sa province. Il eût joui alors pleinement de la sensation d'immuabilité, de norme qu'apporte un enfant et de cet instinct paternel tel que l'ont déformé l'usine et la boutique, en y introduisant l'orgueil et la sécurité du fils ou du gendre qui continue la raison sociale. Ce ne sont là que quelques-uns des traits par où ce bohème a des droits incontestables à incarner, en dépit de son royalisme intermittent et de son bolchevisme superficiel, la bourgeoisie tout entière.

D'ailleurs, toute la psychologie double, triple, multiple de cet homme, pourtant simple, est voilée, comme un tableau de Carrière, dans une brume grise, dans sa répugnance à laisser voir quoi que ce soit de réel ou de profond en lui-même. Cette pudeur qui, vers la trentaine, se confondra avec l'ironie dont il enveloppe toutes choses, et ses sentiments avant le reste, est, elle aussi, d'origine bourgeoise. Elle tient, par un lointain atavisme, à ce souci des discussions marchandes de ne point livrer l'essentiel de sa pensée ni de compromettre, par trop d'abandon, son crédit. Cette nuance a été transposée, bien entendu, sur un plus noble plan par Abscoc.

Mais l'envergure symbolique de notre personnage dépasse, et de beaucoup, les limites d'une classe : les innombrables antinomies, les données sceptiques et contradictoires de son intelligence subtile, la culture trop affinée qui le dirigent et qui, à côté de ses notions héréditaires de préjugés devenus instinctifs, remplacent en lui les principes, font de lui l'incarnation même de l'instabilité et de l'affolement d'une humanité qui, s'étant perdue, ne se cherche même plus.

Aussi devaient-ils, elle et lui, trouver l'expression de

cette instabilité dans une forme d'esprit bien spéciale et qui procède d'un sadisme supérieur.

Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de pauvres orgies de nudités et de flagellations folibergériennes, sur des couches dissimulatrices de fards, avec d'inoffensives cordes de laine. Ni Guinoiseau, ni la société du vingtième siècle ne sont dupes de ce néronisme à trente francs le fauteuil. Non. Le Sadisme moral comprimé et enfermé, si l'on ose dire, dans le domaine moral, a des origines et des effets bien plus profonds. Il s'est créé à son usage et à son image son mode d'expression : l'ironie. Il ne s'acharne plus sur des individus ou des groupes d'individus comme aux beaux jours des impériales fantaisies romaines, comme aux idylliques époques où les Anglo-Saxons — Anglais et Américains — détruisaient avec une volupté concentrée et lugubre des tribus et des peuplades entières. S'exerçant aux dépens de ce qui constitue notre essence même, la substance de notre cerveau ou le fondement de notre vie, prenant comme objet tour à tour l'antiquité dont notre pensée et notre manière d'être sont tissées, notre histoire, nos institutions, les dieux de Platon et les autorités que nous-mêmes avons enfantées, notre propre cœur enfin, l'ironie, sadisme moderne, se réjouit à contempler les consciences lacérées et ensanglantées, l'amour rabaissé et humilié, les principes écartelés, les croyances dégonflées, les sentiments ridiculisés qu'elle laisse derrière elle. Des pièces comme *la Belle Hélène* ou *Le Roi* sont exactement de l'autoflagellation, et il faut les en aimer. L'instrument par excellence de la cruauté moderne, et qui appartient bien en propre à notre temps, qui est sa création la plus personnelle et la plus perverse, c'est l'opérette, avec ou sans musique. Elle est si bien sortie de la chair du siècle qu'il l'a conduite jusqu'aux plus hauts sommets de la perfection. Cette forme d'art est la délectation spéciale de Guinoiseau. On aurait tort de la tenir pour inférieure. Quand un genre a pro-

duit des génies complets comme Offenbach d'une part, comme Meilhac et Halévy d'autre part, il a droit à sa place légitime dans la hiérarchie spirituelle, en tous cas bien au-dessus, infiniment au-dessus d'une machine de Scribe ou d'un truc de Gounod, pour ne parler que des morts.

Mais l'opérette est loin d'avoir été une innocente distraction, comme on le pense généralement. Son action profonde sur les masses a dépassé, et de beaucoup, celle des autres formes théâtrales. Mettez bout à bout le nombre de représentations de *La Belle Hélène*, de la *Vie Parisienne*, de la *Grande Duchesse*, du *Roi* — avec ou sans musique, avons-nous dit — de *Miss Hélyett*, de *Phi-Phi*, du *Vieux Marcheur*, de tant d'autres, et vous verrez que les autres genres dramatiques ne sont que les parents pauvres de cette Reine opulente. Mais comment pourrait-on évaluer, même approximativement, la foule des spectateurs qu'à Paris, en province, à l'étranger elle a incités à bafouer avec elle et après elle tout ce dont nous vivons, tout le levain dont nous sommes pétris ? Aimable plaisanterie sans importance ? Détrompez-vous. Ce qui nous amuse et qui nous fait rire crée en nous un état d'esprit bien plus spontané et durable que ce qui nous intéresse ou nous fait pleurer. Nous emmagasinons bien plus aisément et bien plus profondément ce qui raille que ce qui prêche. Le danger est ici de tomber dans les odieuses interprétations quakeriennes des gâteux de l'Amérique sèche ou des hypocrites de l'Angleterre morale. Il sied d'autant moins de s'indigner que dans l'histoire des mœurs, comme dans toutes les histoires, il faut faire sa large part au déterminisme : en même temps qu'un état d'esprit, il impose son expression. Etant donné que « d'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte », nous devions inventer l'opérette. Elle a contribué à abolir les derniers vestiges des certitudes et des respects. Mais alors qu'on pleurait depuis longtemps sur les premiers symptômes de leur décomposition, le jour où Meilhac et Ha-

lévy, en une trouvaille géniale, ont fait des dieux morts, dont nous vivons toujours, des fantoches si profondément humains qu'ils en devenaient ridicules, le jour où ils ont proclamé en musique que ces héros dont l'esprit est notre chair étaient comme nous-mêmes guignolesques, ils ont profondément modifié notre état d'esprit, plus profondément qu'ils ne le pensaient eux-mêmes ; ils ont créé une volupté nouvelle analogue à celle de certains sadiques qui s'excitent à la ridiculisation physique ou morale de la personne qu'ils persécutent; ils ont affublé d'oripeaux grotesques des légendes auxquelles sont intimement liées nos conceptions intuitives de la beauté, de l'amour, de la pensée, et qui sont les assises intellectuelles du monde moderne. La joyeuse *Belle Hélène* a sonné un glas. Sadisme masochien, on ne le contestera pas ; comme a dit plus tard Abscoc, c'est le masochien de sa chienne que ces destructeurs gardaient pour nos dernières naïvetés.C'était,du moins,la nouveauté qu'ils apportaient, car le *Virgile Travesti* était jusque-là demeuré un cas isolé et sans influence. Tout passa à la suite de cette innovation iconoclaste, nouveau mode d'expression d'une société qui, lasse de souffrir sérieusement, se décidait à se bafouer elle-même.

L'amour moderne qui, sous sa forme passionnelle, continuait et continue plus que jamais dans les autres genres littéraires, et malgré l'invraisemblance, à se réclamer du cœur, était, dans l'opérette, rabaissé — ou rehaussé, comme on voudra — jusqu'à l'exclusif domaine des sens :

> M'aimâtes-vous ? je n'en sus jamais rien...
> Vous le disiez, mais avec quel sourire !
> De l'amour, non, mais ça le valait bien.

Que de couples, depuis la célèbre lettre de la *Vie Parisienne,* ont borné leur bonheur à ce : « ça le valait bien », qui formule exactement et sans qu'on puisse mieux dire ce que les amants se demandent exclusivement l'un à

l'autre depuis un demi-siècle ; comme disait Abscoc lui-même, cette conception extra-sentimentale a été le crocodicille du testament du second Empire, et d'ailleurs tout ce qu'il a personnellement demandé aux femmes dans sa résignation à ne saisir que des apparences. Les larmes, depuis les « trois semaines » de Metella, n'ont plus eu que la valeur des larmes de ces sauriens. De cette conception nouvelle de l'amour, — exactement à l'opposé de la conception classique, suivant laquelle le mot « amant » ne signifie nullement que l'on couche ensemble, — on est parti allègrement pour d'autres mutilations, il faudrait dire pour d'autres « sacrilèges » si ce mot ne comprenait une nuance de blâme. La pudeur, qui est une vertu essentiellement mômière, mais qui, enfin, est considérée comme une des bases de notre société depuis dix-neuf siècles, a suivi le chemin des dieux et de l'amour. On a relevé les jupes de *Miss Hélyett* et les chemises de toutes les héroïnes du Vaudeville — opérette sans musique. De la scène, le troussage frénétique a passé dans la vie, dans la mode, au point que les voyeurs eux-mêmes, pour garder matière à quelques rêves, ont demandé grâce. Et ce n'est pas seulement la femme qu'on a dénudée.On a déculotté le gendarme, déshabillé le législateur, mis un bonnet d'âne au vieux capitaine, travesti le ministre en charbonnier, présenté le souverain en vieux marcheur ; des cadres de notre société, du personnel gouvernant, légiférant, verbalisant, procédurant ou régnant du monde moderne, des soutiens d'un ordre —bon ou mauvais — mais auxquels les plus hardis du passé n'avaient osé toucher pour ce qu'il représente, on a fait les Karagueuses d'une invraisemblable mascarade, d'une énorme bouffonnerie qui a, comme toile de fond, le code civil barbouillé d'excréments, les belles images de nos préjugés et de nos légendes crevées par le pied alerte d'une danseuse de Chahut. Il ne sied pas de s'indigner contre ce qui ne pou-

vait pas ne pas être, ni contre un éclat de rire qui ramène les choses humaines à leur vraie valeur. Nous touchons ici à l'essence même de l'ironie, et nous revenons par ce détour, comme par tous les autres, puisque tous les chemins mènent à l'homme, à Guinoiseau. L'opérette est son genre favori, parce que c'est elle qui satisfait le mieux son sens et son goût de l'irrespect.

Outre d'innombrables chroniques, qui, réunies, représenteraient autant de volumes que les œuvres de Sainte-Beuve ou de Voltaire, Guinoiseau, personnellement, c'est-à-dire sous signature d'Abscoc, n'a écrit que deux livres : *la Carrière d'un amant* et *Belle Lurette*. Mais sous le nom de contemporains, et pour leur compte, il a travaillé à plus de trente volumes : *Cure d'attitudes, Le mariage de Salandor, Friquette et son cœur, La troublante Paméla,* etc., etc. ?... Il est l'auteur encore, toujours sous l'anonymat pseudonyme de personnalités diverses et presque toujours illustres, d'un *Voyage au centre africain*, des *Mémoires d'un tourneur de films* et de tant d'autres ouvrages qui ont valu à leurs signataires officiels et responsables la réputation d'avoir une assez jolie plume. Le cynisme cavalier et dédaigneux de la gloire du véritable auteur, la désinvolture des signataires payants à l'égard de la littérature, la systématisation d'une industrie de lettres, en somme inventée par le vieil Homère, sont encore et essentiellement de l'ironie en action. Il faut noter, pour ne rien dissimuler de l'activité même velléitaire d'Abscoc, qu'en un temps de dèche, il eut l'intention, sous un pseudonyme nouveau, d'écrire pour une entreprise de bouquins obscènes ou scatologiques deux ou trois livres sur la flagellation, l'anthropophagie et les stupéfiants : *Knout que knout*, les *Mangeurs de Cérumen*, *la Vie par le bambou* (Mémoires d'un fumeur d'opium). Il n'eut que l'intention. Devant sa table, tous ses ancêtres, ses scrupules bourgeois et le fantôme, maudit mais respecté, de la littérature arrêtèrent son bras.

Il est donc hors de doute que, dans la pratique de la vie, *comme* la plume à la main, Abscoc est un ironiste. Toute son œuvre journalistique l'atteste et le proclame. Il s'y « paye » la politique, s'y « offre » la religion, s'y « envoie » la philosophie, y fonde l'anarchisme — conservateur, et, las d'une persistante négation historique, le parti des Dorfistes contre celui des Naundorfistes. Il y pose les règles de l'école présentiste, y invente le cartésianisme intuitif, y crée des relations cordiales entre Calvin et la Papauté, y bouleverse toutes les traditions et toutes les idées acquises, toujours avec cette prudence attentive à n'effaroucher les convictions d'aucun lecteur, cette mesure parfaite qui sépare l'ironiste du polémiste. Enfin, ceux qui l'ont entendu ou lu — et ce sont les quatre millions de Parisiens, plus un certain nombre de provinciaux — car il a quatre millions de relations ou de lecteurs, s'il n'a que trois amis — ne conservent aucun doute que Guinoiseau se refuse à prendre au sérieux les fantômales stupidités qui s'agitent dans un Espace et un Temps de plus en plus improbables. Il n'ôte son lorgnon — geste rare, qui est chez lui la manifestation de la gravité, de la solennité, du sérieux et qu'il n'accomplit à l'ordinaire que devant le poulet à la crême, une bouteille de Coulée de Serrant ou une bécasse de quinze jours — il n'ôte son lorgnon que quand il s'agit de littérature et d'art. Ici, il vitupère souvent, mais il ne blague jamais.

Donc, Guinoiseau est ironiste. La France entière le sait, et, dans les bureaux de poste provinciaux, on lève la tête et on le considère avec respect, quand on lit sa signature au bas d'une dépêche. Quelle que soit sa passion pour Balzac, Flaubert et pour d'autres grands stylistes ou analystes, il est certain qu'il met Candide en tête des productions de l'esprit humain. Cette œuvre est en effet l'origine et la Bible de l'ironie. On a si souvent classé Abscoc parmi les humoristes qu'il est nécessaire de combattre ici cette légende. L'humour, quoiqu'on fasse ou

qu'on dise, est essentiellement anglo-saxon et revient toujours, quand il est bien pratiqué, à son origine par quelque détour : par sa superficialité, par la déformation outrancière et sans mesure, par la soif d'alcool qui dévore ceux qui le pratiquent, par le postulat généralement invraisemblable qui est son essence, par la gaîté souvent naïve et sans arrière-pensée dont il vit. Or si Abscoc est alcoolique sans être jamais saoûl, — « fils d'alcoolique, alcoolique moi-même », a-t-il accoutumé de dire, — il ne révèle pas la moindre trace anglo-saxonne à l'analyse la plus microscopique ; il est Français jusqu'au bout des ongles ; il travaille essentiellement sur la vie dont il réduit les valeurs en à-peu-près, sans jamais en enfler ou en diminuer les proportions. Sa conception ne déforme pas les choses, mais atteint leur côté ridicule, ou vain ou transitoire. Ce qui le sépare du « bon garçonnisme » ou de la joie sans cruauté de Dickens. Ses à-peu-près célèbres, illustres (il est, après Meilhac et Halévy, le maître du genre), sont toujours des formules qui suggèrent ou résument, et souvent amères. Exemples : trouvez-vous foncièrement drôle « l'œuvre qui tombe dans l'abdomen public », vulgarisateur barbare de gloires raffinées et dévorateur de fortunes légitimes ?N'est-il pas un peu morose aussi, le tohu-bohu d'images verdâtres mêlées aux théoris tainiennes, le cortège d'humanités vichysoises et souffrantes qui passe dans ces quatre mots chargés à la fois d'une célèbre formule critique et de tout l'hépatisme du monde : « l'affluence des bilieux » ? N'y a-t-il pas une vue inquiétante de l'éducation morale et hygiénique de la jeunesse française dans cette remarque sur l'ancillarité anglo-saxonne que lui inspira certain spectacle de jardin public : « la police des nurses » ?

Et ce « retour d'orage » où il situa sans coup férir une aimable dissipée qui quittait la tempête pour les calmes eaux de la cinquantaine ! Tout cela est drôle, mais c'est autre chose encore. Souvent, ses mots comiques expri-

ment sa lassitude devant l'inutilité de l'effort, que d'aucuns prennent pour de la paresse, sorte de fatalisme oriental. Quand il passe le mot aux automobilistes, « la consigne est de gonfler », on entrevoit un Abscoc assis sur le bord d'une route, résigné, fumant son éternelle cigarette ou plutôt la mangeottant, devant un pneu falot, attendant, on ne sait d'où, l'improbable secours, l'espérant pendant la matinée entière, la journée, la nuit, le lendemain, pendant toujours, lui qui a rapporté du lycée, de la caserne, de l'article à heure fixe, la terreur, l'effroi panique de « la consigne » ! Et comme on comprend que, dans ce for intérieur où il ne descend jamais qu'avec mille précautions, il est près de la furibonde envie de supprimer l'à-peu-près, de se coucher dans la poussière et de ronfler de préférence suivant la phrase originale et classique.

L'humour procède d'une tournure d'esprit, l'ironie d'une tournure d'âme : il est invraisemblable qu'Abscoc, qui est le plus grand pessimiste du XX[e] siècle, qui attend toujours le pire, qui a l'art de découvrir une allure catastrophique aux événements les plus heureux ou de se préparer immédiatement à leur sinistre et inévitable contre-coup, il est invraisemblable qu'Abscoc ne soit qu'un humoriste. D'ailleurs, s'il n'était ironiste, serait-il l'Homme contemporain esquissé plus haut ? L'ironie seule est grande de la grandeur d'un monde et d'une société. L'ironisme est la forme moderne du romantisme. En vain Voltaire en aurait-il fourni le modèle, son exemple fût demeuré isolé et stérile si les romantiques — et leurs fils intellectuels, les symbolistes — en prenant tout au tragique n'eussent inspiré aux ironistes, leurs successeurs, l'idée de ne rien prendre au sérieux. L'amour, la mort et la nature, qui sont les trois grands sujets de toute œuvre littéraire ou artistique ont, pendant trois siècles, posé leur énigme à la raison des classiques, puis à la sensibilité des romantiques ; les ironistes ont pris le parti de

faire un pied de nez aux secrets de ces thèmes immortels et à tous les autres. Ils les ont traités à peu près de la manière que les chahuteuses du quadrille de l'ancien Moulin-Rouge traitaient la majesté du haut-de-forme qu'elles soulevaient d'un preste et délicat coup de bottine sur la tête des vieux messieurs. Mais n'était-ce pas un hommage en somme que la Goulue et Grille d'Egout rendaient à ce vieil habitué du Foyer de la danse, des noces et enterrements, du Jockey-Club, à ce dernier signe visible de la majesté diplomatique et de la distinction aristocratique, à ce successeur du cimier et du feutre à plume, que de le distinguer entre les melons bourgeois et les mous des mauvais garçons ? Ainsi, le coup de pied léger de l'ironisme déclanche parfois une brise d'étranges délicatesses et de subtils sentiments. L'ironisme, c'est la sagesse du renard devant les raisins trop verts. L'ironisme, c'est une forme de la passion — et la plus douloureuse — celle qui, à défaut de pouvoir, consiste à nier ; c'est une sorte d'athéisme de la vie, qui est aussi près de la foi que l'athéisme du ciel. Les aînés ont hurlé aux étoiles leur désespoir devant les lois cruelles du cœur ; ils sont tombés, fusil au poing, sur les barricades de leurs convictions ; ils ont hanté les forges infernales et les océans décevants ; ils ont adjuré la mort et lui ont disputé leurs plus chères tendresses... Les cadets, auxquels il ne restait plus ni cris ni voix en face des mêmes angoisses et des mêmes exaltations — puisque tout ceci est immuable et éternel— ont trouvé leur moyen propre d'expression. Mais n'est-il pas sanglant de blessures aussi cruelles que celles de Musset, l'ironiste qui explique à l'ami qui va la lui ravir, comment sa maîtresse aime le mieux le plaisir ?... Et tout autant que Byron, qu'Enjolras ou que Chatterton, ne saigne-t-il pas d'un sang tragique celui qui, ne cherchant même plus autour de lui pour quoi ni pour qui mourir, toutes les croyances et tous les idéals meurtriers ayant tour à tour failli, ne juge plus les rêves qu'à la mesure

de leurs infirmités? Que ne découvre-t-on pas dans le sourire de cet être frémissant qui, las d'être bafoué par le silence des vagues, des plaines et des âmes, affirme que leur splendeur ne vaut pas la guinguette des faubourgs où il s'attable ! Du jour où un ironiste est mort d'amour, tel Werther — et il y en a plus d'un — l'ironie a pris son vrai sens romantique, qu'une analyse spéciale et plus poussée mettrait encore mieux en valeur. L'étude de la vie de Guinoiseau — dit Abscoc — tendre, paternel, bourgeois, méthodique, honnête, sensible et passionné, mais bohème et ironiste, fortifie cette thèse.

CHAPITRE II

COMMENT GUINOISEAU SE RÉVEILLA A TEMPS POUR VOIR SA DESTINÉE SE PRÉCISER DE PLUSIEURS MANIÈRES, DONT UNE QU'ON NE COMPRENDRA QUE DANS LA SECONDE PARTIE DE CE LIVRE.

La jeune Loris continua à dormir, cachant dans le double mystère de son bras replié et de l'oreiller de plumes un visage profondément marqué par les traits essentiels de la race bellevilloise. Elle montrait, en revanche, et par un juste sentiment des compensations, hors des couvertures, ce que son amant préférait en elle: des fesses hautes et des jambes selon la formule. Quant à Guinoiseau, il venait de se dresser sur son séant. Il s'éveillait toujours d'une façon singulière, passant presque sans transition du sommeil à la pleine conscience, après avoir secoué de droite à gauche une tête ébouriffée en dépit d'un cheveu précocement rare. Ayant ainsi repris contact avec la vie, son premier soin était de profiter de la résurrection de ses facultés pour se recoucher et se rendormir.

Sous aucun prétexte Guinoiseau ne se levait avant midi. Il avait déjà, dès sa jeunesse, constitué son existence dans le cadre de quelques règles définitives dont

nous pouvons observer la rigidité en ce matin de premier printemps. Il les respectera jusqu'au seuil de la vie future, en laquelle il croit ou ne croit pas suivant quelques contingences gastronomiques, érotiques et financières. Dès cette époque, il a pris les habitudes de travail nocturne dont nous avons parlé au chapitre précédent. Si, plus tard, il ne résistera jamais à l'envie démesurée qui le prendra de relire *Rabelais, le Capitaine Corcoran, le Roman d'un jeune Homme Pauvre* ou *le Lys dans la Vallée* à l'heure précise — une heure du matin — où il aura devant lui la feuille de papier blanc qui attend l'article urgent, on se doute bien qu'il ne s'est pas torturé, à l'aurore de ses jours, pour résister à sa faim de lecture hors du programme de la Sorbonne, tandis que les exigences de la loi militaire lui imposaient normalement la nécessité de préparer une licence. C'est ainsi qu'ayant préféré connaître les œuvres des contemporains avec lesquels il prenait l'absinthe plutôt que de méditer, entre une heure et huit heures du matin, sur les cours de MM. Gazier, Martha et Brochard, il subit tout naturellement, dès l'écrit de son examen, un échec qui ne préjugeait en rien de sa culture littéraire, s'il témoignait de l'insuffisance de sa préparation universitaire.

D'ailleurs étant données les heures de réunion au *Chat Noir*, au *Napolitain*, au *Vachette* ou au *Soufflot*, quels instants vouliez-vous qu'il consacrât aux nobles exercices amoureux, si ce n'est ceux qu'il prélevait sur son temps d'étude ?

Loris s'éveilla donc dans le lit d'Abscoc.

Dès cette époque il a, outre l'horaire de son existence, fortement établi les lois immuables de sa vie sentimentale. Il a une maîtresse régulière, Loris, et il la trompe avec un « extra » non moins régulier, Rainette. Pendant soixante ans et sauf quelques cas exceptionnels, il changera toujours en même temps ses deux maîtresses, celle en titre et celle en sous-titre, et il les tiendra, non pas tou-

jours, mais fort souvent, l'une et l'autre à la disposition de quelques intimes. Il est dépourvu de toute jalousie, il professe comme Pantagruel que l'honneur d'un honnête homme ne dépend pas « du c... d'une putain », et il se refuse à mêler aux choses de la peau les notions d'éternité ou de propriété qui n'ont rien à y voir. Il réduit l'amour à un charmant échange de plaisirs réciproques, qu'une idée d'exclusivité empoisonnerait. Cette théorie fixée et complète ne souffrira d'exception qu'une ou deux fois, quand son cœur sera engagé. Mais en général, Abscoc s'en tenait à la possession du moment sans trop s'occuper de ce qui s'était passé une heure avant autour du corps dont il profitait, ni de ce qui se passerait à son propos une heure après. Il a donc été heureux en amour. Il n'a pas connu les tempêtes de la passion. Plus sage que la plupart des hommes, il s'est contenté des femmes qui se sont offertes, sachant bien qu'on n'atteint presque jamais celles que l'on désire. Cette conception générale de l'amour l'a préservé des ruptures douloureuses et byroniennes : il a toujours terminé ses liaisons dans un sourire.

En ce jour printanier, les règnes de Loris et de Rainette touchaient donc à une fin simultanée. Ce qui n'empêcha pas qu'à son second réveil, et avant de sauter hors le lit, Guinoiseau n'accordât quelque attention aux formes plus qu'honorables de sa compagne de sommeil. L'appétit qu'il avait de connaître autrement que par de malcommodes explorations clandestines en fiacre le corps jeune de Chimène Kiludi ne l'empêcha pas de rendre encore quelques ultimes hommages à des chairs qu'il avait aimées.

Puis Guinoiseau commença à se livrer à la vie, c'est-à-dire qu'il se mit à vaquer, en chemise de nuit et jambes au vent, à ses premières occupations. C'est dans ce costume, qui restera toujours sa tenue d'intérieur, qu'il reçut sa femme de ménage, le télégraphiste, la femme de

chambre d'un de ses amis et la gosse de quinze ans qui lui apportait les deux croissants et l'œuf à la coque suffisant à meubler la fin de la journée jusqu'au dîner.

Guinoiseau commençait par les petites annonces, suivant son habitude, la lecture des quotidiens quand, de la chambre à coucher, surgit la voix courroucée de Loris. Loris avait, il faut qu'on le sache, la manie de la persécution. Elle pensait — non sans apparence de raison — qu'étant une fille sans honneur, il importait qu'elle se fît respecter. Evidemment. Si elle n'y avait tenu elle-même la main, qui y aurait songé ?

— Manant ! hurlait-elle. Ça veut poser à l'homme bien élevé et ça abandonne une femme toute seule... ça lit les journaux quand ça a une femme dans son pieu... Brute...

Guinoiseau, qui n'avait guère le tempérament batailleur, et qui d'ailleurs n'avait jamais pris une femme assez au sérieux pour la contrarier, essaya de la conciliation.

— Eh ! va donc ! Imbécile qui n'a même pas su être fils naturel d'un pape.

Cette dernière phrase, il est nécessaire de l'expliquer, se rapportait aux dernières lectures littéraires de Loris.

Guinoiseau n'essaya pas de la relever. Il avait hâte d'entendre claquer sa porte d'entrée derrière l'irrascible personne. Car, à mesure qu'il émergeait définitivement, hors des brumes du sommeil, à la juste notion des choses, il s'était souvenu qu'avant quatre heures il attendait un ami de sa famille, Angevin, de passage à Paris, qui ne faisait jamais d'assez longues visites dans la capitale pour s'y dépouiller de préjugés provinciaux et bourgeois au nombre desquels il faut compter la réprobation du concubinage. D'ailleurs Louis Desbrosses devait être accompagné de sa fillette de sept ans ; sans doute s'amuserait-elle à voir la belle fille nue dans le lit du Monsieur, mais elle solliciterait des explications embarrassantes.

Loris est enfin partie, après une toilette savante durant

laquelle elle a mis, enlevé et remis quatre fois chacune des pièces de ses dessous et de ses dessus...Guinoiseau entreprend alors une des opérations les plus importantes de son existence : il prend un tub. Toute sa vie, le tub tiendra une place de première grandeur dans ses préoccupations : il en parlera, il le racontera, il annoncera quand une circonstance quelconque l'a contraint de le supprimer, il souffrira d'en être privé dans les provinces perdues, il s'inquiétera de n'en point trouver à l'hôtel vers lequel il roule. Lui partout, lui toujours. Evidemment, Guinoiseau est plus propre que la foule des mortels. C'est à sa gloire. L'orgueil de cette propreté vient peut-être de ce qu'il est pauvre: il tient à affirmer que, si son élégance naturelle peut passer pour un peu négligée, du moins loge-t-il dans ses vieux vêtements tachés et rapiécés un corps sans crasse — ce qui n'est déjà pas si commun.

La femme de ménage, ne le cachons pas, n'ignore aucun détail de cette cérémonie hydrothérapique, car la porte de la cuisine où elle se déroule est largement ouverte. L'opération est, cette fois, rendue un peu plus ardue que de coutume : Loris, se doutant bien qu'elle n'userait plus longtemps de ces objets familiers a, en s'habillant, découpé l'éponge en morceaux, laissé fondre le savon dans l'eau bouillante et arrosé un géranium depuis longtemps desséché avec le litre d'eau de Cologne. Pouratnt quand Desbrosses et sa fille se présentent, Guinoiseau porte chemise et pantalon.

La petite Adrienne prend immédiatement possession des trois pièces du logement. Après avoir, dans le cabinet, dessiné au crayon bleu des signes hiéroglyphiques et cunéiformes sur un article commencé et sur la couverture parcheminée d'un livre de luxe, elle a fixé son attention sur un bâton de rouge oublié par Loris dans la chambre à coucher et qu'elle écrase sur le velours frappé d'un fauteuil familial.

Guinoiseau affirme dès cette époque que, tel Jean-

Jacques, il n'est pas insensible au spectacle d'une correction manuelle bien appliquée aux petites filles. Perversion purement platonique et qui s'accorde mal avec son horreur à contempler la souffrance. Il intervient en effet pour prêcher le pardon des offenses quand Desbrosses parle de sanction : il se révèle déjà comme pur théoricien de vices exclusivement cérébraux.

Desbrosses, gars blond, aux yeux aussi bleus que ceux de Guinoiseau — les yeux de la Loire — dépaysé à crier sur l'asphalte de Paris et dans sa chambre d'hôtel de la rue de Rennes, meublée en style Montparnasse, se dilate chez Guinoiseau. Il y retrouve les vieux meubles du pays, les meubles qu'il a vus chez la mère de son ami, pareils à ceux de sa propre mère, que Guinoiseau a sauvés du naufrage de la fortune familiale,les meubles bien faits, cossus, bien plantés sur des pieds solides, qui ont été tant astiqués qu'ils brillent pour toujours sans qu'on n'y touche plus jamais : deux petits bahuts sombres, dont un sert de table de nuit, quelques chaises dont l'ampleur confortable atteste qu'en Anjou on a quelque chose à asseoir ; aux murs deux tableaux passés, mais charmants, dont l'un met naturellement aux lèvres une vieille chanson :

Vous souriez dans vos cadres ovales...

C'est le portrait de la mère de Guinoiseau ; il tient d'elle le regard franc, mais un peu las, le front poli et bombé, le nez qui est une esquisse légère du nez bourbonien, adorable peinture plate dans la manière du temps, sans effet, simple et sincère. En face, pastel estompé, une gondole chargée on ne sait de quelle fête vogue sur on ne sait quelle onde !

Et le lit ! Le lit, dont les draps, en ce temps-là encore fins, confortables et que les soins habiles et méticuleux de la vieille grand'mère viennent à peine de quitter ! Ils gisent épars et bouleversés sur l'histoire de vie, d'amour et de mort de toute la famille.

Desbrosses s'est installé ! Du coup, tout le parisianisme, encore fraîchement peint, de Guinoiseau, s'est écaillé ! C'est son parler pittoresque qu'il retrouve — il ne le perdra jamais — c'est son accent gras, assourdi en « oint » chantants et aiguisé en « é » fermés. Combien de fois y reviendra-t-il avec une secrète palpitation !

— Mon pauvre Guinoiseau, je ne t'ai pas revu depuis la mort de ta grand'mère.

— C'est vrai, vieux.

Suivant une habitude qu'il a prise à douze ans, à l'externat Saint-Maurille, Guinoiseau mange sa cigarette plus qu'il ne la fume. Il exprime son émotion, à la muette, en accentuant son mouvement de rumination, cependant qu'il lève au ciel ses yeux dont l'iris bleu est percé par un cristallin de jais, quand il est ému ou en colère.

— Elle a souffert de ne pas mourir dans son cher Angers, la pauvre vieille... J'aurais préféré, je ne le cache pas, que Dieu daigne jeter les yeux sur mon père. Il n'est pas revenu à Angers, mon cher père ?...

— Non, pas à ma connaissance...

Un long silence tisse sa gêne entre eux. Desbrosses est un bourgeois un peu paysan et qui n'aime pas à être mêlé aux mauvaises affaires des autres. Il revoit, devant ses yeux, le père de Guinoiseau, homme jeune, désemparé par la mort prématurée de sa femme qui s'éteint en mettant son fils au monde. Il traîne son désœuvrement dans cette noce mesquine de province qui, outre les aventures mondaines secrètes, a comme aliment ordinaire la pauvre maison publique du chef-lieu et comme extra les « artistes » des tournées dramatiques. Ce sont les parties de baccarat ou de poker dans les petits tripots fermés et bourgeois, les entrées mystérieuses par la porte des « cabinets » que tout café achalandé offre aux timides provinciaux en goguette, les rencontres clandestines dans les caboulots suburbains. Mais en somme, ni au jeu, ni dans les plaisirs douteux

de ces médiocres amours, Guinoiseau père n'a encore écorné sa confortable fortune ni son chagrin fidèle. Un soir il est convié par « ces messieurs » à un souper ; on lui fait dire avec cent précautions prudentes que les deux étoiles de la troupe de passage sont conviées. Il arrive à minuit chez Jahan, monte l'escalier des Cabinets et... se trompe de salon. Il ouvre une porte, se trouve en face d'une petite femme, second rôle, soubrette de la tournée, qui attend avec deux de ses amies une bande d'autres viveurs provinciaux, la coterie rivale. Pour s'être mépris, il a engagé toute sa destinée. Il reste sur le seuil, immobile, médusé, blanc comme un drap. Puis il fait un signe presque automatique à la jeune femme... Elle ne connaît pas plus les hommes qu'elle attend que celui qui l'appelle. Il l'emmène chez lui. C'en est fait. Il ne la quittera plus. Avec elle il mangera sa fortune ; pour elle, il abandonnera son fils et, en mourant, rongé par l'alcool et la vie errante que sa maîtresse de roman-comique lui a imposée, il laissera à son héritier une ardoise de sept cent mille francs. Dès sa majorité, Guinoiseau, en brave garçon, réglera cette lourde succession rubis sur l'ongle, consacrant à cet austère devoir la plus grosse partie de la fortune maternelle, heureusement sauvegardée, à la grande joie des usuriers et de quelques autres personnes. Il restera à la tête d'une centaine de mille francs pour tout potage c'est-à-dire d'une somme trop mince pour qu'on la place, à vingt ans, en fonds d'Etat. Si Guinoiseau père avait tourné un autre bouton de porte, la vie de Guinoiseau fils eût été du tout au tout changée. Ainsi, victime d'un grand effet produit par une petite cause, Abscoc s'apparente à Cléopâtre et à Cromwell.

Desbrosses a vu passer très rapidement devant ses yeux cette histoire pas encore très vieille. Il ne nie pas qu'elle ne soit, assurément, très honorable pour son ami. Il y a pourtant, dans le respect qu'elle lui inspire, une nuance de pitié : allons, allons... Guinoiseau était-il vraiment

tenu ?... Et puis, avec des usuriers, on négocie, on menace, on s'arrange !... Enfin ! Desbrosses s'arrache au passé. Bien qu'il se sente dans ce petit appartement de la rue Vauquelin mieux que partout ailleurs à Paris, il devine confusément que, depuis que Guinoiseau y est établi, il y a entre eux autre chose que sept heures d'express : tout un monde. On ne parle pas la même langue à Angers et dans la capitale. Jadis, à l'externat Saint-Maurille et au Café Gasnault, Desbrosses, très expansif, avait chaque jour mille confidences à confier à son ami. Aujourd'hui, il ne trouve plus, en face d'Abscoc, aucun sujet d'entretien. Aussi accroche-t-il le silence pénible à un nouveau deuil. On aime, en province, à s'entretenir de malheurs :

— Et ta vieille Marie !

Marie est la vieille bonne qui a élevé la mère de Guinoiseau, qui l'a élevé lui-même, qui l'a suivi à Paris. Elle est morte peu de temps avant sa grand'mère.

— Oui, elle aussi... mâchonne Abscoc avec sa cigarette. Je l'ai conduite dans notre caveau à Angers, à côté de ma petite maman.

— Est-il vrai qu'elle t'ait fait héritier de sa modeste fortune ?

Le provincial terrien, fortement intéressé par les choses de l'argent, a posé cette question avec un singulier regard.

— Elle a gagné trois cents francs par an chez nous pendant trente-sept ans et elle a laissé, enveloppés dans une vieille chemise, huit billets de mille. Oui, elle me les avait légués. J'ai tout rendu à la famille, à ses neveux... Ils ont été épatés...

Desbrosses aussi est épaté. Pauvre Guinoiseau ! Il débute dans la vie par deux belles naïvetés : il paye à sa majorité sept cent mille francs de dettes dont il n'était pas responsable et il restitue un héritage... Enfin !

Abscoc perçoit la commisération. Mais comme il tient cette « stupidité » pour une des vertus de son âme, il se satisfait avec le témoignage de son orgueil. Ce qu'il sent

à crier, en revanche, c'est l'abîme moral que deux ans de Paris ont mis entre ce brave homme et lui. Mais il a l'horreur insurmontable de laisser chatoyer le moindre reflet, si fugace soit-il, de ses sentiments profonds. Or Desbrosses, malgré lui et sans aucun machiavélisme psychologique, vient de les effleurer au fond de lui-même. S'il ne craignait de causer quelque peine à son visiteur !... Mais il a, pour dissimuler son vrai cœur, le rideau brodé de son ironie. Il le tire. Il se cache derrière. Fuite commode, agrémentée d'un soupçon de pose, de snobisme, assez rare chez Abscoc : que l'Angevin rapporte dans la capitale de la Loire la nouvelle que Guinoiseau est naturalisé sur le boulevard !

Aux oreilles ébahies de son camarade, il murmure d'abord, comme s'il ne pensait à rien, le refrain d'une romance déjà célèbre :

> Je n'ai gardé dans mon malheur
> Que l'amitié d'une hirondelle.

Puis, tout à coup, il s'adresse à Desbrosses de sa petite voix grave et chaude :

— Je t'emmène au Chat Noir, ce soir. Ou plutôt, non, au Moulin-Rouge. Je te présente à la Môme Fromage et à Valentin le Désossé. Tu verras ce que c'est qu'un jeté-battu...

Effet escompté, et d'ailleurs facile. La figure de Desbrosses s'allonge...

— Et la danse du ventre dans celui de l'éléphant ! Tu verras quel ventre, quel abdomen !... Et la baraque où un vieil Hindou escamote un spectateur et change une femme en homme. C'est un maître de la métaphysique amusante.

Çà y est. Abscoc a placé un de ses plus récents à-peu-près. Il ne porte pas. Le provincial jette sur lui un regard lourd, lourd. Il reprend sa garde favorite à coup de mauvaises nouvelles ; une lutte obscure est engagée

entre ces deux amis d'enfance. Desbrosses interroge d'un air lugubre :

— As-tu su que Victoire de Boispréaux s'était cassé les deux jambes en tombant de cheval ?

— Victoire ! La cousine de...

Le fait que Guinoiseau ait poussé cette exclamation angoissée et l'ait laissée inachevée, remue au fond du cœur de Desbrosses ce sentiment malsain qui n'épargne pas les meilleurs hommes : la joie de tenir une preuve... On a raconté à Angers qu'Arielle, la cousine de Victoire, a aimé Guinoiseau et que Guinoiseau l'a passionnément adorée, qu'ils s'étaient promis...

Un bruit insolite vient rompre le fil de cette profonde déduction. Adrienne, qui a abandonné le bâton de rouge pour se consacrer à un examen scientifique des objets de toilette de Guinoiseau, vient de tomber dans le tub plein d'eau savonneuse. Les opérations de sauvetage interrompent la conversation. Les deux hommes, maladroits, essayent de déshabiller la fillette pour sécher ses vêtements. Elle est tournée et retournée, comme un pauvre objet, entre leurs mains embarrassées. Abscoc a allumé son poêle à gaz, une des pièces de son matériel dont il est le plus fier. Dans le reflet rouge de la plaque de cuivre ondulé, le petit corps nu, maigre, presque sans sexe encore, se sèche, ébauche de damnée dans un enfer minuscule et domestique. Et ce bourgeois de Guinoiseau, qui pourtant prélude déjà, du moins en conversation de café, à un sadisme d'ailleurs purement intellectuel, qui affiche avec une ostentation, dont les vrais et grands vicieux se gardent toujours, un goût verbal pour les petites filles, ose à peine regarder, d'un coin d'œil gêné, celle qui expose ingénument sa nudité devant lui.

Adrienne s'est rhabillée. Mais Desbrosses ne veut pas s'en aller avant d'avoir fait le tour de sa curiosité. Au Gasnault, à l'apéritif, le soir, ou à midi sur la Place du Ralliement ou sur la plate-forme du tramway des Ponts-

de-Cé, on l'interrogera sur le « petit Guinoiseau ». Il faut qu'il puisse répondre :

— Alors, tu es content ? Ça marche ?

— Pas mal. Je place de temps en temps une chronique au *Chat Noir*, je suis sur le point de changer mes deux maîtresses et je mange à une allure normale les quelques sous qui me sont restés après avoir payé les dettes de mon père — ou plus exactement, je les bois. Tu ne peux t'imaginer ce que l'absinthe est chère à Paris.

Cette fois, Desbrosses est fixé... et ahuri. Il compare, à cette destinée qui s'annonce si mal, la sienne, bien assise sur une fortune agréable et de tout repos, installée dans un petit hôtel confortable du boulevard de Saumur... N'osant pas adresser un reproche direct à son ami — car enfin tout cela ne le regarde pas — il fixe les yeux sur une rosace du tapis :

— Qu'en pense ton curé ?

— Quel curé ?

— Celui de ta paroisse... Ton confesseur...

Abscoc indulgent, débonnaire, commence pourtant à être formidablement agacé par l'interrogatoire. Il est d'ailleurs inquiet de voir la jeune Adrienne, parfaitement sèche, jouer à la balle avec un charmant Elzévir. Et puis, il attend Cramlott, peut-être Chimène Kiludi et l'heure du *Napolitain* approche.

— Mon curé ?... Il est désolé parce qu'il ne peut pas attraper le coup de main pour remuer les cocktails...

Desbrosses pousse un soupir chargé de tout le désespoir du monde, celui qu'il exhale quand il tend ses dix francs à la dame hospitalière chez laquelle, dans le quartier du bord de la Maine, il satisfait ses bi-mensuelles aspirations sentimentales — le jeudi soir.

Les provinciaux ne savent jamais s'en aller... même quand ils en ont le plus envie.

Abscoc est obligé d'annoncer négligemment qu'il attend avant un quart d'heure quelques dames du Moulin-

Rouge et six amis d'Oscar Wilde pour décider Desbrosses à l'effort surhumain de gagner le vestibule.

— Au revoir, vieux...

Il était temps. Le père et la fille n'étaient pas en bas de l'escalier que Cramlott s'annonçait bruyamment. Il marquait son respect pour le foyer d'Abscoc, non en enlevant son chapeau, mais en le poussant en arrière d'un doigt négligent :

— Si tu ne te levais pas à trois heures, vieille vache !... Quelle Romanée chez Lapérouse !Et un foie de canard au Chambertin ! Sans parler de Maxette et de Léa qui ont improvisé, avant les profiterolles, des tableaux vivants !...

— La clientèle n'a pas dû s'embêter !

— Nous étions dans le petit 8 du coin, idiot. Je devais une philippine à Outard. Elle ne m'a pas coûté cher. Nous avons déjeuné à l'œil. Je parlerai du caboulot dans mon prochain papier du *Pavé de Paris*.

— Quand tu devras des philippines, mon vieux, payeles plutôt à dîner.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir ? Je t'emmène à la *Cigale*. J'y passe mes soirées depuis une semaine... pour les jambes de Tatiana. C'est laid, c'est noiraud, ça a les cheveux coupés, c'est maigre comme un couplet de Scribe, ça se lave mal, mais quelles jambes !

— J'irai voir ça un autre soir. Aujourd'hui je dois m'occuper de jambes personnelles, qui se prolongent en cuisses admirables et en... Oui, enfin, tout ce qu'il faut.

— Chimène ?...

— Kiludi !...

— Et Loris ?...

— A toi, si elle te plaît. Elle va être mise en disponibilité par retrait d'emploi.

— Ça n'est pas à moi qu'elle plaît, c'est à une petite amie... Loulette.

— Et Loulette a attendu que je lui rende sa liberté

pour le lui dire ! Et toi aussi ! Tu me fais de la peine, mon vieux, tu m'offenses. Tu me traites gratuitement en mufle. Qu'as-tu à me reprocher ? Vous ai-je jamais, à Loulette ou à toi, refusé une de mes maîtresses ?

— Excuse notre timidité. Loulette a quelquefois de ces pudeurs...

— Présente-lui mes regrets d'avoir tant tardé...

Cramlott promène inlassablement sur les livres, les gravures, les meubles, la fenêtre, ses yeux fatigués, à la fois un peu rougis et trop pâles, dont les paupières tombent et qui ne se fixent jamais. Il a la manie de caresser sa barbe, d'esquisser des gestes inachevés et, on ne sait pourquoi, lascifs.

L'Arétin devait étonner par ce même regard de débauché sans passion, par cette voix hésitante de noceur qui cherche des mots pour envelopper ses audaces et ses propositions et par ce charme aussi, ce charme presque féminin de bon garçon, de compagnon exquis, pétillant et mousseux, conteur d'anecdotes, dispensateur d'émotions légères et spirituelles, amateur de bonne vie et lettré supérieur.

— Tu viens au *Napo ?* J'ai un fiacre en bas.

En interrogeant, il soulève la feuille que la jeune Adrienne a tout à l'heure zébrée de hachures au crayon rouge.

— Qu'est-ce que c'est ? *Du rôle de la Chaussette dans l'histoire* ?

— C'est mon papier pour le *Chat Noir.*

— Un louis ?

— Oui, c'est ce qu'ils me donnent.

— Mon vieux, je vais te faire passer cela dans le *Faublas.* Cinquante balles. Une chronique par semaine, si tu veux. On ne travaille plus pour un louis à ton âge.

Abscoc, jouvenceau, est assez flatté d'entendre le maître-journaliste lui offrir sa protection et lui parler de « son âge ».

Le Faublas ! le grand journal du Boulevard, où Mendès prophétise, où Sylvestre rabelaisianise et chante, où Bauer vibre et s'enthousiasme ! Cinquante francs ! Une chronique par semaine ! C'est à la fois la gloire et l'argent.

Le tendre Guinoiseau a un élan vers Cramlott. Ses paupières gonflées de larmes heureuses battent. Si la vieille grand'mère était encore là pour voir cette soudaine réussite ! Cependant, comme il sait déjà douter du bonheur et qu'il s'est appris à vivre sans espérer, il croit bon d'insister :

— Oui, mais ce papier va attendre quinze jours au moins sur la table du secrétaire. Tandis qu'au *Chat Noir* il passe après-demain et je touche le soir même.

— Ne fais pas le jean-foutre. Du moment que je t'affirme qu'il paraîtra demain matin ! Et je te verserai les fonds à l'apéro.

Abscoc se reproche ses soupçons à l'égard de la destinée. Plus tard, il se rappellera cet instant dont la solennité ne lui apparaît pas alors sous son vrai jour, cet instant où il est entré de plein pied dans cette carrière, déjà ouverte, mais qu'il va illustrer, de manœuvre de lettres. Désormais il travaillera, jusque dans son âge mûr, dans les prisons ; il ne signera pas ses chaussons de lisière. Les œuvres qu'il écrira pour le compte des autres, de beaucoup d'autres, connaîtront immédiatement les forts tirages, les gros succès... Il lui faudra, à lui, trente ans de conversations éblouissantes et de papiers fantaisistes accumulés, pour arriver à imposer au public — avec toute sa modestie exquise et démodée — l'idée qu'il a de l'esprit et qu'il écrit, ce qui est rare aujourd'hui, en scrupuleux français. Deux générations vivront sur le fonds d'immortels à-peu-près — souvent pleins de vues humaines et profondes — qu'il a prêtés — sans reçu — à ses contemporains et à ses successeurs ; il aura la joie et l'amertume, sur la cin-

quantaine, de les voir défiler, quelques-uns encore pimpants, d'autres décrépits, accrochés aux maillots de toutes les revues et aux plumes de tous les chroniqueurs...

Abscoc, ce soir-là, entra au *Napolitain* avec du vent de gloire plein le cœur. Du large passage entre les deux pans de mur par où l'on accède à la salle de gauche, il ouvrit des bras fraternels à l'assemblée. Il tendait en avant son cou puissant,déjà imperceptilement bourrelé de graisse, en un geste, avec un regard (de myope) et un sourire qu'il accentuera au cours de sa vie et qui sembleront de plus en plus accueillir comme frère retrouvé et chéri le plus indifférent des étrangers. La fumée et l'odeur herbeuse de l'absinthe, bien que la salle communiquât par une large baie avec le corps du café, demeuraient violemment condensées dans ce salon à boire, comme pour indiquer qu'il était réservé à la littérature et qu'un dégustateur inconnu y était déplacé. Pourtant quelques-uns des luisants et rutilants rastas, dans leurs habits d'une élégance, réservée, en dehors d'eux, aux seuls maîtres d'hôtels qui encombraient la salle centrale, se risquaient à quelques tables du bas-côté du salon sacré, autour du comptoir. Ils contemplaient les maîtres des lettres contemporaines. On voyait des doigts pointés :

— Courtéline, mon ser... Menndès...

Dans ce brouillard olympique en effet, on percevait d'abord, au-dessus d'une cravate de soie blanche flottante, une tête de photographe évangélique qui émettait des tonitruements. C'était bien le père Mendès, qui avait adroitement partagé sa vie entre l'exaltation alcoolique et l'ivresse littéraire, de sorte que son siècle ne sut jamais exactement déterminer les heures où il était l'élu d'une muse lyrique et celle où il se trouvait la proie d'une déesse apéritive. Avec cela, généreux, enthousiaste, magnifique, sincère, inspiré, fervent, il vivait visière baissée et lance en arrêt, s'engageant toujours

bravement pour toute œuvre de passion et d'envolée, dernier romantique qui attendait à chaque livre et à chaque générale l'annonce de la résurrection, d'un 1830 assoupi. Il faisait retentir le Napolitain de ses affirmations péremptoires et trépidantes, coupées de vers hurlés, chantés ou bus, entraînant les jeunes derrière son débraillé comme à la traîne d'une chlamyde imaginaire, les jeunes déjà touchés, hélas ! par la baguette du scepticisme et qui portaient trop tôt sur leurs âmes nouvelles la tache de moisissure de l'arrivisme.

Mendès emplissait la salle de son autorité débordante, semant, du geste auguste du semeur, espoirs, promesses et protections. Il n'y avait guère que la voix en hautbois faussé de Lajeunesse qui pût mater le maître vaticinant le corps mou de l'auteur des *Nuits et des ennuis...* était terminé par ce qu'en terme domestique on nomme une « tête de loup ». Dans les crins de l'instrument, le monocle était pris comme un morceau de vitre cassée. La bouche un peu « nègre » aux grosses lèvres avancées en un perpétuel bougonnement, semblait devoir éructer des mots avec des postillons. Par prudence, avant toute attaque, on se rejetait en arrière. Il n'en sortait que des sons froids et aigus qui s'obstinaient à dominer le tumulte et, chose curieuse, y parvenaient, imposant, au milieu du bruit, des rosseries amusantes, parfois sans méchanceté et des observations toujours intelligentes ou pittoresques. Lajeunesse avait une façon très personnelle de s'affaler sur la banquette dont il occupait au moins trois places, façon qui mettait bien en valeur sa saleté congénitale — saleté purement physique, bien entendu — et dont il avait parfaitement conscience puisque, plus tard, dangereusement malade, il racontait qu'il mourait de ce que sa cousine l'avait forcé à se laver. Un mystère qu'on n'a jamais expliqué s'étalait sur sa figure poupine et glabre, éclairée de deux yeux comiquement furibards mais pénétrants. Comment pouvait-il arborer une

barbe toujours de trois jours, ni plus ni moins. L'avait-il stérilisée ?

Abscoc, serrant des mains, s'amincissant sur la pointe des pieds pour se glisser entre les tables, parvint sur le « cuir », et s'assit au bout de l'assemblée. Il ne tenait pas essentiellement à participer à l'échange d'esprit, de débinages et de vues personnelles qui s'opérait entre ces hommes de lettres qu'il aimait, admirait et redoutait par un secret instinct, mais plutôt à être installé à côté de Gertrude. Il méditait en effet de l'adjoindre à Chimène pour former la prochaine équipe préposée aux joies de sa chair. Quant aux bénéfices personnels et professionnels que chacun des membres du cénacle espérait retirer des autres, surtout des « arrivés », — introduction dans une rédaction, article placé dans un hebdomadaire, acte présenté dans un théâtre, manuscrit offert à un éditeur —ils ne l'intéressaient que médiocrement. Avec un pied au *Faublas*, c'est lui qui s'apprêtait à protéger — en bon garçon qu'il était — quelques camarades de talent et de déveine.

Gertrude, après s'être assurée qu'elle était l'invitée d'Abscoc, commanda un sandwich, « sans beurre et sans reproche », ajouta l'aspirant-amant qui connaissait ses goûts et qui s'autorisa aussitôt de cette générosité pour charger sa main droite de signifier à la belle fille l'admiration qu'il avait pour son corps. Ce bout de banc était propice à ses déclarations. Leur vis-à-vis n'était que Jarry — le père du père Ubu — déjà promis à l'hôpital où le médecin diagnostiqua fort justement qu'on le priverait des huit jours qui lui restaient à vivre si l'on diminuait sa ration quotidienne et considérable d'absinthe. Gouailleur et amer, il succombait sous la gloire de sa bouffonnerie qui étouffa le reste de son œuvre, car ce bohème fantasque travaillait, mais, incapable de vivre de sa plume, il oubliait sa misère dans l'alcool. On ne le voyait jamais en cet état de cuite zigzagante, héroïque

ou véhémente, qui révèle l'ivrogne encore incertain. Il traînait plutôt une hébétude, une demi-paralysie exprimée dans ses yeux fins et mélancoliques qui ne voyaient rien, au fond desquels ses rêves s'empêtraient de rictus, de désenchantement, d'un enduit de mort et de néant. Il avait pris le genre de porter des souliers troués, fendus où pointaient ses orteils, et de s'affubler de vêtements percés, élimés, luisants dans lesquels il flottait comme un clown. Il avait supprimé, bien avant les jeunes gens des sectes à la mode, le chapeau.

Il lui vint tout à coup l'inspiration, idée d'ivrogne, d'émettre quelques réflexions incohérentes à prétentions mathématico-philosophiques. Il entreprit Gertrude, retenue par les dernières bouchées de son sandwich et intéressée, par ce qui se passait sous la table, sur les possibilités d'un monde à quatre dimensions.

— Quatre dimensions très honorables, repartit Abscoc encore plein de respect pour les récompenses sorboniennes dont il avait été privé.

Jarry demeura complètement insensible au charme de cet à-peu-près.

Henry de Césario, ému lui-même par le récit qu'il venait de faire, pour la centième fois, d'un roman balzacien qu'il ne commençait jamais d'écrire, avait commandé une nouvelle tournée — à porter à son compte déjà chargé — pour célébrer la prochaine mise en chantier de son œuvre. Il eût été d'ailleurs parfaitement capable de donner un beau livre. Il avait déjà fait ses preuves et publié des récits historiques pleins de fougue, de pittoresque et de grande allure. Mais, quelque paradoxal que cela puisse paraître, sa paresse était liée à l'ardeur de son sang. Son besoin d'action paralysait sa plume.

Le garçon rechargeait copieusement les verres des deux écoles : l'école des Pernod et celle des Amers Picon.

C'était une singulière âme qui agitait ce corps rude, taillé à la hache, et cette figure de bon chien renfrogné

de Césario. Il y avait un monde en lui, des finasseries paysannes et des naïvetés provinciales, de la vulgarité et de la race, l'illusionisme de Tartarin et la générosité de Don Quichotte, le tout amalgamé, fondu par la circonstance qui dominait sa vie et dans le trait saillant de son caractère : par son impécuniosité et dans sa bravoure. Le manque d'argent, il l'oubliait assez vite à la première absinthe, car, bien qu'il eût la prétention de boire comme un Suisse, c'est-à-dire intrépidement, il fallait peu d'alcool pour l'exalter, le ravir aux soucis de sa pauvreté et lui faire concevoir les plus épiques aventures. Romantique, il l'était jusqu'aux moelles. Peut-être n'aimait-il pas beaucoup le Pernod... mais Musset en buvait... Surtout, il semblait sortir tout vivant d'un roman de Dumas et son rêve de mousquetaire avait à ce point façonné ses manières qu'en le rencontrant, on cherchait naturellement une épée à son côté et des plumes à son feutre. Sa fougue particulière et dédaigneuse de la chronologie, qui faisait hardiment trinquer d'Artagnan avec lord Byron, éclatait en bombe dans notre moderne société et son gasconisme fervent au milieu du scepticisme parisien. Dans son désespoir de ne pouvoir plus s'aligner, sous la casaque de M. de Tréville, avec les gens du Cardinal ou aller chercher en Angleterre les ferrets de la reine, il jetait son gant à tout le monde à tort et à travers, superbement, avec un courage d'autant plus admirable qu'à chacun de ses nombreux duels il était invariablement blessé. Il était magnifique de jeunesse ardente et sa foi s'exaltait devant toutes les veuleries. Il affrontait la vie, brave comme une épée et criant comme un sourd. Au café, il hurlait ses opinions politiques et ses impressions à propos de la tête des gens, insoucieux de sa complète ignorance de l'escrime et de son corps couturé de blessures reçues sur le terrain. Au reste, la myopie de ce duelliste enragé l'empêchait de distinguer la pointe de la coquille d'une épée, le canon de la crosse d'un pistolet.

Maladroit aussi, il s'était un jour coupé gravement la langue en montrant à un ami la théorie de l'uppercut. Myope et maladroit, il fallait qu'il fût d'une incroyable intrépidité pour être en outre aussi provocant. Cinq semaines avant la soirée que nous racontons ici, au café, il avait entendu trois officiers étrangers qui parlaient légèrement de leur séjour dans la capitale de la France (1).

— Nous emportons un bien mauvais souvenir des Parisiennes, affirma celui qui se trouvait à côté de Césario.

— Emportez donc ceci avec, avait ajouté le bouillant mousquetaire en lui allongeant une gifle de premier choix.

Ses amis s'efforcèrent en vain de lui démontrer que les lois de l'honneur ne l'obligeaient en aucune façon à accepter de se battre au sabre, arme qu'avait choisie son adversaire. Il ne voulut pas entendre raison.

— Monsieur est l'hôte de la France, je dois accepter ses conditions. D'ailleurs, comme je ne connais pas plus l'épée que le sabre...

Sur le terrain, il empoigna la latte comme une « affaire » qu'il voyait pour la première fois. Se servant de ce dangereux instrument à la manière d'un tue-mouche, il avait immédiatement d'un terrible moulinet rudement entamé le cuir de son adversaire.

Il s'en revint indemne vers ses amis, en hurlant, suivant son habitude :

— Qui donc prétend que je suis toujours blessé sur le terrain ?...

Il dit et, d'un geste théâtral et magnifique, il se planta l'arme redoutable dans le pied...

Sa blessure, en voie de guérison, ne l'empêchait pas de mener vivement Chalapouse, un de ses compatriotes

(1) L'aventure que nous racontons ici pour qu'on se fasse une juste idée de la figure curieuse de Césario a vivement frappé la génération à laquelle appartient Guinoiseau. Dans les délicieuses *Facéties de M. Radinois*, qu'a publiées Curnonsky, le charmant quinquagénaire rapporte une aventure semblable et nous avons largement puisé dans son récit.

méridional qui osait lui disputer timidement, et avec un accent dont il n'était pas responsable, la gloire d'être du Midi...

En réalité, il l'asticotait surtout pour briller aux yeux d'Eva et de Bébé Pouce qui s'étaient réfugiées de ce côté de la tablée. Comme Blanche la Rousse, comme Anna, comme Rose Curé, comme Didi, Eva et Bébé appartenaient à la communauté. Il surgissait bien dans la bande, de temps en temps, des béguins exceptionnels mais qui ne duraient jamais longtemps ; ils n'empêchaient en aucune façon, la rupture une fois consommée, les divorcés de se rencontrer aux soirées du *Napo*. Il y avait aussi, parfois, des crises sentimentales plus profondes ; mais, en règle générale, ces dames qui pour rien au monde n'auraient trompé avec des étrangers ou des profanes les membres de ce cercle libre — sauf riches occasions naturellement — étaient à la disposition de celui qui se trouvait libre et en fonds pour l'emmener dîner. Il s'était ainsi établi une sorte de roulement de couchage parfaitement régulier. Pourtant les ambitieuses accordaient quelques politesses supplémentaires aux jeunes qu'elles jugeaient susceptibles de placer un jour ou l'autre trois actes dans un théâtre du boulevard ou une revue dans quelque music-hall : espoir de happer un bout de rôle et de débuter sous ses auspices. Césario, quand il découvrait dans une nouvelle recrue quelque prétention dramatique en même temps que des charmes qui l'émouvaient, ne manquait pas de pointer la conversation sur le drame qu'il méditait depuis cinq ans et pour lequel, affirmait-il, il cherchait une ingénue.

Plusieurs de ces jeunes femmes prenaient ainsi avec les uns et les autres des assurances pour l'avenir dont bien peu furent réglées à échéance. Quant aux « arrivés », à ceux qui auraient pu payer comptant, ils étaient, au grand regret des cabotines en expectative, pourvus ailleurs et ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils consen-

taient à aimer hors du monde ou du demi-monde plus huppé qui convenait mieux à leur situation assise.

Ce communisme sentimental procédait, tout autant que de la facilité des habituées qui s'y prêtaient, du désir de ces jeunes gens d'afficher le scepticisme de l'époque et de l'appliquer à l'objet qui semblait le mieux lui échapper : l'amour. Ils en étaient quittes pour avoir, en secret, à côté de ces relations publiques et intermittentes, une aventure plus discrète où placer avec constance leur cœur et satisfaire leur appétit de possession. Cependant, Césario ne parvenait pas toujours à supporter d'une âme détachée les succès de Tanik Stevaneck, le beau journaliste balkanique dont le regard profond attirait le gibier et l'engluait ensuite à la pommade de ses cheveux noirs, aux roulements de son accent transatlantique et aux fonds dont il disposait avec irrégularité et suivant la générosité de son journal ou de ses amis.

Tinan, le doux et tristement ironique Tinan, souffrait parfois, lui aussi, des succès de ce rival exotique. Déjà marqué par la mort, il eût voulu embrasser et embraser toutes celles qui dispensaient ce que ses vingt ans considéraient comme l'essentiel de la vie. Il lui semblait que tout possesseur d'une femme lui volait la possibilité d'arracher à un cœur, pour lui perdu, quelqu'un de ces traits légers dont il esquissait ses Aimiennes. Son vaste chapeau gris en arrière, il fixait le couple de ses yeux las, chargés des ombres de tous les abus et au fond desquels une moquerie légère était submergée sous des flots de jeunesse artificielle et amère. Sa bouche, toujours entr'ouverte paraissait offrir un peu d'espace aux battements de son cœur déjà usé et que rythmait l'angoisse de ses doigts malsains et fragiles. Ce soir-là, avec son apéritif, de Tinan mangeait des fraises et, des yeux, une belle fille des environs de Pau lancée depuis deux ans dans la noce parisienne. Il s'était mis tout à coup à l'aimer et à la désirer passionnément. Il lui eût suffi de le lui faire

comprendre à sept heures pour dîner avec elle trois quarts d'heure plus tard — ayant reçu toute satisfaction. Or, avec son émouvante et funeste faculté de se torturer lui-même, il la contemplait de ses yeux virginaux, à travers un brouillard de décence et de respect dans lequel la douzaine d'amants de la demoiselle ne s'étaient jamais égarés. Et une fois de plus, il trompait sa grande passion en versant sur ses fraises l'éther d'une gourde d'argent qu'il portait dans la poche de son veston.

Quand Guinoiseau remarquait que Césario prenait du champ pour charger contre quelque nouvelle union provisoire, que de Tinan semblait aller chercher en lui de nouvelles et mélancoliques raisons de souffrir, ayant le goût de la conciliation, du bienfait et de faire sourire les femmes, il intervenait et, avec cette bonne et innocente sournoiserie qui sait détourner les hommes de leurs pires instincts, il lançait quelque considération judicieuse, coupant tous les effets des autres et concentrant sur lui les beaux yeux qui se préparaient à consentir ailleurs. Il ôtait de ses lèvres sa cigarette mâchonnée, avalait les brins de tabac, dégustait une gorgée de vieux Pernod, faisait semblant de s'absorber dans la béatitude et ajoutait de sa voix un peu monotone, mais musicale :

— Je reconnais la divinité de Notre Seigneur à ce qu'il a dit à ses disciples : « Je vous laisse le miel et je garde l'absinthe. »

Et à ces mots positifs et qui amusaient, l'amour immanent et imminent s'enfuyait à tire d'aile : De Tinan se souvenait qu'il avait devant lui un verre plein d'un de ces paradis artificiels dont il épuisait les mortelles vertus ; Césario, suivant son humeur, se dégonflait en plaisanteries à l'endroit du Nouveau Testament ou au contraire reniait l'amitié d'un homme qui se permettait de telles facéties à son endroit. Guinoiseau, lui aussi, se défendait en cette controverse théologique suivant des dispositions éminemment changeantes. Il n'était pas encore à jour

sur le dogme ni sur sa foi. Ce n'est que plus tard qu'il devait s'installer dans cet athéisme clérical qui lui inspira les plus horribles blasphèmes, qui le porta à soutenir qu'il ne reconnaissait la main de Dieu que dans les malheurs, ennuis et contrariétés dont il fut accablé, tout en n'admettant pas qu'on contestât devant lui la présence réelle dans l'Eucharistie. Au moment de sa maturité, sa conception métaphysique sera fixée et il entreverra le châtiment d'une vie trop édoniste dans la résurrection sur une planète où il n'aura ni estomac ni... Mais nous n'en sommes pas encore à cette période de son existence.

Pour le moment, il est huit heures du soir, il est plongé dans la fumée du *Napo,* dans le bruit de cette tablée orageuse et véhémente, dans la senteur de la salle faite de tabac, d'alcool, de poudre de riz, de corps en sueur et de dessous trop souvent douteux.

Depuis un instant, la voix de Courteline montait, impérieuse et enrouée, dans la rumeur des altercations, des discussions, des interpellations, des soucoupes heurtées et des verres cognés. Il racontait, au milieu d'appels impératifs et apéritifs aux garçons, les péripéties d'un récent voyage en Hollande avec une saveur et des trouvailles dont les buveurs étaient hors d'état de comprendre la profondeur comique. Son visage génial, empreint d'un mépris mélancolique et d'une misanthropie furieuse, sa tête rude sortaient d'un col trop large et comme fait pour un goître. Le géant moliéresque s'ennuyait au fond parmi les journalistes et les hommes de lettres, préférant à ce cénacle à prétentions littéraires son café paisible et sa manille avec les petites gens de son voisinage. Au moins là-bas à chacun de ses partenaires il empruntait un brin de chair pour faire vivre son immortel Boubouroche.

Seul Dégland l'intéressait par ses allures de sous-off en disponibilité, éternellement à la recherche du paradis à gros numéro et qui portait avec fierté cette « curieuse

tête de cochon malade » que les deux cavaliers du *Train de 8 h. 47* devaient voir bientôt surgir entre les volets dudit paradis trouvé.

Abscoc eut envie d'annoncer à ceux que sa voix pouvait atteindre dans ce hourvari son entrée au *Faublas*. Puis il préféra leur ménager la surprise que leur ferait demain l'apparition de son papier. D'ailleurs parmi les bâtons-rompus de ces bruyants entretiens, deux discussions centrales s'esquissaient autour de lui qui accaparaient les attentions. A droite, deux forts partis s'affrontaient à propos des lois laïques. A gauche, des Kantiens accablaient des partisans attardés de Maine de Biran. L'aigre et verte déesse de la discorde planait sur cette assemblée de buveurs dont les convictions véhémentes et agressives pouvaient se mesurer au nombre des soucoupes entassées devant chacun d'eux. Abscoc, qui aimait la concorde, jugea qu'il était temps d'intervenir et de dissoudre dans le sourire l'homérisme latent. A droite, il lança cette simple formule :

— L'alcool laïque et obligatoire !

Et à gauche ce nouveau fondement de la morale :

— L'apéritif catégorique !

Exaltés dans leurs goûts les plus sacrés, les adversaires qui allaient s'affronter éclatèrent de rire et de ravissement.

L'heure du dîner était plus que passée. Certains, ceux qui habitaient très loin, comme Courteline, les bohèmes-amateurs qui avaient leur couvert assuré à quelque table cossue où, pour le conserver, ils étaient tenus à une relative exactitude étaient partis depuis longtemps. Le gros de la troupe ne bougeait pas. Les uns restaient cloués là, hésitant à quitter l'illusion du luxe que leur offrait le grand café pour l'improbable gargote à trente sous. D'autres étaient suffisamment rassasiés par l'alcool. D'autres encore prolongeaient la séance parce qu'à cette heure les femmes arrivaient plus nombreuses et plus faciles, espé-

rant leur pain pas toujours quotidien. D'autres s'obstinaient parce qu'ils n'avaient pas encore arraché le mot d'introduction désiré sur une carte influente ou glissé à Mendès le papier urgent. D'autres enfin s'attardaient mélancoliquement parce que personne ne les avait encore invités.

Quelques-uns avaient tout simplement la flemme.

CHAPITRE III

DÉJA POSSESSEUR DE DEUX NOMS, GUINOISEAU ÉCRIT SOUS UN TROISIÈME. CETTE NOUVELLE PERSONNALITÉ LITTÉRAIRE VA JOUER UN ROLE IMPORTANT DANS SA VIE. IL REÇOIT CHIMÈNE KILUDI DANS SES BRAS ET QUELQUES AMIS DANS SON CABINET. PAR LES CATACOMBES, IL LES CONDUIT A LA « COTE D'OR ».

Dès l'aube (1), Abscoc se jeta sur le *Faublas* qui l'attendait à côté d'un chocolat et d'un œuf à la coque. O ivresse! ô gloire! ô fortune: *Du rôle de la Chaussette* s'étalait en première page! Il entrevit des caisses éventrées et ruisselantes d'or, de pierreries... ou plus exactement la possibilité de se commander des vêtements neufs « son complet, comme il disait, escapant du fondement et les revers de son smoking n'étant plus que l'image des siens ». Il relut sa prose avec ravissement, imprudence dont les fautes typographiques et les triturations des secrétaires de rédaction le corrigèrent par la suite. Il lut jusqu'au bout, retrouvant dans l'émotion et l'allégresse ses intentions, ses recherches de style, ces à-peu-près. Il songeait

(1) Pour la commodité du récit, nous avons dû adopter la division du temps qu'Abscoc a créée pour son usage personnel. Les mathématiciens qui seraient tentés d'établir, au moyen de la différentielle et de l'intégrale, l'équivalence des heures guinoisiennes et des heures vulgaires, trouveront une clé dans ce quatrain qu'un grand écrivain, Pierre Louys, dit-on, adressa à l'ironiste :

> O cher Guinoiseau, tu te leurres...
> De Montmartre au quartier latin
> L'aurore se lève à quatre heures,
> Mais à quatre heures du matin.

en dégustant ligne à ligne que trois cent mille lecteurs avaient, ce matin, savouré sa chronique et que, à l'heure qu'il était, ils répétaient le nom d'Abscoc en se congratulant qu'un jeune soit né à la littérature. Il lut — et tout à coup, demeura figé, une mouillette à ses doigts levés : l'article était signé Cramlott. Son teint en quelques secondes se mit en harmonie avec le jaune de son œuf, le rouge de son canapé Louis-Philippe, le vert de sa bouteille d'absinthe plongée en pleine lumière, pour se fixer définitivement dans les nuances du demi-culottage de sa pipe en terre. Il sauta sur un pneu et sur sa plume :

Mon vieux Cramlott,

As-tu vu ?... As-tu vu ce que des typographes peuvent faire !... Mais c'est à se briser la tête contre un mur ou à entrer dans les douanes ! La renommée, la gloire, la popularité... tout fout le camp !.. reste la galette, j'espère. Pauvre vieux, je vois d'ici ton chagrin de cette erreur ! Ne t'en fais pas, puisque la gloire, en somme, n'a fait que remettre son rendez-vous à la semaine prochaine d'après ce que tu m'as dit. Engueule-les pour le principe et apporte les fonds.

Tout tatoué, ton Abscoc quand même.

Le sang de Guinoiseau reprit d'autant plus vite sa circulation normale que l'ironiste, nous l'avons déjà dit, s'était dès longtemps habitué à attendre de la vie le pire, et la vie ne l'avait généralement pas déçu.

Le cours de ses pensées fut d'ailleurs immédiatement détourné vers d'autres événements par un violent coup de sonnette.

Chimène Kiludi était devant lui : l'écrivain la devina aisément presque nue sous son charmant taffetas écossais. Un cou adorable, souple comme un tronc de jeune plante, sortait d'un décolletage assez hardi. Quand, enfoncée dans le divan, elle se fut débarrassée de sa capeline couleur chaume où cascadaient des roses, un ébouriffement de cheveux blonds put faire croire que le ciel venait soudain de décerner une auréole à une nouvelle sainte à nez retroussé et à bouche d'amour.

De vingt à quarante ans, on regarde les femmes de la tête aux pieds. Ce n'est que de quarante à soixante qu'on les examine des pieds à la tête. Aussi Guinoiseau n'aperçut-il qu'à une seconde inspection ce détail, auquel dès maintenant il attachait pourtant une importance considérable : Chimène Kiludi avait mis des chaussettes !

Comme quelques jours auparavant il lui avait fait part du goût qu'il avait pour cette tenue, il interpréta immédiatement cette attention comme un consentement. Il vint s'étendre auprès d'elle et sans qu'il y eût préliminaires ni convention verbale, il la posséda !...

En redonnant du bouffant au taffetas froissé — qui, comme l'avait prévu Abscoc, constituait à lui seul la robe et les dessous — Chimène émit cette simple remarque :

— Tu aurais pu au moins te mettre auparavant d'accord avec moi !

— Nous aurons tout le temps de discuter les termes de cet accord, car la mère des heures n'est pas morte et elle s'occupe en ce moment avec son époux à en concevoir un certain nombre qui nous sont destinées. Ne te donne d'ailleurs pas tant de mal pour arranger ta robe, je t'affirme que c'est prématuré...

C'est ainsi que commença cette liaison qui joua un rôle dans la vie sentimentale de Guinoiseau. Homme à femmes, il le fut incontestablement celui qui pourra, au moment où la sensualité consentira enfin à lui laisser la paix et à le délivrer de ses exigences, de ses appels, de ses tempêtes, aligner au tableau, à côté d'un nombre respectable de femmes obscures — presque toutes blondes — des étoiles de théâtre comme Eve Lauternier, Gaby Ciel, Lydia Ditteville et autres célébrités de la Troisième République. Mais il fut homme à femmes comme il fut le reste... à sa manière. Ses amours furent des conquêtes de l'esprit. Les femmes couchaient avec lui parce qu'il était beau gars,mais surtout parce qu'il les amusait. Entre toutes, Chimène conserva toujours un coin d'élection dans

son cœur. Peut-être même, plus tard, était-ce en elle qu'il incarnait le plus volontiers sa jeunesse.

Puisque nous en sommes à la vie amoureuse de Guinoiseau, remarquons, sans attendre, que les deux étapes qui la jalonnent, et bien qu'elles soient semées d'aventures très diverses, sont dominées chacune par une remarquable unité : Jusqu'à trente-cinq ans Guinoiseau est aimé pour lui-même, c'est-à-dire avec l'aide de subsides, naturellement, mais surtout pour ce qu'il apporte de distraction sur un terrain que les autres encombrent des idées d'éternité, d'exclusivité, d'avenir, et cultivent à coups de scènes, de serments et de reproches. Si dans les lettres la réputation de son pseudonyme, avec l'aventure que nous contons ci-dessus, se perd provisoirement dans l'anonymat, sa renommée d'amoureux jovial, et, il faut bien le dire, de beau gars bien taillé, par contre, lui est bien personnelle. Evidemment il pique la curiosité des femmes en créant autour de lui une légende d'orgies et de débauches et en se vantant de raffinements qui restent dans le domaine de l'imagination. Il s'entoure dès cette époque d'une auréole de perversité, perversité qui, en fin de compte, quand on va au fond des choses, peut le disputer en innocence aux pauvres exploits réels du cérébral Marquis de Sade. Son néronisme est le rêve des douze Césars vécu par un habitué du café Gasnault. Il convient pourtant de reconnaître que son classicisme sensuel est rehaussé par la maîtrise qu'il a acquise en la pratique de subterfuges destinés ,dans sa pensée prévoyante, à lui assurer— et à assurer aux autres — des joies complémentaires jusqu'au seuil de la vieillesse.

A partir de trente-cinq ans, Guinoiseau qui a continué à aimer les jeunes femmes, qui même les aime de plus en plus jeunes, ne peut plus prétendre remuer en elles les mêmes enthousiasmes. Il s'est arrondi, épaissi, empâté, déplumé, seule la jambe est demeurée d'un galbe parfait.

Cette transformation physique coïncide avec un amoindrissement définitif de ses autres et plus matériels moyens de séduction : il est ruiné. Mais à ce moment-là, Abscoc a conquis dans le monde des théâtres et des music-halls une notoriété incontestée. Il est critique non redouté, mais écouté. On ne peut pas dire qu'il règne sur cet empire, car ce royaliste est incapable de régner n'importe où et sur n'importe quoi, mais il y exerce une influence. Dans ses bras tombent un certain nombre de femmes qui secrètement, car sa loyauté n'eût point admis ce marché, comptent sur sa reconnaissance pour aborder la scène et, plus tard encore, pour trouver l'occasion de faire valoir leurs vertus photogéniques. A ce contingent déjà sérieux s'ajoutent celles qui sont attirées par sa bonté inépuisable et qui a fait ses preuves, ou qui sont séduites, comme à l'aurore de sa vie, par l'idée de ne jamais s'ennuyer avec lui et de dîner toujours convenablement. Quelques profondes calculatrices enfin, spéculant sur la légende à laquelle nous faisons plus haut allusion, et qu'il a inlassablement nourrie, escomptent qu'une petite liaison notoire avec Abscoc les classera définitivement parmi les femmes d'expérience capables de retenir l'attention des indigènes et des voyageurs fortunés en quête de plaisirs complets et prétendus parisiens.

Au long de cette seconde étape Abscoc disposera donc encore d'un choix important d'amours agréables. Son goût se précisera et l'inclinera décidément vers les corps robustes et solides, les mollets, les poitrines et les fesses hautes, vers la femme des faubourgs en somme, même — surtout — quand elle aura un nez en pied de marmite, des yeux faits mais ardents et un menton un peu bestial. Ce n'est pas sans de fortes raisons, tirées de l'observation objective des sujets, qu'il englobera chacune des maîtresses de cette époque, comme nous le verrons plus tard, sous l'appellation générale — et générique — de « cochons blonds » en se contentant, vieux reste de monarchisme,

de les désigner par un numéro ajouté après ce nom et cet adjectif (ou, si l'on veut, après ces deux adjectifs). Chacune des étapes de sa route est dominée, avons-nous dit, par des conceptions d'une remarquable unité : Abscoc ayant banni de ses relations toute idée passionnelle, ses liaisons, dans la première comme dans la seconde période, ont toujours présenté l'image d'une calme harmonie sans tempête ni violence, nous dirons presque sans mensonges, égales et paisibles dans leur début, leur développement et leur conclusion. Abscoc, qui a eu trois cents amies, n'a jamais eu une « rupture » — au sens classique du mot. Il apporte dans la séparation cet esprit de douceur, d'indolence, de faiblesse dont il a empreint la liaison elle-même. Quand il songe à assurer à la demoiselle élue une succession, lui et elle s'éloignent, mais ne se quittent pas. Ainsi un navigateur, pris dans le courant, voit la terre fortunée devenir de plus en plus lointaine sans qu'il ait hissé une voile ou donné un coup d'aviron. La faculté qu'il laisse à presque toutes ses amies de le tromper est pour beaucoup dans ces aimables et sereins dénouements.

La vie sentimentale d'Abscoc est donc singulièrement bienheureuse.

. . . .

MARCEL ROUFF.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Florilège des Poèmes Song (960-1277 après J.-C.), traduit du chinois par George Soulié de Morant (Plon). — Hector Talvart : *Nouvelles Conjectures* (Editions du Siècle). — Frédéric Lefèvre : *Une heure avec...* (Edition de la Nouvelle Revue Française). — Albert Thibaudet : *Les Princes Lorrains* (Les Cahiers verts, Grasset). — Raymond Poincaré : *Ernest Renan* (Les Amis d'Edouard).

Ce **Florilège des Poèmes Song** (960-1277 après J.-C.) que vient de traduire M. George Soulié de Morant, nous montre quelle subtile perfection la poésie chinoise avait atteinte à cette époque. Alors que nos poètes balbutiaient encore des vers aux images imprécises, les poètes chinois savaient noter toutes les nuances des paysages et y accrocher les plus subtils symboles. Ce recueil sera une révélation pour les lettrés français qui ne connaissent de cette poésie de la dynastie Song que les quelques quatrains de Souche et six chants de la poétesse Li Tsring-tchao, traduits par Judith Gautier dans son *Livre de Jade*. Le fait est curieux, écrit M. G. de Morand, car ces chefs-d'œuvre sont considérés en Chine comme aussi parfaits que les poèmes des Trang (620 907 après J. C.) qui ont, jusqu'ici, tenté les traducteurs.

Mais ce qui est plus curieux encore, c'est que ces poètes de la dynastie Song ont découvert, bien des siècles avant nous, le *vers libéré* et le *vers libre*. Ce qui fera comprendre peut-être aux obstinés néo-classiques, qu'il y a un déterminisme fatal dans l'évolution des littératures : les poètes Song ont chanté surtout d'après un « nouveau mode, inventé vers le neuvième ou le dixième siècle, le *tsre*, en vers irréguliers, de longueurs et de nombres variables, mais soumis cependant à des règles assez strictes de mètre, rythme, rime et images parallèles ». Que cette leçon, que cet exemple aussi nous fasse réfléchir : il doit encore

y avoir des règles dans l'irrégularité, et c'est peut-être cette réglementation dans la fantaisie qui a manqué jusqu'ici à notre vers libre. Apprenons aussi, par cette lointaine évolution de la poésie chinoise, que les métamorphoses de l'expression poétique se réalisent lentement et que les poètes, malgré leur génie, sont emportés, brins de paille aux cassures d'or, par le courant de la vie. Aucun poète jamais n'inventa une formule poétique : ce sont les formules, déterminées par l'évolution de la sensibilité et de la race, qui s'imposent aux poètes nouveaux. Les grands poètes sont ceux qui obéissent le plus instinctivement à ce déterminisme, à cette fatalité des races et des siècles.

On trouverait encore dans cette poésie de la dynastie Song (qui avait atteint, nous dit M. Soulié de Morant, un degré à peine concevable de culture et de raffinement artistique) — une sorte de prémonition de nos plus modernes graphies poétiques. Ces idéogrammes chinois « où l'œil exercé reconnaît le dessin stylisé de l'objet et toute la composition du tableau » font un peu songer aux *Calligrammes* d'Apollinaire, qui signifient peut-être la tentative de concrétiser les images poétiques et d'échapper à l'écriture purement phonétique. Les Chinois placent en haut des poèmes, au début des vers, nous dit M. de Morant, les signes de ce qui est élevé, ciel, astres, oiseaux, et en bas, à la fin des vers, tout ce qui est lourd, eau, maisons, chevaux, etc. Il y aurait dans cette méthode, si quelques poètes français l'adoptaient, une manière de redonner aux mots usés une forme, une couleur et un parfum.

Je ne puis que conseiller de lire ces poèmes chinois si miraculeusement traduits par M. Soulié de Morant : ils ne chantent ni la femme ni l'amour ; ce qu'ils expriment le plus profondément, c'est la tristesse de la solitude et de la vieillesse dans l'éternelle jeunesse de la nature. Une philosophie se dégage de cette poésie : jouir de l'instant heureux et douloureux et noter esthétiquement les lumières et les ombres du paysage : *Nuit de Printemps* :

Les moindres instants d'une nuit de printemps (chante Sou-Che, le plus grand poète de la dynastie) valent plus de mille pièces d'or.

Les fleurs ont un parfum si pur ! La lune projette des ombres si noires !

Sur le haut pavillon, les chants et les flûtes ont des sons si légers, si légers...

Et, dans le jardin, l'escarpolette retombe dans une nuit si profonde, si profonde.

Mais il faut lire aussi les notes du traducteur qui expliquent l'opposition ou la symétrie des images entre le 2e et le 4e vers. Le parfum des fleurs est rappelé par le mot jardin au 4e vers, et par les parfums des femmes dans l'escarpolette. Les « ombres de la lune » sont aussi noires que la nuit profonde où retombe l'escarpolette après s'être élevée dans le clair de lune, au-dessus des arbustes. Ce petit poème n'a-t-il pas quelque chose de verlainien, et cette discrétion du désir, du regret, cette obsession du parfum des fleurs et des femmes? Il y a là quelque chose d'insaisissable. Mais la Chine du XIIe siècle eut aussi des poétesses célèbres, qui exprimèrent, comme les nôtres, le fléchissement de leur âme sous l'accablement des émotions : *Réveil*.

Je me suis levée, chantait Tchou Chou-Tchenn, irritée d'avoir à étaler encore la rougeur de mes fards.
Et j'ai pris avec colère le miroir qui réfléchit mon visage maladif,
Ma taille amaigrie témoigne de mes vains désespoirs.
Mes larmes constantes ne sont que le débordement de mes sentiments de solitude.
Paresseusement appuyée sur ma toilette, je lisse mes noirs sourcils,
Et je laisse mes deux nattes pendre dans la vapeur de l'eau bouillante.
Ma suivante, qui ne peut savoir mes pensées,
Ose prendre une touffe de prunier pour la planter dans mes cheveux!

(Les fleurs de prunier sont un symbole de l'amour.)

En vérité, cette poésie si lointaine, dans le temps et dans l'espace, est toute proche de notre sensibilité.

§

Dans ses **Nouvelles Conjectures**, M. Hector Talvart affirme la maîtrise de ses dissociations d'idées. Son ambition, dans ce second volume comme dans le premier, est, ainsi qu'il l'avoue lui-même, de s'élever à « l'art nécessaire de l'intelligence ». Les idées prises comme matière de cet art, écrit-il avec noblesse, et « concourant à produire de belles œuvres dans la mesure où l'ouvrier porte en soi la force de charité et l'amour qui y disposent et les permettent, quelle ambition et quels risques ! »

Ce qui lui paraît importer plus que toute chose pour les écrivains, c'est d'abord « de ramener à la curiosité des idées les es-

prits qu'en détournent l'indifférence, la paresse et aussi les objectifs dérivés d'elle ». Mais cet art de l'intelligence, « cette ambition de faire que les idées composent un attrayant tableau ne serviraient de rien si le goût ne devait pas venir à qui s'en émeut, de se mieux observer pour se mieux définir et sinon se mieux connaître, du moins se voir plus nettement agir ». Il y a là en quelques lignes une parfaite méthode de connaissance et de culture personnelle. Mais, et c'est encore au jeune philosophe que j'emprunte le précepte, qu'il se défie, celui qui attend des livres plus d'enseignements que ne donne la vie. Oui « qu'il prenne garde, celui qui aime plus les livres que la vie, qu'ils ne lui paraissent à la longue mieux faits qu'elle et plus vrai qu'elle n'est ». N'ouvrir les livres que pour y découvrir l'homme qui les a composés et s'instruire et se fortifier « par l'humanité propre qu'il a fait luire aux mots qu'il y a dits ». C'est soi-même qu'il faut chercher et trouver dans les livres. Mais la plupart des lecteurs necherchent qu'une coquille agréable où loger leur faiblesse et leur impersonnalité. N'y a-t-il pas aussi des petits écrivains qui ressemblent aux bernards l'hermite et se logent confortablement dans la somptueuse coquille d'un écrivain de génie ? Ils croient s'être enfin trouvés eux-mêmes parce qu'ils ont adopté la pensée d'un homme. Mais, en somme, si on exigeait de tous les écrivains qu'ils aient des idées personnelles sur la vie, quels sont les écrivains qui seraient dignes de ce nom ? Deux ou trois par siècle, peut-être. D'ailleurs, il n'y a, en réalité pas d'idées personnelles, il n'y a que des idées humaines, et ces idées peuvent germer et pousser à la fois dans divers cerveaux. C'est la sensibilité d'une nuance personnelle qui colore les idées et leur donne ce style particulier qui est comme le geste d'une main et l'intonation d'une voix. « La perfection, écrit M. H. Talvart, c'est de ne pouvoir jamais séparer le style d'une pensée, la manière d'écrire de la façon de concevoir, la tournure verbale de l'expression naturelle de sentir les idées et de les assembler. » Mais la plupart des hommes — et les écrivains ne sont qu'une exagération de l'homme — sont incapables de dissocier leur sincérité de leur bovarysme : ce sont des acteurs qui jouent les sentiments, les idées, les joies et les douleurs, et ne paraissent jamais aussi parfaitement eux-mêmes que lorsqu'ils se suggestionnent les sentiments ou les idées des autres. Souvent le public lui-même, par une admiration

gonflée d'incompréhension exaltée, impose à l'écrivain une personnalité mensongère. Les exemples seraient nombreux de ces écrivains qui acceptent ce mensonge, et dont la sensibilité secrète automatiquement sa salive sur cette nacre vulgaire pour en former une belle fausse perle japonaise. Qui pourrait dire ce qu'eût été l'œuvre d'un Bourget et d'un Barrès s'ils avaient su rejeter de leur coquille cette nacre vulgaire de l'admiration unanime. Les bibliothèques sont de bien décevantes cités : on y cherche des hommes ; on n'y trouve que des écrivains.

§

C'est encore à M. Hector Talvart que j'emprunterai ce jugement sur le livre de M. Frédéric Lefèvre : **Une heure avec...** : « Vous avez, lui dit-il, renouvelé ainsi une forme de la critique en forçant les auteurs à apparaître dans ce qui les constitue vivants et durables, par eux-mêmes et voire en dépit d'eux-mêmes ». Et voici une jolie image : M. Talvart compare Frédéric Lefèvre à un sourcier qui « promène ses interrogations » au-dessus de l'âme des écrivains, y cherchant la source vive et sincère. Mais, et c'est ce qu'il faut noter, il y a une direction dans ces enquêtes critiques, et il y a du magicien dans le sourcier qui sait parfois extraire, sous les feuilles mortes des sensibilités, la fraîcheur insoupçonnée d'une source engloutie. Mais j'espère aussi qu'au cours de ses visites, M. Frédéric Lefèvre a pris des notes secrètes qu'il publiera plus tard : documents sur le bovarysme intérieur et extérieur des écrivains modernes.

§

Les Princes Lorrains, de M. Albert Thibaudet, ce sont : M. Raymond Poincaré — (qui vient de nous donner, aux *Amis d'Edouard*, un **Ernest Renan**, d'une belle lucidité de pensée et de style. M. Poincaré clarifie tous les sujets qu'il traite et il nous apporte ici sa lumière sur l'âme politique et philosophique de Renan) ; — et Maurice Barrès : « Ce fut un esprit juste, écrit M. Thibaudet. Mais « cet esprit juste, qui était un esprit de frontière, avait ses frontières, et plus précisément, se voulait des frontières ». Mais je n'analyserai pas plus avant ce volume qui touche davantage à la politique qu'à la littérature. Tout comme Barrès lui-même, la critique littéraire a ses frontières.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Charles Guérin : *Premiers et Derniers Vers*, « Mercure de France ». — Georges Rodenbach : *Œuvres*, tome I, introduction par Camille Mauclair, « Mercure de France ». — Emile Verhaeren : *A la vie qui s'éloigne*, « Mercure de France ». — Francis Vielé-Griffin : *Choix de poèmes*, avec une introduction par Jean de Cours et un portrait par Théo van Rysselberghe, « Mercure de France ». — Edouard Dujardin : *Le Mystère du dieu mort et ressuscité*, Messein. — André Spire : *Fournisseurs*, « éditions du Monde Nouveau ». — Francis Jammes : *le Deuxième Livre des Quatrains*, « Mercure de France ». — Albert Saint-Paul : *Le tombeau de Stéphane Mallarmé*, bois gravé de Jean Saint-Paul, Sensarric. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Précipité de Suavités*, Perrin.

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage...

Ces vers d'amitié tendre, délicate, profonde, ces vers d'élégiaque ému, et leur si douce, simple mélancolie ; d'autres morceaux :

Nuit d'ombre, nuit tragique, ô nuit désespérée !...

ces vers vivront. Mais en ira-t-on chercher pour éterniser le souvenir de Charles Guérin, en dehors des trois recueils sur lesquels son renom se fonde : *le Cœur Solitaire, le Semeur de Cendres*, et même *l'Homme Intérieur*, dans ce recueil nouveau, **Premiers et Derniers Vers**, où sont réunies à la réédition des premiers livres du poète adolescent les pièces inédites qu'il avait écrites dans les deux années (1905 et 1906) qui précèdent celle où le prit la mort ? Les premiers vers sont d'un élève qui se cherche, qui s'essaye aux rythmes et au maniement des images ; les derniers vers sont d'un homme désabusé de tout, de la gloire et de la poésie, sur qui l'approche de la fin pèse, et qui sent, en dépit de l'orgueil secret dont son cœur ne s'est pas dépris, que sa vie aura été vaine et son œuvre peu sûre. Il a trop été ballotté entre les élans d'une sensualité jamais satisfaite, qui lui a laissé aux lèvres un goût d'amertume, et les exigences d'une foi absolue à laquelle sa raison sans cesse le ramenait, sans parvenir à s'y incliner tout entier, sans regret ou sans velléité d'une révolte malaisément réprimée par la rigueur de sa fierté.

Néanmoins, par l'insistance du retour sur soi-même, par l'analyse de ses sentiments, plusieurs de ces poésies, quoique si dépouillées et souvent dans l'expression un peu sèches, intéresseront ceux qui se souviennent de ses plus beaux vers et qui les aiment.

Après vingt-cinq années d'absence, presque d'oubli, une juste ferveur se réveille sur le nom de Georges Rodenbach. La maison paisible où il avait élu son asile a reçu la consécration d'une plaque commémorative, et le *Mercure* entreprend la publication définitive de ses **Œuvres**. En voici le premier tome, où le rappelle aux souvenirs de ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire aimé, personnellement, et le présente aux nouveaux venus une excellente introduction de Camille Mauclair. Il ne prétend pas dissimuler les faiblesses du poète : « Une syntaxe embarrassée, un recours parfois déplaisant aux concetti, un forcement un peu pénible des métaphores pour obtenir une réussite symétrique, artificielle et frigide. » Mais, d'abord, ces défauts ne sont nulle part constants, et, de recueil en recueil, ils allaient s'atténuant. Rodenbach fut, sa vie durant, poète purement, exclusivement et fièrement. Tout ce qui peut attacher à la poésie, accroître ou seulement modifier le trésor lyrique d'un temps ou de toujours le captivait, l'émerveillait, le surexcitait de joie et d'espérance. Toute chose, sentiment, pensée, observation directe, analyse, lui apparaissait motif à suggestion poétique, mais à quoi il s'adonna plus particulièrement ce fut à dégager des vies encloses, murées, dolentes, sourdes et secrètes, l'étincelle vivifiante, et d'en doucement, avec des gestes de précaution, de tendresse et de bonté avertie, allumer la discrète ou l'opulente beauté.

Deux parties inédites, *Vers d'Amour* et *le Livre de Jésus*, se joignent à la réimpression, dans le présent recueil, de *la Jeunesse Blanche* et du *Règne du silence*. C'est une forme de sensibilité, c'est une tentative désintéressée d'expression et de fusion en la beauté suprême que résume l'art de Georges Rodenbach : ce qu'il a apporté ne se trouve pas ailleurs.

Sans amertume ni regret, plein d'une fierté humble à la mesure de son ingénuité pure, ardente néanmoins de s'être tendue vers tous les hauts sommets de l'idée et de la bonté, Emile Verhaeren dédiait ses vers suprêmes **A la vie qui s'éloigne**. Il se rend compte, et, sans s'humilier à aucune résignation, il se grandit encore de comprendre, et il accepte dans une attitude humaine de consciente générosité :

> J'ai marché d'un grand pas
> Dans le chemin illuminé des heures,
> Et maintenant j'accueille avec son essor las
> Le soir dont les ailes m'effleurent.

Au seuil noir du tombeau
Je restitue à l'ombre et au mystère
Tout ce qu'ils m'ont fait faire
Sur terre
De simple et de pieux, de fervent et de beau.

Certes un tel homme, la fatigue, l'âge ne l'eussent point abattu, ni la vieillesse ne l'eût amoindri. Un retour sur soi-même et son passé ne l'eût jamais empêché d'offrir avec élan le demeurant de ses forces et de ses résolutions aux clartés prometteuses de l'Avenir. Il eût été grand jusqu'au bout, sans que l'horreur de ce mortel accident hâtât stupidement le terme de sa destinée. C'est ici, nous instruisent les éditeurs, « le dernier livre de poésies qui paraîtra d'Emile Verhaeren. Les pièces qui le composent sont de différentes époques. L'auteur, sans doute, n'aurait pas tout gardé. Ses amis ont craint la responsabilité d'une sélection... » et il semble bien qu'ils eurent raison. A coup sûr, toutes les pièces du recueil ne présentent pas la même valeur ; il en est qui eussent été revues et amendées. Il n'en est pas une dont les admirateurs du grand poète accepteraient la disparition. Ces poèmes étaient classés sous les titres où ils se groupent : *A la Vie qui s'éloigne*, *Trois épîtres lyriques*, *Epitaphes*, *Au-delà*, *Feuilles tombées*. Les différents tons de son lyrisme, l'épique non moins que le familier, avec un curieux accent parfois d'humour et de saine ironie, s'y retrouvent. Ce sont, outre quelques-uns d'une splendeur éclatante et complète, des morceaux en marge qui soulignent et parachèvent la signification totale de l'œuvre.

Le **Choix de Poèmes** qui présente en un volume le résumé de l'œuvre de M. Francis Vielé-Griffin est, d'une façon générale, excellent ; ses diverses tendances, sa jeunesse si confiante au chant discret et pur, sa maturité pensive, grave et généreuse y éclatent sous l'essentiel de leurs aspects qui, d'être ainsi rapprochés, s'unissent d'une harmonie plus sûre et plus sensible. La fine et enthousiaste introduction de M. Jean de Cours définit fort bien l'esprit dans lequel cette sélection s'est faite, et rend un hommage juste, amical et fervent au génie du poète, un des plus sûrs, des plus sains et des plus nobles de cette admirable génération d'artistes et d'écrivains. Le portrait par Théo van Rysselberghe nous restitue une physionomie enjouée et cordiale telle que nous l'avons aimée et la retrouvons en un visage demeuré ardent et à jamais jeune, la moustache rasée.

Il est peu d'hommes de cette même génération pour qui, je crois, on se soit montré,en général, aussi réservé d'éloges, aussi cruel d'ignorance ou de dédain que pour Edouard Dujardin. On ne devrait oublier qu'il a été longtemps : *Revue Indépendante*, *Revue wagnérienne*, un des plus convaincus et des plus persuasifs animateurs de ce sortilège à peu près inconcevable désormais, l'entente et le groupement des personnalités si diverses, contradictoires même et si opposées dans toute la rigueur de leur tempérament individuel, dont l'ensemble constitue ce que l'on appelle encore les « symbolistes ». Mais le rapprochement se pouvait faire, et durable, parce qu'ils étaient tous animés d'un égal désintéressement et du même culte passionné et sincère de l'art et de la beauté.

Edouard Dujardin dirigeait des revues, entreprenait de coûteuses et de magnifiques éditions pour autrui, mais il n'épargnait pas sa peine ni sa création originales. Critique, poésie lyrique, roman, il aborda les divers genres de l'activité purement littéraire. Puis il se tourna vers le théâtre, conçut et fit représenter des drames d'action courte, mais d'une signification parabolique à la fois succincte et violente. En même temps il se tournait vers les études religieuses,pénétrant le troublant mystère des origines du Christianisme : désormais du Prophète Ezéchiel au divin Stéphane Mallarmé, dont il adora parmi quelques autres l'ascendant et l'exemple simple et radieux, la vénération double en lui s'identifia. On la retrouve et on la peut à bon droit admirer dans son œuvre la plus récente (ainsi qu'en plusieurs autres) : **Le Mystère du Dieu mort et ressuscité** (et non pas : *ressucité*, comme le porte le titre du volume).

La brume des temps où le transporte le sujet traité l'autorise à confondre l'histoire et la légende : par l'imprécision, la signification philosophique des épisodes s'exalte, et des moments de pathétique profond, dans une langue toujours rythmée sûrement, sobre, colorée, vive, à peine parfois un peu trop livresque, attachent à cette étrange aventure rêvée d'une sorte de Judith volontaire, patiente et ivre de sa propre splendeur, qui suppute l'incendie de la ville impériale, avant de mériter pour la grandeur du sacrifice accepté le pardon pieux de ses frères de race et de religion.

Dans aucun de ses précédents livres M. André Spire n'a été,

je crois, au même point que dans **Fournisseurs**, puissant par le rictus amer qui cingle et la dénonciation brusque des mobiles secrets hantant le cœur lâche de la plupart des hommes. Un satirique qui ne déclame ni ne moralise renouvelle et rend d'autant plus âpre et condensée la portée de ses observations sociales. Le poète effleure, en vers libres, comme il dit, « le vieux problème des rapports du poète avec une société dont la principale fonction fut toujours d'ordre économique et politique, c'est-à-dire, surtout matériel ». — « Et vous riez ! » s'exclamerait-il encore ! Vous, dont l'esprit ne se paît que de vilenies et d'intérêts, toi qui souffres, impatient, méprisant, sans cesse vilipendé, martyrisé, réduit à l'indigence, au désespoir, au suicide, mais qui t'exaltes de la beauté du jour, de la félicité de l'air et de la nature, de l'harmonie du monde, de la splendeur de l'idée et du chant !

L'évocation, même violente, parfois soudaine, comme impromptue, des hideurs et des bassesses sociales s'oppose avec discrétion, dans de tels poèmes, essentiels et d'une robustesse sûre, à l'ingénuité de l'artiste et de l'écrivain qui n'a pas besoin de s'exprimer pour se dresser latente et éclater, nécessaire à la paix de l'Univers, autant que la clarté des fleurs ou que la musique des divins ruisseaux.

Le Deuxième Livre des Quatrains, non moins varié, attachant, aisé, coloré et évocateur pour le prestige d'une magie qu'on ne saurait analyser, et qui, si simple, si pure, est la vôtre toujours et de nouveau. Les songes chers à l'esprit, ô Jammes, prennent corps : que vous dirai-je, sinon ceci ?

> Jammes, je me souviens de la ville et du gave,
> Des chemins du pays où je m'étais tant plu,
> Du son de votre voix souple, abondante et grave;
> Et mon fils était là, que nous ne verrons plus...

Dans une élégante plaquette que son fils, Jean Saint-Paul, a décorée d'une couverture charmante, Albert Saint-Paul a réuni les trois sonnets en vers octosyllabiques par lesquels il consacre **le Tombeau de Stéphane Mallarmé**. Ces sonnets, volontaires et sibyllins, évasifs encore que taillés dans une matière résistante et robuste, étincellent d'un éclat troublant, et le poète les offre aux méditations et à la sympathie des survivants amis qu'il se souvient avoir vus groupés auprès de lui, aux mardis

évoqués de la Rue de Rome et, selon qu'il cite leurs noms, à André Fontainas, Ferdinand Herold, Gustave Kahn, Albert Mockel, Henri de Régnier, Paul Valéry, Francis Vielé-Griffin, qui, tous, gardent le souvenir impérissable, emplis d'une piété égale.

M. Charles-Adolphe Cantacuzène dans **Précipité de Suavités** réunit, avec sa grâce et sa verve coutumières, dans les rythmes courts, souriants et impromptus qui lui sont propres, de délicieux sonnets, des quatrains, des distiques, des épigrammes dont la pointe n'est jamais empoisonnée, des évocations plus longues, émues et discrètes, d'amis disparus. Sa muse est reposante autant que distinguée, et le parfum qui se dégage de ces poèmes est toujours choisi et exquis.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

PRIX LITTÉRAIRES. — Pierre Dominique : *Notre-Dame de la Sagesse*, Bernard Grasset. — André Thérive : *Le plus grand péché*, Bernard Grasset. — Louis Léon-Martin : *Le trio en sol majeur*, Arthème Fayard. — Henry Fèvre : *Galafieu*, Editions du « Monde Nouveau ». — Maurice Beaubourg : *Madame Chicot*, Editions du « Monde Nouveau ».

Notre-Dame de la Sagesse, par Pierre Dominique. Du train dont certains de nos jeunes romanciers se lançaient dans la psychologie, par la pente raide du subconscient, il était aisé de prévoir qu'ils en arriveraient très vite à l'étude de la folie. Rien, cependant, chez eux du fatalisme morbide des Slaves, ni de leur conviction à approfondir des états de conscience. L'étrange, dans leurs œuvres, n'est pas tellement pervers que brutal, et l'invraisemblable y prend des allures quelque peu mystificatrices. Peut-être est-ce qu'ils ne croient à rien ? Ils s'offrent, en tout cas, le plaisir d'images diverses qui se succèdent rapidement, et dans la variété et la précipitation desquelles ils voient la preuve amusante (*sur le moment*, mais c'est l'essentiel) de la relativité de tout... Ainsi, je ne crois pas qu'il faille prendre très au sérieux l'histoire de fous que nous conte M. Dominique, lauréat du Prix Balzac. M. Dominique ne veut point nous apitoyer sur le mystique socialisant que sa famille a fait interner parce qu'il distribuait ses biens aux pauvres, et qui inspire un culte à Margot, la maîtresse du psychiâtre Bour. S'il a plu à M. Dominique de donner à son Jésus baroque cette Madeleine (dont l'émotion spirituelle n'est qu'une émotion génitale déviée), ce ne fut pas pour

l'exalter, mais par désir fort peu respectueux *d'humaniser* le Sauveur, et de nous prouver que les actions du peuple sont déterminées pas des apôtres délirants. Entre tous les pantins que nous sommes et dont l'inconscient tient les fils, il n'y a différence que de degrés. Ceux-là seuls provoquent des révolutions ou renouvellent l'aspect du monde, qui, avec plus d'intensité que les autres, s'attachent à une seule idée ou groupent autour d'un sentiment unique toutes leurs facultés intellectuelles. Point de sages ici et de fous là. Mais partout des déséquilibrés et des individus en état d'équilibre instable ou dont le bon sens n'est qu'un répit accordé par la secousse sensuelle. La saturnale du 14 juillet dans l'asile de Villejuif, quelle illustration de cette vérité ! Bour qui se pouvait croire un sage, tant qu'il était celui qui comprend et qui juge avec indulgence, mérite que Thibaut le glisse dans la camisole qu'il vient de quitter, le jour où la passion l'emporte chez lui sur la raison. Quand Margot meurt, enfin, fauchée par une balle de mitrailleuse dans une émeute, c'est tout naturellement que le fou et le psychiâtre s'agenouillent comme deux égaux devant son cadavre, et la pleurent ensemble. Un conte satirique plus qu'un roman, tel est *Notre-Dame de la Sagesse*. L'ironie y circule sous l'observation, et l'échauffe ou s'en exhale, ardente et subtile comme l'alcool. On y trouve des pages remarquables : celles où Thibaut, notamment, rien qu'au bruit lointain des tramways, évoque la fin d'une journée ouvrière.

Le plus grand péché, par André Thérive. Le roman de M. Thérive, lauréat, aussi, du Prix Balzac, donne un démenti à ce que j'écrivais plus haut des nouveaux romanciers. Si le héros de M. Thérive est, lui aussi, un fou ou un obsédé, son exemple ne donne pas à rire. C'est que M. Thérive appartient à la phalange néo-classique et catholique, et qu'il croit à la mission éducatrice de l'art, encore qu'il se garde bien de recourir à des procédés didactiques. Il ne plaisante pas. Mais il me semble qu'il va à l'encontre de son but en offrant à notre méditation un personnage prédestiné au mal et qui paraît moins pécher par orgueil que s'abandonner par faiblesse à l'aberration du sentiment religieux. Ame sombre, aigrie, égoïste, depuis longtemps hantée par la mort, le lieutenant Vallade, en garnison dans les Flandres en 1857, est une proie facile pour Buysse qui s'est mutilé, comme

Origène, pour se soustraire à la sensualité. Ce Hollandais se révèle satanique qui, sous couvert de prêcher l'ascétisme des Encratiens, des Artoturistes et des Albigeois, induit le médiocre officier, aussitôt démissionnaire, à détester l'œuvre de Dieu, et, de retour dans la maison paternelle, à tuer chez sa sœur le désir de vivre, à la détourner du mariage et à l'acculer au suicide, sans lui-même cesser toutefois d'obéir aux incitations de la chair. La mort tragique qu'il a causée arrache Vallade au délire de l'orgueil. La partie de lui-même qui s'était laissé séduire par « un jeu majestueux d'idées, d'une beauté austère », se ressoude à l'autre, avec humilité. M. Thérive veut nous donner à entendre que la grâce l'a touché. Mais nous avons peine à le croire guéri de sa névrose. Nous ne sommes en tout cas pas édifiés. Tel est l'écueil du roman actuel — qui fait dépendre le conscient du subconscient, et oblige la raison ou la volonté à céder aux influences obscures de l'hérédité — quand il s'agit de l'étude d'un caractère auquel on voudrait donner une valeur morale. L'exactitude de son analyse a nui aux intentions de M. Thérive. Mais son récit, un peu lent par endroits, toujours expressif, est riche d'indications de portée lointaine. M. Thérive sait l'art de nous faire deviner les intermédiaires secrets d'une pensée à une autre. Les premières pages de son roman sont particulièrement belles, et tout de suite en composent l'atmosphère, on dirait d'un tableau de Rembrandt, y compris le rayon de lumière qui ne brillera qu'à la fin.

Le trio en sol majeur, par Louis Léon-Martin. Ce roman, qui a obtenu le Prix de la Renaissance, nous ramène à une conception philosophique d'où toute idée de contrainte morale est absente. Si l'amusante histoire que M. Léon-Martin nous conte ne suffisait à nous convaincre qu'il ne prend pas grand chose au sérieux, les *intermèdes* dont il l'interrompt au bon endroit se chargeraient de nous renseigner sur ses sentiments à l'égard du « jeu ondoyant et divers des apparences ». Modeste bureaucrate qui emploie ses loisirs à composer de la musique de chambre pour l'interpréter ensuite avec sa femme et son ami Maxime, Tabouret est bientôt trahi par cet ami. Maxime lui enlève sa femme, et Tabouret en a du chagrin. Mais le temps que l'inconstante Fernande mette à lâcher Maxime à son tour, il apprendra, à la suite d'une pénible aventure où il aura failli se tuer sotte-

ment, que toutes les femmes se valent pour le sage qui en jouit comme il convient. Il apprendra aussi que la plupart des gens ne sont que « des êtres de confection », et se ressemblent tous, ce dont ils n'ont pas lieu d'être fiers, mais ce qui devrait les rendre plus raisonnables — entendez plus indifférents. Un jour il rencontre Maxime qui pleure encore l'abandon de Fernande, *et il le console*. Puis comme Fernande, très éprouvée, revient frapper à sa porte, il l'accueille et l'invite à reprendre, entre la flûte de Maxime et son basson à lui, la place qu'elle occupait naguère au piano. Le trio en sol majeur est reconstitué... M. Léon-Martin a de l'esprit, de l'humour même, les qualités d'un impressionnisme très intelligemment surveillé. Mais il ne laisse pas de révéler sa supériorité d'homme revenu des communes erreurs avec quelque juvénile ostentation. Dirai-je, aussi, que Tabouret, qui fait figure d'employé peu reluisant, ne me paraît pas dans une situation de fortune à pouvoir fréquenter autant qu'il s'en vante chez des Mme de Torrès et des Miss Pretty, et surtout ouvrir sa maison et sa bourse à Fernande, qui ne sera plus pour lui une épouse ? Mais nous sommes dans le domaine de la fantaisie.

Galafieu, par Henry Fèvre. C'est un beau roman — dont, je le dis tout de suite, ou le redis après François Coppée, la fin est gâtée par un dénouement trop violent — que celui-ci auquel le «Prix des Méconnus » a été décerné. L'on s'étonne que le héros tapeur et paresseux, ou *l'inadapté* de M. Fèvre ne soit pas devenu un personnage type, au même titre que le Delobelle de Daudet ou le Bel Ami de Maupassant. Il y a là un mystère qui réside peut-être dans le fait que Galafieu représente un purotin d'une espèce transitoire, qui ne pouvait exister qu'entre les années 1830 et 1900, et à qui il devait devenir aussi impossible de vivre sur le pavé de Paris, au siècle de l'auto, qu'au diplodocus sur la planète, à l'époque du quaternaire. Ce bohème inoffensif et naïf, mais point dénué de fierté ni d'aspirations artistiques, n'avait espoir de trouver gîte et pitance que dans une société moins âpre que la nôtre. C'est un contemporain des bonshommes de Mürger ou de Bibi-la-Purée, et l'on n'associe en imagination sa silhouette falote qu'aux figures, légendaires aujourd'hui, des poètes qui s'estimaient heureux de *tirer* à cinq cents ou des peintres de vendre à dix louis. Galafieu, c'est le parasite d'un monde d'écrivains et d'artistes logeant sous les toits et descen-

dant en pantoufles acheter le lait de leur déjeuner du matin. Il n'y a pas place pour lui parmi nous, et notre correction — celle même de la patronne blanchisseuse chez qui Coppée supposait qu'il dût finir ses jours — ne pourrait supporter sans rougir son compromettant voisinage. M. Fèvre a senti cela sans doute, qui a fait par hasard échouer son héros chez les Molleux, et confronté le suranné tapeur de brasserie à de plus modernes viveurs d'expédients — ceux-ci trouvant, d'ailleurs, moyen d'exploiter celui-là. Un beau roman, oui, une belle biographie, plutôt, selon la formule naturaliste, écrite d'un style plein de verve et d'éclat. *Galafieu* méritait qu'on rappelât sur lui l'attention.

Madame Chicot, par Maurice Beaubourg. Ce n'est pas pour cet ouvrage, mais pour sa *Saison au Bois de Boulogne* que M. Beaubourg a partagé avec M. Fèvre le Prix des Méconnus. La nouvelle édition de *la Saison* n'ayant point encore paru, il me faudra me borner à dire ici ce que je pense de *Madame Chicot*. Un caractère, cette mère qui lutte avec énergie pour faire de son fils un grand homme et le vengeur de toute la lignée humiliée des Chicot ! Mais le brillant « prix d'honneur », l'enfant prodige qui remporta tous les prix à l'école et au collège, fait piteuse mine, une fois lancé dans la vie — soit incapacité foncière, soit idéalisme dissolvant (on ne sait au juste). Mme Chicot, qui ambitionne de donner une âme ou une volonté au fils dont elle a créé la chair, assiste à l'émiettement de son rêve sublime au milieu d'une série d'échecs douloureux, parfois grotesques, mais où sa passion s'exalte jusqu'à l'idée du crime. L'énergie de cette créature balzacienne agite d'une trépidation continue ou ébranle de secousses de plus en plus violentes le récit de M. Beaubourg et galvanise jusqu'à son style, dont le débit rappelle celui des phrases, animées d'un grand souffle oratoire, de Léon Cladel. M. Beaubourg abuse, cependant, de ce procédé assez gauche qui consiste à accoler aux paroles qu'on prête à ses personnages le verbe marquant le geste qui accompagne ou suit ces paroles. Ainsi, dans la seule page 176 j'ai relevé : « Je vous remercie », *sourit-elle*. — « C'est lui qui m'a donné le seul, le grand amour », *enlaça-t-il* sa compagne. — « Mon ami », *se pencha tendrement* celle-ci. — « Mais quand ? » *se mit-il à balancer son haut de forme.*

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

E. Douglas Hume : *Béchamp or Pasteur, a lost chapter in the history of biology*, Chicago, Mc Gee. — Marcel Coulon : *Le Génie de J.-H. Fabre*, Editions du Monde Nouveau. — Les biraciaux de Pézard. — L. Joleaud : *Eléments de paléontologie*, II, Collection Armand Colin.

Il me faut revenir sur mes dernières chroniques du *Mercure*, et en particulier parler une fois encore de Pasteur et de J.-H. Fabre.

Depuis un an, on célèbre plus que jamais la gloire de Pasteur ; on a été jusqu'à le placer au-dessus des savants de tous les temps. Voici un autre son de cloche, qui nous vient de l'étranger, mais il n'est guère probable que le renom de Pasteur en soit diminué : au delà de l'Atlantique, on fait grand bruit autour d'un récent livre publié à Chicago, **Béchamp or Pasteur**.

Il y a déjà pas mal d'années, le Dr Montagu R. Leverson, ayant eu connaissance des travaux de Béchamp, en fut très impressionné, et il vint en France pour le voir. Son grand désir était de soumettre le cas de Béchamp, en ce qui concerne ses relations avec Pasteur, à l'opinion du monde scientifique. Ce projet, n'ayant pu être mis à exécution, vient d'être repris par M. E. Douglas Hume.

Pierre-Jacques-Antoine Béchamp, qui professa la chimie médicale à l'Université de Montpellier de 1857 à 1875, fut un savant de grande valeur et un esprit fort original. Dans l'entourage de Claude Bernard, on l'appréciait beaucoup, mais Pasteur ne l'aimait pas. On en trouvera peut-être la raison dans le livre de M. Douglas Hume.

C'est une vérité bien établie maintenant que les fermentations et beaucoup de maladies sont provoquées par des organismes vivants ; le nom de Pasteur est attaché à cette découverte ; mais d'après M. Douglas Hume, Béchamp aurait la priorité.

Qui a prouvé que les fermentations dans les milieux chimiques sont dues à des êtres vivants ? Pasteur ou Béchamp ? Dès 1855, Béchamp montre que l'inversion du sucre de canne peut être provoquée, dans des vases de verre, par des organismes apportés par l'air, et sans qu'il y ait dans le liquide des matières albuminoïdes. En 1857, Pasteur déclare qu'on ne peut démontrer d'une façon irréfutable que le ferment lactique est un être vivant, et il s'étonne que des fermentations puissent se développer dans

des milieux dépourvus de matières albuminoïdes. D'une façon certaine, Béchamp a indiqué le rôle des organismes de l'air avant Pasteur.

Un des grands titres de gloire de Pasteur, ce sont ses recherches sur la maladie des Vers à soie, la pébrine. Grâce à lui, le fléau sera vaincu, et les industriels de Lyon n'auront pas à supporter une perte de plusieurs milliards : « autant que les Français ont dû donner aux Allemands après la guerre de 1870 ». Or, d'après M. Douglas Hume, c'est Béchamp qui a indiqué à Pasteur la voie à suivre. Dès 1865, Béchamp, à la Société d'agriculture de l'Hérault, prouve que la pébrine est une maladie parasitaire, et conseille la créosote pour tuer le parasite; le 18 juin 1866, les 13 et 27 août 1866, le 4 février 1867, le 11 avril 1867, Béchamp publie toute une série de notes à l'Académie des sciences sur la pébrine, et indique entre autres que le parasite est « une cellule de nature végétale ». En 1865, en 1866, Pasteur est envoyé, grâce à Dumas, en mission pour étudier la maladie des Vers à soie. Le 25 septembre 1865, à l'Académie des sciences, il déclare que les corpuscules qui causent la maladie ne sont ni des animaux, ni des végétaux, mais des cellules singulières, comme on en observe dans le cancer et la tuberculose, comparables à des globules de pus, de sang, à des grains d'amidon, et c'est seulement le 27 avril 1867 qu'il confesse son erreur. Le 29 juin 1868, il attire l'attention des Académiciens sur une autre maladie des Vers à soie, la flacherie, sans signaler les observations antérieures de Joly et Béchamp.

De même, au sujet de la fermentation du vin, Béchamp aurait devancé Pasteur de 8 ans.

M. Douglas Hume parle de « plagiat ». Il rappelle une théorie de Béchamp qui a eu son heure de succès : la *théorie des microzymas*. D'après lui, cette théorie aurait reçu de récentes confirmations, mais que valent celles-ci ?

Un chapitre très amusant est celui qui est consacré à la rage. On se souvient encore de la retentissante communication de Pasteur à l'Académie des sciences, le 26 octobre 1885 : le grand homme y annonçait la découverte de la guérison de la terrible maladie. « Date mémorable, dit M. Douglas Hume, mais qui marque le triomphe d'un système d'intolérance en médecine. » Les contradicteurs furent contraints au silence, et pourtant il y

avait beaucoup à critiquer. Et l'auteur de reprendre, en s'appuyant sur le livre du Dr Lutaud, les anciens arguments contre Pasteur : d'après de vieilles statistiques dignes de foi (Victor Horsley, Bouley), à la suite de morsures par des chiens enragés, il y a mort seulement dans 5 à 15 pour cent des cas. Joseph Meister, qui le premier a suivi le traitement de Pasteur, n'est pas mort, mais les autres personnes mordues le même jour par le même chien et non traitées ne sont pas mortes non plus. D'autre part, le facteur Pierre Roscal qui a été attaqué par un chien, sans que les crocs entament sa peau, et que l'administration des Postes a contraint de suivre le traitement de Pasteur, est mort, tandis que son compagnon qui, malgré plusieurs morsures, n'a pas été à l'Institut Pasteur, a survécu. En vaccinant contre la rage, Pasteur contaminerait et ne guérirait pas. D'ailleurs pour s'en tirer, il suffirait de ne pas avoir peur : en 1853, au Havre, deux jeunes gens sont mordus par un chien : l'un meurt, l'autre part pour l'Amérique et survit ; 15 ans après, il revient en France, apprend seulement le décès de son compagnon, et fortement impressionné, ne tarde pas à mourir de la rage.

Certains se laisseraient peut-être impressionner par ces pages, mais voilà : de la lecture des derniers chapitres, il ressort clairement que toute cette violente diatribe s'adresse à Pasteur, parce que initiateur des pratiques de sérums et vaccins, où chiens, cobayes et lapins sont sacrifiés sans nombre. L'auteur est antivivisectionniste. Il est dommage que Béchamp n'ait pas trouvé un défenseur moins partial.

§

Je corrigeais les épreuves de ma dernière chronique, consacrée à J.-H. Fabre et à Ferton, lorsque m'est parvenu le récent livre de M. Marcel Coulon, **le Génie de J.-H. Fabre.** Il est regrettable que je n'aie pu en parler il y a un mois ; J.-H. Fabre est très discuté, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes de valeur, et l'on aurait entendu en même temps les opinions adverses : des louanges dithyrambiques d'une part, de sévères critiques d'autre part ; sans doute la vérité est entre les deux.

Personnellement, je ne saurais être un bon juge dans le cas présent ; je garde beaucoup de reconnaissance à Fabre, car ce sont ses livres qui m'ont donné, tout enfant, la première initia-

tion aux sciences. Fabre était un vulgarisateur, un pédagogue merveilleux. J'ai lu et relu Fabre, je l'ai médité, je l'ai aimé ; grâce à lui, je me suis mis moi aussi à observer la nature ; il est vrai que je n'y ai pas trouvé les merveilleux agencements que célébrait l'éloquent auteur des *Souvenirs entomologiques*.

M. Marcel Coulon est un grand admirateur de Fabre d'Avignon. Il a bien su nous montrer l'homme et le savant.

Il n'était pas Provençal. Il venait d'un Midi aux antipodes du Midi de la Méditerranée et du Rhône. Il était le pur Languedocien des Cévennes ; et son origine apparait ausi bien dans son visage, son costume, dans tous ses gestes et jusque dans le son de sa voix. Comparez ses portraits à ceux de Mistral et vous comprendrez la différence des races. A eux seuls, leurs chapeaux vous la diront. Larges feutres aux vastes ailes, mais combien distincts par la couleur, la physionomie et leur position sur ces chefs illustres ! Entre Rodez et Millau vous trouverez ce chapeau — auquel Fabre a témoigné une fidélité si entêtée qu'on lui a attribué en partie ses déboires universitaires.

M. Marcel Coulon nous raconte, et c'est bien triste, ces déboires. Finalement, en 1870, plein de dégoût et de lassitude, Fabre donne sa démission de professeur.

Il plante dans son chapeau haut de forme, symbole pour lui de l'asservissement universitaire, un beau plant de basilic, enfonce sur sa tête le vaste feutre cévenol de ses aïeux, et va s'installer à Orange, au bout de la ville, en pleins champs, afin de redevenir pour toujours l'entomologiste actif qu'il a dû pendant vingt ans cesser d'être.

Le revenu de ses livres de classe, près de 16.000 francs par an, — ce n'était pas mal pour l'époque — lui permet de vivre en indépendant, et d'acquérir son harmas.

M. M. Coulon place Fabre bien au-dessus de Réaumur.

Il est un historien, Réaumur n'est qu'un chroniqueur. Il est un critique, Réaumur un anecdotier. Il y a, entre l'auteur des *Mémoires* et celui des *Souvenirs*, la distance qui sépare le collectionneur de faits d'un analyste, M. Frédéric Masson de Taine, ou l'école de M. Séché de celle d'un Sainte-Beuve.

Réaumur observe ; Fabre observe et expérimente.

M. M. Coulon cherche à préciser la position de Fabre vis-à vis du transformisme. Il arrive à cette conclusion, discutable, que Fabre n'est pas anti-évolutionniste. Il aurait combattu, non pas l'idée de l'évolution, « dont il serait peut être davantage partisan

qu'adversaire », mais le système transformiste que la science officielle a tiré des œuvres de Lamarck et de Darwin.

Nous le voyons jouer, vis-à-vis du lamarckisme et du darwinisme, le rôle qu'un Voltaire a joué contre les dogmes catholiques et protestants. Il y a de la distance, n'est-ce pas, entre Voltaire et La Mettrie? Eh bien ! pour en terminer, dans la mesure où il serait inexact de voir en Voltaire un adversaire de la religion chrétienne en soi, il serait inexact de dire que Fabre est l'adversaire du principe de l'évolution.

A Voltaire, Fabre ressemblerait d'ailleurs par la qualité de son déisme. Il ne croit pas précisément en Dieu. Il croit à la Providence, qui a bien d'autres choses à faire qu'à s'occuper de nos petits intérêts humains, et qu'il n'est pas indispensable d'aller implorer dans les temples. « Une divinité intermédiaire entre le Dieu (?) de Malebranche et celui de Renan. »

M. Marcel Coulon a un peu trop tendance à considérer J.-H. Fabre comme une divinité, à laquelle on ne saurait toucher. Il en veut aux savants qui ont relevé certaines erreurs qu'il a commises. Et c'est le cas de citer ces belles paroles de Claude Bernard, que M. V. Cornetz a rappelées dans un récent article sur Ferton : « Dans la science, la foi est une erreur et le scepticisme un progrès. »

§

M. Pézard, à la station du Parc aux Princes, continue ses curieuses expériences sur les Coqs et les Poules.

Dernièrement j'ai parlé des gynandromorphes qu'il a obtenus. Maintenant il a réussi à fabriquer, en greffant de ovaires d'une race sur une autre race, des individus « **biraciaux** » c'est-à-dire présentant côte à côte les plumages de l'une et de l'autre race.

J'avais signalé également les **Eléments de paléontologie** du professeur Joleaud ; le 2e volume, *la Vie aux temps tertiaires et quaternaires*, vient de paraître; il renferme une étude des Mammifères fossiles et une excellente mise au point de la question de l'homme préhistorique.

GEORGES BOHN.

GÉOGRAPHIE

A. Gruvel : *En Norwège* (sic), *l'industrie des pêches*, Office scientifique et technique des pêches maritimes, 1922. — R. Blanchard : *La région des Alpes françaises, étude économique*, Grenoble, 1922. — J. Rouch : *Le pôle Nord, histoire des voyages arctiques*, Paris, Flammarion, s. d. [1923]. — Mémento.

Il n'est pas trop tard pour signaler le mémoire très documenté du professeur Gruvel sur **l'Industrie des pêches en Norvège**. C'est l'œuvre d'un spécialiste et d'un technicien des plus avertis ; mais ce travail a aussi une portée générale. Il nous renseigne, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, sur les genres de vie et sur les aptitudes professionnelles d'une des populations les plus laborieuses de l'Europe : peuple de pêcheurs et de marins sans cesse en lutte contre un âpre climat et une mer tourmentée, et soutenu, non seulement par son énergie, mais par toutes les ressources de la science, qui là-bas s'adapte exactement aux besoins nationaux.

La mission dont M. Gruvel avait été chargé en 1921 en Norvège avait précisément pour but, non seulement l'étude de la pêche en elle-même, mais celle des méthodes de capture et d'utilisation, de manière à faire profiter des renseignements recueillis les pêcheries maritimes françaises, et en particulier les pêcheries coloniales.

M. Gruvel a interprété sa mission dans un sens très large, car il s'est préoccupé d'abord de replacer l'industrie norvégienne des pêches dans son milieu naturel et humain. Il a bien fait. Toutefois l'éminent zoologiste n'était peut-être pas aussi à l'aise dans l'étude géographique générale que dans la description des espèces marines et des instruments de pêche. On sourira un peu, à propos de l'origine des fjords, de le voir traiter la question par prétérition, « que les fjords, dit-il, soient d'origine glaciaire, *volcanique* ou érosive » (p. 9). On s'étonnera de sa classification des fjords. On s'étonnera aussi de le voir rattacher le phytoplankton, dont se nourrit le poisson sur les côtes de Norvège, aux matières organiques entraînées par les torrents glaciaires, alors que, comme M. Gruvel le reconnaît lui-même, les eaux de surface des fjords, où ces matières sont abondantes, sont très peu poissonneuses. La faune disparaît, dit-il très justement, là où l'influence des mouvements de la mer ne se fait plus sentir. Dans les eaux tranquilles, plus de faune, plus de pêche, qu'il y ait du phyto-

plankton ou non. La vraie zone des pêcheries, ce sont les abords des îles côtières, sans cesse agités par la houle et par les courants.

M. Gruvel met en relief, avec raison, l'isolement et l'esprit particulariste du pêcheur norvégien : mais ce caractère social et moral, fortement accusé, n'est pas spécial au pêcheur ; il est général chez les Norvégiens de la terre, aussi bien que chez ceux de la barque ; il n'y a que ceux de l'usine où existent vraiment les tendances syndicales à la moderne. Comme le nombre des ouvriers de fabrique ne cesse d'augmenter, surtout au détriment des pêcheurs, la vieille physionomie sociale de la Norvège se modifie peu à peu.

On lira avec beaucoup d'intérêt la description des pêches *journalières* et des pêches *saisonnières*, celle des marchés aux poissons, notamment du marché de Bergen, la préparation des sprats et des harengs dans le sud de la Norvège, la préparation des morues aux Lofoten et au Finmark, et enfin le tableau des chasses lointaines aux phoques et aux baleines. L'utilisation des produits de la pêche n'est pas moins active que la pêche elle-même : fabrication des huiles, du guano, des rogues, de l'huile de foie de morue, de l'ambre gris tiré des cachalots.

La Norvège se nourrit de son poisson : elle en exporte aussi une grande quantité, notamment des morues salées et séchées, « poissons de carême » consommés surtout par les catholiques d'Espagne et de Portugal. Mais sous la poussée du suffrage des femmes, les Norvégiens s'avisèrent, le 16 septembre 1921, de prohiber les vins et les alcools. Ce régime sec fermait la porte aux vins d'Espagne et de Portugal. Par représailles, ces pays firent la guerre à la morue norvégienne. De là une crise économique que vient seulement de résoudre l'abrogation du régime sec.

La Région des Alpes françaises, étude économique, par Raoul Blanchard. Voilà une étude des richesses naturelles et acquises d'une région française qui pourrait passer pour un modèle, — car l'information est sûre et complète, — si le cadre était moins artificiel et moins étroit. Ce cadre est celui du IIIe Groupement économique régional des Chambres de commerce (Annecy, Chambéry, Grenoble, Nice, Vienne, Gap, Digne). L'auteur étudie les circonscriptions de ces Chambres les unes après les autres, en les rattachant tant bien que mal au cadre dé-

partemental. On sent combien une telle manière de procéder nuit à la netteté de l'impression d'ensemble. L'auteur dit bien, dans sa préface, « qu'il ne manque pas, à chaque occasion, d'élucider dans quelle mesure l'activité économique de chaque circonscription est solidaire de celles des autres circonscriptions alpines », et il tient sa promesse. Cependant, les fins purement utilitaires de sa publication l'ont empêché de présenter dans un faisceau solidement lié les forces économiques alpines.

Le principal agent de transformation et d'enrichissement des Alpes, c'est avant tout l'industrie hydro-électrique, la « houille blanche », avec ses multiples applications. M. Blanchard en trace un brillant tableau. Il n'oublie pas cependant d'indiquer que les forces équipées et utilisées pourraient être bien plus considérables : il y a encore de grandes réserves d'avenir. D'autre part, il faut compter avec les déceptions des étés de sécheresse exceptionnelle, comme celui de 1921 où de nombreuses usines durent s'arrêter pendant plusieurs mois.

Une des grandes préoccupations de l'auteur paraît être de montrer que Nice et les pays des Alpes-Maritimes doivent rationnellement s'associer avec les grandes Alpes et avec Grenoble, et non avec Marseille. La lutte entre Grenoble et Marseille à propos de Nice est un chapitre divertissant de l'histoire des rivalités d'intérêts collectifs nés de la nouvelle organisation en Régions économiques. Jusqu'ici, du reste, cette organisation n'a pas produit autre chose. Est-ce un bien ? Je n'en suis pas sûr.

Le Pôle Nord, histoire des voyages arctiques, par J. Rouch, fait suite au *Pôle Sud* du même auteur. Le commandant Rouch a commencé par l'Antarctique, parce qu'il y est allé. Il ne connaît l'Arctique que par les récits et les livres des explorateurs. Cela ne diminue pas son enthousiasme pour les glorieux pionniers des régions glacées du globe. Ce second volume est aussi attrayant que le premier ; il est illustré de photographies avec indications de lieu et d'origine, et il contient de bonnes cartes au trait, *sketch-maps*, générales et régionales. Le commandant Rouch raconte successivement les voyages à la recherche du passage du nord-est et du nord-ouest, l'exploration des côtes et de l'intérieur du Groenland, puis l'assaut du Pôle lui-même, où Peary parvint le premier, et le seul jusqu'ici, le 6 avril 1909, trois ans seulement avant la conquête du Pôle antarctique.

Une des parties du livre les plus attachantes pour le grand public, parce qu'elle synthétise un ensemble d'efforts et de recherches assez mal connus, est celle où le commandant Rouch raconte la reconnaissance des côtes et de l'intérieur du Groenland Cette île massive, une des plus grandes du globe, est presque entièrement recouverte d'une carapace glacée portée à plus de 2.500 mètres d'altitude, « mer de neige, d'une fatigante uniformité. Le soleil, la neige et nos compagnons, voilà les seules choses que nous voyons dans ce désert. Pas un point sur lequel l'œil puisse s'arrêter », dit Nansen. Le célèbre Norvégien fit ses premières armes d'explorateur en traversant le Groenland, avant de se laisser porter, à travers le bassin polaire, dans la dérive de trois années (1893-1896), qui immortalisera son nom bien plus sûrement que ses campagnes, si bien intentionnées qu'elles soient, en faveur de la Russie bolcheviste.

Dans son nouveau livre sur les explorations polaires, comme dans le précédent, le commandant Rouch se préoccupe beaucoup de réfuter les esprits légers qui traitent les explorateurs de Tartarins et leurs explorations de prouesses inutiles. Il démontre une fois de plus que les problèmes les plus intéressants de la physique du globe (météorologie, magnétisme) ne peuvent être résolus qu'au moyen de recherches poursuivies dans les régions glacées. Rien de plus vrai. C'est tellement vrai, que les neuf dixièmes des lecteurs en sont tout autant persuadés que l'auteur. Quant aux autres, aux philistins, n'essayez pas de les convaincre, Rouch ! Il est bon, voyez-vous, qu'il y ait des philistins, pour l'amusement du monde. Il est bon qu'il y ait des gens qui haussent les épaules au récit des explorations arctiques ; — de même qu'il est bon qu'il y ait des gens à ne pas comprendre Stendhal ou à traiter Victor Hugo comme un pompier grandiloquent.

Mémento. — J. Célérier et A. Charton : *Sur la présence de formes glaciaires dans le Haut-Atlas de Marrakech* (*Hespéris*, archives berbères et bulletin de l'Institut des hautes études marocaines, 4e trimestre 1922). — E. de Martonne : *Pour la carte de France au 50.000e* (*Annales de Géographie* du 15 janvier 1924) : démontre l'insuffisance de la carte actuelle au 80.000e et la nécessité de continuer activement la carte au 50.000e commencée. — A. Reclus : *Origines du canal de Panama* (*La Géographie*, janvier 1924) : intéressante histoire des premières études, de 1876 à 1879. — P. Odinot : *Les Berbères* (*La*

Géographie, février 1924) : s'efforce de démontrer que les Berbères ne sont pas autochtones. — J. Levainville : *Ressources minérales de l'Afrique du Nord* (*Annales de Géographie*, 15 mars 1924) : complet et bien documenté. — M. Rondet-Saint : *Le canal de Panama* (*Mer et Colonies*, avril 1924) : description très vivante.

CAMILLE VALLAUX.

PRÉHISTOIRE

Paul Vouga : *La Tène, monographie de la Station, publiée au nom de la Commission des Fouilles*, in-4°, 50 pl. en phototypie, Leipzig, Hiersemann. — *Genava, Bulletin du Musée d'Art et d'Histoire de Genève*, tome I, 1923, 8° carré, au Musée.

Le deuxième Age du Fer, dans lequel nous vivons encore, est dénommé par les préhistoriens Age de La Tène, du nom d'une station découverte en 1858, située à quelques kilomètres de Saint-Blaise, au débouché du lac de Neuchâtel. A ce moment, les recherches préhistoriques n'étaient guère avancées et les trouvailles parurent si curieuses et si importantes, que le savant suédois Hildebrandt proposa de donner le nom de cette station à toute une période de la civilisation. Le progrès des découvertes a fait subdiviser ensuite cette période en trois phases qui, fait remarquable, ne sont pas toutes représentées à la Tène même; de sorte que cette dénomination est « partiellement usurpée », comme l'avoue M. Paul Vouga dans sa monographie de **La Tène** et comme l'avaient constaté d'autres archéologues, notamment le Dr Guelliot, qui avait proposé avec raison de nommer cette période Age Champenois, parce que c'est en effet en Champagne et dans une partie de la Lorraine que le Deuxième Age du Fer se présente sous ses formes les plus complètes, de la plus primitive à la plus évoluée.

La Tène n'est même représentative d'aucune phase secondaire en entier. On peut en juger par la magnifique monographie de Paul Vouga où sont décrites, analysées et situées dans l'ensemble concomitant, toutes les trouvailles faites de 1858 à 1922, épées, lances, objets de harnachement, (dont un curieux bât à la trouvaille duquel j'ai eu jadis la chance d'assister), joug de forme très moderne, ciseaux à tondre, fibules, bijoux, etc. D'excellentes planches phototypiques au nombre de 50 permettent d'étudier le détail de tous ces objets.

J'ai assisté aussi jadis aux discussions sur l'usage de la localité, primitivement située au débouché d'un chenal de nos jours comblé, qui unissait les lacs de Neuchâtel et de Bienne. Les uns ont voulu y voir un péage, d'autres un petit poste militaire, d'autres un bazar commercial ou un entrepôt. A la théorie du péage, surtout soutenue par Déchelette, Paul Vouga oppose des arguments qui me paraissent convaincants. Etant sur place lors du dégagement d'objets typiques, j'ai été d'avis qu'il n'y avait eu à La Tène ni entrepôt, ni poste commercial, mais que tous ces objets étaient tombés dans le lit de la rivière au cours de batailles sur le pont dont on a trouvé des restes et qui a fini par être incendié; peut-être y avait-il aussi un gué; c'était à mon avis un simple lieu de passage où ont eu lieu des accidents, d'où le caractère hétéroclite des objets trouvés. Le fait qu'il existait à quelque distance une palissade de protection fait supposer par M. Vouga qu'il y avait là un entrepôt gardé militairement (col. 149-151). J'admets volontiers que le gué, les deux ponts, bref le passage aient été gardés par un petit détachement ; mais ceci n'explique toujours pas que les objets aient été découverts en tas de même sorte *dans le lit de la rivière*.

J'ai répété mon interprétation maintes fois à Paul Vouga, à Maurice Borel, à Gustave Jéquier ; je vois qu'ils l'ont trouvée trop naïve, trop simple, pas assez « archéologique ». Mais elle est bien ethnographique ; mon frère a laissé dans le gué d'une rivière du Cameroun plusieurs caisses d'objets achetés pour moi *en série* dans diverses tribus; de même à La Tène, on a trouvé *en tas*, en série, tantôt des lances, ou des épées, ou des objets de harnachement, preuve selon moi que des bêtes de somme sont tombées dans la rivière avec leur chargement de marchandises spécialisées. C'est sur le sol ferme et non dans le lit du chenal qu'on aurait fait ces trouvailles s'il y avait eu un entrepôt. Tous les arguments que m'ont suggérés plusieurs visites et la situation des trouvailles au moment même de leur dégagement, dans la ligne des poteaux de soutien de l'un des ponts, m'ont convaincu alors de la solidité de mon interprétation et m'en convainquent davantage maintenant puisque celle du péage, à laquelle je tendais à me rallier, ne vaut tout de même rien.

Dans un livre récent sur le *Sénonais préhistorique*, Mlle Augusta Hure a signalé l'abondance des trouvailles d'instruments

de pierre *de même type* dans le lit des gués; d'où elle conclut, non seulement à des accidents, mais aussi à un mouvement commercial néolithique. C'est au même but que répondaient le gué et les ponts de La Tène, situés sur le territoire d'une tribu d'ailleurs difficile à identifier; peut-être le poste avait-il été construit par les commerçants eux-mêmes. En tout cas, on n'a pas trouvé à La Tène d'objets de parure féminine, ni d'ustensiles ménagers, ce qui prouve que les quelques hommes qui vivaient à l'abri de cette palissade formaient un détachement de gardiens armés.

Comme tous les objets appartiennent uniquement à la période dite *La Tène II*, on doit admettre que cette voie commerciale a présenté trop de dangers pour être longtemps utilisée, dangers humains mais tout autant dangers naturels (hautes eaux, marécages) et a été abandonnée après un usage relativement court.

D'où venaient les objets? M. Vouga montre bien que c'était du Jura. Pourquoi aurait-on établi un entrepôt de marchandises dans ce bas-fond, voilà ce qu'il n'explique pas, dans une région de tous temps marécageuse, qui l'est encore et où ces objets de fer alors très précieux auraient rouillé magnifiquement. Ce sont ces conditions naturelles, bien connues des habitants du pays, mais que Paul Vouga ne décrit qu'épisodiquement, qui donnent selon moi l'explication du poste. Un poste de protection au passage était certes nécessaire en ces périodes de razzias tribales; mais son but n'était pas spécifiquement militaire; c'était un *poste de secours* contre les brouillards, les dangers des enlisements et des inondations, un équivalent en pays marécageux des postes de secours du Grand et du Petit Saint-Bernard. Le pays était trop malsain pour y établir des familles ; mais le passage était commercialement trop important pour ne pas le rendre sûr ; dans les attributions de ces soldats rentraient aussi l'entretien des deux ponts, prélude à l'organisation des frères pontifes du moyen âge. L'abandon de cette voie a pu être dû simplement aux difficultés d'entretien ; je pourrais donner toute une liste d'anciens passages romains en Savoie abandonnés ensuite au profit d'un tracé meilleur. Paul Vouga signale d'ailleurs que plus tard on a édifié un autre poste du même genre plus à l'ouest. De nos jours ce passage est complètement hors d'usage.

Telle est ma théorie. Je m'en tiens à mes constatations de 1913 et je n'admets pas plus la théorie de l'entrepôt, devenue presque

classique, que celle du péage, mais seulement l'explication par les accidents dus à des causes naturelles ou à quelque tentative de pillage sur le pont même, précipitant à l'eau les bêtes avec leur charge et des hommes de l'escorte commerçante. Le pont passé, on buvait un coup et on transportait les marchandises venues du Jura vers l'intérieur de la Suisse. Je crois donc que la solution définitive du problème de la Tène exigerait en outre une étude serrée des voies d'arrivée et de départ, élément laissé de côté par Paul Vouga.

Quoi qu'il en soit, La Tène a fourni déjà près de 5.000 objets caractérisés, répartis de nos jours dans une dizaine de musées et de collections privées, mais qui sont cependant loin de représenter toute la civilisation de la période II. C'est pourquoi je doute qu'on puisse accepter la proposition de Paul Vouga, qu'il résume dans la formule suivante : *sont propres à La Tène II tous les objets dont un spécimen s'est rencontré à la station éponyme.* Car plusieurs de ces objets se rencontrent aussi associés ailleurs à des objets de La Tène I ou de La Tène III ; et je pense en outre que pour empêcher la préhistoire de tomber dans l'absurde ou la confusion, il ne faut adopter des dénominations que *si les objets ont été trouvés au lieu même de fabrication.* Ce « bazar » d'objets de toute origine, trouvés à La Tène dans le lit d'une rivière, ne peut avoir une valeur classificatrice. Ou si tous ces objets viennent du Jura (mais probablement de bien plus loin, de la Champagne ou de l'Yonne peut-être), c'est là-bas qu'il faut aller choisir la dénomination qui conviendrait à ce que Vouga veut délimiter comme La Tène II.

§

Si la station de La Tène a été abandonnée sans donner naissance à une ville, ni même à un village, il en va autrement de la station complexe qui date du milieu du néolithique et qui a été le point de départ de Genève. Le **Relevé des stations lacustres de Genève** par M. L. Blondel, publié dans *Genava*, avec des cartes très détaillées, prouve qu'il a existé au débouché du Rhône une énorme cité lacustre, qui s'est développée pendant plus de 3.000 ans et qui occupait une surface bâtie d'environ 150 hectares. Le total des pilotis relevés s'élève à plus de 3.260 ;

ils sont en grande majorité faits de cœur de chêne, parfois, plus rarement, en sapin,et longs chacun de 8 à 9 mètres.

On reste confondu devant l'énormité de ce travail, exécuté avec des moyens qui nous paraissent rudimentaires. Peu à peu, bien que le niveau du lac Léman n'ait que très peu changé depuis les premiers établissements de l'homme en ces parages, les rives ont été avancées et comblées, surtout de nos jours, par le déversement des gravats et la construction des quais. De sorte que les deux ailes de la cité lacustre sont maintenant recouvertes de maisons. La carte 8 de M. Blondel montre bien comment s'est produite cette superposition. Pour qui connaît Genève, je dirai que, sur la rive gauche, la cité lacustre allait jusqu'aux rues actuelles du Marché et des Eaux Vives et se continuait sur le côté gauche de l'île de Rousseau. Enfin on a découvert en plein lac, tout à l'extrémité du semis des pilotis, une fonderie et un peu moins loin une boucherie.

Ce mémoire fait honneur à la nouvelle revue *Genava*, ainsi qu'un autre de Paul Vouga, qui nous ramène à La Tène : il y étudie une trousse d'outils, conservée au Musée de Genève : lors de sa découverte, elle était encore dans sa housse de cuir. Ces outils sont tous petits et fins : scies, limes, tranchets, alènes, rapes. C'est manifestement une trousse de corroyeur ou de bourrelier-sellier. L'identité de ces instruments avec ceux employés au moyen âge est frappante ; plus frappante encore leur identité avec les instruments employés en Algérie et au Maroc pour le travail et l'ornementation du cuir. Comme je l'ai dit au début, nous vivons encore dans l'Age de La Tène ; c'est là un fait d'ordre culturel sur lequel on ne saurait assez insister, pour rendre modestes ceux qui s'imaginent que le progrès technologique moderne date du XIXe siècle. Les points de départ de ce progrès ont été l'invention du pas de vis, donc de la vis à tête fendue et du tourne-vis, d'une part, de l'écrou de l'autre. Depuis, on n'a fait qu'améliorer des détails.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Wallonie en Fleurs : M. Maurice Maeterlinck rend hommage à l'œuvre et au caractère de M. Albert Mockel. — *Les Œuvres Libres* : Les batailles de famille autour de Léon Tolstoï mourant. — *La Renaissance* : théories du géné-

ral Chapel et passe-temps des militaires à la retraite. — Naissance : *Algérie*. — Mémento.

La Wallonie en Fleurs publie un numéro double (avril-mai) en l'honneur de M. Albert Mockel, le poète de *Chantefable un peu naïve*, de *Clartés*, le critique clairvoyant de *Propos de Littérature*, le grand honnête homme qui, au cours de trente années de sa belle vie agissante, a toujours défendu les plus nobles idées. Il conviendrait de citer tous les hommages qu'il reçoit et mérite. On voudrait reproduire aussi *Le cantique sacré*, un poème inédit de Mockel qui est d'une grande beauté. Nous devons nous borner à insérer ici cette page de M. Maurice Maeterlinck, où la droite existence d'un haut poète apparaît ainsi qu'en un miroir sans défaut :

Albert Mockel est l'un des créateurs, l'un des grands zélateurs du vers libre. D'autres, qui aiment le vers libre plus que je ne l'aime, vous diront mieux que moi tout ce que lui doit la poésie de notre temps. Pour moi, je veux simplement me rappeler en ce jour, qu'il y a quelque trente-cinq ans, il publia l'*Intruse* dans son ardente et fière *Wallonie*, qui était comme le port féerique où nous apportions nos espoirs. Tel qu'il était alors, tel je le retrouve aujourd'hui. Il n'a pas perdu un rayon de son âme. Depuis trente-cinq ans, je n'ai pas vu fléchir son courage, sa loyauté, son amitié, son dévouement, sa foi, je n'ai pas vu vaciller un instant la Flamme Immortelle qu'alluma dans son cœur, aux heures de la jeunesse, l'amour de tout ce qui est juste et surtout de tout ce qui est beau. C'est si rare que les doigts d'une main sont trop nombreux pour compter les hommes auxquels, vers la fin d'une vie, on peut rendre un pareil témoignage.

§

Par les travaux de M. Salomon, signalés ici même, nous savions quels tourments domestiques contraignirent à la fuite le vieux Tolstoï. Son dernier secrétaire particulier, M. Boulgakor, a fidèlement noté ce qu'il a vu à Iasnaïa pendant les jours suprêmes de l'illustre vieillard. Ce document, qui n'a d'égal que la mort de Balzac contée par M. Octave Mirbeau, couvre 70 pages environ des **Œuvres libres** (mai). On assiste là, d'heure en heure, à une tragédie de famille qui laisse une impression d'épouvante.

Le 3 octobre, après une promenade à cheval, Tolstoï s'évanouit. Grand émoi dans la maison. Sa fille craint une attaque. « Il a

toujours ces yeux-là avant l'attaque », dit sa femme, Sofia Andreievna. On le couche sur son lit. Les convulsions le prennent. Il s'apaise, divague, demande à écrire. On lui donne un bloc-notes et un crayon. Il couvre le papier de son mouchoir sur lequel il s'obstine à écrire. Les convulsions le reprennent ensuite. Et voici qui est shakespearien :

Il eut en tout cinq crises. La quatrième fut d'une violence extrême ; son corps s'était rejeté en travers du lit, la tête était tombée de l'oreiller, les jambes pendaient à l'autre extrémité. Sofia Andreievna s'était mise à genoux ; elle avait pris les jambes dans ses mains et appuyait la tête contre elles. Elle resta ainsi longtemps, jusqu'à ce que nous réussîmes à étendre de nouveau L. N. sur son lit.

On ne pouvait éprouver à ce moment pour Sofia Andreievna qu'une profonde pitié. Elle levait les yeux au ciel, se signait fébrilement, et murmurait :

— Seigneur, pourvu que ce ne soit pas cette fois ! pas cette fois !...

Jamais elle ne faisait cela devant des étrangers : ce n'est que par hasard que je l'avais un jour surprise en train de dire cette prière. A Alexandra Lvovna (fille de Tolstoï), accourue à ma demande, elle dit :

— Je souffre plus que toi : tu perds en lui un père, mais moi je perds un mari, et je suis responsable de sa mort !...

Alexandra Lvovna semblait calme en apparence ; elle disait seulement qu'elle avait de violents battements de cœur. Ses lèvres minces et pâles étaient étroitement serrées.

Mais la chose ne put se passer sans un incident déplorable. Malgré son émotion, Sofia Andreievna réussit à prendre dans le bureau une petite serviette remplie de papiers, qu'elle mit en lieu sûr. Les enfants s'en aperçurent. Serge Lvovitch (fils de Tolstoï) se hâta de prendre et de cacher le carnet de notes de L. N., et Tatiana Lvovna (fille de Tolstoï) la clef de son bureau.

Après la cinquième crise, L. N. redevint calme, mais il continua de délirer.

— 4, 60, 37, 38, 39, 70, comptait-il à haute voix.

Tard dans la soirée, il reprit connaissance.

— Comment se fait-il que vous soyez ici ? demanda-t-il à Douchan (le médecin), et il fut surpris d'apprendre qu'il avait été malade.

— Un clystère ? Je ne me souviens de rien. Maintenant je vais tâcher de dormir.

Quelques instants après, Sofia Andreievna entra dans la chambre à coucher, se mit à chercher quelque chose sur la petite table près du lit, et renversa un verre par mégarde.

— Qui est là ? demanda L. N.

— C'est moi, Levotchka.

— Pourquoi es-tu ici ?

— Je suis venue te voir.

— Ah!

Il se calma. Il avait de nouveau repris conscience de lui-même.

Pendant la nuit, profitant de ce que L. N. s'était endormi et que nous étions tous partis, Sofia Andreievna alla chercher la petite serviette qu'elle avait prise au bureau de L. N. et déposée dans l'armoire du salon.

§

Par la plume de M. le colonel Romain, **La Renaissance** (26 avril) expose « les Théories du général Chapel » quant aux incendies de forêts.

Ces théories, basées sur des observations qui « embrassent une période presque trentenaire », accusent « l'électricité atmosphérique », non la foudre « dont l'effet n'est que trop aveuglant », de « bien des sinistres dont la cause nous est restée ignorée : embrasements de forêts, éclatements de réservoirs, explosions de poudres et de munitions, coups de grisou, éboulements de terrains, etc. ».

L'atmosphère, par les temps orageux, est pour ainsi dire saturée d'électricité et cela jusque dans les couches les plus voisines du sol, — déclare M. le colonel Romain.

Cette électricité dissimulée ne produit pas les effets violents des décharges fulgurantes, mais les effets insidieux des décharges sourdes. Elle aspire en quelque sorte l'électricité de sens contraire contenue à l'intérieur des corps de la surface terrestre et tend à se combiner avec elle.

Au contact des herbes et des branches et surtout près du sol, dans la broussaille, à la faveur de certaines racines, brindilles, ou éléments d'essence particulièrement conductrice, elle provoque des étincelles invisibles à l'œil nu, mais qui, par les temps de sécheresse, suffisent pour enflammer les abords et ce sont des incendies de forêts.

M. le général Chapel attribue la production de cette coupable électricité aux bolides :

Tel est le rôle de ces astéroïdes, forces prodigieuses et brutales « qui, comme l'a écrit le général dans l'étude spéciale qu'il en a faite jadis, semblent jetées par l'esprit du mal au travers de notre monde pour en fausser les admirables ressorts et en troubler éternellement le grandiose équilibre ».

Et cela prouve, en passant, que la superstition qui redoutait l'influence des comètes n'est pas si absurde, comme d'ailleurs tant d'autres croyances populaires, reposant sur des observations millénaires, dont on s'est longtemps moqué et vers lesquelles la science, mieux scrutée, ramène insensiblement.

L'article de M. le colonel Romain vaut d'être lu. Les savants trouveront probablement à y reprendre. Il frappera les amateurs de psychologie qui ont enregistré, par maint exemple, l'attrait du mystère sur les officiers en retraite. Après avoir obéi aveuglément, quitte à comprendre plus tard, ils ont besoin, leur service actif terminé, d'une revanche tardive de leur cerveau sur le renoncement que lui infligea la discipline. Cela fait des cryptographes capables de tout expliquer, des collectionneurs d'impossibilités ou d'exceptions, des spirites, des chercheurs, ingénieux souvent, qui ne trouvent pas grand'chose, sinon des méthodes inattendues et un plaisir enviable à les appliquer.

§

Naissance :

Afrique, « bulletin de critique et d'idées, publié par l'association des écrivains algériens », paru en avril pour la première fois, entend « établir la liaison intellectuelle entre la métropole et l'Algérie », par les soins de M. Jean Pomier, 2, rue Marie-Lefebvre, à Alger.

Pourquoi M. Pomier, qui a les meilleures intentions, commence-t-il sa tâche par la création d'un adverbe aussi peu utile que : *algériennement* ? « Les écoles littéraires, les modes et les modalités de l'expression ne nous préoccuperont pas outre mesure », déclare M. Jean Pomier. Un de ses collaborateurs cite quelques fleurs drôlatiques de « l'éloquence parlementaire en Algérie ». Que n'a-t-il condamné ce fâcheux *algériennement* ! Sachons-lui gré d'avoir retenu ces jolies phrases :

Le service vicinal est actuellement le pied en l'air : il danse sur un volcan.

Nous avons été étranglés pendant trente ans...

Il ne faut pas oublier que le débouché du Rhin est en Hollande et non en Algérie.

On ne tue pas un nourrisson dans l'œuf.

Mémento.— *La Revue hebdomadaire* (3 mai) : M. Ed. Estaunié : « La vraie figure de Buffon. » — « Hélène ou le premier amour de Ronsard », par M. Robert Sorg.

La Revue de France (1er mai): « Ma candidature à l'Académie », par Jules Claretie : papotages, tripotages. — « Les tribulations d'une reine d'Angleterre », par M. Hennet de Goutel. — « La petite ville », où s'affirme le talent incisif de Mme J. Ramel Cals.

Revue des Deux Mondes (1er mai) : M. le Capitaine Fonck : « Le danger aérien allemand. » — La suite du « Chateaubriand » de M. Paléologue et de « l'An prochain à Jérusalem »,de MM. J. et J. Tharaud. —« Avec Miguel de Unamuno à Salamanque », par Mme André Corthis. — « Les Académies de province au travail », par M. C.-M. Savarit.

Le Correspondant (25 avril) : « J.-K. Huysmans », par M. A. Thérive. — « Le Turc et l'étranger », impressions de voyage de M. Emile Baumann.

La Revue de Paris (1er mai) : « Juliette au pays des hommes », par M. Jean Giraudoux. — « L'Idéal socialiste », par M. Léon Blum. — « M. Anatole France », par M. H. Bidou.

La Revue Universelle (1er mai) : M. P. Laque : « Les Transformations de l'Allemagne. » — M. A. Thérive : « Les leçons de la Kabbale. » — « Jardins d'Italie », par M. J.-L. Vaudoyer.

L'Esprit nouveau (n° 22) : O*** : « La physique depuis 20 ans. Les confins de la Science et de la Foi. » — M. A. Weissmann : « La jeune musique allemande. »

Revue des Sciences Politiques (janvier-mars) : M. Emile Bourgeois : « L'Allemagne et la France au printemps de 1887. » — M. E. Crosa : « La nouvelle loi électorale italienne. »

La Revue mondiale (1er mai) : M. P. Souday : « La politique d'Anatole France. » — « Soir mélancolique », poème de M. E. Figuière.

L'Alsace Française (26 avril) : « La Belgique du temps présent », par M. Benjamin Valloton.

Les Maîtres de la Plume (1er mai) : M. R. Le Gentil : « Vigny et Marie Dorval. »

La Vie (1er mai) : « Jules Perrin », par M. J.-H. Rosny aîné.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une initiative de M. Georges Crès pour les œuvres littéraires sacrifiées (Les Nouvelles Littéraires, 3 mai). — *Un numéro spécial consacré à Remy de Gourmont* (Les Nouvelles Littéraires, 10 mai). — *Remy de Gourmont et Anatole France* (Le Journal Littéraire, 10 mai).

Il semble, à l'heure actuelle, que toute la production littéraire française soit concentrée dans le roman. Le roman peut être une sorte d'essai philosophique ou sociologique, mais ce n'est pas de ce roman-là qu'il s'agit : il s'agit du roman à succès, du ro-

man à prix littéraires. Ce sont de véritables courses aux prix rémunérateurs pour lesquelles certains éditeurs entretiennent, dans leurs écuries-librairies, de jeunes poulains du meilleur sang. Le public se passionne à ces jeux, fait des paris : on lui présente la photographie des jeunes étalons dans leur plus belle performance ; on lui permet même d'entrer au pesage, de palper les concurrents. Et lorsqu'un jeune poulain de l'écurie X ou Y a gagné, d'une tête de génie provisoire, la course au grand prix Homère, Virgile, Flaubert ou Balzac, tous les journaux s'emplissent de l'image du jeune cheval-acrobate, et nous révèlent ses méthodes de travail et d'amour. Et le cinéma nous montre le vainqueur de la course tenu en bride par son éditeur-jockey.

Quelques éditeurs usent des mêmes procédés de réclame pour lancer un penseur méconnu, un moraliste inconnu, plagié par les hommes de génie. Et des critiques improvisés usent et abusent du nom d'un écrivain désintéressé pour se lancer dans leur nouvelle carrière...

A côté de tout ce bluf, il y a la littérature sérieuse, la littérature d'idées : les essais, la critique, les études littéraires et philosophiques. Mais la publication de ces sortes d'essais, qui constituent en réalité la vraie littérature française, est devenue impossible. Noblement, et d'une façon tout à fait désintéressée, un éditeur vient de pousser le cri d'alarme, et nous proposer les moyens de remédier à cette situation.

M. Georges Crès présente ainsi, aux lecteurs des **Nouvelles Littéraires**, ce projet auquel tous les écrivains s'associeront. M. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, qui me signale cette intéressante initiative, me signale, en outre, qu'un Comité est déjà en formation pour la réalisation de cette œuvre littéraire.

M. Georges Crès écrit :

LES ŒUVRES SACRIFIÉES

Tout a été dit sur les inconvénients des prix littéraires : la création d'écrivains de circonstance attirés par la magie des concours, la mise en vedette de talents médiocres, choisis par hasard, par calcul, par dépit ou par erreur, le découragement des non primés dont les œuvres valaient autant sinon parfois plus que l'ouvrage couronné, l'incapacité matérielle de tout lire, de s'informer utilement, d'échapper aux influences et pour cette raison l'impossibilité d'indiquer vraiment l'Œuvre ca-

pitale (laquelle d'ailleurs ne pourrait peut-être être vue et comprise par la génération présente), les intrigues des candidats, les faiblesses, les préjugés, les défaillances des examinateurs. Je passe sous silence certaines autres roueries... mais je suis peut-être orfèvre.

Et j'arrive à la plus forte objection, la plus attristante, la plus vraie : c'est que le jeune écrivain, obnubilé par le prix magique qui va lui donner la célébrité et l'argent, ne voit plus que lui, ne travaille plus que par lui, ne se discipline plus aux dures règles qui transforment l'exercice de la carrière littéraire en Sacerdoce. Il n'entend pas que, même lauréat, il ne fait que commencer sa vie douloureuse d'écrivain et qu'il lui faudra payer, par des œuvres plus parfaites encore, son succès d'un jour.

La vie douloureuse d'écrivain, dis-je, et je me permets d'y revenir. Le public, en effet, ne voit que quelques vedettes littéraires. Il oublie la masse des hommes de lettres qui peinent toute leur vie pour leur idéal, esclaves de leurs idées, soucieux de leur écriture et dont les travaux, par leur perfection, par le dédain aussi qu'ils ont de plaire, ne sont pas publiés ou ne sont jamais réimprimés.

C'est pour ceux-là que je me permets d'élever la voix ici.

Avant la guerre, il était en effet possible de publier une œuvre à quelques centaines d'exemplaires. Les prix de papier et d'impression le permettaient. Les œuvres supérieures restaient ainsi à la disposition du millier de lecteurs, seul et limité public, sur lequel elles pouvait légitimement compter.

Actuellement, il faut ou augmenter dans des proportions dangereuses le prix de vente ou faire un tirage de 3.000 à 5.000 exemplaires. Or, seuls les ouvrages d'imagination, de vulgarisation ou de technologie peuvent supporter ces tirages. Les autres parties de l'Immense Empire des Lettres : Poèmes, Essais, Histoire, Philosophie, etc., etc., sont abandonnées peu à peu, ou le malheureux auteur s'il veut faire connaître son travail est obligé de contribuer aux frais de l'impression.

Il y a là un danger évident autant que la manifestation d'une injustice flagrante. Que de talents ne se peuvent ainsi manifester, que d'œuvres originales restent dans la poussière des manuscrits ensevelis. De ce fait, il est à craindre un appauvrissement intellectuel de notre génération (je ne fais même pas état des œuvres épuisées qu'il ne faut, pour les mêmes motifs, songer à réimprimer.)

Or les œuvres dont je parle n'ont pas eu un public augmenté, ou si celui-ci l'a été, il n'y a pas de proportions entre le nouveau chiffre de lecteurs et la majoration effrayante des frais d'établissement.

D'autre part, on ne peut exiger d'un éditeur qu'il consente à faire, lucidement, une série d'entreprises qui sont, *même le tirage vendu entièrement*, déficitaires. Il risque déjà beaucoup plus qu'on ne le pense

et de plus en plus dangereusement dans les publications qu'il lance. Les bilans trop maigres, les magasins trop remplis sont d'instructives leçons.

Il y a cependant quelque chose à faire.

Il faudrait obtenir soit de Mécènes, soit d'institutions telles que la Dotation Carnegie, la fondation d'une caisse de secours pour l'impression d'œuvres dont la clientèle reste limitée. Cette caisse serait gérée par un Comité d'hommes de lettres pris dans toutes les branches intellectuelles. Des techniciens pourraient en faire partie. Une subvention serait accordée pour l'impression de chacune des publications acceptées par le Comité. L'éditeur s'engagerait à donner le coût exact du tirage à 1.000 exemplaires, augmenté d'un pourcentage représentant ses frais généraux. Les ouvrages publiés devraient être vendus au prix normal des tirages supérieurs. L'indemnité allouée porterait donc presque exclusivement sur les frais de composition qui restent actuellement l'obstacle principal, le seul presque.

Si ce projet convient aux lecteurs des *Nouvelles Littéraires*, nous sommes disposés à en poursuivre la réalisation et je suis même heureux de dire ici que les Editions Crès, d'ores et déjà, s'inscrivent pour 1.000 francs.

GEORGES CRÈS.

N.-B. — Le choix de l'éditeur restera libre. Ceci afin qu'on ne puisse voir dans notre geste le geste de M. Josse.

Pour faire mieux comprendre encore l'utilité du projet Georges Crès, j'imagine que si aujourd'hui le Remy de Gourmont du *Chemin de velours* apportait son manuscrit à un éditeur, il ne pourrait peut-être pas l'éditer.

§

Les Nouvelles Littéraires consacrent un numéro spécial à Remy de Gourmont, et y publient un très beau sonnet d'Henri de Régnier : *Gourmont.*

Salut à vous, Gourmont, le Subtil et le Sage,
A qui la gloire mit cette plume à la main
Pour, d'un docte travail sans repos ni déclin,
Enrichir à jamais la blancheur de la page.

L'Idée, en son multiple et changeant paysage,
Vous en sûtes chaque détour et tout chemin,
Et vous avez tiré votre vivant butin
D'un royaume d'esprit qui fut votre apanage.

De votre haute chambre où la lampe à son feu
Eclaira, tant de soirs, la naissance du jeu
Dont vous seul connaissiez le mystère et les lois,

Vous dominiez le temps afin de lui survivre
Aussi bien que les Dieux, les Héros et les Rois,
Car l'aile de Psyché tremble aux feuillets du Livre.

Une page de souvenirs de Rachilde : *Le doux Remy*.

Mais oui ! c'est bien Remy de Gourmont dont il est question dans cette page de souvenirs ! Il fut un temps où l'on pouvait dire de lui : *le doux Remy*. Petit homme pâle, aux yeux clairs, très bleus, de tenue négligée, sans aucun souci du *tiré à quatre épingles*, non plus que du *tiré à la ligne* des jeunes apprentis de lettres d'aujourd'hui, il parlait en bégayant, n'affirmait rien, puis, tout d'un coup, vous sortait un brillant paradoxe comme un gentilhomme sachant tout de même manier l'épée : « Rachilde... je... je... vais... vous dire... ce que vous êtes : un garçon manqué qui cherche son sexe dans le romantisme. Si vous finissez par le trouver, vous... vous... serez un personnage étonnant... un personnage de roman, bien plus qu'un romancier ! » Et il ajoutait : « Moi... moi... mon ambition, ce serait de dire des vérités et... en...core la vér...ité, ce n'est pas toujours la vérité ! Elle a tant de faces !... »

On se promenait quelquefois au Luxembourg, ce n'était pas la *Nuit au Luxembourg*, c'était plutôt le matin, car on me rencontre plutôt à l'aurore qu'au couchant ! Il marchait à petits pas et contait à mi-voix, comme pour lui seul, des histoires qui étaient amusantes par le fond, sinon par la forme (car Remy de Gourmont a cherché, lui, très longtemps, sa forme, sinon sa formule).

Il avait une tendresse particulière pour les sirènes : « Les si... si... rènes ont certainement existé... C'étaient des femmes-poissons, mais nées vraiment d'accouplements monstrueux de marins en ribote avec des chiens de mer, en l'espèce *des chiennes*, je pense. Toute légende a son fondement, sa racine naturelle. Il ne faut pas croire que nos religions reposent sur autre chose que des particularités de l'Histoire. Où ça s'embrouille, c'est quand la littérature s'en mêle ! Quand un bruit court avec insistance, ce n'est pas toujours une calomnie !.. Et je ne regarde jamais les *otaries* sans un attendrissement qui prend sa source où vous savez ! »

Il riait d'un rire un peu toussotant qui faisait de lui, homme jeune, un philosophe avant l'âge.

Curieux de tout, il se retirait dans sa tour d'ivoire en emportant un tas de débris singuliers ; il fut, un moment, le génial chiffonnier de l'Histoire, car il ne négligeait rien, le détail, pour lui, renfermant le tout, ce qui est possible seulement pour le chercheur porteur du croc d'acier du jugement.

Le doux Remy était aussi un *cynique*. Pendant longtemps le jour-

nalisme lui demeura fermé à cause du fameux *joujou patriotisme*, tellement dépassé depuis, et on n'avait pas compris que, paradoxal comme il l'était, il ne pouvait pas faire une réaction chimique dans son creuset de grand savant sans employer des acides très violents. Comme il écrivait au *Mercure de France*, la seule revue respectant la copie, c'est-à-dire qui, l'ayant acceptée, l'admet dans toute son étendue et en supporte tout le poids sans jamais demander une rectification ou une atténuation, il avait l'habitude de ne pas s'occuper de l'opinion du public : « Nous sommes entre nous et nous n'aimons pas les importuns », ce qui est la légende de l'ours !

« Etre compris, me disait-il, c'est consentir à la vulgarité... Et puis... un temps viendra... »

Et le doux Remy, « qui se fâchait lorsqu'on mettait un accent sur la première syllabe de son nom », disait encore à Rachilde :

Il y a les *taches d'encre* de Maurice Barrès. Vous comprenez ses phrases accadémiques et ce sont des statues grecques. Elles ne vivent pas, car elles n'ont qu'un mouvement de draperie. Heureusement pour vous, chère petite Rachilde, que vous ne savez pas écrire et que vous n'apprendrez jamais. Vous portez votre littérature comme un pommier ses pommes. C'est, du reste, tellement mieux que de se pencher sur des creusets où l'on s'abîme le teint !

Dans ce même numéro, à côte de *Pensées inédites*, voici des souvenirs de *l'Amazone* qu'a recueillis M. Martin du Gard, *Une heure avec...* Marcel Coulon, l'historiographe de Remy de Gourmont, par M. Frédéric Lefèvre, une étude sur *l'Imprimerie Gourmontienne et le Gourmont-Club* par Legrand Chabrier, une intime évocation et ces *Notes et Souvenirs* où Paul Léautaud a fixé avec intelligence, émotion et sincérité, le visage de celui qu'il a aimé et admiré sans vaine flagornerie et sans se servir de cette amitié comme d'un levain de gloriole.

Dans **Le Journal littéraire**, Miss N. C. Barney parle de Remy de Gourmont :

Au moment où l'on va municipalement glorifier Remy de Gourmont par une plaque commémorative sur sa maison, 71, rue des Saints-Pères, je songe aux dernières fois que je passais dans sa mansarde, où tout m'était familier et cher, d'où le bibelot rare et l'oripeau antique étaient également exclus, où les murs étaient de livres et l'atmosphère de pensées (grillagées les fenêtres pour qu'elles ne sortent pas par là)

Je lui rapportais des paroles d'éloquente admiration d'Anatole France.

Il en eut quelque plaisir, puis son œil plus lucide, trop lucide, contrôla :

« France ne pense pas tout ce qu'il dit quand il loue. »

Moi je crois avec une déférence respectueuse en la sincérité d'un tel homme lorsqu'il loue un tel homme. Et puis ce jour-là, ému et rougissant, bien en circulation, en possession de ses vérités d'épiderme, et qui lui tiennent sinon au cœur du moins à la peau, et qu'il n'ose plus énoncer au public (le public étant devenu une vieille fille trop éprouvée et insatisfaite pour n'être pas désobligeamment sensible). J'avais assisté et participé à l'inspiration de France prise au vif — au presque vif de sa parole — peut-être pas ses idées du jour, mais au moins ses idées d'hier, et qui encore le vivifiaient, le passionnaient. Et quel est celui de demain qui nous en donnerait de plus vraies ?

Gourmont goûtait l'esprit de France.

France savourait le silence de Gourmont.

Ces deux hommes savaient ce que les hommes ignorent trop : qu'il y a place pour deux — surtout lorsque l'un d'eux n'en accepte aucune !

Mais je crois aussi à la magnanimité de M. France. Il a peut-être subi des honneurs contradictoires par une incorrigible, charmante et timide politesse, mais toute son ironie vengeresse vient à son secours.

R. DE BURY.

ART

Exposition Angèle Delasalle : galerie Guillou. — Exposition Vergé-Sarrat : galerie Weill. — La jeune peinture française : galerie Barbazanges. — Exposition Jules Flandrin : galerie Druet. — Exposition Anna Bass : galerie Druet. — Exposition Henri-Matisse : galerie Bernheim jeune. — Rétrospective Géricault : galerie Charpentier. — Exposition de l'Araignée : galerie Devambez.

L'Art d'**Angèle Delasalle** émeut par ses qualités de finesse, de sobriété, de pondération, de vigueur calme, d'arrangement décoratif conçu dans un bel esprit de simplicité et un goût très sûr, sans surcharge vaine, sans abréviations inutiles. Pour décrire la beauté féminine l'artiste place des nus nacrés et charmants sur des fonds d'arborescences de parcs aux belles lignes régulières, coins de jardins de Versailles dessinés en pur style français, bosquets de Saint-Cloud, parterres de Bellevue avec une jolie ordonnance des premiers plans devant les frondaisons bleuâtres des lointains peuplés d'allées d'arbres. Les nus qu'elle y entoure de charme naturiste, toujours saisis dans une ligne sobre, sont conçus dans une note précise d'élégance et de grâce. Pas de déformations. Pas de laideur sous prétexte de pittoresque. Ce ne sont point des nymphes, mais bien des femmes de notre temps, des baigneuses

qui viennent de laisser tomber la robe à la mode et la fourrure adoptée par l'élégance du moment.

Les fonds de paysages sont traités d'un mode particulier, vériste dans les détails, d'exécution lyrique par la conception de l'ensemble. Il ne s'agit point dans ces tableaux décoratifs de décrire strictement, de traiter à proprement parler le paysage. Il s'agit d'un accompagnement qui contourne la ligne du corps humain, comme l'orchestre suivrait et sertirait la mélodie. L'artiste procède donc par taches harmonieuses, délimite plutôt sa sensation devant la nature qu'elle ne transcrit la nature elle-même, mais sans que jamais la vérité du paysage soit pourtant altérée.

Le nu féminin est un des thèmes habituels d'Angèle Delasalle. Elle excelle à le transcrire nettement, toujours dans une pose sans apprêts, avec un soin très intelligent de l'étude de la forme, atteignant ainsi le modèle dans l'intimité de sa vie comme dans celle de son allure physique. Quand ces nus sont peints dans un intérieur, les accessoires, très réduits en nombre, sont choisis, draperies, natures-mortes écrans, pour faire valoir la carnation du modèle.

Quelques très bons portraits paraissent à cette exposition : celui du duc de Montpensier, celui de l'orfèvre Rivaud ou affluent au regard toute l'émotion de l'artiste-artisan, portrait bien traité, très étudié, d'une vie frappante et d'une remarquable individualité ; de jolis portraits de femme avec une note très jolie de finesse très moderne.

Angèle Delasalle est un des jolis peintres de Paris vivant. Sa marchande de fleurs sur le fonds des Champs-Elysées, ses allées du Bois, son quai aux bouquinistes en donnent de frappantes images. Le quai aux bouquinistes, dominé par l'ombre de Notre-Dame avec ce ton bleuté si spécial du trottoir, le contrejour qu'y jettent les couvercles levés des petites boîtes, est une excellente réalisation de paysage urbain, une notation très juste de la couleur des ciels parisiens, légers et changeants.

L'exposition se complète de beaux tableaux de fleurs et de natures mortes d'une savante ordonnance et d'un relief précieux.

§

M. **Vergé-Sarrat**, dont la réputation de graveur est, depuis plusieurs années, établie, se révèle comme peintre, galerie Weill,

avec une belle série de notations de Gafsa. Le bel oasis y revit avec la capricieuse floraison de ses palmiers, dont les dattes sont moins bonnes qu'ailleurs, mais qui y sont par cela-même moins tourmentés, dans la fraîcheur de ses amandiers en fleurs, la fluidité de ses arborescences légères qui mettent au ras du sol comme de souples nuées vert tendre.

Il n'a omis ni le blanc incendié de chaux des koubas, ni les murailles fauves, ni les Mauresques diligentes ni les Arabes flâneurs. Il y a joint quelques frais paysages de France et un bon portrait de lui-même. Le peintre chez M. Vergé-Sarrat est égal au graveur, et pareillement fin, intelligent, très nuancé et très expert à délimiter une excellente mise en page de l'effet traduit.

La jeune **Peinture française** est constituée par la plupart de nos peintres novateurs et un certain nombre de ceux qui les suivent. L'intérêt de l'exposition est assez inégal. La représentation de chaque artiste est restreinte en nombre : une toile, au plus deux. On y a pu remarquer un beau Signac, un portrait de Flandrin par lui-même, d'un art tranquille et certain, un beau nu d'Othon Friesz, un saisissant portrait de Charles Guérin et une de ses évocations de fêtes galantes, très harmonieuse.

Girieud contribue à la haute tenue de l'exposition, Maurice Denis à son charme. Marea une belle étude de femmes, Laprade un paysage vaste et tendrement clair, Guindet des coins d'Algérie bien vus et dont la transcription picturale est curieuse.

La sculpture, malgré la présence du beau buste de M. Othon Friesz, par Despiau, est plus faible et peu fournie. Elle ne joue qu'un petit rôle ornemental.

§

Galerie Druet, **Jules Flandrin**, avec une trentaine de toiles très variées d'aspect. Quelques paysages rappellent les grands horizons baignés de claire lumière que l'artiste rapporte de Vaison, comme un gracieux portrait de Mlle Mante en travesti fait allusion, avec plus de flexibilité, à ses études de danseuses. La plus grande partie de l'exposition se peuple de visions ensoleillées de Biarritz et de Bayonne, aspects de plages où des baigneurs passent près des marins assis auprès de péniches tirées sur le sable, ressac de grandes vagues venant s'apaiser au pied du phare,

au moment où le crépuscule va s'étendre sur la mer. Et l'artiste traduit aussi la lumière sourde et l'éclat pressé de dancings. L'art de Flandrin à évoquer des images littéraires empreint de nobles toiles, d'une belle ordonnance décorative, et dont les figures sont modelées avec ce sobre relief qui lui est particulier.

Galerie Druet, exposition de petite sculpture et de dessins d'**Anna Bass**. On n'y pouvait admirer qu'une petite partie d'une œuvre déjà considérable, nombreuse en belles évocations lyriques de l'art le plus délicat et d'une rare élégance de style. Quand la frénésie sera démodée, qui pousse les sculpteurs à modeler rondement et sourdement de gros corps de maritornes, sous prétexte de caractère, et à déformer la pureté de la ligne qui devrait être le grand souci du sculpteur, on s'apercevra pleinement de la valeur de quelques artistes qui n'ont jamais adopté ces grossiers moyens de frapper l'attention, et une statuette d'Anna Bass ou de Jeanne Poupelet, un buste de Despiau, déjà compris à toute leur valeur, relégueront au dernier plan tant de *marrons* prétentieux taillés directement ou indirectement et dont la franchise accusée n'est pas sans rouerie.

Les figures de danseuses et la soudaineté de leurs mouvements, la grâce des figures au repos, le joli charme méditatif de la plupart de ces statuettes, s'encadraient d'une série de dessins d'une belle fougue, captant des allures rares, des transitions de mouvement du modèle, des expressions de tout le corps, souriantes ou graves, d'une précision sobre et d'une belle pureté de lignes, avec, dans les lavis, notée avec plus de détail, toute la transparence de l'atmosphère et le jeu incessant de la lumière sur les corps nus et la souplesse de leurs lignes.

§

Galerie Bernheim jeune, une très belle exposition d'**Henri-Matisse**, imageries radieuses, belles fêtes de la couleur autour des corps harmonieux. On rencontre toujours, aux expositions de Matisse, quelque peintre de Salon, soucieux de vous expliquer que les valeurs ne sont pas observées, que les densités sont inexactes. On sourit et on se laisse aller au charme léger de cette décoration, à cette gaîté solaire sur tant de rouges éclatants et de tons de chair nacrée et tant d'accords de tons, neufs et séduisants.

§

La rétrospective **Géricault** ne contenait pas les toiles les plus célèbres du peintre, mais nombre de tableaux qui méritent de devenir aussi célèbres que ceux qui ornent les musées.

Et d'abord un portrait de Delacroix jeune, bien plus captivant que ceux qui le donnent dans sa maturité. C'est tout le romantisme, sa fièvre, son désir d'ailleurs, sa volonté de puissance, son avidité de notions, qui flambe dans cette figure énergique, nimbée de jeunesse, affirmative sans inquiétude, portrait du jeune génie qui s'est annexé toute l'histoire et toute la légende.

Géricault, dans son désir de se mettre en communion étroite avec le public, a rêvé d'être un peintre actualiste. On en allègue ici, comme témoignage, ces vibrantes études de guillotinés, ces instantanés de la mort. Et il y a les études de fous, d'une si parfaite logique, d'une telle vérité, qui relègue au rang des caricatures involontaires tous ces fous grimaçants et mélodramatiques dont tant de peintres médiocres se sont donné péniblement le modèle devant leur glace. De la particularité dans les yeux, une légère exagération d'une ligne, et l'image apparaît, imposant son sens, précisant la nuance de folie. Il y a naturellement de belles études de troupiers et de chevaux. Les horreurs de la guerre tiennent toutes dans un passage de blessés sur les charrettes. Les dessins sont très nombreux et tous remarquables, dénotant une rapidité d'exécution qui subjugue le détail et le met en place, sans rien oublier, ni esquiver.

§

Il y a de joyeux compagnons à l'**Araignée** et qui plaisantent la vie qui passe. Parmi leurs plaisanteries il y en a d'excellentes, de celles qui valent aux humoristes du crayon de rapides popularités; il y en a aussi qui ne portent pas et rien d'affligeant comme un lazzi qui rate. On s'intéresse aux caprices de Gus Bofa, de Falké, d'Oberlé, d'André Foy. Un groupe de modernistes issus de Rops et de Guys plaît par sa sévérité, par son âpreté à chercher, sous les aspects du plaisir, sa médiocrité désagréable : Chas Laborde, Diligent, Dignimont. Pascin s'amuse ; quand il délimite en dents de scie des corps de femme un peu flottants, il exagère sa puissance, force la ligne. Ses tons sont toujours rares, et comme on voit qu'il les puise dans une imagi-

nation toujours en éveil ! Il y a bien de la finesse chez Mme Sakharoff quand elle l'avoue et ne s'inquiète plus du douanier, de la finesse et un peu d'émotion. Marie Vassilieff s'est taillé un petit royaume d'art. Elle fait des poupées, c'est du caractérisme, du chiffonnage, de la vérité, de l'invraisemblance, de l'observation et de la fantaisie, de la mode et de la sculpture, et c'est surtout de la verve. Cela danse avec frénésie.

Les bustes et les statuettes de Mme Chana Orloff sont ils bien de la sculpture? La recherche du caractère pittoresque y annihile le souci de la ligne et de la forme. Ce n'est pas de l'humour, mais une sorte de fantaisie pittoresque, ici curieuse, là inattendue. Le peintre Widhopff apparaît tout en or, assis pipe à la bouche, jordaenesque, excessif et la bonne simplicité du modèle ne se retrouve pas dans cet épanouissement.

Le talent particulier de Mme Hermine David ramasse en tableautins curieux des atmosphères amusantes, des masques, des serpentins, des joies du carnaval. Le mouvement y vit plus que la lumière, mais la recherche est toujours ingénieuse.

M. Van Dongen, le plus peintre de ces artistes, n'est pas celui qui a exposé le meilleur tableau. Son fêtard et ses compagnes sont poussés à la farce, hors des moyens de la peinture. Quand Louis Legrand traite les même sujets, c'est vraiment un peintre qui parle et représente des ridicules, par la ligne et la couleur et sauvegarde les joies de l'œil, tout en accentuant sa satire.

GUSTAVE KAHN.

BIBLIOTHÈQUES

Les Bibliothèques municipales de Paris. Ce qu'elles sont. Ce qu'elles doivent devenir. — On compte actuellement à Paris 83 bibliothèques municipales, savoir : 80 bibliothèques générales ordinaires ; une bibliothèque générale modèle, création et don du Comité américain pour les régions dévastées de la France ; une bibliothèque spécialement consacrée aux arts et aux sciences appliqués à l'industrie et dénommée, du nom de l'homme dont un legs en a provoqué la création, bibliothèque Forney ; enfin, une bibliothèque de même spécialité que la précédente, mais de beaucoup moindre impor-

tance ; de ces deux dernières bibliothèques il ne sera rien dit ici.

Les 80 bibliothèques générales ordinaires forment deux groupes distincts, au point de vue de leur installation, de leur personnel, de leur fonctionnement : d'une part, 20 bibliothèques dites « centrales d'arrondissement », logées dans les mairies ; d'autre part, 60 bibliothèques, dites de quartier, logées dans des écoles ; les premières sont plus importantes que les secondes, par l'étendue de leurs locaux, l'ampleur de leurs collections et l'horaire quotidien d'ouverture ; elles sont aussi les plus anciennes de fondation, remontant à une cinquantaine d'années, les bibliothèques de quartier ayant été créées ultérieurement, par décisions successives, dont les deux dernières datent de 1913 et de 1922.

Les Centrales d'arrondissement offrent deux fonds de livres : le fonds de prêt à domicile et le fonds de lecture sur place ; ces dénominations indiquent clairement que les livres du premier fonds sortent de la bibliothèque, ceux du second fonds n'en sortant pas ; cette différence est basée sur la nature des ouvrages au double point de vue de leur objet et de leur forme matérielle ; on prête les livres de distraction et de vulgarisation, on communique sur place les livres d'études et les livres de valeur ; pourtant, on prête également ceux-ci aux personnes qui justifient d'un besoin particulier et auxquelles on délivre une autorisation spéciale.

Faite pour tous, ouverte à tous, aux enfants comme aux adultes, aux femmes comme aux hommes, aux personnes de toutes conditions sociales, dont aucune ne peut prétendre n'en avoir jamais besoin, la bibliothèque offre à sa clientèle une collection de livres encyclopédique, où toutes les spéculations de l'esprit sont l'objet d'une représentation proportionnelle basée sur leur fréquentation relative par les lecteurs de toutes catégories ; distraire, instruire, renseigner, tel est le programme de la bibliothèque, qui, pour le remplir, offre à sa clientèle des livres, des revues, des magazines et, dans quinze bibliothèques, un choix de journaux représentant toutes les nuances politiques.

Sur les rayons, les livres sont classés dans l'ordre des numéros de leur entrée ; à ce désordre matériel, le catalogue, imprimé et vendu, substitue un ordre méthodique, conçu suivant un système auquel il ne manque guère qu'une numérotation pour s'apparenter à la classification décimale.

Les reliures sont en toile de couleurs diverses, plus généralement noire. Les lecteurs n'ont pas accès aux rayons.

Le personnel de la bibliothèque comprend un bibliothécaire, un ou deux sous-bibliothécaires, un, trois ou quatre appariteurs. On n'exige des bibliothécaires aucun apprentissage, aucune formation technique, aucun certificat d'aptitude professionnelle; c'est le régime de l'empirisme et de l'autodidactie.

Sur les vingt bibliothécaires de centrales d'arrondissement, on compte aujourd'hui onze employés de bureau et neuf bibliothécaires professionnels, dont six appartiennent à la Bibliothèque nationale, un à la bibliothèque de la Cour des Comptes, un à la bibliothèque Forney et un archiviste-paléographe libre.

Dans les bibliothèques de quartier, l'emploi de bibliothécaire revient de droit au directeur ou à la directrice de l'école et celui de sous-bibliothécaire à un instituteur ou à une institutrice.

Les appariteurs, chargés des travaux manuels de rangement et de ménage, sont recrutés dans le personnel de service des administrations publiques et parmi les ouvriers du commerce et de l'industrie.

Les emplois sont accessibles aux femmes, qui en occupent effectivement quelques-uns.

Les centrales d'arrondissement sont ouvertes, chaque jour de semaine, quatre heures consécutives, entre dix-sept et vingt-deux heures, suivant les convenances locales, et deux heures le dimanche, de neuf heures à onze heures. Les bibliothèques de quartier sont ouvertes, chaque jour de semaine, deux heures, entre dix-sept heures et vingt-deux heures, et le dimanche comme ci-dessus.

En 1922, il a été prêté 1.409 657 ouvrages et inscrit 22.053 lecteurs nouveaux.

Dans chacun des vingt arrondissements existe une Commission de surveillance et de perfectionnement des bibliothèques de l'arrondissement, composée des membres de la municipalité, de l'inspecteur des bibliothèques et de personnalités notables, connues pour leur compétence et leur attachement aux questions d'enseignement et d'éducation sociale, en nombre double de celui des bibliothèques de l'arrondissement. Au-dessus de ces vingt commissions locales, siège à l'Hôtel de Ville une Commission

centrale composée de fonctionnaires, de techniciens et de membres des Commissions locales.

La direction générale des bibliothèques est confiée à un bureau de la Préfecture de la Seine, composé de fonctionnaires administratifs, à l'exclusion de techniciens. Une circonstance fortuite a placé, depuis dix ans, à la tête du service un ancien élève de l'école des Chartes, archivistes paléographe. Ce bureau des bibliothèques est placé sous l'autorité du Secrétaire général de la Préfecture.

Le budget des bibliothèques municipales s'élève à 851.000 fr. dont 524.000 fr. pour le personnel et 327.000 fr. pour le matériel ; sur un budget de 1.467.763.000 francs, cela représente une proportion de 1724 millièmes, soit 0 fr. 579 par 1.000 francs et pour une population de 2.906.472 habitants, une dépense de 0 fr. 30 par tête d'habitant.

§

Dans leur état actuel les bibliothèques municipales de Paris, pour avoir été tenues à l'écart du mouvement général de transformation des institutions et des organismes de la cité moderne, ne donnent pas suffisamment satisfaction aux besoins de distraction, d'instruction et d'information de la population ; elles représentent une formule désuète et caduque.

Au cours d'une gestion de plus de dix ans, le technicien accidentellement appelé à les diriger, au lieu d'un chef de bureau, aura fourni un certain effort de modernisation touchant les divers compartiments du service, amélioration des locaux et du mobilier, catalogues rédigés dans des conditions adéquates au but de l'œuvre et à la nature de sa clientèle, extension des revues et magazines, introduction des journaux, nomination de neuf bibliothécaires professionnels, entrée de techniciens dans la Commission centrale, etc. ; mais cet effort sporadique sera resté insuffisant ; une réforme générale, méthodique, rationnelle s'impose, basée sur un principe diamétralement opposé à celui appliqué jusqu'ici.

L'absence de technicité est la caractéristique essentielle de l'organisation actuelle ; alors que tout est technique en matière de bibliothèque, et que la bibliothéconomie a grandement évolué depuis la création des premières municipales parisiennes, on en

est resté à la pratique coûteuse et déficitaire de l'empirisme, des formules bureaucratiques, de l'incompétence.

La direction générale doit être confiée à un chef technique, assisté de deux adjoints et placé sous l'autorité immédiate du préfet de la Seine ; aucun organe ni aucun fonctionnaire n'ayant compétence pour contrôler utilement la gestion du chef technique, une commission de surveillance et de perfectionnement, composée d'une demi douzaine de techniciens qualifiés, exercera ce contrôle et formulera des avis autorisés.

Dans chaque bibliothèque, le bibliothécaire voit son rôle et sa fonction nettement précisés ; il possède une connaissance complète de tous ses livres ; il connaît la bibliographie générale et ses instruments ; il sait le but et le programme de l'œuvre qu'il dirige ; il se tient au courant de la production livresque, achetant les nouveautés utiles, remplaçant les ouvrages vieillis, mais toujours nécessaires, par des livres récents ou des éditions nouvelles, supprimant ceux dont l'action du temps a fait disparaître l'intérêt ; il tient son catalogue à jour ; et puis il s'acquitte de sa tâche primordiale, il apprend la lecture à sa clientèle, montrant à ses lecteurs, pris isolément ou réunis en causeries familières, comment ils doivent choisir les livres d'après leurs goûts, leurs besoins et leur degré de réceptivité. L'enseignement de la lecture dans la bibliothèque est, en France, une idée encore toute neuve, nulle part mise en pratique et qu'il convient de propager ; de même qu'il y a, dans la section enfantine de la bibliothèque américaine, « l'heure des contes », il doit y avoir pour les adultes, « l'heure bibliographique ».

Mais pour remplir ce rôle de professeur de lecture, le bibliothécaire doit savoir son métier, donc l'avoir appris dans une école ou un cours approprié et justifier par un certificat d'aptitude professionnelle de sa capacité technique à occuper l'emploi.

§

Jusqu'à l'an dernier, il n'existait, en France, aucun centre d'études où l'on formât les bibliothécaires destinés aux bibliothèques du genre dont il est ici exclusivement question, le cours de l'Ecole des Chartes s'adressant aux bibliothèques savantes. L'amitié américaine a heureusement comblé cette lacune; en juin juillet 1923, un cours de formation technique a été organisé à

Paris, à la bibliothèque américaine de la rue de l'Elysée, sous la magistrale direction de miss Bogle ; le succès a été tel que l'école franco-américaine de bibliothécaires de Paris fonctionnera en 1924 et 1925 et qu'elle aura sans doute vite fait d'obtenir le patronage du ministère de l'Instruction publique.

Aussi bien n'est-ce pas là le seul bienfait de la collaboration intellectuelle généreusement apportée par l'Amérique à la France. Si l'on peut voir aujourd'hui, à Paris, une bibliothèque modèle, fonctionnant à plein rendement, suivant les méthodes et les principes américains, pour le plus grand profit intellectuel et moral de la population du quartier de Belleville où elle est installée, c'est encore à l'amitié américaine que nous en sommes redevables. Grâce à elle, la question de la réforme des bibliothèques municipales de Paris est simplifiée. Que doit être, à notre époque, ce genre de bibliothèques ? Allez rue Fessart, n° 6, et vous le verrez, par l'exemple concret et vivant le plus significatif qu'on puisse demander.

C'est en 1922 que le Comité américain pour les régions dévastées de la France, étendant son action en dehors de son domaine primitif, le département de l'Aisne, décida de créer à Paris une bibliothèque destinée à servir de modèle pour une modernisation, manifestement nécessaire, des bibliothèques parisiennes.

Sur un terrain communal mis à sa disposition par la municipalité, le Comité édifia un baraquement, offert par le ministère des Régions libérées ; il le meubla de casiers, de tables et de chaises et y installa une collection de livres judicieusement choisis, agréablement reliés de couleurs variées, méthodiquement rangés sur les rayons, auxquels le public accède librement, guidé par un catalogue sur fiches comprenant une triple signalisation, noms d'auteurs, titres d'ouvrages et matières ; la bibliothèque est ouverte tous les jours de la semaine de 14 à 22 heures (sauf le mercredi où elle reste fermée de 14 à 20 heures) et le dimanche de 9 à 11 heures ; on prête simultanément deux livres, dont un seul roman ; les enfants sont admis dès qu'ils peuvent inscrire eux-mêmes sur le registre *ad hoc* leurs nom et adresse ; ils trouvent à leur disposition un fonds de livres spécial ainsi que des tables et des chaises à leur taille et un banc, de chaque côté de la cheminée monumentale qui orne l'une des extrémités de la salle, celle-ci

en bordure de la rue, à rez-de-chaussée, largement éclairée par de nombreuses fenêtres et gracieusement décorée de vases garnis de fleurs ; ceux-ci suffiraient à révéler que la gestion de la bibliothèque est confiée à de jeunes femmes françaises, dont le Comité a assuré la formation technique en leur faisant suivre les cours d'une école américaine de bibliothécaires et en les employant dans ses bibliothèques de l'Aisne.

Ouverte en novembre 1922, la bibliothèque Fessart est restée administrée par le Comité jusqu'en décembre 1923 ; au premier janvier 1924, remise a été faite à la Ville de Paris, qui en est devenue propriétaire, sous condition d'en maintenir le même fonctionnement, caractérisé par la présence d'un personnel féminin de bibliothécaires diplômées.

On ne saurait songer à ramener de suite les 80 municipales parisiennes au type de Fessart ; mais chacune d'elles peut du moins s'approprier tel ou tel de ses procédés et réaliser chez elle une amélioration partielle.

Au reste, l'influence de cette bibliothèque modèle a déjà commencé à se manifester : une bibliothèque nouvelle est en cours d'installation dans le quartier des Gobelins, rue Vulpian ; on y a emprunté à la bibliothèque Fessart plusieurs de ses procédés : rangement méthodique des livres sur les tablettes, classification décimale, reliures polychromes, libre accès au catalogue sur fiches ainsi qu'aux rayons.

Bien plus, la décision est prise de construire, à Ménilmontant, rue Sorbier, un bâtiment spécialement affecté à une bibliothèque conçue dans les mêmes données d'aménagement et de fonctionnement que la bibliothèque Fessart.

Le succès de la fondation du Comité américain est encore attesté par les résultats statistiques de 1923 : 4.426 lecteurs inscrits et 105.809 ouvrages prêtés, qui — fait capital — pour près de la moitié, ne sont pas des romans.

Ces chiffres sont significatifs ; ils sont la démonstration par le fait de la nécessité d'une bonne organisation du service municipal de la lecture publique, par la manifestation des résultats obtenus là où cette bonne organisation est réalisée ; la fréquentation de la bibliothèque par le public dépend des commodités qu'on lui offre et du souci qu'on lui témoigne de répondre à ses désirs et à ses besoins.

La création de la bibliothèque Fessart par le Comité américain pour les régions dévastées de la France est la plus éloquente justification de l'effort d'organisation que dix ans durant j'ai obstinément poursuivi pour une organisation moderne des bibliothèques municipales de Paris ; que le Comité, pour l'appui si éclairé et si généreux qu'il m'a prêté, veuille bien trouver ici l'expression de ma gratitude.

ERNEST COYECQUE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Peut-on savoir quand Becque écrivit « les Corbeaux » ? — Il y a eu vingt-cinq ans, le 13 mai, qu'Henry Becque est mort dans une maison de santé de Neuilly. Or toute une partie de sa vie est restée obscure et ses derniers biographes, MM. Got et Dawson, ne sont pas parvenus à l'éclairer. Peut-on savoir quand il écrivit *Les Corbeaux* ?

Le chef-d'œuvre de Becque a été représenté pour la première fois en 1882, et il est surprenant qu'on ne puisse fixer avec certitude la date de sa composition. Il n'est pas superflu, au reste, de chercher à la préciser. En effet, le jugement que l'on porte sur son originalité et son influence ne peut être le même, si on le rattache à ce que Sarcey appelait artificiellement « l'école brutale » de 1870 (Bergerat, Touroude, etc.), ou si on l'encadre dans la série, plus tardive, des productions naturalistes (*Thérèse Raquin*, *l'Assommoir*, etc.). *Les Corbeaux* se relient-ils aux premières tentatives de Becque, aux pièces pathétiques comme *Michel Pauper* (1870), l'*Enlèvement* (1871), ou bien se placent-ils immédiatement avant le tournant de *La Navette* (1878), qui précipite l'évolution de l'auteur vers la comédie mondaine... ou demimondaine ?

Dans une ingénieuse étude de la *Revue d'Histoire littéraire*, M. Emile Bouvier incline à adopter la première hypothèse. M. Jean Robaglia, le petit neveu de Becque, qui prépare minutieusement l'édition si attendue de ses œuvres complètes, ne semble pas devoir s'y rallier. M. Eric Dawson est imprécis et hésitant : *Les Corbeaux* ont été écrits, dit-il, en 1876 (p. 23) ou vers 1877 (p. 70).

L'argumentation de M. Bouvier est la suivante. Henry Becque

nous dit qu'il a « promené *Les Corbeaux* pendant cinq ans », avant de les faire recevoir à la Comédie-Française (*Souvenirs d'un auteur dramatique*, p. 22) ; il dit même ailleurs qu'il attendit « plus de cinq ans » avant de les faire lire à son protecteur Edouard Thierry (*id.*, p. 86). Or M. Bouvier n'a pas de peine à démontrer que cette entrevue dut avoir lieu en 1881. Si l'on se rappelle que Becque écrit : « *Les Corbeaux* me demandèrent une année de travail » (*id.*, p. 21), on peut en fixer provisoirement la composition en 1875 (1881 — 5 — 1 = 1875). Mais ici surgit une difficulté. Becque convient qu'après « le brillant échec de l'*Enlèvement* » (1871), il entra à la Bourse pour gagner sa vie, n'y réussit guère, « tourna *bien vite* au désœuvré » et se rejeta sur le théâtre qui « redevint son va-tout » (*id.*, p. 19). Si la pièce n'a été composée qu'en 1875, comment comprendre ce « bien vite » ? Comment combler ce trou de quatre années ? D'autre part, puisque Becque est reçu, en 1874, membre de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, c'est qu'alors il a quitté la Bourse, il est de nouveau homme de lettres et de théâtre. Il est donc possible, dit M. Bouvier, que *Les Corbeaux* aient été écrits vers 1872-73. Dès lors, les cinq années de déboires et de délais s'étendraient, non pas entre 1877 et 1882, comme le croit M. Dawson, mais entre 1873 et 1878, année de composition de *La Navette*. Les textes semblent appuyer cette interprétation : « Si *Les Corbeaux* avaient été joués à leur heure, c'est-à-dire quand ils ont été terminés, je n'aurais jamais écrit *La Navette* (id., p. 20)... J'avais présenté *Les Corbeaux* partout, et partout ils avaient été refusés. Je n'étais pas bien en train de recommencer un grand ouvrage. Je fis *La Navette* (id., p. 27). » Ainsi cette petite comédie marquerait la fin des espoirs que Becque fondait sur sa grande pièce, presque la fin des cinq années de tribulations. Et cette hypothèse s'accorderait avec une déclaration de Bergerat (*Le Voltaire*, 19 septembre 1882) : « *Les Corbeaux* sont encore de ce temps là [1870], puisque Becque les traîne de théâtre en théâtre depuis *dix* ans... dix ans de lutte, d'attente, de démarches sans nombre. » (1882—10=1872).

M. Jean Robaglia, qui s'est prêté avec une parfaite bonne grâce à mon questionnaire, confirme d'abord, par un document précis, la première partie de l'argumentation de M. Bouvier. Il faut bien décompter les cinq années dont parle Becque, non pas

à partir de 1882, mais à partir de 1881. M. Robaglia possède le contrat de publication des *Corbeaux*, établi par l'éditeur Tresse et *daté d'octobre 1881*. Or ce contrat porte la mention suivante : « Cette pièce est actuellement reçue à la Comédie-Française. » A mon avis, il est même probable que l'impression était terminée avant la signature officielle du contrat. En effet, à la première représentation de *L'institution Sainte-Catherine*, le 22 décembre 1881, Becque fut frappé de certaines analogies troublantes qu'offrait avec sa pièce celle de son ami Abraham Dreyfus, et il se souvint d'avoir prêté à celui-ci, « quelques mois avant », un exemplaire imprimé des *Corbeaux* (id., p. 79). Donc, si l'on place en été 1881 le terme de l'odyssée des *Corbeaux* et si l'on tient compte de l'année passée à les écrire, on peut fixer au printemps de 1875 (« plus de cinq ans » + un an) le début de la composition.

D'autre part, la première idée des *Corbeaux* remonte au moins à 1871. Jules Claretie a jadis rappelé, dans le *Temps* du 15 septembre 1882, l'existence d'un ancien contrat d'après lequel Becque cédait à Peragallo, agent général de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, pour la somme de 2.000 fr., ses droits sur trois pièces en cinq actes, dont « *Les Corbeaux*, mélodrame ». De quelle date est ce contrat ? Becque connut Peragallo en 1868. Ce fut ce dernier qui l'aida à faire recevoir au Vaudeville *L'enfant prodigue*. Jules Claretie écrit que ce contrat a été consenti par Becque à un moment de grande détresse financière, et d'après M. Robaglia, il faudrait le situer dans cette période de désarroi qui coïncide avec la composition de l'*Enlèvement*, « bâclé » dans les deuils et les besoins d'argent. Ce contrat signé, Becque a-t-il attendu quatre ans pour se mettre à l'œuvre ? S'est-il rejeté vers la Bourse et s'y est-il maintenu « plusieurs années », comme le dit M. Dawson (p. 23) ? C'est peu vraisemblable.

Alors faut-il faire remonter jusqu'à l'année 1872 la composition des *Corbeaux* ? Ce serait sans doute conforme aux déclarations de Bergerat. Mais M. Robaglia ne leur attribue en général qu'une maigre créance. Il possède, dit-il (*Mercure de France*, 1er mai 1924, p. 854), une lettre de Bergerat qui avoue avoir très peu connu Becque, et les *Souvenirs d'un enfant de Paris* lui paraissent entachés de nombreuses erreurs. Il s'en tient donc fermement aux « cinq ans » de Becque et il les décompte à partir de 1881. De plus, ainsi qu'il le fait justement remarquer, il y a

une telle différence entre l'écriture souvent encore emphatique et déclamatoire des premières pièces (*Michel Pauper*, *l'Enlèvement*) et la manière sobre et classique d'une comédie comme *Les Corbeaux*, qu'il faut bien admettre entre elles une évolution, l'intervalle d'une étape assez prolongée.

Les deux argumentations de M. Bouvier et de M. Robaglia s'accordent au moins sur un point : c'est que le chef-d'œuvre de Becque n'a pas été écrit plus tard que l'année 1875-76, et que l'idée primitive en remonte aux environs de 1871. Le temps de la gestation reste inconnu.

Quand se place cet été de la rédaction dans l'appartement de la rue Matignon, « cet instant de sa vie, le plus heureux dont il se souvienne », pour reprendre les paroles mêmes de l'auteur ? Qui apportera une certitude ? On sait que Becque a changé bien souvent de domicile. A quelle époque habitait-il rue Matignon ? Le Bottin ignore son nom jusqu'en 1890. La Société des auteurs ne peut nous donner son adresse en 1874. Sa correspondance n'est presque jamais datée. Quelqu'un, parmi ses amis encore vivants, a-t-il eu connaissance des *Corbeaux* avant 1875 ?

JEAN-MARIE CARRÉ.

CHRONIQUE DE PARIS

La Seine. — Une fille qui portait des jupons pleins de trous et qui fréquentait des jeunes coquins désœuvrés immortalisa le cours de la Seine, de Billancourt à Bagatelle. Frehel, une des rares interprètes de la misère, l'annonçait mélancoliquement à qui voulait l'entendre, il n'y a pas longtemps, à l'Olympia. Des vieillards sordides, comme les ponts de Paris en abritent dès la tombée de la nuit, n'échappaient point à son charme, et, chantait toujours la mélancolique Frehel, le jeune homme et le patriarche désiraient attendre cette fille sous une arche connue des initiés. J'ai toujours éprouvé une grande sympathie pour cette grande fille mince et molle, blonde, avec un visage pâle en chair de champignon de cave, éclairé par deux myosotis romantiques. Je la comparais, dans mon imagination, aux filles à soldats de Toul : Ninon la Gaîté, Rose des Bois, Marie des Guérites et d'autres. Je regrette de ne pouvoir donner un nom à l'héroïne de la chanson de Frehel, ce qui simplifierait la besogne. Cette belle

apache de port d'eau douce fut contemporaine de La Chaloupeuse à qui la Seine ravit un amant dont les yeux valaient, paraît-il, la peine d'être décrits avec lyrisme.

La plupart des grandes villes d'Europe possèdent un fleuve, une rivière pour les besoins quotidiens de la tragédie nocturne. La lumière de la lune, dans une eau saturée de produits chimiques, attire le peuple pittoresque de la nuit, comme le soleil attire les tuberculeux riches et les petits bourgeois somnolents. J'imagine les bords de la Sprée peuplés d'ombres commentées par George Grosz et la mort liquide retapée au goût du moment avec, sur sa tête, une petite cloche, à ses pieds des souliers à hauts talons, l'attirail encore élégant de la misère qui, de jour en jour, se laisse séduire par des complications d'une certaine élégance.

A l'heure où les remorqueurs dorment dans les coins, et mêlent l'odeur du goudron à celle des banlieues confites dans la poudrette et le guano, la Seine étale sa robe sombre pailletée de nacre un peu mauve, d'un triste mauve, un peu livide, celui des yeux des poissons qui ne voient plus. La fleur lumineuse de l'électricité, si humaine mais sans passions, indique la voie mouvante qui conduit dans les filets de Saint-Cloud les épaves les plus affreuses d'une grande cité qui abandonne les déchets de sa consommation entre deux airs de chansons populaires.

J'habite, non loin de la Seine, dans le paysage le plus morne de Paris. Un tramway nocturne passe devant mes fenêtres. Il troue la nuit comme un fer rouge dans la direction de Versailles. La nuit fume et pétille derrière son passage. A Versailles, j'espère que des gardes-françaises l'éteindront avec de l'eau, peut-être simplement en lui jetant leurs tricornes. Devant ma fenêtre, dix gros gazomètres composent un coin de décor où l'œil se repose familièrement. Une fois par an, j'entends un cri qui vient des bords de la Seine. Je tends l'oreille. Un matin j'ai su que ce cri avait été jeté par une jeune fille de Paris, qui avait désiré ardemment la vie au moment suprême où elle remontait à la surface de l'eau pour la troisième fois. Parfois, quand le crépuscule de la nuit assoupit les quelques détails de la nature parisienne qui ne sont pas sous le contrôle de l'homme, je mène mon fox terrier dans les petits coins fameux fréquentés par les rats. Ce fox terrier connaît tous les rats du quartier pour les avoir « coursés » au moins une fois ; c'est dire qu'il n'est plus très jeu-

ne. Quand il passe dans l'ombre d'un pont son poil se hérisse. Il y a des présences qui ne lui sont pas plus favorables qu'à moi-même. Le peuple des bords de la Seine rejoint les rendez-vous mystérieux où les inimaginables métiers de la nuit vont s'activer dans une atmosphère intellectuelle inquiétante, d'abord parce qu'on ne voit pas clair et puis parce que les éléments de cette activité ont été vulgarisés par l'image, la lecture des journaux et la tradition des nourrices de bas quartiers.

C'est ordinairement dans l'ombre d'un pont, au bord de la berge où les flots clapotent que l'on retrouve quelques pièces détachées de femmes coupées en morceaux. Ces dernières années furent particulièrement prodigues de ce genre d'assassinat, qui donne une coloration perverse aux ombres de la Seine et surtout aux locaux dont les murs furent témoins de ce genre d'opération. Cette image appliquée à l'une de ces mille maisons, entremêlées de guinguettes que l'on trouve au bord de la Seine, dans les faubourgs de la ville, donne une singulière qualité littéraire à des logements, au demeurant terrorisés par les punaises. On rencontre dans ces parages des figures latines, que les poils bruns, mal rasés sur des peaux verdies par le sommeil à la belle étoile, rendent merveilleusement responsables de tout ce que les promeneurs solitaires, qui appartiennent à un autre genre, peuvent imaginer. Mais que dire des filles, des jeunes filles dédiées à cette détresse sans remède ? Elles sont les types les plus purs d'une race qui doit toujours avoir vécu sous les ponts, ne s'occupant que des choses et des êtres qu'on rencontre sous les ponts et ne mangeant qu'une nourriture que l'on ne peut manger que sous les ponts. Car, à supposer qu'elles aient connu, dans un jour en fleurs de leur petite enfance, la vision même lointaine d'une autre atmosphère, rien ne pourrait empêcher une jeune fille d'aller rétablir son destin dans les quartiers de la ville où la misère peut être considérée ainsi qu'une richesse. Les filles chantées par Frehel naissent sous des ponts. C'est sous un pont, peut-être un pont plus nuptial, à cause de la richesse de son ornementation, que leur chair secrète s'émut pour la première fois. Comme les filles de Nancy, au cerveau d'infusoire, participaient de la forêt, du gazon des forts, des fortifications des batteries, celles-ci, nées sur la pierre humide, participent des paysages urbains de la Seine et connaissent, peut-être, la farouche volupté

d'être les déesses de l'égout, celles de la fumée noire des remorqueurs et du sombre silence qui accueille l'adieu à la vie des suicidés inconsistants. Celle que j'ai vue le jour, farouche, sale et fauve, protégeant ses yeux de fille nocturne contre les indiscrétions du soleil, doit resplendir, à la nuit, d'une vie adaptée à toutes les embûches, à tous les événements, à tous les miracles de la nuit. Dans la lourde ivresse du vin aucune force humaine ne peut l'empêcher de connaître le royaume perfide des songes où les plus belles créations de l'esprit s'évanouissent au petit jour en ricanements. Autour de son corps terrassé par l'ivresse, les patriarches de la Seine choquent leurs verres et commentent ce qui a pu parvenir jusqu'à leurs oreilles des événements quotidiens. Rien ne doit émouvoir ces compères. La funèbre engeance de la nuit unit ses mains de Billancourt aux Carrières et les vieilles de la tribu dansent : *Les Matassins* ou *le Branle de Metz*.

Le voyou séraphique qui siffle dans la nuit est un ange relativement aux personnages de ce cauchemar discipliné. Un jeune voyou échevelé qui passe sur un pont, au-dessus de cette mêlée confuse, jette, en sifflant dans ses doigts, deux rayons d'or à travers la nuit. Pour une fille du peuple des ténèbres de la Seine, voici le Prince charmant qui apporte les promesses classiques et le guerdon de ses vingt ans.

Je voudrais — c'est-à-dire, je désire en ce moment, — qu'une municipalité secouée par un printemps plus malin que tous les autres organisât une fête des Ponts de Paris. Mlle Mistinguett chanterait sous le pont Mirabeau pour les petites filles nées au bord du fleuve ; Frehel, pâle et désespérée chanterait sous le pont de Grenelle, et Damia et Andrée Turcy chanteraient sous le pont au Change devant les tours du Palais de Justice, où les filles aisées de la prostitution légale vont chercher franchise. Ce divertissement aurait lieu dans la nuit, au bruit des flots et des chuchotements. Les projecteurs puissants de la Tour Eiffel chercheraient la foule à intervalles irréguliers. Des visages de marbre s'inscriraient brutalement dans leur lumière, pendant quelques secondes, le temps d'apercevoir, peut-être, une personnalité sur un des visages dépouillé de son masque nocturne. Car telle est l'importance du music-hall, en ce temps, qu'il faut lui permettre de fonder des colonies où l'excédent de sa production trouvera son

utilisation. Il est décent, toutefois, de ne pas oublier, au milieu de cette réjouissance officielle, que la Seine, étirée entre ses deux quais de meulières et de ciment, impose la senteur équivoque de ses eaux extraordinairement peuplées. Une jeune morte suit le courant. Ses jupes et son manteau l'enveloppent de voiles comme un poisson japonais. Son visage n'est plus qu'une sphère sans ornement où l'hélice d'un bateau parisien a laissé une blessure rose et lilas. Elle va cahin, caha, vers les filets de Saint-Cloud où Moïse lui-même, arrêté dans son destin, n'aurait jamais connu le premier sourire de cette fille de roi qui le sauva des eaux.

PIERRE MAC ORLAN.

CHRONIQUE DU MIDI

Grammaire Provençale, par Bruno Durand, édition du *Feu*, Aix-en-Provence. — Le *Félibrige*, par Emile Ripert, Armand Colin — *Pignard lou Monnedié*, par Marius Jouveau, Roumanille, Avignon. — Un monument à Maurice Faure. — Malherbe à Aix. — La « Bibliothèque de la Comtesse », Jaffard.

Nous avions déjà la *Grammaire et guide de la Conversation provençale*, du R. P. Xavier de Fourvières ; les *Eléments de grammaire provençale*, du Frère Savinien ; un ouvrage du même titre, par Marius Jouveau ; la *Grammaire de l'ancien provençal*, par J. Anglade ; *Grammaire historique de la langue des félibres*, par Koschwitz ; l'*Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, de Jules Ronjat, etc. Mais tous ces ouvrages, malgré leur valeur et leur réelle utilité, étaient, les uns, trop élémentaires, et, les autres, trop savants.

Tel n'est pas le cas de la **Grammaire provençale** que M. Bruno Durand, ancien élève de l'Ecole des Chartes, publie aux éditions du *Feu*, à Aix-en-Provence, et qui, dans un format commode, sous un aspect scolaire, est destinée surtout aux élèves et professeurs de l'enseignement primaire et secondaire, mais sera également profitable à tous les amis des parlers provençaux.

« Le petit volume que nous offrons au public, dit M. Bruno Durand, ne vise à aucune érudition et ce serait se tromper d'adresse que d'y rechercher soit des renseignements originaux, soit une interprétation nouvelle des physionomies linguistiques. »

M. Bruno Durand est trop modeste. Ainsi que le déclare, dans sa préface, M. Jules Payot, recteur honoraire de l'Académie d'Aix, « on découvre vite, à lire cette Grammaire, un auteur ha-

bitué aux sévères méthodes scientifiques et un érudit qui possède à fond son sujet ».

En dehors des chapitres qui sont communs à toutes les Grammaires, mais qui, ici, se recommandent par la clarté et la sûreté des règles énoncées, ainsi que par le rigoureux contrôle des citations et du vocabulaire, signalons des chapitres consacrés à la formation des mots, aux sous-dialectes provençaux (Haute-Provence, Basse-Provence et Nice) et aux dialectes occitans (Languedoc, Gascogne et Auvergne).

Cette Grammaire sera bientôt complétée par un recueil de *Versions Provençales* et par une *Histoire de Provence*, à la même librairie.

§

Si l'on joint à ces livres le **Félibrige** qu'Emile Ripert vient de publier, on constatera que la question de l'enseignement de la langue, de l'histoire et de la littérature provençales à l'école est entrée dans une voie pratique.

Il n'était pas facile de concentrer en 200 pages l'histoire du Félibrige, hommes, œuvres et idées. Emile Ripert y a réussi.

Ordonné, comme il convenait, autour de la figure centrale de Frédéric Mistral, son livre comprend trois parties : les origines du Félibrige, le Félibrige et Frédéric Mistral, les amis et les disciples de Mistral.

La première partie me paraît être la plus originale. Emile Ripert montre comment le miracle de la renaissance littéraire provençale a été rendu possible par divers mouvements : le mouvement savant, qui a découvert les troubadours et étudié les patois, le mouvement ouvrier, qui a ramené vers la poésie populaire, le mouvement dialectal qui a suscité des hobereaux et des bourgeois traditionalistes et les réalistes marseillais. Ainsi s'est créée, au début du XIXe siècle, l'atmosphère favorable à l'éclosion de la poésie félibréenne.

Ayant ainsi éclairé les causes qui ont créé le Félibrige, Emile Ripert passe à l'action des hommes, aux premiers essais d'organisation, à Font-Ségugne, à l'*Armana Prouvençau*, au rôle de Roumanille, d'Aubanel et de Mistral.

Son chapitre sur Mistral est d'un admirateur fervent. Je ne le chicanerai que sur les pages consacrées à *Calendau*, qu'il rattache bizarrement à ce qu'il appelle la « période catalane » de la vie de

Mistral. Outre que Mistral n'a eu dans sa vie pas plus de « période catalane » que de « période italienne » il me semble que la période de composition de *Calendau* fut la période provençale par excellence et que le caractère de poème national volontairement donné à cette œuvre ne nuit en rien à son humanité. Le courage, la fierté, l'amour chevaleresque, la volonté de triomphe sont des sentiments humains, mais assurément peu répandus. C'est pourquoi *Calendau* est une œuvre héroïque, moins accessible que *Mireio*.

Dans la dernière partie de son livre, Emile Ripert étudie les amis et les disciples de Mistral en Provence, la littérature félibréenne en dehors de la Provence et l'influence de la littérature félibréenne.

Cette influence, Emile Ripert ne la réduit pas à une revendication linguistique. Ce sont les conteurs provençaux qui, par l'intermédiaire des Daudet et des Paul Arène, ont ressuscité un genre qu'on pouvait croire épuisé. C'est le Félibrige qui a permis l'éclosion des romans du terroir. C'est le Félibrige qui a contribué à doter la littérature française d'une poésie d'inspiration régionale. On connait, d'autre part, le rôle joué par le Félibrige dans le régionalisme politique et économique.

Emile Ripert a traité avec clarté et sans emphase les principales questions soulevées par le renouveau provençal. Son livre comble une lacune dans l'histoire de la littérature du XIX[e] siècle et du commencement du XX[e] en France. Dans cette période, si la langue d'Oïl a continué de s'épanouir, on oublie trop que la langue d'Oc a merveilleusement refleuri.

§

La nouvelle œuvre de Marius Jouveau, capoulié du Félibrige, **Pignard lou Mounedié**, est un roman historique attachant qui se déroule en 1792 dans la bonne ville d'Arles, alors livrée aux discordes civiles.

Nouveaux Guelfes et nouveaux Gibelins, les Monnaidiers et les Chiffonniers se combattent. Les uns sont les partisans et les autres les ennemis de la Constitution. Mais si Marius Jouveau décrit ces luttes et raconte ces troubles, en s'appuyant sur des documents véridiques, son œuvre est avant tout d'imagination. Son Roméo et sa Juliette s'appellent Pignard et Madeleine et

leurs aventures sentimentales, à travers la vieille vie arlésienne et de curieuses scènes révolutionnaires, sont touchantes et réconfortantes.

§

Sur l'initiative de la Société parisienne des Amis de la langue d'Oc, du *Provençal de Paris* et de la Fédération des Sociétés de la région provençale à Paris, un Comité s'est formé pour élever, dans le jardinet de Sceaux, un **monument à Maurice Faure**, félibre majoral et ancien ministre de l'Instruction publique.

Il est juste que Maurice Faure ait, à son tour, son buste à côté de ceux de Florian, de Mistral, d'Aubanel, de Clovis Hugues, de Paul Mariéton, de Paul Arène, car il fut, avec ce dernier, le créateur du culte florianesque.

Lors des fêtes organisées à Sceaux, en 1876, en l'honneur de Voltaire, Maurice Faure et Paul Arène songèrent que son parent et son élève, qu'il appelait familièrement « Florianet », reposait « sous une pierre couverte de mousse dans le jardinet de l'église gothique, non loin des ombrages où retentissait la louange du philosophe de Ferney ».

> Quelques bons cigaliers, dont j'étais, raconte Maurice Faure, n'oublièrent pas Florianet. La nuit venue, à travers les frondaisons parasites qui cachaient sa tombe délaissée, ils se firent un passage, guidés par Paul Arène, et là, auprès du buste qu'avait jadis inauguré Népomucène Lemercier, ils murmurèrent la chanson languedocienne d'Estelle, accrochèrent aux branches des arbres des lanternes vénitiennes et proclamèrent d'une voix unanime Florian ancêtre des Cigaliers et précurseur des Félibres.

Telle fut la fondation des pèlerinages de Sceaux. Pendant longtemps, chaque année, les Méridionaux y vinrent couronner de roses le buste de Florian, puis celui d'Aubanel, puis le buste de ceux qui les rejoignirent contre le mur revêtu de lierre.

En juin prochain tous les félibres de Paris s'y retrouveront pour renouer la tradition et pour célébrer Maurice Faure, qui fit d'excellents vers provençaux, par des discours, par des réjouissances et par une Cour d'amour sous les grands arbres du parc où l'on distribuera des récompenses aux lauréats des Jeux Floraux.

§

Les *Cahiers d'Aix-en-Provence*, publiés sous la direction de M. Arnette de la Charbonny, contiennent un précieux article de M. Edouard Aude, le savant conservateur de la Bibliothèque Méjanes, sur **la poésie en Provence au temps de Malherbe.**

On sait que Malherbe vint à Aix, en qualité de secrétaire d'Henri d'Angoulême, grand Prieur de Malte, nommé gouverneur de Provence, au mois d'août 1577. Malherbe avait alors vingt-deux ans. Il vécut à Aix de 1577 à 1586, puis de 1599 à 1605 ; il y parut ensuite en 1616 et 1623. C'est à Aix qu'en 1581 Malherbe épousa Madeleine de Coriolis, fille du Président au Parlement.

D'un si long séjour et de la fréquentation des nombreux amis, poètes et érudits, qu'il s'était faits à Aix-en-Provence, Malherbe n'a-t-il subi aucune influence?

M. Edouard Aude note que c'est à Aix que « furent composées et que parurent, imprimées en feuilles volantes, plusieurs de ces pièces dont les beaux vers grands et simples marquèrent un nouvel essor de la poésie française », et il cite : *l'Ode à la Royne pour sa bienvenue*, la *Prière pour le Roy allant en Limozin*, la *Consolation à Monsieur du Périer, gentilhomme d'Aix-en-Provence, sur la mort de sa fille*, etc., puis il conclut :

Si bien que Malherbe, quoi qu'il en ait, vivant en Provence au milieu de poètes d'esprit foncièrement provençal, comme Lacépède qui s'excuse dans sa préface de n'avoir pas tout à fait oublié le « ramage natal », Malherbe doit peut-être plus qu'il ne l'a cru au pays d'*Adiousias*, lui qui venait du pays de *Dieu vous conduise*. L'accent de certains de ses vers, parmi les plus frais, les plus nouveaux, les plus naturels, est peut-être bel et bien l'accent provençal :

> La terreur de son nom rendra les villes fortes.
> On n'en gardera plus ni les murs ni les portes.
> Les veilles cesseront aux sommets de nos tours.
> Le fer mieux employé cultivera la terre
> Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre
> Si ce n'est pour danser n'orra plus de tambours.

Ou bien ces images où se retrouve l'exagération qui nous est chère et qui ont chez nous forme proverbiale :

> La moisson de nos champs lassera les faucilles
> Et les fruits passeront les promesses des fleurs.

§

Je disais, dans ma dernière chronique, que l'édition provençale sortait de sa léthargie. En vérité, c'est un réveil splendide. Les efforts de la revue *le Feu*, à Aix, des *Amis du livre occitan*, à Toulouse, d'autres éditeurs à Nimes, en Avignon, à Marseille, sont complétés aujourd'hui par la fondation de la **Bibliothèque de la Comtesse**, par les soins de M. Jaffard, directeur des « Editions du Cadran », 2, impasse Conti, à Paris.

Il s'agit de toute une collection d'ouvrages de luxe et illustrés sur la Provence. Un premier volume : *le Taureau camargue*, son élevage et la course provençale, par Mme de Flandreysy et M. Bouzanquet, avec préface de M. Espérandieu, est sous presse. Viendront ensuite : 1° un volume de vers provençaux de Marius André : *Eme d'arange un cargamen* ; 2° le *Quarantième Entretien* de Lamartine sur Mistral, avec une préface de M. Barthou et des commentaires par Marius André ; 3° un volume de vers provençaux de Folco de Baroncelli : *A la pouncho di ferre* : 4° un volume de vers provençaux de Joseph d'Arbaud ; 5° une étude de Marius André sur les *Bohémiens de Provence*, etc.

Combien regretteront qu'une « Bibliothèque » si bien composée ne soit pas accessible à tout le monde !

PAUL SOUCHON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Quelques poètes belges. Raymond Limbosch : *Vers et Versets*, Dangotte. — Ch.-A. Grouas : *Le Fablial d'Hermée*, L'horizon. — Fernand Séverin : *La source au fond des bois*, La Renaissance du Livre. — Albert Giraud : *Hors du siècle*, La Vie Intellectuelle. — O.-J. Périer : *Le Citadin*, chez l'auteur. — Elie Marcuse : *Les Nostalgiques*, Robert Sand. — Pierre Nothomb : *Porte du Ciel*, Robert Sand. — Raoul Hautier : *Les Roses... Le Ciel... La Vie*, Revue sincère. — Théâtre du Parc : *Le visage derrière la vitre* et *La chaise roulante*, par Paul Modave. — Mémento.

Quelle que soit l'école dont ils se réclament, les poètes ne se renouvellent guère. La joie, la douleur et l'amour leur fournissent des thèmes éternels, souvent troublés d'échos étrangers, mais qu'une force obscure libère toujours des pires entraves. Aussi y a-t-il quelque témérité à classifier les enfants d'un même dieu tentés par les mirages de leur insaisissable moi, et à subordonner aux décrets d'une mode le don divin de sentir, qui est l'essence même du lyrisme.

Ce n'est point le décor qui ennoblit un poème, et une école qui, comme le Parnasse, lui assigne un rôle essentiel n'orne que de faux joyaux le front de la Déesse.

Par le mystère qu'il confère aux mots, par la musique qu'il en dégage, par l'élan qu'il leur imprime et la plasticité que revêt à son contact une pensée qui s'évade, le rythme est le virtuel décor où puisse sans faillir, et comme par jeu, s'enclore un rêve qui s'accomplit.

Tout intérieure, la perfection formelle dépend de la plus ou moins grande richesse spirituelle de ce rêve, que le rythme accablera de ses rigueurs. Il le dépouillera de sa gangue, apaisera ses révoltes, le pliera au joug de ses lois, réprimera son essor et l'écartera des cristallisations hâtives.

Car s'il s'inscrit malaisément dans une courbe qui lui inflige son équilibre, il s'adapte sans peine au moule complaisant d'une image et l'on comprend que, dans leur hâte à se réaliser, d'audacieux apprentis préfèrent à d'impérieux arcanes la séduction et les chances d'un jeu prime-sautier.

Le malaise dont souffre le lyrisme français vient de là et tous les réformateurs, par leurs attentats successifs à sa secrète architecture, sont arrivés à le dépouiller de ses plus nobles attributs. Le dernier en date, M. Raymond Limbosch, dans des écrits théoriques et un recueil de poèmes, **Vers, et Versets**, invente un vers oral « dont la prosodie se fonde sur le parler vivant et ne rime uniquement qu'à l'oreille ». M. Limbosch prend à partie l'e muet auquel il découvre une caducité « augmentant au fur et à mesure que le débit se fait plus rapide, plus familier, diminuant, au contraire, à mesure que le débit se fait plus lent, plus insisté, plus relevé, plus soutenu, plus noble ».

Le nombre et le rythme d'un vers se modifieront donc au gré de nos humeurs et selon notre fantaisie nous réciterons avec plus ou moins de pompe le distique célèbre qui d'

> Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
> Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée

pourra devenir

> Arian(e), ma sœur, de quel amour blessée
> Vous mourût(e)s aux bords où vous fût(e)s laissée.

Ainsi l'e muet que Moréas considérait comme la plus grande

beauté de la langue française et qui, en dépit de toutes les théories, occupe dans le vers une incontestable valeur de durée, se mue en simple accessoire de prononciation, honoré il est vrai, pour prix de son sacrifice, d'une graphie inattendue.

En effet, dans *Vers et Versets*, M. Limbosch use de l'e retourné (ə) et il écrit, à la façon des chansonniers de Montmartre qui, plus démocratiquement, usent de l'apostrophe, des vers comme ceux-ci :

J'entends lə tram qui passe
Plein de rirəs d'écoliers
Mon cœur, va en classe
Apprends ton métier.

Ah ! cettə fille qui chante
En curant ses pots !
Etre une bonnə servante
Heureusə de son lot.

Pour médiocres qu'elles soient, ces strophes peuvent à la rigueur se réclamer de la chanson populaire où les licences du rythme exaltent souvent le pittoresque des thèmes. Mais le subterfuge de M. Limbosch n'y apparaît pas moins inutile, les e caducs tombant d'eux-mêmes à la récitation.

Où l'absurdité de la réforme éclate, c'est dans un poème plus ambitieux intitulé *Nocturne* et dont voici la première strophe :

La nuit glacə de sa paix mon front désorgueilli
Cette existencə lucidə que plus un rêvə n'égare
Prête à l'âmə le visagə d'une amoureusə vieillie
Où des pleurs solitairəs ont fait couler le fard.

Jamais réformateur ne ruina plus ingénument sa doctrine. Au plaisir de vaincre les résistances réelles de la machine du langage, dont parle Paul Valéry, M. Limbosch substitue la folie d'une destruction et à la cadence ordonnée du rythme oppose un lyrisme sténographique tout juste propre à satisfaire les prétentions oratoires d'un diseur de vers rebelle à l'harmonie des mots combinés.

S'ils n'étaient suivis des *Versets*, les *Vers* de M. Limbosch, ornés ou non d'e retournés, ne requerraient guère l'attention. Bateleurs sournois, ils frappent, à l'effigie de quelques dieux excentriques, une monnaie qui sonne faux. Mais les *Versets*

écrits en prose vengent le poète du théoricien. Une phrase dense et sonore les historie d'amples métaphores ; l'amour crucifié y boit le fiel de l'inquiétude et de la douleur et, même dans leurs obscurités, ils secrètent une sorte de fatale ironie qui se fige en masques hilares sur les crispations d'une âme altière.

Faut-il s'étonner de ce qu'à son tour un helléniste comme M. Ch. A. Grouas précise ses intentions dans son **Fablial d'Hermée** et cherche à fixer, en quelques poèmes ornés, un lyrisme de grand style ?

Pour l'amour du grec il enrichit son vocabulaire de quelques expressions empruntées au langage homérique, comme par amour du français il restitue à des mots oubliés leur valeur et leur rang. « Boituse, cottabe et tmèse » pour ne citer que ceux-là, s'épinglent ainsi à la tunique de ses alexandrins. A suivre M. Grouas dans ses évocations de la vie antique, on le sent moins attentif à la stagnation des images qu'au dynamisme des mots. Abondante en verbes, sa strophe danse et s'infléchit à la manière d'une ronde de muses autour d'une amphore, et de même que le potier se croit l'élu de Dyonisos quand il en trace l'image aux flancs d'un canthare, de même M. Grouas dut participer en rêve aux jeux des bergers et des nymphes dont il nous retrace la vie cadencée.

Si certains de ses poèmes possèdent la grâce des camées et des intailles qui leur servirent de modèles, certains autres s'enchevêtrent de préciosités et d'afféteries et, pour ne parler que du dialogue d'Hylas et Lydé, qui est l'audacieuse réplique de l'*Oarystis* de Chénier, emprunté lui-même à la XXVIIe idylle de Théocrite, il ressemble à un texte antique mâtiné de byzantinisme et traduit par Edmond Rostand.

L'art de M. Fernand Séverin est loin de ce classicisme amphigourique. Comme celles de M. Grouas, ses prédilections vont à Racine et à Chénier dont il possède le vers souple et dépouillé. Mais il se baigne encore à d'autres fontaines : ni Lamartine ni Vigny ne lui demeurent étrangers et, chose plus rare chez un poète français, il s'inspire aussi de Gœthe.

Ce sont là de nobles maîtres que, par ces temps de sauvagerie, on aime à saluer à travers l'œuvre d'un poète assez fier pour revendiquer leur exemple et s'instruire de leurs leçons.

Il y a quelque audace à braver les injonctions de la mode et à

le tenir à l'écart d'une gloriole de salon ou de cabaret, comme il faut une certaine élégance dans l'art de casser les vitres. S'il négligea le suffrage des cénacles, Fernand Séverin ne recula pas devant le plaisir de briser quelques carreaux. Quand tout imprégnés d'innocence, de mélancolie et de lumière, parurent ses premiers vers, ils décontenancèrent les Parnassiens assourdis par le fracas d'un implacable orchestre, et ses *Poèmes*, qui devaient être réunis plus tard sous le signe du *Mercure de France*, rejoignirent par le scandale de leur pureté les chants de Walter de Stolzing dans la réprobation de nos Maîtres Chanteurs. Le nouveau recueil de F. Séverin, **La Source au fond des bois**, n'a rien perdu de l'ineffable grâce des *Poèmes*, et l'on retrouve dans ce livre de maturité tout l'enthousiasme d'une âme juvénile: amour de la nature, panthéisme voilé, secret orgueil, tout cela y est magnifié en vers harmonieux et fluides dont l'uniformité de coupe et l'objectivité voilée ne messieent qu'aux poèmes descriptifs que Fernand Séverin aborde depuis quelques années. Sa muse ne s'accommode pas d'un peplum étriqué. Familière des grands Immortels, elle est faite pour hanter les bois sacrés et c'est quand elle se mêle à leurs hôtes, hamadryades, sylvains et centaures, qu'elle apparaît dans sa gloire discrète et sa divine perfection.

La déesse qui préside au destin d'Albert Giraud se plaît aux manteaux brodés et à la majesté des couronnes et le poète hautain qui, de son orgueilleuse retraite, exhale sur le monde ses dégoûts et ses rancœurs, doit y trouver quelque agrément, puisque les moindres strophes qu'elle lui inspire resplendissent des mille feux de ses joyaux.

Bien qu'il se plaise aux voyages intérieurs, dont l'attrait lui fut inspiré par Baudelaire, il dédaigne la spiritualité des confessions: ses haines et ses nostalgies s'enchâssent dans de somptueux tableaux qui rappellent tantôt les grands maîtres flamands, tantôt les toiles orfévrées de Gustave Moreau, et qu'il rêve ou vaticine, ses prophéties et ses songes, fulgurants d'éclairs, frappent inexorablement un sceptre royal, une hallebarde de reître, le glaive de Siegfried ou le cimier de Lohengrin, où ils allument de fraternelles étincelles.

Ce n'est pas qu'il ne s'essaie parfois à fuir de trop strictes incarnations, et on le voit alors s'épancher dans des poèmes brû-

lants, fleuris de roses phosphorescentes et que traverse toujours un lointain cliquetis d'épées.

Hors du siècle date de 1888. Sa réédition n'était pas sans danger. En ces temps sans honneur où d'insolents Eliacins multiplient leurs vagissements autour de vagues prix littéraires, la voix d'Albert Giraud pouvait paraître démodée et vieillie. En dépit d'oracles étourdis, elle tonne comme au premier jour et transperce de ses flèches enflammées les fils de Marsyas qui l'injurient de leurs clameurs.

Il faut remercier M. Elie Marcuse d'avoir rompu le silence où il s'était enfermé depuis la publication de *l'Obole des Heures*. Pour n'être qu'une plaquette, **Les Nostalgiques** confirment l'impression délicieuse de sa première œuvre et, malgré un rigorisme un peu voulu de la forme, les vingt-trois poèmes qui les composent s'effeuillent en mélancoliques caresses autour de nos mémoires charmées. Que l'on s'imagine un conciliabule de voix amies dans un site printanier : Gautier s'y précise en sobres affirmations aussitôt contredites par Verlaine et, tandis que Laforgue cligne de l'œil à Henri Heine, Toulet ravi écoute, dans le silence nocturne, le dialogue d'Hafiz avec un rossignol.

M. Marcuse enregistre cette menue féerie dans des strophes mesurées qui tenteraient maint musicien, si elles ne portaient déjà en elles toute leur musique.

M. O.-J. Périer est plus avare de fréquentations, mais comme il oscille entre Rimbaud et l'abbé Delille, dont les noms contradictoires s'affrontent au seuil de **Le Citadin**, il dévoile, à contre-cœur sans doute, le drame qui se joue en lui. Peut-être le chantre des Jardins est-il un grand calomnié et M. Périer a-t-il raison de lui emprunter, non sans un sourire pincé, une discipline bonne enfant, mais Rimbaud lui tiraille la manche et l'entraîne vers les cimes orageuses d'où s'écartent moins par goût que par tenue les adolescents précocement mûris d'aujourd'hui. M. O.-J. Périer qui, parmi les poètes récents, possède un des plus beaux talents qui soient, se noue volontiers un masque au visage et ne révèle que parcimonieusement au regard qui l'interroge l'éclair passionné de ses yeux. Mais il n'est si beau masque qui ne s'écaille. Dans *Le Citadin* où M. Périer narre une promenade à travers Bruxelles, on entend constamment, puisqu'il le veut ainsi,

le bruit de ses pas et son petit rire amer, mais dès ses premiers vers :

> Toute pleine de moi, page sans bornes, vive
> Etendue où respire une blanche captive,

il commente une prose inquiète de Valéry et sa plaquette se clôt sur un admirable quatrain dévoré de désespoir et d'amour.

M. Pierre Notomb doit détester cette mesure ; il l'a prouvé en politique où on l'en blâma. Lyrique à en perdre la tête, il a tenté la réhabilitation de Don Quichotte devant les petits neveux de Saccho Pança que sont les électeurs belges. Ils lui ont ri au nez et l'ont gentiment renvoyé à ses livres, ce dont nous leur saurons toujours gré, puisque grâce à leur bon sens, en lieu et place d'un député disert, nous possédons un excellent poète. **Porte du Ciel** que vient de faire paraître M. Nothomb est le poème d'une âme qui se débat en odes tour à tour passionnées et sereines, entre l'infini qui l'appelle et la vie qu'elle est condamnée à subir. Ses dialogues avec les Anges alternent avec de tendres méditations amoureuses, et parce qu'elle s'est appuyée au seuil de Dieu, elle accepte sans murmure « l'émouvante douceur de la réalité ».

La vie qu'elle salue et bénit dans toutes les humbles joies qu'elle lui apporte, lui réserve pourtant d'impitoyables tortures. Aux plaisirs périssables dont elle subit l'ivresse succède, rançon d'une passagère sécurité, l'amertume des larmes, et c'est dans ses plus secrètes tendresses que Dieu, soucieux du salut de sa servante, vient la frapper en lui arrachant l'enfant de ses terrestres amours. Tout le livre de M. Nothomb est imprégné d'un vertigineux lyrisme où l'élan constant de la pensée s'unit à une claire musique de mots ailés. D'un métier moins sûr, le livre de M. Hautier, **Les Roses... Le Ciel... La Vie**, esquisse lui aussi le drame de la dualité humaine. L'âme et la vie y renouvellent leur éternel conflit dans une sorte d'exaltation lamartinienne dont l'élan, insuffisamment maîtrisé, trahit parfois les intentions du poète, mais qui, par le torrent d'images et d'idées qu'elle entraîne, par la noblesse de ses ambitions et les promesses qui s'y épanouissent, confère à l'œuvre de M. Raoul Hautier la portée annonciatrice d'un grand livre futur.

Ce n'est pas la mollesse du métier que l'on pourrait reprocher à M. Paul Modave, un jeune auteur dramatique de qui le *Théâtre du Parc* vient de représenter les deux premières pièces.

Sans doute, celle qui s'intitule symboliquement **Le Visage derrière la vitre** n'est pas exempte d'incohérences et fait songer à un décalque ingénu des *Revenants*, mais elle affirme une personnalité éprise d'analyse et déjà capable d'élucider de subtils problèmes.

La Chaise roulante fait mieux que confirmer des promesses. Ecrite deux ans après *Le Visage derrière la vitre*, elle s'est libérée des juvéniles prétentions qui encombraient sa devancière et, ramassée en quelques types représentatifs, bondit d'emblée vers les cimes spirituelles, non sans conserver une part suffisante d'humanité pour s'affirmer vivante à souhait.

Le sujet n'a guère d'importance. Il est de ceux qui furent maintes fois exploités. Le mérite de M. Modave est de l'avoir dépouillé de toute extériorisation facile et de s'être penché sur ses héros moins en homme de théâtre qu'en amateur d'âmes.

La cause était difficile à gagner devant un public habitué à des spectacles digestifs. M. Modave eut donc les honneurs d'une représentation houleuse et put ainsi se rendre compte de la bassesse d'esprit de ses contemporains.

Mémento. — *La Wallonie en fleurs* publie un numéro spécial consacré à Albert Mockel. On y relève l'hommage d'H. de Régnier, Paul Valéry, Fr. Vielé-Griffin, André Fontainas, André Gide, M. Maeterlinck, René Boylesve, L. Dumont-Wilden, Edmond Jaloux, Paul Fort, Gustave Kahn, Hubert Krains, Edmond Pilon, Victor Rousseau, Fernand Séverin, M. Wilmotte et Jean Royère.

La Renaissance d'Occident consacre un fascicule spécial au *Thyrse*, qui fête cette année son vingt-cinquième anniversaire.

Dans La *Bataille Littéraire*, MM. Emile de Bongnie et Hermann Grégoire publient des articles de critique d'une lucidité, d'une verve et d'un art parfaits.

La Nervie publie un numéro consacré à la Pléiade.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Baltasar Gracian. — Le carême de l'an 1539, pendant lequel fut fondée la Compagnie de Jésus, a été un des moments les plus solennels et les plus puissants de l'humanité. Un soldat basque, ivre d'action, — et qui s'était usé, pendant les journées qu'une blessure glorieuse à la jambe l'avait obligé à passer im-

mobile, en rêveries tour à tour amoureuses et héroïques venait enfin d'atteindre le comble de ses vœux et de toucher le prix de tant de travaux : il avait réuni autour de lui quelques hommes résolus et choisis, et il pouvait, dans l'extase de cette joyeuse communion gonflée d'espoir et d'aventure, fixer avec eux la forme sous laquelle se ferait la conquête spirituelle des siècles à venir. Il leur distribuait leurs armes, ces merveilleux *Exercices* grâce auxquels le monde allait leur appartenir. Il discutait avec eux de la discipline la plus sûre à employer, cette divine obéissance qui « produit des actes et des vertus héroïques et continues, parce que celui qui vit dans la véritable obéissance est très prompt à exécuter toutes les choses qu'on lui ordonnera, jusqu'aux plus difficiles, jusqu'à celles qui provoquent la confusion, le rire et le scandale du monde ». (Mémoire sur la fondation de la Compagnie de Jésus.) Extraordinaire entreprise, d'un quichottisme flamboyant, et qui annonce celle à laquelle un autre Basque, Miguel de Unamuno, appelle ses contemporains, lorsqu'il tente de les entraîner à l'action la plus folle, celle qui, le plus ouvertement, bravera le ridicule.

Nul mieux qu'Unamuno n'a parlé de saint Ignace de Loyola et n'a montré à ce propos comment la plus profonde intention de l'âme espagnole, celle qui guide le fondateur de la Compagnie, comme celle qui guidait Don Quichotte, n'est autre que de s'immortaliser, dans une gloire humaine ou divine. D'autres civilisations chercheront à équilibrer harmonieusement les forces du monde ou à donner à l'homme un motif de croire, un système qui lui permettra de concilier les exigences de sa raison et les élans de son cœur. Les héros espagnols, qui n'ont nul besoin de croire ou de douter, de s'inquiéter ou de s'assurer, ne cherchent qu'à se prolonger avidement dans quelque rêve exaspéré, et sont prêts à abdiquer tout bon sens si un maître surgit qui leur fournit un nouveau moyen d'agir et de triompher, ou leur indique un nouveau chemin vers les Indes ou vers le ciel.

Saint Ignace a été ce guide : certes les *Exercices Spirituels* obligent à admettre que ce qui est noir peut être blanc (*De la Soumission à l'Eglise* : 13[e] règle); ils refondent l'individu le plus rebelle selon un moule étroit et toujours brûlant ; ils forment chacun de ses gestes, ploient chacune de ses pensées les plus secrètes. Mais d'un autre côté, ils lui fournissent une méthode

dangereusement aiguë pour s'examiner lui-même. Ils lui redonnent, au delà de cette écrasante emprise, une liberté insoupçonnable. L'intérêt puissant de cette expérience commencée sur l'humanité par un impitoyable psychologue, il y a trois siècles, consiste pour nous à voir comment certaines individualités très fortes qui y ont été soumises ont pu réagir et se retrouver au-dessus de cette individualité artificielle qui leur était imposée.

Ainsi le jésuite Baltasar Gracian, formé par la Compagnie, mais aussi dressé à l'examen intérieur et à la connaissance des hommes, et, par là, destiné à une sorte d'empire moral, a-t-il pu se reconquérir et se redresser, comme une épée ou une vipère sifflante, en face des puissances qui n'ont eu de cesse qu'elles ne l'aient définitivement brisé.

§

C'est à André Rouveyre que revient l'incontestable mérite d'avoir, après deux siècles d'oubli, jeté le nom de Gracian sur le marché des noms illustres dont nous vivons et rendu au public français le goût de cet admirable écrivain.

André Rouveyre devait découvrir Gracian : sa personnalité, aussi inquiète et compliquée lorsqu'elle s'exprime par des visages que rongent leurs propres lignes que par des essais critiques irritants à force de bonheur verbal, s'accorde avec le génie du jésuite conceptiste et amer et semble trouver en lui une confirmation et des raisons de persister dans les mêmes voies tortueuses.

Les voies tortueuses de l'art et de la pensée sont souvent les plus sûres. L'homme d'une seule idée, abordée de plain-pied et, semble-t il, librement, franchement, simplement, pèche ordinairement par pauvreté, par obstination bornée et stupidement satisfaite. Nous sommes si incertains qu'il nous faut la violence d'une contradiction et le plaisir d'une difficulté pour nous déterminer à l'effort de nous exprimer selon notre vérité profonde. Et nous ne nous atteignons nous-mêmes qu'autant que nous avons été retenus par telle ou telle discipline contraire, les nécessités de la vie, les vacillations et les caprices de notre système physique, les considérations auxquelles nous engage notre costume ou l'image que notre société se fait de nous, toutes les barrières

dressées contre nous-mêmes et qui nous contraignent à nous conduire vis-à-vis de nous-mêmes comme des voleurs.

L'art de la dissimulation est le corollaire nécessaire de l'art de la vie intérieure. Sous cette « sainte astuce » dont le R. P. Baltasar Gracian fait l'éloge, nous pouvons développer les merveilles et les franchises de notre pensée inaliénable. La nécessité où se trouve l'homme supérieur de se confondre avec les sots, les souffrances que mille contacts l'obligent à supporter, forgent son caractère, arment sa prudence, confirment sa maîtrise de soi, tendent dans toute leur force sa solitude et son secret. D'où ces admirables paroles stoïciennes : « S'il faut tolérer toutes les sottises, il faut sans doute une extrême patience. Quelquefois nous souffrons plus de ceux de qui nous dépendons davantage, et cela sert d'exercice à se vaincre. C'est de la souffrance que naît cette inestimable paix qui fait la félicité de la terre. Que celui qui ne se trouvera pas en humeur de souffrir, en appelle à la retraite de soi-même, — si tant est qu'il puisse bien se supporter lui-même. » A la fin de ce développement, la pensée fait sur elle-même un retour plus profond encore et plus tragique. La ruse qu'exalte ce jésuite, en attendant le serpent de Zarathoustra, le rejette au plus sombre abîme du spectacle qu'il peut s'offrir à lui-même : il sait que là, délivré du monde, s'il ne trouve quelque orgueilleuse consolation, c'est l'horreur et l'abandon de l'homme qui lui apparaîtront encore.

Avec le goût des analyses secrètes et de la stratégie mondaine, Gracian doit à l'enseignement jésuite sa sagesse critique et l'intelligent mépris de tout dogmatisme : les Jésuites, persuadés que la seule chose qui importe, c'est de gagner la gloire céleste, ont osé conseiller pour ce but les routes les plus diverses. La morale leur a paru chose purement personnelle et s'ajustant à tous les cas d'espèces. Aussi un Pascal peut-il s'indigner (9e Provinciale) contre ce dévotionnaire du P. Barry où l'on conte l'histoire d'une femme « qui, pratiquant tous les jours la dévotion de saluer les images de la Vierge, vécut toute sa vie en péché mortel et mourut enfin en cet état, et qui ne laissa pas d'être sauvée par le mérite de cette dévotion ». Les miracles de ce genre abondent dans la littérature espagnole. C'en est un de cette sorte qui fait le motif du « Rufian heureux », le drame de Cervantes dont Barrès goûtait tant le charme bizarre. Ne fallait il pas

d'abord laisser de côté les règles de conduite trop absolues et ouvrir sur le ciel la porte la plus large, celle de la grâce, de la pitié, de la compréhension et de la confiance, pour permettre au confesseur de pénétrer l'âme humaine dans toute sa variété et toute son ampleur ? La morale jésuite était la condition indispensable à la naissance d'une psychologie approfondie.

L'expérience critique d'un Gracian répugne donc à une éthique trop étroite. Mais, et c'est ici ce qui fait sa grandeur et ce par quoi il se sépare de Machiavel, Gracian s'est bâti un idéal de perfection individuelle, et cet idéal est étrangement élevé. *Que singular te deseo !* (Combien singulier je te désire !) dit il à son lecteur dont il veut faire un héros (Prologue de *El Heroe*) Alors que Machiavel ne donne que des conseils de politique appliquée et n'étudie que l'acquisition et la conservation de la puissance, Gracian, sans négliger évidemment les conseils de méfiance et d'égoïsme superbe que peut lui inspirer sa pratique du monde, imagine, en ce qui concerne la formation morale et intellectuelle de l'homme, un ensemble harmonieux d'excellences dont Machiavel ne semble guère avoir eu le souci. En Espagnol et en jésuite anxieux de gloire, il tient à la beauté de cette image que son héros laissera de lui même et se préoccupe d'un aspect esthétique de ses actes et de ses pensées : il rejoint ainsi, au delà de son temps, Nietzsche et Wilde. Il sait avec quelle science l'homme doit exercer ses facultés, dompter et utiliser ses passions, harmoniser son essence et son apparence, organiser toute son économie psychique pour parvenir à cette fleur de civilisation dont il rêve. Il sait comment un geste, pour s'accomplir dans son achèvement nécessaire et suprême, doit avoir été préparé par une muette, prudente et entière contraction. Il sait quelle grandeur peut marquer une mort savamment calculée. « La philosophie elle-même n'est autre chose qu'une méditation de la mort, qu'il faut beaucoup méditer avant, pour la réussir ensuite une seule fois », dit-il aux dernières lignes du *Discreto*. Et, dans l'apologue du Paon qui plaisait tant à Schopenhauer (*El Discreto : Hombre de Ostentacion*), il rend hommage au silence du cygne « qui pense toujours pour chanter doucement une fois ».

L'épisode de Félisinde, dans le *Criticon*, évoque la gloire et cette transfiguration rayonnante de tout son être que Don Qui-

chotte cherchait dans Dulcinée : « En vain, ô pèlerins du monde, passagers de la vie, vous vous fatiguez à chercher du berceau à la tombe cette vôtre imaginée Félisinde, que l'un appelle épouse, cet autre mère : elle est morte pour le monde et vit pour le ciel ; vous la trouverez là-bas si vous l'avez su mériter sur la terre » (III, 9). Et dans cette île d'Immortalité où abordent le Robinson et le Vendredi métaphysiques dont cette singulière allégorie du *Criticon* nous conte les aventures, c'est la gloire qu'ils trouvent, leur éternel prolongement parmi les grands hommes, les héros, tous ceux qui, par un juste et bel emploi de leur nature humaine, ont mérité de se survivre.

Cette noblesse d'un esprit qui exige de lui-même un perpétuel secret, ce dédain de toute vulgarité facile, cette tension de la personnalité dans l'attitude la plus originale qu'elle puisse se trouver jusqu'à la persévérance finale qui en fixera l'apothéose, cette aspiration vers une beauté mystérieuse et si rare qu'elle se distingue des choses périssables et triomphe de la mort, tout ce caractère moral de Gracian se retrouve dans la forme dont il a voulu revêtir ses maximes. Gracian, frère spirituel de Gongora, est le maître du conceptisme espagnol. Il a, dans son *Arte de Agudeza*, fait la théorie du concept, qu'il définit, selon des principes qu'on retrouvera dans les *Correspondances* baudelairiennes : « une délicate concordance. une harmonieuse corrélation entre les extrêmes cognoscibles, exprimée par un acte de l'entendement. » Et ailleurs : « Le sujet dont on discourt, dans un conceptueux panégyrique ou une ingénieuse crise, est comme un centre d'où le discours répartit des lignes de subtilité aux entités qui l'entourent, aux adjonctions qui le couronnent, telles que causes, effets, attributs, contingences, circonstances et quelque autre entité correspondante. » Cette rhétorique a produit ces constructions chargées de métaphores et d'allusions, à la fois décoratives et profondes, que sont les poèmes de Gongora et les sentences de Gracian. Mais si j'unis ces deux noms, je dois faire remarquer que Gracian n'a pas poussé son système jusqu'à ce vide de la poésie pure qui fait de Gongora un ancêtre de Mallarmé et de Paul Valéry. Certes il a pressenti le genre d'émotion que pouvait produire l'œuvre ainsi conçue : « Ce qu'est pour les yeux la beauté, dit-il, et pour les oreilles l'harmonie, le concept l'est pour l'entendement. » Mais, et M. Adolphe Coster, dans son ad-

mirable étude (*Revue Hispanique*, 1913), l'a finement montre, Gracian semble désapprouver les conséquences extrêmes auxquelles Gongora a mené les pas de la poésie. Il ne saurait admettre que ce riche appareil de correspondances et de mystères pût ne recouvrir qu'une idée vaine et laisser fuir

> Le visible et serein souffle artificiel
> De l'inspiration qui regagne le ciel.

Gracian est avant tout un moraliste, et qui ne lâche pas sa proie pour une ombre : il s'attache à la matière qui fait son étude, à cet inépuisable cœur humain ; la rhétorique conceptiste n'est qu'un moyen pour lui d'exposer, sous une forme digne de son objet et en profond accord avec lui, le résultat d'expériences et d'observations certaines.

La traduction de l' *Oraculo Manual* qu'Amelot de la Houssaye fit sous le titre de l'*Homme de Cour* et qu'André Rouveyre vient de faire rééditer, est un beau monument de la langue française du XVIIe siècle, si claire et si élégante, et tellement à l'aise dans le jeu des abstractions et les analyses de l'âme. Mais elle ne peut donner aucune image du style gracianesque, bref à la façon dont seuls certains Latins ont été brefs, et comme fait à coups de tonnerre. La langue castillane a osé, rompant avec ce que nous appelons la clarté, la simplicité et les principes du goût, empreindre les contradictions les plus périlleuses d'une pompe et d'un éclat extravagants. On a souvent fait observer que Gracian était né à quelques kilomètres de l'ancienne Bilbilis, patrie de Martial.

Des préoccupations aussi spéciales que les siennes devaient l'isoler dans son ordre et parmi ses contemporains. Certes il pouvait se consoler de la haine des sots lorsqu'il envoyait des médailles antiques à son ami Lastanosa : cette cornaline où s'imprimait le buste d'Ovide, voyons-y le signe que, par dessus le vulgaire, une nature d'élite adresse à une autre nature d'élite. Il pouvait se retrouver dans cette petite franc-maçonnerie d'esprits cultivés, honneur de la Renaissance espagnole. Il pouvait aussi, dans tel sermon ironique et compliqué, soulager son besoin de ricaner, de même qu'au siège de Lerida, il put éprouver la vertu agissante de sa parole, alors que toute une armée se pressait avant la bataille pour recueillir l'éloquent viatique de ce formateur de héros. Mais élevé par les Jésuites dans le culte du secret, il ne sut pas taire les découvertes que leur méthode même lui avait

permis de faire. Ecrivain avant tout, il ne sut pas cacher la joie, trop profane sans doute, qu'il trouvait à modeler une belle phrase. Observateur de la nature humaine, il ne sut assourdir à propos l'éclat de rire que certains spectacles provoquaient en lui. En définitive il fut vaincu, à moins que, recueillant lui-même les fruits de sa propre sagesse, il n'ait compris avant de mourir que ses efforts lui avaient valu l'immortalité à laquelle il s'était toujours destiné.

Mémento. — Francisco Valdes : *Cuatro estampas extremeñas con su marco*, éd. h. comm., Valladolid. Dans cette collection secrète où parurent de l'Unamuno, du Cosso et du Gerardo Diego, paraît cet ouvrage d'un jeune écrivain, élevé à l'école discrète, savante et pure des Azorin et des Gabriel Miro. — El Caballero Audaz : *La sin ventura* (*Calvaire de femme*), trad. par Renée Laffont, Flammarion. On ne s'explique pas pourquoi on a traduit ce livre, ni pourquoi, à cette occasion, on a parlé en France de ce malheureux écrivain, auquel la gloire qu'il a, en Espagne, parmi la catégorie de lecteurs la plus basse, devrait largement suffire. — Mario Puccini, l'excellent romancier italien, si bien renseigné sur les choses d'Espagne, vient de publier dans la *Critica Politica* de Rome une belle étude sur Unamuno Puccini y insiste sur Unamuno romancier et le rapprochement qui s'impose entre les théories romanesques d'Unamuno et les théories dramatiques de Pirandello.

JEAN CASSOU.

LETTRES PERSANES

Les origines du théâtre moderne en Perse. — Par théâtre persan nous n'entendons ici ni les *taaziehs* (1), ni les marionnettes (qu'on pourrait également faire entrer dans l'art dramatique). Et, bien que ces deux sortes de spectacles aient, chacune dans son domaine, une certaine importance, nous ne voulons parler ici que du théâtre moderne, d'inspiration occidentale.

Le premier bâtiment de théâtre a été construit en Perse sous Nassereddine Chah (2). Ce bâtiment, malgré son exiguïté, était un joli petit théâtre, construit sur le modèle occidental et pouvant contenir environ trois cents spectateurs. L'honneur d'avoir

(1) Drames religieux populaires assez semblables aux mystères chrétiens du moyen âge.

(2) Né en 1831, assassiné en 1896.

fondé ce théâtre revient au Peintre en chef, M. Mozayyen-ed-Dauleh (1). De plus les premières pièces jouées sur cette scène étaient des comédies que lui-même avait arrangées d'après Molière. Et les premiers acteurs qu'on y vit affronter la rampe, ce furent les célèbres bouffons du temps, Karim Chiréï, Esmaïl Bazzaz (Esmaïl le marchand d'étoffe), etc. Puis peu à peu d'autres troupes apparurent, parmi les Arméniens, qui jouèrent tantôt en turc, tantôt en persan. L'un des acteurs de ces troupes était M. Aghayan (2), le père de Mme Thérian. L'Ecole de l'Alliance Française donna aussi, dans ce local, deux représentations en français. Nassereddine Chah, qui avait une loge spéciale, assistait parfois aux représentations. Ce bâtiment subsista ainsi jusqu'à ces derniers temps où on le transforma en la salle des conférences actuelle.

Au commencement de l'époque constitutionnelle (3), M. Zoka-ol-Molk (4) conçut l'idée d'organiser un certain nombre de *garden parties* dont le bénéfice était destiné à la fondation de l'Ecole Farhang (emplacement de l'actuelle Ecole Normale.) Il avait lui-même adapté de Molière plusieurs pièces qui devaient être jouées à cette occasion. Ces représentations, placées sous le patronage du prince Soleyman Mirza (5), furent données au parc d'Atabak (6) et chez Zahired-Dauleh. Parmi les amateurs qui jouaient dans ces pièces se trouvaient : feu Mohaghegh-ed-Dauleh (7), MM. Zoka-ol-Molk, Zahir-ol-Molk et quelques autres hauts fonctionnaires qu'on compte aujourd'hui parmi les ministres et les sous secrétaires d'Etat. (Il paraît qu'à cette époque l'esprit de nos gouvernants était quelque peu plus ouvert qu'aujourd'hui, puisqu'ils ne blâmaient pas les fonctionnaires de monter sur la scène.

(1) Mozayyen-ed-Dauleh, dont le titre signifie : *l'Ornementateur de l'Etat*, a fait ses études de peinture à Paris. Ce fut un des premiers Persans ayant étudié en Europe. Il est actuellement professeur de français à l'Ecole Polytechnique de Téhéran.

(2) Actuellement antiquaire à Téhéran. Sa fille, Mme Varto Thérian, est notre meilleure actrice présente.

(3) Vers 1910, si je ne me trompe.

(4) Directeur de l'Ecole Normale de Téhéran. Homme de lettres, poète, professeur, actuellement ministre des Affaires Etrangères.

(5) Leader du *Parti de la Minorité* (parti progressiste, si l'on veut) pendant la dernière session du parlement persan. Actuellement ministre de l'Instruction publique.

(6) Occupé, depuis 1921, par la Légation Bolchévique.

(7) Fonctionnaire du ministère des Affaires Etrangères, auteur de diverses pièces de théâtre.

Quelques-uns des acteurs qui avaient pris part à ces représentations eurent l'idée de fonder une société théâtrale, et bientôt apparut la *Société du Théâtre National*, présidée par Mohaghagh-ed-Dauleh. Ce fut ce même groupe qui plus tard se transforma en la *Société de la Comédie Persane* (1). Outre Seyyed Ali Khan, qui en était le président, les fondateurs de cette seconde société étaient MM. Monchi Bachi, Mirza Mohammad Ali Khan, Enayatollah Khan et Mirza Seyyed Mohammad Khan (2). Le nombre des acteurs et des actrices montait à quatorze, et les actrices étaient toutes des Juives (3).

Cependant M. Bagheroff avait achevé la construction du Théâtre du Grand-Hôtel, où cette troupe commença d'organiser une série de spectacles hebdomadaires qui avaient lieu le jeudi soir. Sous le ministère de Momtaz-ol-Molk, la *Comédie Persane* conclut avec le Ministère de l'Instruction Publique un arrangement aux termes duquel ce dernier s'engageait à prêter son concours à la Société pour l'importation de pièces européennes et du matériel scénique nécessaire, contre la perception de 1 o/o (qui fut portée plus tard à 5 o/o, puis à 10 o/o) des bénéfices de la Société. Mais il paraît que malheureusement seule la seconde partie de ce contrat a été mise à exécution jusqu'à présent.

Dans ces dernières années, deux projets intéressants ont été soumis au Gouvernement par la société. Au fond de quel tiroir dorment-ils ? Nul n'en sut jamais rien. Le premier concernait la fondation d'un Théâtre d'Etat, le second, l'organisation de certains spectacles féminins destinés à élargir les horizons de la femme persane. En ce qui concerne ce dernier projet, la Société donnait

(1) Le nom est généralement employé en français.

(2) Tous les membres de cette troupe, comme du reste la plupart de ceux des troupes qui se sont formées plus tard, sont des amateurs ayant, pour vivre, d'autres occupations. Le métier d'acteur ne nourrit pas encore son homme en Perse. Monchi Bachi est Chef de la Section Politique de la Police de Téhéran, et Seyyed Ali Khan occupe un poste important dans l'administration des *Khalessé* (propriétés gouvernementales).

(3) La situation de la Persane Musulmane, qui lui défend d'aller au théâtre même comme spectatrice, lui permet encore moins l'accès de la scène. Nous laissant de beaucoup devancer par les Turcs et les Egyptiens, nous en sommes donc réduits, et le serons encore longtemps sans doute, à n'avoir que des actrices juives ou arméniennes. Celles-ci peuvent être d'excellentes artistes, mais malheureusement leur accent les trahit toujours, en persan. Ce défaut gâte le plaisir des meilleurs spectacles. C'est un peu comme si on vous offrait une Chimène ou une Iphigénie ayant l'accent russe ou anglais.

au Gouvernement toutes les garanties voulues pour prévenir un désordre. Entre autres précautions envisagées : d'abord le spectacle aurait lieu le jour, ensuite tous les participants, depuis les spectateurs jusqu'aux acteurs, aux contrôleurs et aux vendeurs de billets, seraient des femmes ; enfin, le Gouvernement aurait tous droits de contrôle qu'il jugerait utile d'exercer pour calmer sa méfiance. L'un des grands quotidiens de la capitale (1) soutint ce projet dans plusieurs numéros consécutifs. Il est hors de doute que si sa campagne avait réussi, c'eût été pour la Perse un grand pas fait pour l'émancipation féminine. Mais malheureusement...

Durant les quatorze années qui se sont écoulées depuis le jour de sa fondation, la *Comédie Persane* a monté plus de quatre-vingts pièces, dont la plupart sont dues à la plume de Seyyed Ali Khan lui-même. Citons encore, parmi les auteurs qui ont été joués par cette troupe : feu Mohaghegh-ed-Danleh, Mochir-Homayoûn, Nazm-ol-Molk, Mirza Issa Khan, Kamal ol-Vézareh, etc.

Tandis que la *Comédie Persane* luttait pour la propagation du théâtre moderne et poursuivait avec constance compositions et représentations de pièces nouvelles, un certain nombre d'acteurs et actrices arméniens, entre autres Hadjian et Mme Ohanian, qui, jusque-là ,s'étaient bornés à jouer dans leur langue maternelle, commencèrent également à donner des représentations en turc et en persan.

Ce furent des Arméniens du Caucase qui, les premiers, introduisirent en Perse le théâtre lyrique. Les opérettes d'*Archine-mal-alan* (2) et de *Machdi Ebad*, qui furent d'abord représentées en arménien et en turc, puis aussi en persan, ouvrirent au théâtre persan une voie nouvelle.

En 1918 apparut à Téhéran un acteur qui, au dire de ceux qui l'ont connu, fut un artiste remarquable : Je veux parler de M. Arminian, qui, durant les quatre années qu'il passa dans la

(1) Le *Raad* (Tonnerre), dirigé par Seyyed Ziaeddine, qui, par le coup d'Etat de février 1921, s'empara du pouvoir.

(2) *Le Marchand d'Etoffes*. Cette opérette célèbre, œuvre du Caucasien Hadjibagoff et composée dans le dialecte turc d'Azerbaidjan, a été traduite en turc osmanli, en arménien et en persan, et a été représentée des centaines de fois dans tout le Caucase, puis en Turquie, en Perse, et même en Egypte. Le sujet de la pièce a été pris dans la vie des Persans du Caucase, et la musique en est entièrement persane.

capitale exerça, tant comme acteur que comme régisseur, et particulièrement dans les pièces sérieuses, une grande influence. En été 1921 M. Arminian partit pour la Russie, nous laissant comme souvenirs deux de ses élèves, M. et Mme Thérian, qui, depuis cette époque, n'ont plus joué qu'en persan. Aujourd'hui, parmi les acteurs qui jouent dans cette langue, nous n'avons pas de meilleur rôle sérieux que M. Thérian (qui est aussi notre plus compétent régisseur.) Et parmi les Arméniennes, Mme Thérian pour le jeu, et Mme Aghababoff pour la voix, sont les meilleures artistes que nous possédions.

ALI NÔ-ROUZE.

LETTRES MALGACHES

La Littérature malgache actuelle. — Avant de traiter, d'une façon sommaire, mon sujet, je place ici le présent « chapeau », quoique je ne le croie guère indispensable.

C'est que, sans doute, la plupart des Français lettrés — pour ne pas dire tous, — ignorent trop qu'il y a dans cette France lointaine qu'est Madagascar plusieurs belles choses inconnues, susceptibles de figurer incontestablement parmi les trésors de la littérature universelle.

En effet, jusqu'ici, à part quelques livres plutôt nourris de charmes primitifs et de saveur antique, nul écho n'en était sorti pour parvenir en France.

Ainsi, mon unique tâche, dans les lignes qui suivront, sera de chercher à arracher quelques clartés de cette pénombre lumineuse négligemment ensevelie dans les ténèbres.

Au seuil du temple à ouvrir, je salue les connaisseurs, Jean Paulhan, Pierre Mille, Paul Souchon et les frères Leblond. Je salue surtout mon maître et ami, le poète Pierre Camo, qui, quoiqu'il ne la parle pas, aime cette langue qui m'est chère, et cherche toujours à ce qu'elle progresse, fleurisse, produise et vive d'abord.

Puisse mon vœu et mon effort de la vulgariser ou, plutôt, de la faire comprendre, se réaliser. Cela rachèterait le silence et l'oubli qui conspirent contre elle.

§

Dans un opuscule de propagande sans nom d'auteur, j'ai lu: « Le Malgache est né littérateur. » Le premier venu, ne serait-il accompagné que d'un médiocre interprète, en sera vite convaincu. Des plus petits dialogues aux plus grands discours, le Malgache aime parler beau et exprimer sa pensée en symboles, en images et en métaphores. C'est ainsi qu'un enfant de huit ans, natif des cantons environnants, ayant été amené par ses parents à la capitale pour commencer ses études, j'ai été émerveillé de l'entendre comparer la ville, qu'il voyait pour la première fois par un magnifique clair de lune, à « une mer blanche, calme et sereine, où jettent l'ancre des navires somnolents ».

Si des beautés pareilles se rencontrent dans le malgache parlé, elles abondent dans le malgache écrit, — je dirai même qu'elles en constituent toute la richesse, tout le charme et toutes les délices. D'où cela vient-il ? Sans doute, de l'origine orientale et un peu cosmopolite de la race.

Mais, puisque je ne suis pas ici pour des études linguistiques et étymologiques, je crois qu'il est temps d'aborder la principale question.

§

Le roman. — Je vais commencer par la partie la plus pauvre de notre littérature, et je serai bref. Cette stérilité s'explique lorsqu'on sait que ce genre littéraire n'a été travaillé chez nous que depuis l'occupation française.

Beaucoup de gens disent que le roman malgache tient beaucoup du roman anglais. Bien que je ne sache pas lire, dans le texte, Shakespeare, je démens formellement ce rapprochement qui est pourtant flatteur.

Je reconnais moi-même cette triste vérité que la plupart de nos romanciers n'ont jusqu'ici enfanté que de nouveaux *Roméo et Juliette*. Mais combien il est encourageant de constater que cette éternelle complainte commence à assourdir ceux-là mêmes qui l'ont mise à la mode.

De fait, les dernières œuvres des *classiques*, Tselatra et Dondavitra (qu'ils veuillent me le pardonner, eux qui sont mes auteurs favoris, et qui n'aimeront certainement pas cette épithète),

ont marqué une recherche visible de nouvel essor, — et il y a aussi les œuvres des jeunes, combien originales !

Quoiqu'il en soit, le roman malgache, tout comme l'histoire, ne me semble pas encore digne de véritable intérêt et je termine, quitte, le cas échéant, à en reparler.

§

La poésie. — Les vieilles chansons mises à part, il y a, à Madagascar, quatre écoles bien distinctes que je cite ici selon l'ordre chronologique de leur naissance :

1°) le Symbolisme, qu'avec raison j'appellerai la décadence de la Renaissance, — représenté par Dondavitra-Razafimahefa, très oublié maintenant et fort peu en honneur.

2° le Romantisme, — qu'a enseigné J. Minos (Raminosoa), reçu avec peu d'enthousiasme et mort à peine né.

3° le Parnasse, — auquel j'ajouterai l'épithète de libéral, — qui a pour chef J. Rainizanabololona (connu en littérature sous diverses signatures, dont les plus réputées sont : Botobé, Mandiavato, Jupiter) et qui est d'une technique loin d'être impeccable, quoique en pleine floraison.

4° le Magnificisme, inauguré par J. Ratsimiseta, qui, allant souvent jusqu'au sublime, même pour de simples musardises, a charmé bien des gens et irrité les écoles adverses.

La première école n'a, à sa disparition, laissé que de toutes petites pièces de vers, dont quelques-unes sont, pourtant, encore goûtées. Elle n'a eu, du reste, qu'un nombre fort restreint de partisans ; c'est peut-être à cause de sa facilité, qu'elle a été stérile.

S'apercevant de la faillite de ses plans, le chef les a abandonnés lui-même, et s'est consacré uniquement, pour ainsi dire, à la prose, où il montre du talent.

Il est cependant juste de lui faire amende honorable. Tout n'était pas vain dans son projet, car il s'efforçait d'enrichir la langue, de l'épurer, de la travailler.

Plusieurs Malgaches se souviennent encore de son morceau intitulé : *Un Tombeau*, lequel, malgré l'absence quelquefois choquante de souffle et de rythme, n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre.

Ce morceau commence par cette strophe :

O passant, recule
de ce tertre !
Attends avant de continuer [tes pas] :
C'est là que mon cœur [est] terrassé.

On avait beau reprocher à cette école le manque de musique et la pauvreté des rimes (c'est qu'à Madagascar le vers libre — et par là nous entendons tout ce qui boîte — est jugé sévèrement, quelle que soit la valeur des idées) ; on admirait, en revanche, sa somptuosité, sa profondeur et son émotion.

De mon côté, ce que j'aime le plus dans cet art, c'est cette sorte de gaîté traînante qui jette comme des lumières mourantes sur les faces qu'elle veut montrer mates et sombres, — pourtant dans tout leur sourire enchanteur, quoique mystérieux et faisant songer à une reproduction de la *Joconde*, tendue, au crépuscule, dans une salle enveloppée par le premier pan de la tunique nocturne.

Seulement, l'école me choque par ses images et ses symboles qui, à force d'être abondants, sortent du cadre poétique et ne font que ridiculiser le sujet.

Je crois bien qu'il n'y a pas beaucoup de gens, parmi mes compatriotes, pour priser cette pointe fantaissite — nous ne croirons jamais qu'elle fût sérieuse — qui sifflotait sans scrupule :

On dirait que vous (êtes) des frères jumeaux,
Vous deux !

et il s'agissait d'un jeune homme malgache et de sa canne ! — Décidément cela allait trop loin !

Mais, en fin de compte, les qualités de cette école l'emportent sur ses défauts, et je suis porté à conclure que, malgré tout, elle avait un réel mérite qui aurait duré davantage, si elle avait su concilier, comme il le faut à Madagascar, la forme et l'idée, — je veux dire : l'image et le sens, la raison et la rime.

Notons en terminant qu'elle fut aussi la première à remettre en honneur le vers blanc, délaissé presque toujours pour la voix sonnante des assonances.

Hélas ! si l'effort de la première école avait connu l'échec par son manque de musique, celui de la seconde disparut rapidement par son absence d'émotion.

La vie a de ces revers, et il ne faut pas trop s'apitoyer là-dessus ! Du reste, qu'est-ce qu'un essai humain, sinon des suites

contradictoires et pleines de désillusions ? On croit faire ceci, mais on est vite déçu de ne se voir auteur que de cela ! Et ce fut bien le cas du Romantisme malgache.

Encore, par surcroît de conscience, j'hésite beaucoup à introduire ici ce mot : *romantisme !* C'est qu'il diffère beaucoup, tant par son idéal que par son abondance, de ce qui fut rangé sous ce nom au cours du grand XIXe siècle français.

Mais le manque de vocable nécessaire et, surtout, l'horreur de créer un nouveau mot en *isme*, m'y obligent.

En traçant ces lignes, je viens de relire les violentes polémiques qu'avait entamées le chef d'école en 1914, — polémiques qui durèrent un an et attirèrent l'attention du tout Tananarive malgache, mais qui finirent, comme finit l'étreinte d'un cauchemar, par la défaite du provocateur.

A vrai dire pourtant, j'ai pour lui quelque estime et des grâces à lui rendre, surtout à cause de son courage, — à lui qui loua sa plume en d'admirables vers, froids, hélas ! « Epée et force », etc.

Il serait injuste de ma part de me taire là-dessus à son sujet. Cet innovateur a eu, en quelque sorte, plus de chance que son prédécesseur, par le fait même qu'il avait plus de disciples que ce dernier (quoique...).

Seulement en fait de postérité, il est fort certain que l'autre en aura plus.

L'an 1915 eut l'honneur de voir naître des talents nouveaux, très indépendants les uns des autres. C'est là la première phase de ce renouveau que nous ravit bientôt l'affaire de la V. V. S. et que seulement la présente année nous rend en partie.

Parmi ces étoiles naissantes et disséminées, il y avait vraiment des astres. L'école parnassienne commençait à fleurir sous le souffle libéral de J. Rainizanabololona, à côté du magnificisme qui formait son bouton par les soins du grand artiste, Ratsimiseta.

Respirer de nouveau ce qui s'épanchait ces jours-là me transporte et m'enivre. La cadence commençante avec, pourtant, une visible gêne, du premier enchantait, tandis que les préludes du second faisaient naître de vives espérances.

La floraison de l'un et de l'autre semble vivante et éternelle, comme l'épanouissement d'une aube polaire.

J'écoute toujours, sans que les charmes que j'ai ressentis, en

les entendant en 1915, perdent de leur fraîcheur ni de leur saveur les poèmes que voici, qui sont de Rainizanabololona :

> O cascade de larmes,
> tu as été cruelle !

Je ressens toujours cette âpre tristesse qui habille de mélancolie et de deuil le cœur le plus insensible ! Ailleurs, sous une autre signature, le grand élégiaque reprend ce thème sur la mort et s'écrie :

> Un soir silencieux,
> . . . .
> [que j'avais] réservé pour visiter
> La tombe où [est] l'aimée.
>
> Le jour [était] pâle en [plein] jour.
> J' [étais un] brin d'homme seul !

Mais assez de cette atmosphère de langueur morbide et de douleur tenace ! Qu'on voie maintenant l'autre ciel où vole le poète: amoureux, « Sans que jamais fléchisse — Son cœur envoûté », il charge l'oiseau bleu de dire à celle qui l'a ensorcelé de «... rire, Pour marque (de) joie », ou « De se pencher, Presque capricieuse ! »

Et je rencontre toujours la même tendresse, enclose dans ce que je viens de citer, dans la plupart de ses poèmes.

Il est vrai, certes, que quelques-uns de ces derniers sont affreusement laids, surtout quand ils embrassent la partie descriptive, mais cela suffira-t-il pour taxer cette œuvre laborieuse et choyée — peut-être jusqu'à l'excès, à tel point qu'elle semble quelquefois factice — d'impuissance ? Non pas, et je lui crois le plus magnifique avenir...

Si Ratsimiseta, revenant de son exil et s'adonnant tout entier aux lettres, n'a pas dénoncé la faiblesse de ses théories et la fatigue qu'occasionnent ses pratiques!

La lutte entre les deux camps n'étant que commencée, je ne saurais décemment prévoir lequel tombera en désuétude, quoique je sois certain que, muni de preuves irréfutables et de logique serrée, l'assaillant est le plus fort dans le champ.

Plus tard — et cela n'est pas loin — je reviendrai là-dessus. Cette fois-ci, je me bornerai à parler de cette sorte de Rochefort qu'est le chef du *magnificisme*.

Originalité, musique et somptuosité — voilà la base fondamentale de son art. Lyrique effréné, il était entendu crier :

> Rendez, ô tombeau, celle que vous avez prise,
> Puisque le cœur de son maître [la] réclame !

Baudelairien, il comparait sa vie à une « vipère de grotte », à un « nichoir de hiboux » — et même à « un repère de reptiles » ! Désenchanté, ironique, après l'avoir vue en face, il vociférait :

> Trahison en [est] le corbeau,
> Envie en [est] le vautour.

Et c'eût été si triste et si accablant, cette vie, s'il n'avait pas admis, dans ces heures de différentes horreurs angoissantes et lugubres, une

> Rêverie [d'] une minute !

J'ai retenu d'une ancienne lecture ce jugement : Il n'y a rien qui soit foncièrement bon ou mauvais. Le poète qui m'occupe me l'a prouvé (en quels puissants termes !)

Un éclair passe dans la nuit ; il le saisit au vol, l'emprisonne dans un local de cristal noir — reste au spectateur à qui il le débouchonnera, la prudence de se retirer, avec la peur de s'aveugler, ou la constance de rester, avec l'espoir de voir surgir des flammes bénignes et clémentes !

Et ce dernier, je l'approuve. Il a raison. Bientôt, devant lui, se dérouleront des images dansantes, couleront des fleuves d'or, crieront d'une voix aiguë des vampires sensuels, tandis que s'élèveront des chants divins...

§

Le lecteur pourrait m'objecter : « Mais, ce me semble, la poésie, malgache est alors tout simplement érotique ? » Ce serait peut-être vrai, si elle n'avait pas une Muse comme Avana (nous ignorons son vrai nom).

L'œuvre de ce dernier mérite une place à part dans notre poésie tant par sa personnalité que par sa qualité. Lumière, volupté, majesté, — de ces trois faces au sourire hautain, son suprême talent puise ses grâces.

Ce talent a peu produit. Il y a des plantes qui ne fleurissent que deux ou trois fois pendant leur vie, mais dont les rares fleurs sont de véritables trésors. Je puis en dire ainsi d'Avana.

Une poésie simple et claire, élégante et pleine de coquetterie : on dirait une vierge qui joue, avec réserve, son cœur entre les mains de plusieurs galants, le leur reprend avec un rire qui n'en est peut-être pas un, et s'en va avec, s'enfuit, laissant pantois les malheureux prétendants !

Et cela, avec quelle rapidité ! avec quelle habileté ! — juste le temps d'apercevoir, dans une nuit d'encre, la tombée d'un bolide, et de percevoir, au loin, le cri d'un oiseau rêveur !

> Maintenant l'aube avance silencieusement,
> Et, tais-toi !...

ou bien

> Voilà que la nuit vient,
> La Vie semble factice,
> Le Rêve la remplace.

Mais tout de ce poète serait à citer. Si j'avais plus de place et de temps, je l'aurais fait.

Un ami m'a promis la surprise d'être présenté à ce grand poète aussitôt son retour à la Capitale. Les relations établies, je ne manquerai pas de lui demander ce qu'il a encore d'inédit. J'ose compter que ce sera pour moi un régal.

En attendant, à la suite du nom de cet aède génial, je vais citer ceux qui me paraissent avoir le plus d'envergure. De l'école parnassienne, je connais (en dehors de la délicieuse ANJA-Z, de qui j'ai traduit quelques morceaux pour Camo, qui les a trouvés admirables, et de qui j'ai encore pris un quatrain pour illustrer la première page de ma nouvelle : *Vie de Rêves*) les petits — mais parfois vrais — poètes qui signent : Rawelas, Kodac, Ari-Star, Vénus et Volana. Il y en a encore d'autres; mais j'attends d'abord qu'ils soient sevrés, avant de parler d'eux.

La conception d'art de Ratsimiseta a aussi des partisans de talent. Parmi ceux-ci, les plus en vue sont ceux qui sont connus sous les noms de Junior, Ebar, Réséda.

Mais où caserais-je le jeune Lys-Bera qui, sans le savoir, conspue Baudelaire:

> Tais-toi, ô soupir ! — tais-toi et sois sage !

et qui est le seul poète malgache chez qui l'on sente bouillonner le sentiment de la nature avec des correspondances vraiment merveilleuses :

Nuit invisible mélancoliquement noire,
Instant de joie, heure de douleur,
Nuit sereine, [avec une] lune dessus...

Oui, où caserai-je celui-là ?

Et le patriotique Bedasy, dont les stances dédiées à ce qu'il appelait la «Sion de l'Espérance» (titre volé effrontément par le jeune maître — plagiaire Ny Ando et adapté pour parler de son cœur, quel sacrilège!) restent légendaires ?

Je suis au comble de l'embarras, et jamais je n'en sortirai si je ne sais pas que, à quelque école qu'ils appartiennent, tous nos poètes ont un but unique, cherchent un même horizon et caressent un seul rêve : la prospérité de la poésie!

Tous les efforts connus jusqu'ici sont louables. A qui la faute si Icare tombe, la cire de ses ailes fondue ?

Ce n'est pas à moi de juger de la légitimité de leurs diverses tentatives. Pourvu qu'elles soient sincères je crois bon de les signaler. Notre métrique n'étant pas encore, à vrai dire, fixée, tout novateur peut soumettre au public la sienne, — et c'est à ce dernier de se prononcer.

JOSEPH RABÉARIVÉLO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Die Grosse Politik der europaischen Kabinette 1871-1914, 7.-10. Band, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik.— Norman Angell : *Les Illusions de la Victoire*, Stock. — Grégoire Alexinsky : *Souvenirs d'un condamné à mort*, Armand Colin. — Omer Kiazim : *L'aventure kémaliste*, L'édition universelle.— Anonyme : *Ceux qui nous mènent*, Plon. — Paul Vigné d'Octon : *Pages rouges*, Editions du XXe siècle, Marseille.

En décembre 1918, Kautsky persuada aux socialistes qui venaient de s'emparer du pouvoir, qu'il convenait de publier les documents secrets pouvant mettre en lumière la part du gouvernement de Guillaume II dans la déclaration de guerre. Quand son recueil fut prêt, le gouvernement socialiste d'alors hésita à le publier, tant il était compromettant. Finalement, il eut la main forcée et mit en vente les volumes de documents qui sont le plus sévère des réquisitoires contre l'Allemagne. Pour en atténuer l'effet, les Allemands décidèrent d'annoncer la publication du reste de leurs correspondances. Ils ont intitulé ce recueil : **La grande Politique des cabinets européens de 1871 à 1914**.

Les six premiers volumes en ont paru en 1892. Les tomes VII à X, dont nous rendons compte actuellement, ont été mis en vente au commencement de cette année. Comme la publication préparée par Kautsky, ce nouveau recueil est presque sans précédent dans l'histoire des publications diplomatiques. Il fait en effet connaître sans réticence, et d'une façon exacte et minutieuse, tout l'essentiel de ce que contiennent les archives *diplomatiques* d'un grand pays sur une période récente. Ses auteurs prétendent l'avoir rédigé avec la loyauté et les précautions usuelles en érudition. Rien ne permet de douter de leur sincérité et ils semblent bien avoir réussi à accomplir leur programme. L'exactitude et la franchise de la publication admises, plaide-t-elle en faveur de l'Allemagne ? Comme ses auteurs l'ont avoué eux-mêmes, tantôt elle incrimine le gouvernement allemand, tantôt elle l'innocente. Quant aux adversaires, ils ont droit naturellement à ne pas accepter comme valable contre eux sans discussion le témoignage des diplomates allemands et de leurs amis. *Audietur et altera pars.* Il ne se trouve d'ailleurs dans ces documents que ce que les diplomates allemands ont jugé à propos de confier au papier. De plus, seules les pièces des archives des affaires étrangères y ont été comprises. C'est ainsi que l'aveu de Bismarck à Boetticher du 26 juin 1889 (*Mercure*, 1-VI-1920, p. 532) sur le caractère *provisoire* du *pacifisme* de sa politique n'y figure pas. Malgré tout, l'énorme quantité de secrets révélés par ces documents permet de serrer maintenant de près la vérité.

Le tome VII commence par les pièces sur le non renouvellement du traité de contre-assurance. Le 20 mars 1890, Herbert Bismarck annonça à Guillaume II que l'ambassadeur de Russie lui avait dit la veille que le Tsar l'avait autorisé à signer la prolongation pour 6 ans « du traité secret russo-allemand qui assurait l'Allemagne de la neutralité de la Russie en cas d'attaque française » et qui expirait en juin suivant. Herbert ajoutait, il est vrai, que le Tsar, ayant appris que le Chancelier Bismarck allait être remplacé, était prêt à renoncer à cette prolongation. « *Pourquoi!* » annota Guillaume. Bismarck parti, le sous secrétaire d'Etat von Berchem remit le 25 mars à Caprivi, le nouveau chancelier, un mémoire où il disait que par ce traité une puissance au moins (et plus vraisemblablement deux) serait mystifiée par l'Allemagne, car « celle-ci refuserait d'abord son aide à l'Autriche à la première période

décisive de l'affaire bulgare, puis, quand un nouveau développement se serait produit, combattrait, comme Bismarck l'avait toujours dit, pour tirer l'Autriche du danger et commettrait ainsi une violation de l'engagement envers la Russie ». Le 28 suivant, Caprivi nota que Schweinitz (l'ambassadeur d'Allemagne à Pétersbourg) et lui étaient tombés d'accord que le traité à renouveler était, « dans son esprit plus que dans sa lettre, difficile à mettre en harmonie avec la Triple Alliance, avec le traité roumain et avec l'action que l'on désirait exercer en Angleterre », que « des indiscrétions » à son sujet pourraient faire beaucoup de tort et qu'il y avait donc lieu de ne plus continuer la négociation. Cette nouvelle « consterna » le ministre russe de Giers. S'appuyant sur des ouvertures faites par Guillaume II à l'ambassadeur de Russie, il demanda avec instance que l'on revienne à quelque chose d'écrit, par quoi non seulement le droit de se coaliser avec la France serait enlevé à la Russie, mais où l'Allemagne ne s'engagerait plus à accorder à cette dernière son « concours en Bulgarie » et son « appui moral et diplomatique » au sujet des Détroits (15 mai). Schweinitz conseilla alors à Caprivi « de ne pas repousser la main que le Tsar tendait encore une fois », mais les conseillers Holstein, Kiderlen et Raschdau, le secrétaire d'Etat von Marschall, les ambassadeurs Reuss (Vienne) et Radowitz (Constantinople) furent d'avis de sacrifier le traité russo-allemand au désir de rendre plus solide la Triple Alliance ; Caprivi se rangea à leur opinion.

Ce refus du nouveau chancelier n'indiquait pas chez lui l'intention de suivre une autre politique que Bismarck, mais seulement d'y mettre moins d'âpreté et d'audace. Le but resta essentiellement de laisser l'Angleterre entrer en conflit avec la Russie, et, si c'était possible, de l'y pousser en la faisant solliciter par l'Italie et l'Autriche. Pendant ces années 1890-1895, les rapports franco-italiens furent d'ailleurs plus mauvais que ceux de la France et de l'Allemagne. C'était l'époque des ministères Crispi, et Bernhard de Bülow, le futur chancelier, alors ambassadeur à Rome, dut « plus de 100 fois » avertir le baron Blanc (le ministre des Affaires étrangères de Crispi) de la nécessité de n'entreprendre rien « sans avoir laissé l'Angleterre s'engager la première ». Or, celle-ci ne s'engagea pas, ce qui la fit accuser de faiblesse par ceux qui voulaient lui faire commettre cette faute. Ce ne furent

pas d'ailleurs les tentations qui lui manquèrent. C'était l'époque où l'opinion publique française ne pouvait se consoler de *l'abandon* du condominium en Egypte. Quoiqu'il fût certain *dès lors* que les intérêts de tous les étrangers dans ce pays étaient solidaires et étaient surtout menacés par le parti nationaliste, nos ministres, sous l'influence des sentiments de nos chauvins, s'efforçaient de faire évacuer l'Egypte par l'Angleterre. La politique coloniale créait d'ailleurs au Siam, sur le Niger, à Madagascar, au Maroc, etc., des surfaces de frottement entre l'Angleterre et la France. Salisbury et Rosebery en conçurent une antipathie croissante envers nous, mais leur méfiance du caractère et de la politique du baron Blanc et de Crispi resta la plus forte. Convaincus « qu'une attitude ferme ferait céder le gouvernement français, qui craignait une guerre franco-anglaise à raison de ses conséquences incalculables», (Hatzfeldt, 26 juillet 1893), ils laissèrent ceux qui voulaient leur faire contracter des engagements imprudents les accuser de faiblesse et expliquer leur conduite « par le désir de couvrir la retraite de l'Angleterre en poussant les autres en avant » (Holstein, 27 juillet 1893).

L'incident le plus grave de la période fut celui du Siam. Guillaume II se trouvait alors à Cowes. Dans la nuit du 30 au 31 juillet 1893, la reine Victoria lui envoya son secrétaire, Sir Henry Ponsonby, qui, « pâle comme un mort », lui communiqua la dépêche suivante de Rosebery : « Le gouvernement français exige de nous le retrait de nos canonnières qui sont à Bangkok. J'ai refusé. Je désire voir immédiatement à Londres le comte Hatzfeldt (l'ambassadeur d'Allemagne). » Guillaume II ne montra nulle hâte à se mêler au conflit qui semblait avoir éclaté. Il fit répondre que Hatzfeldt était malade et ne pourrait voir Rosebery avant 2 ou 3 jours. L'affaire s'arrangea d'ailleurs presque aussitôt. Le lendemain 31, le chargé d'affaires Metternich apprit de Rosebery que lord Dufferin, l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, qui avait été chargé de nous parler d'une façon « grave », avait télégraphié que la France acceptait la soumission du Siam et lèverait le blocus. Presque au même moment, on avait reçu un télégramme du commandant anglais à Bangkok, disant qu'il y avait eu erreur et que le commandant français ne lui avait pas adressé de sommation.

Les massacres d'Arméniens vinrent, en 1895, faire diversion

aux préoccupations au sujet des rivalités en Egypte et dans les colonies. L'opinion publique s'en émut en Angleterre. Gladstone tint un langage menaçant à l'adresse du « sultan rouge ». Le gouvernement russe conçut l'idée d'en profiter et d'obtenir du sultan l'autorisation d'occuper pacifiquement les détroits.

Des mesures militaires et navales furent prises à Sébastopol pour l'exécution de ce programme. On le sut partout et chaque puissance prit une attitude caractéristique. Vers le 8 août 1895, François-Joseph fit venir Eulenburg, l'ambassadeur allemand, et lui déclara : « Jamais je ne consentirai à ce que la Russie occupe Constantinople. » Il était non moins mécontent de la situation créée en Bulgarie par l'assassinat de Stambouloff et déclara également : « Je ne souffrirai jamais que la Russie agisse seule en Bulgarie. » Son intention était « de se lier étroitement avec l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne pour former dans la Méditerranée un boulevard contre la France, qui propageait ses tendances destructrices dans les monarchies romanes ». Le comte Goluchowski, depuis peu ministre des Affaires étrangères, tenait le même langage. « Son courage agressif » avait crû depuis le retour de Salisbury aux affaires et il appelait la Russie « l'ennemi commun ». Au moment où Guillaume II lut ces déclarations de son allié, ses sentiments étaient *pacifiques*, car il nota : « Ce n'est pas pratique ! La Russie peut occuper les Dardanelles sans qu'on puisse l'en empêcher. Il devrait songer à de bons objets de compensation. » Il témoignait aussi une vive horreur des massacres arméniens et ne songeait pas à protéger la Turquie. Il voulait seulement « rester en seconde ligne » et laisser les événements se développer. La crise avorta. Le baron Blanc joignit en vain ses fougueuses sollicitations à celles de Goluchowski auprès de Salisbury : ce dernier faisait toujours un pas en arrière quand les deux autres en faisaient un en avant. On ne put pas même obtenir de lui qu'il déclarât que les conventions secrètes de 1887 entre l'Angleterre, l'Autriche et l'Italie étaient toujours en vigueur. Le 3 décembre, le baron Blanc constatait que les Français croyaient le lien entre l'Italie et l'Angleterre plus intime qu'il n'était réellement. « Nous n'en sommes pas encore là, hélas ! » ajoutait-il. Blanc préconisait un rapprochement entre l'Allemagne et l'Angleterre. « Quand elles sont en désaccord, déclarait-il à Bülow, l'Italie se trouve dans la situation *d'un enfant* dont les

parents se disputent ; unies, la Triplice et l'Angleterre domineraient la situation. » « A ces insinuations, écrivait Bülow, je réponds que la faute en est à la politique vacillante, mesquine et à courtes vues de l'Angleterre. »

En novembre 1894 avait été ébruitée l'arrestation de Dreyfus. La presse française « avait représenté les ambassades comme des nids d'espions ». Le *Matin* avait demandé la suppression des attachés militaires à cause des agissements de celui de l'Allemagne. Hanotaux, notre ministre des Affaires étrangères, « fut absolument consterné » quand Münster (l'ambassadeur allemand) vint lui dire qu'il fallait le protéger contre des injures de ce genre, « sans quoi il se procurerait justice lui-même ». Le lendemain un démenti officieux parut. Münster le déclara insuffisant. « D'accord ! annota Guillaume II. Münster doit avec insistance exiger une satisfaction officielle, complète et rapide. Autrement, je parlerai clairement. » La presse avait raconté « qu'un bordereau ramassé dans la corbeille à papier de l'attaché militaire » (13 déc. 1894) était la base de l'accusation. Mais Schwartzkoppen, qui eût pu y reconnaître sa correspondance avec Esterhazy, se bornait à assurer à Münster qu'il n'avait eu aucune relation avec Dreyfus et n'était par conséquent pas coupable d'espionnage. Münster, fort de cette affirmation, poursuivait le gouvernement français de ses reproches. Dupuy et Casimir-Perier durent lui raconter des histoires de brigands au sujet du crime commis par Dreyfus qui aurait été appréhendé *avant* d'avoir pu se mettre en relations avec la puissance à qui il voulait livrer les documents (6 janvier 1895). Le 9 janvier, un communiqué de la Havas, déclarant « dénuées de tout fondement » les allégations contre les ambassades, mit fin à l'incident diplomatique.

ÉMILE LALOY.

§

Les Illusions de la Victoire, ce sont les désillusions que la réalité inflige à l'idéologie socialisante de M. Norman Angell. Déjà, dans la *Grande Illusion*, l'économiste britannique avait négligé de faire intervenir dans ses calculs le facteur de l'humaine imperfection. Aujourd'hui, il aggrave son cas par une dangereuse incompréhension des événements dont il a entrepris le commentaire.

M. Norman Angell expose d'une façon curieuse et fausse ce

qu'à son sens on aurait dû faire au lendemain de la guerre, pour assurer la paix. Est-il besoin de dire que ce plan, outre qu'il est impraticable, est plus favorable à l'Allemagne qu'à la France?

Avec le talent en moins, M. Norman Angell nous apparaît comme un Keynes, à qui la lecture de Wells aurait tourné la tête. Il n'a les qualités ni de l'un, ni de l'autre, mais il accuse la déformation « professionnelle » du premier et la romanesque imagination du second. A travers le protectionnisme, il attaque les nationalismes qui sont, dit-il, à l'origine des calamités mondiales. Et il suggère un code économique international, ce qui suppose une ère de fraternité humaine, plus que jamais contraire à la nature des choses. Il est inouï qu'après l'expérience de ces dix dernières années, il se trouve encore, parmi les économistes à qui est dévolue par définition l'étude des problèmes positifs, un illuminé pour parler sérieusement de solidarité entre les peuples. Sous la plume de l'écrivain anglais, de telles billevesées font sourire.

Ne sont-ce pas les gouvernements britanniques, qu'ils soient conservateurs, libéraux ou travaillistes, qui sont les plus obstinés à briser les liens que le coude à coude de la guerre a créés entre alliés? Si l'accord ne peut s'établir entre quelques-uns, comment prétendre qu'il est réalisable entre tous?

M. Angell estime que le traité de Versailles est mal fait. Son opinion, à cet égard, est sans importance, car il nous prouve à maintes reprises dans son livre qu'il ne le connaît pas. C'est ainsi que page 76, il écrit :

> Dans le traité, nous avons pris des soins minutieux et détaillés pour enlever impitoyablement à l'Allemagne le seul instrument qui lui permettait d'accomplir ce que nous lui demandions. Nous réclamons de *l'argent et non des marchandises*.

Or, en vertu du traité, l'Allemagne devait verser :

1) le 1er mai 1921, vingt milliard de marks or *en espèces ou en nature ;*

2) et pendant trente ans et plus, dans des conditions qu'il appartenait à la Commission des réparations de fixer, effectuer des paiements *en espèces ou en nature*.

Les accords de Wiesbaden contenaient en fait des stipulations infiniment moins larges que celles du traité de Versailles,

dont M. Loucheur prétendait pourtant s'inspirer dans ses négociations. Les adversaires des paiements en espèces n'en accueillirent pas moins les résultats comme un progrès sur les délibérations de 1919.

M. Norman Angell n'en est pas à une erreur près. Par ailleurs (page 71), il fait un peu légèrement état d'un propos, tenu par un journaliste français à la conférence de Spa, pour admettre l'hypothèse absurde d'une exploitation française de la Ruhr. Il ne s'est encore trouvé personne, de ce côté-ci de la Manche, pour écrire une telle sottise. Pour ceux qui estimaient inefficaces les méthodes de M. Poincaré, la question ne se posa jamais de faire appel aux mineurs, aux cheminots et aux ingénieurs français. La seule thèse qui fut soutenue par les partisans d'une politique énergique vis-à-vis de l'Allemagne était qu'en prenant dès le premier jour de notre arrivée dans la Rhur, des mesures coercitives telles que les industriels et leur personnel n'eussent pu invoquer les ordres de Berlin pour se soustraire aux sollicitations de Paris, nous eussions assuré le succès de l'opération. Il n'était point besoin pour cela d'imiter les Allemands en pays envahis.

Une volonté bien définie, appuyée par des forces suffisantes, devait suffire à ce résultat. Car nous ne croyons pas comme M. Norman Angell « que les problèmes biologiques ne peuvent être résolus par la force ». Les mouvements cosmiques qui décidèrent de la formation des peuples n'eurent d'autre instrument que la force. M. Norman Angell croit-il que la nature humaine se soit beaucoup modifiée, depuis ces temps lointains ?

Quand l'Angleterre s'installe aux Indes, en Egypte, au Transvaal, c'est par la force qu'elle poursuit des buts économiques.

Quand l'Allemagne déchaîne sur l'Univers une catastrophe sans précédent, c'est à son armée, éduquée et convaincue de la sainteté de sa mission, qu'elle confie le sort de son expansion.

L'homme de la préhistoire, soumis aux seules règles de l'instinct, était peut-être plus pitoyable à ses semblables que ne le furent jamais nos sociétés policées où rayonnent pourtant le génie d'un Pasteur et d'un Edison. Il n'y a là aucune antinomie. La Civilisation et le Progrès, en augmentant le bien-être, en nous découvrant de nouvelles et multiples ambitions, ont accru l'âpreté des luttes quotidiennes, rendu plus périlleuse à chacun la conquête du pain. Le monde antique entourait de religieux égards la

maternité, l'enfance, la vieillesse. Que reste-t-il aujourd'hui d'un tel culte? La philosophie elle-même n'est plus qu'un jeu intellectuel d'où l'âme est absente. L'esprit se libère, mais le cœur se dessèche.

Nous ne voulons pas dire naturellement que ce soit ainsi pour le mieux. Nous souhaitons la fin des guerres, mais nous n'y croyons pas et nous refusons de devenir la dupe d'un mirage.

Une organisation internationale, une conférence, peuvent-elles résoudre les conflits, toujours en suspens, du pangermanisme, du panslavisme, du panislamisme, du panhellénisme, etc.? Oui, tant que l'une des deux parties en cause ne se saura pas prête à écraser l'autre. Mais après? M. Norman Angell osera-t-il prétendre que le plus fort respectera le plus faible? Allons donc!

Le maintien de la paix dépend de l'équilibre des armements et non de leur suppression, hypothétique et incontrôlable. C'est pour les peuples un lourd fardeau à porter, mais moins lourd pourtant qu'une guerre de quatre années.

M. Norman Angell conclut par un appel déclamatoire à la vérité et à la loyauté intellectuelle. Que ne donne-t-il l'exemple, surtout quand il parle de la France et de ce qu'elle a souffert!

GEORGES SUAREZ.

§

Ce sont des aventures peu ordinaires que celles qui advinrent à M. Grégoire Alexinsky, député à la Douma sous l'ancien empire des Tsars, et qu'il a données sous le titre suggestif de **Souvenirs d'un condamné à mort**. M. Grégoire Alexinsky, qui se trouvait en France au moment de la Révolution, revint en Russie en avril 1917 avec divers exilés. Arrivé en Russie, il remarque d'abord les soldats portant sur la poitrine des petits nœuds de ruban rouge comme insigne de la liberté et de la révolution.

Mais à la vérité, tout le pays n'était déjà plus que gâchis et pétaudière. L'auteur, qui nous parle de Lénine dès le début presque de son livre, affirme que, réfugié en Suisse, il faisait de la propagande au profit des Empires centraux, — et que ce fut naturellement par l'Allemagne qu'il rentra en Russie.

Diverses aventures arrivent à l'auteur, qui se trouve en juin 1917 à Sébastopol, où des *meetings* ont lieu dans la cour des

casernes parmi les matelots. Tout le monde s'embrasse; il n'y a plus que des frères; mais il y a aussi des agents provocateurs allemands, qui de temps à autre viennent mettre le « diable dans les poules ».

D'autres scènes se déroulent à Moscou, où le Comité se plaint d'être mis à l'index par le Soviet local comme trop bourgeois. Il y a une scène de protestation audit Soviet, où se transporte la foule, mais heureusement sans coups de poings et sans coups de revolver. On assiste à d'autres phases de la révolution et un moment on nous montre, à Pétrograd, des scènes curieuses comme celle où l'on voit les locaux de l'Etat-Major encombrés de militaires et de civils, parmi lesquels des ministres dans un état pitoyable, affalés sur des chaises et auxquels on apporte de la soupe « pour réconforter leur moral trop affaibli ». Cependant M. Grégoire Alexinsky met la main sur des documents qui prouvent que Lénine a été au service de l'espionnage allemand durant la guerre, documents que les membres du gouvernement n'osent publier. L'auteur se décide à le faire. Mais l'histoire est étouffée et seule une petite feuille, *Iivoië Slovo*, (la Parole vivante) a osé la publier. A la suite de cette affaire, des troupes commencent une petite émeute, et tout un mouvement se dessine contre le gouvernement provisoire.

La première heure passée, Lénine et ses partisans reprennent le dessus, et quelques mois après devaient s'emparer du pouvoir. « Trois ans plus tard, ajoute l'auteur, on devait lire dans les *Mémoires* de Ludendorf cet aveu formel que l'Etat-Major avait envoyé Lénine pour désorganiser l'armée russe. »

On finit par arrêter Grégoire Alexinsky à Moscou, au moment où l'on prépare le 1er mai (1918), et il est jeté avec sa femme dans la forteresse de Tagenka. Il devait y rester longuement, dans un pêle-mêle de détenus politiques et de criminels de droit commun, c'est-à dire inculpés de vols, cambriolages, escroqueries et autres belles actions. L'un de ces détenus avait plus de trente meurtres sur la conscience. Divers détails sont donnés d'ailleurs sur les prisonniers, la vie dans la prison; tous les jours presque, des détenus en sont tirés et envoyés au supplice, comme chez nous au vieux temps de la Terreur.

Fatigué de sa détention préventive, M. Grégoire Alexinsky, dont on a relâché la femme, se décide à faire la grève de la

faim, qui dure à peu près une semaine, après quoi et sous prétexte de le remettre en liberté, on le transporte à l'hôpital, où il reste d'ailleurs sous la surveillance militaire. De longs mois lui sont nécessaires pour se rétablir ; on essaye aussi de l'enlever pour le ramener en cellule, mais le médecin s'oppose à ce transport dangereux. A la suite d'un incident qui faillit tourner au drame, — un soi-disant surveillant de la prison-hôpital tenta de l'étrangler, — le narrateur obtint enfin sa libération provisoire (janvier 1919). Il avait été détenu neuf mois.

M. Grégoire Alexinsky finit par gagner Pétrograd sous prétexte de recherches historiques, et la région des lacs des côtes de la Finlande, — région qui se trouve d'ailleurs en pleine insurrection, — et, après de nombreuses péripéties, franchit la frontière, ayant retrouvé sa femme, à laquelle il est arrivé de même diverses mésaventures. Il n'a plus que l'idée de regagner nos pays d'occident et la terre hospitalière de France.

Mais tout le volume est à lire, pour la situation du pays avec le nouveau régime, les circonstances et tableaux de la vie actuelle. La Russie n'est plus qu'une immense pétaudière, où tous crèvent de faim, où l'herbe pousse dans les rues de la capitale; et à défaut de mieux, le degré de misère dans lequel vit la population est donné par l'étrange scène du bain à l'hôpital où séjourne l'auteur, et où les malades ne sont plus que des squelettes, des cadavres vivants et dont le souvenir poursuit comme un cauchemar. Plus loin, c'est le spectacle lamentable de la cellule des aliénés, etc., — de pauvres gens devenus fous de terreur et de misère.

Dernier détail, écrit au cours d'un voyage en avion, exécuté ensuite : dépliant un journal russe parvenu récemment, il se trouve condamné à mort par contumace. Mais il ne tenait plus dorénavant à rentrer en Russie.

Un aperçu de **l'Aventure kémaliste** est donné par M. Omer Kiazim, qui se hâte d'ajouter comme suite à ce titre : *Elle est un danger pour l'Orient, pour l'Europe, pour la paix.*

Trahi par des chefs qui ne sont que trop occupés à remplir leur bourse, le peuple turc est fatigué de payer de son sang des erreurs plus d'une fois commises, — commence par nous dire l'auteur. Malgré leur masque nationaliste, les Kémalistes desservent des buts étrangers au peuple turc. Ce sont les intrigues des germano-bolchevistes qui pesèrent au lendemain de la paix, sur les négociations et arrangements

que poursuivait l'Europe en Turquie et en Asie Mineure. Les fautes politiques de l'Entente ont d'ailleur favorisé leur jeu, et le mouvement kémaliste n'est que le résultat des intrigues des Allemands et des Russes.

Suivent quelques indications sur le mouvement kémaliste et ses personnalités. Kémalistes dangereux et Jeunes-Turcs de Salonique ont d'ailleurs la même mentalité et sont au service de meneurs plus ou moins louches, qui restent un péril pour l'Entente et la paix générale. Angora n'est en somme qu'une succursale de Moscou et de Berlin, et sert surtout le plan ennemi. L'influence allemande, bien vivace, s'exerce à Angora par l'intermédiaire d'un bureau (*Deutches Büro*).

D'ailleurs, le mouvement Jeune-Turc est indiqué par l'auteur comme nettement xénophobe et non pas seulement dirigé contre les Grecs qu'il devait rejeter de Smyrne, etc. Suit le texte du traité conclu entre les bolchevistes et les Turcs (16 mars 1921), lesquels restent en somme sur la défensive, et tout récemment viennent de signer un nouvel arrangement avec l'Allemagne. Les Turcs, qui ont profité des dissensions de l'Europe pour se maintenir à Constantinople, ont toujours de vastes ambitions avec le panislamisme. Ce sont les chicanes de l'Europe qui ont permis une telle aventure ; il reste à savoir s'il serait permis aux Turcs d'aller au delà.

Sur un ton plutôt humoristique — et même un tantinet gouailleur — un auteur anonyme présente les principaux personnages de la Comédie parlementaire. Le volume intitulé : **Ceux qui nous mènent** donne une série de portraits des personnalités les plus en vue de la République actuelle. Les acteurs éminents, et dont on a vu en temps d'élections les affiches multicolores, où les noms des postulants s'étalent en caractères épais, sont M. Louis Barthou, un des plus heureux de cette équipe, député à ving-sept ans et depuis onze fois ministre ; André Berthelot, qui a travaillé à la grande *Histoire* de Lavisse, et a prêché à l'Ecole des Hautes Etudes ; Aristide Briand, qui est un des hommes arrivés de la politique et eut bien des aventures, — à la fois communard et conservateur, nous dit le texte — et qui constitue une figure énigmatique. C'est ensuite Georges Clemenceau, qui s'est trouvé gagner la guerre et a failli devenir le premier personnage de la République. G. Clemenceau, qui a une

existence politique très mouvementée, était de ceux qui gardaient, bien vivace, le souvenir de l'amputation de l'Alsace-Lorraine en 1871, et l'on imagine avec quelle joie il dut exposer en 1918, sur la place de la Concorde, l'immense bric-à-brac militaire abandonné par les armées allemandes, et qui était le témoignage de leur débâcle. Le traité de Versailles lui a été reproché et peut-être en effet a-t-il bien des tares; mais on doit toujours se souvenir que Georges Clemenceau a longtemps incarné la résistance et jeté l'alarme parmi les satisfaits avec son fameux cri : « Les Allemands sont toujours à Noyon. » Après Clemenceau, l'auteur nomme M. Edouard Herriot, maire de Lyon, ancien sénateur et député. C'est ensuite Alexandre Millerand, devenu président de la République assez *impromptu*; et Poincaré, ancien président, qui a pris la barre gouvernementale, surtout pour faire pièce aux intrigues anglaises et faire payer les Boches, malgré leur mauvaise volonté.

Après ces grands premiers rôles et qui ont tenu si longtemps l'affiche, on peut nommer : MM. Léon Bérard, Henri Bérenger, Henri Chéron, Paul Doumer, Charles Jonnart, Paul Painlevé, René Viviani et autres, — parmi lesquels divers « seigneurs sans importance ».

Mais il reste toujours que le volume anonyme, édité par la librairie Plon, donne un curieux répertoire de nos hommes politiques, que l'auteur présente avec un certain brio. C'est le personnel gouvernemental toujours possible et, pourrait-on dire, l'escorte galante et vigilante de la République.

M. Paul Vigné d'Octon a ajouté un volume de **Pages rouges** à ses précédents récits de la guerre. Mais on aurait tort d'en attendre des révélations bien nouvelles, et la plupart des choses qu'il rapporte l'ont été déjà. Il accuse la marine de Mariane III d'être un foyer de réaction politique et cléricale. Il s'étonne plus loin que Clemenceau ait maintenu la mobilisation de la flotte dans les eaux russes (février 1919); plus loin encore, il parle de la mort de Mme Jeanne Labourbe, qui fut tuée au cours d'une rixe à Odessa. M. Vigné d'Octon s'étend enfin sur « le drame de la Mer Noire », à propos des marins qui refusèrent de se battre contre « leurs frères de Russie », sur l'affaire Marty, dont on nous a déjà parlé quelquefois, etc.

M. Vigné d'Octon, qui joue le rôle d'un mécontent, qui « rous-

pète » et gourmande volontiers, parle ailleurs des « crimes de la guerre au canon » et des « horreurs des bagnes en rade de Malte et de Corfou », du « martyre des marins après l'armistice » et des « bourreaux de l'Etat-Major général et du gouvernement » ; puis il est question du « vrai communisme et de la fraternité » ; de la férocité des armements, et de la balle française qui est plus meurtrière que la balle allemande ; des obus et de la supériorité de notre 75 ; des « brigandages syriens » et des « nations de proie » ; des affaires de Baalbeck et de Margeïoun ; du Liban, etc., où l'on incrimine surtout le général Gouraud.

Je ne sais si M. Vigné d'Octon viendra se plaindre de la presse à propos de ce volume comme précédemment ; mais il aura épanché sa bile et, à défaut d'un autre, c'est toujours un résultat.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Paul Andra : *La vision et l'expression plastiques* ; Chiron. 15 »

L. Maeterlinck : *Les origines inconnues de notre art national* ; Vanderpoorten, Gand. » »

Education

Abel Faure : *Enseignement et réalité* ; Stock. 5 »

Esotérisme

René Sudre : *La lutte pour la métapsychique* ; Leymarie. 2 50

Finance

E. Ferdinand Boric : *L'introduction du forfait dans les impôts sur les revenus* ; Libr. gén. de droit et de jurisprudence. 7 50

Ch. Lallemand : *La crise monétaire et son remède* ; Gauthier-Villars. » »

Littérature

Anthologie des écrivains morts à la guerre, 1914-1918. Tome I ; Malfère, Amiens. 25 »

Louis Aragon : *Le libertinage* ; Nouv. Revue franç. 7 50

Marthe Borély : *La décadence de l'amour* ; Renaissance du Livre. 7 50

Divers : *Poètes bourguignons contemporains*, anthologie. Préface de M. Edouard Estaunié ; Libr. Venot, Dijon. 5 »

René Johannet : *Eloge du bourgeois français*. (Cahiers verts, n° 39) ; Grasset. 9 »

Robert de La Villehervé : *Œuvres. Poésie*, I ; *1874-1882. Ballades galantes. La chanson des roses. Toute la comédie. Les armes fleuries* ; Ollendorff. 12 »

Charles Lecoq : *Reliquiae*, préface d'Alfred Duchesne : Edit. du Flambeau, Bruxelles. 6 »

Mémoires de Mlle Aglaé, comédienne, courtisane et femme de bien, avec une introduction et une notice sur le Chevalier Palesne de Champeaux. Nombr. illust. ; Albin Michel. 12 »
Marie Potel : *Sous le feu de l'esprit*, Presses universitaires de France. 9 »
Armand Praviel et J.-R. de Brousse : *L'anthologie des jeux floraux, 1324-1924*, Nouv. libr. nat. 20 »
Jean de Saint-Prix : *Lettres 1917-1919*. Préface de Romain Rolland ; Rieder. 7 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Robert d'Harcourt : *Souvenirs de captivité et d'évasion* ; Nouv. libr. nat. 10 »
Lieut.-Col. C. à Court Repington : *La première guerre mondiale, 1914-1918*. Notes et souvenirs traduits par B. Mayra et le lieut.-col. de Fonlongue, tome II ; Payot. 25 »

Poésie

Blaise Cendrars : *Kodak*. Portrait dessiné par Francis Picabia ; Stock. » »
Fernand Demany : *Nuances* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. » »
Paul Fort : *La marchande d'images*. (Ballades françaises, III). Avant-propos de Robert de Flers ; Flammarion. 7 50
Georges Heitz : *Offrandes 1920-1922* ; Edit. Feuilles antiques. 30 »
Henry Lépine : *Le pardon des morts* ; Imp. Foltzer, Bayonne. 2 50
Charles Perrot : *Les efforts et le destin* ; Renaissance du livre » »
Louis Roché : *Temps perdu* ; Le Divan 5 »
Louis Thomas : *D'un autre continent* ; Le Divan. 5 »

Politique

Les cahiers de l'Anti-France, n° 9 ; L'international progermanique et le défaitisme de la paix ; Bossard. 3 »
Maurice Charny : *L'offensive cléricale, 1923-1924* ; Edit. du *Rappel*. » »
André Chéradame : *Les vraies raisons du chaos européen*. Avec 4 fac similés de documents ; Imp. Hérissey, Evreux. 10 »
Paul Desange et Luc Mériga : *Vie de Jean Jaurès* ; Crès. » »
Yves Guyot : *Politique parlementaire, Politique atavique* ; Alcan. 12 50
Edouard Guyot : *Le socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine, 1888-1914* ; Alcan. 18 »
J. Kessel et G. Suarez : *Le onze mai*. Avec une préface de François Le Grix ; Nouv. Revue française. 7 50
Jules Véran : *Comment on devient : député, sénateur, ministre* ; Bossard. 4 80

Questions médicales

Camille Lian et André Finot : *L'hypertension artérielle* avec 2 fig. ; Flammarion. 8 »
Maurice P. Phusis : *Déconstipation* ; Edit. Phos, 11 *bis*, rue du Val-de-Grâce, Paris. 6 »

Questions religieuses

Henri Strohl : *L'épanouissement de la pensée religieuse de Luther de 1515 à 1520* ; Libr. Istra. 18 »

Roman

André Armandy : *Pour l'honneur du navire* ; Calmann-Lévy. 6 75
Eugène Barbier : *Voie fatale* ; Chiberre. 6 75
Marcel Barrière : *Le sang d'Asmodée* ; Albin Michel. 7 50
Maurice Beaubourg : *La saison au Bois de Boulogne* ; Monde nouveau. 7 »
Fred Bérence : *Le parricide*, mémoire de l'accusé ; Rieder. 7 »
John Buchan : *Les trente-neuf marches et la centrale d'énergie* ; Nelson. 4 50
Cami : *L'homme à la tête d'épingle* ; Flammarion. 7 50
Canudo : *Croisées ouvertes sur l'âme et sur la chair* ; Férenczi. 7 50
Henriette Celarié : *L'étrange aventure* ; Plon. 7 »
Jacques Darnetal : *L'énergumène* ; Monde nouveau. » »
Henri Davignon : *Les deux Hommes* ;

Plon. 7 »
Roger Dévigne : *Ménilmontant* ; Ollendorff. 7 »
Ferdinand Duchêne : *Le roman du Meddah, de Fez la cruelle à Tlemcen la fleurie* ; Albin Michel. 7 50
Henri Duvernois : *Morte la bête* Avec 30 bois originaux de Guy Dollian ; Fayard. 2 50
J.-N. Faure Biquet : *Maurice Barrès, son œuvre*, portrait et autographe ; Revue critique. » »
Maxime Formont : *L'esprit du mal* ; Lemerre. » »
Marquis de Foudras : *Diane et Vénus*, la chasse et l'amour en Espagne. Frontispice et vignettes gravées sur bois par Paul Baudier ; Nourry, 2 vol. 36 »
Marcel Frager : *La ville neuve*. Préface de J.-J. Frappa ; Ollendorff 7 »
Madeleine Gautier : *Satan, qui le connaît ?* Préface de Camille Mauclair ; Baudinière. 6 50
Marc Gouvieux : *Le maître de l'air* ; Flammarion. 7 50
Gustave Guiches : *En vacances* ; Férenczi. 7 50
Abel Hermant : *Les fortunes de Ludmilla* ; Flammarion. 7 50
Renaud Icard : *Les dix filles à marier* ; Albin Michel. 7 50
Ramon Gomez de La Serna : *La veuve blanche et noire*, traduit de l'espagnol par Jean Cassou. Préface de Valery Larbaud ; Kra. » »
Jean Mauclère : *Les liens brisés* ; La Vraie France 7 »
Alfred Panzini : *Je cherche femme*, traduit de l'italien par Alice Bossuet ; Flammarion. 7 »
Marcel Prévost ; *La paille dans l'acier*. Gravures de Brunyer ; Baudinière. 2 50
Elissa Rhaïs : *La fille du douar* ; Plon. 7 »
Paul Prist : *Une vocation* ; Kemplen. 0 75
E. Sainte-Marie Perrin : *Quand le plaisir était fait d'illusion* ; Plon. 7 »
Robert de Traz ; *Complices* ; Grasset. 6 75
T. Trilby : *Rêve d'amour* ; Flammarion. 7 50
Voltaire : *L'Ingénu* ; Les livres français (Crès). 0 80
Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes de Villiers de l'Isle-Adam*. Tome VI : *Histoires insolites* ; Mercure de France (Bibliothèque choisie). 15 »

Sciences

Dr Achalme : *Les édifices physico-chimiques*, Tome II : *La molécule minérale*. Dessins à la plume de M. Raoul Leclerc ; Pavot. 20 »
M. von Laue : *La théorie de la relativité*, traduit de l'allemand par Gustave Létang. Tome I : *Le principe de relativité de la transformation de Lorentz* ; Gauthier-Villars. 40 »
Jacques Loeb : *Les protéines*, traduit de l'anglais par Fl. Mouton ; Alcan. 10 »
Jean van de Putte : *Etude sur l'origine des tremblements de terre, raz de marée et éruptions volcaniques*. Préface de M. le profr. Lagrange, avec 24 cartes et fig. ; Larcier, Bruxelles. » »

Sociologie

Pierre Boven : *Le lien normal*, essai sur la lutte contre les crises économiques et la spéculation illicite ; Poitiers. 20 »
G.-L. Duprat : *Le livre familial, causes de son relâchement* ; Alcan. 12 »
Bertrand Russell : *Principes de reconstruction sociale*, traduit de l'anglais par E. de Clermont-Tonnerre ; Payot. 10 »

Théâtre

Alexandre Dumas fils : *Le demi-monde. Denise* ; Nelson. 4 50
Henri Ghéon : *Jeux et miracles pour le peuple fidèle*, 2e série : *La bergère au pays des loups (Sainte Germaine de Pibrac)* précédé du *Crime du père Genièvre* et suivi du *Combat entre l'Ermite et le Dragon* ; Revue des Jeunes. 8 »
A. Strindberg : *Le songe*, traduction de l'auteur. *Deux féeries. La couronne de la mariée. Swanavit*. Traduction de J. Bucher et A. Wall ; Stock. 7 50

Voyages

W. Bonsels : *Voyage dans l'Inde*, traduit de l'allemand par Hélène Legros ; Nouv. Revue franç. 7 50

Lafcadio Hearn : *Esquisses martiniquaises*, traduit de l'anglais par Marc Logé ; Mercure de France. 7 50

Abbé E. Wetterlé : *En Syrie avec le général Gouraud*. Avec 12 grav. et carte ; Flammarion. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

En l'honneur de Remy de Gourmont. — Une lettre de M. André Gide. — J.-H. Fabre et Ferton. — Une lettre de M. Camille Vettard. — Prix littéraires. — Les vers d'Henri Becque. — A propos des lettres de Mallarmé à Mistral. — Une lettre de M. Ernest Delahaye sur Rimbaud. — Sur un poème d'Alfred de Vigny. — Vous parlez français. — La recherche des cœurs. — A propos de contrepetteries. — Le prix des places au Théâtre-Français en 1885 et en 1924 — Les ennuis d'une lectrice à la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Les anecdotes qui se répètent. — Publications du « Mercure de France ».

En l'honneur de Remy de Gourmont. — L'inauguration de la plaque commémorative apposée sur la maison portant le n° 71 de la rue des Saints-Pères, où habita durant les dernières années de sa vie Remy de Gourmont, a eu lieu le 9 mai dernier, à 10 h. 1/2 du matin. La plaque porte cette inscription :

ICI VÉCUT
REMY DE GOURMONT
1898-1915

Parmi les assistants à cette cérémonie figuraient : MM. Georges Lalou, président du Conseil Municipal, Aubanet, secrétaire général de la Préfecture de la Seine, Godart, chef du secrétariat particulier du Préfet de police, Léon Riotor, vice-président du Conseil Général, Alpy, conseiller municipal, Buloz, maire adjoint du VI° arrondissement, Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, M. et Mme Jean de Gourmont, M. Henri de Gourmont ;

MM. Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, Louis Dumur, Jules de Gaultier, Ernest Raynaud, Paul Léautaud, André Fontainas, Eugène Morel, Charles-Henry Hirsch, A. van Bever, Paul Roinard, Edmond Pilon, A. van Gennep, Léon Deffoux, Henri Mazel, Henri Malo, Edmond Barthélemy, Dr Voivenel, Georges Le Cardonnel ;

Mme Rachilde, Miss Nathalie Clifford-Barney, Mlle Read, Mmes Delarue-Madrus, Matza, Claude Hariel, Ch. Régismanset, Louise Faure-Favier, Van Bever, Cantinelli, Jules de Gaultier, Sourioux-Picard, Reno, de la Ruelle, Mlle Denyse Molié ;

MM. Firmin Gémier, Ch.-Th. Féret, Pierre-Paul Plan, Fernand Mazade, Jean Royère, G.-L. Tautain, Bernouard, Lucien Corpechot, Crès, Edouard Champion, Bernard Grasset, Peyronnet, Chiberre, Fagus, Mario

Meunier, Léon Zavie, A. Chaboseau, Dr Mardrus, Georges Betault, Constant Bourquin, Joseph Quesnel, Legrand-Chabrier, Gaston Picard, Jean Lefranc, Vincent Muselli, René Kerdik, Marcel Barrière, G. Pagès, Legrand, Charles Chapron, Emmanuel Lochac, Henry Chapront, M. et Mme de Geetère, M. et Mme Emile Barbey, M. et Mme Gérard Cochet, etc., etc.

La série des discours a été ouverte par M. Léon Riotor :

Lorsque Jean de Gourmont m'exprima son désir d'une plaque mémoriale au dernier séjour de son frère, je fus son collaborateur. Je signalai au Conseil municipal (le 7 juillet 1922) qu'il y avait un Comité, je lui demandai de s'y associer.

L'Assemblée fit le meilleur accueil, et, par la suite, M. Georges Lalou, président lettré ami des lettres, décida de participer à cette manifestation.

Rappelant ses souvenirs sur Gourmont, M. Léon Riotor l'évoque au milieu de ses livres, dans le petit appartement qu'il occupait rue de Varenne avant d'habiter rue des Saints-Pères :

Une bibliothèque ? Non, un laboratoire. Les rayonnages pliaient sous le poids des imprimés, des piles de volumes occupaient les chaises et le plancher. Le long des quais, flairant les bouquinistes, que de fructueuses promenades ! C'étaient pour lui des vergers de choix, où il aimait à cueillir. Nous nous revîmes au *Mercure*, il m'envoya ses livres, je lui envoyai les miens. Il les cita, d'ailleurs sans aménité. Je n'en conserve que mieux l'estime de son caractère, l'admiration pour son talent.

. . . .

Il m'est agréable de venir aujourd'hui témoigner de cette estime et de cette admiration. C'est pour cela que je suis venu, non pour analyser un homme et une œuvre qui me dominent.

A la réception de son *Vieux Roi*, aimablement dédicacé, alors que je lui disais ma vision d'un nouveau *Roi Lear* évoqué par son livre, il me répondit, tout vibrant d'une sorte d'envie rayonnante : « Ah ! on ne fait pas Shakespeare tous les jours ! »

Mais il était Remy de Gourmont, analyste, critique et poète, dramaturge enflammé du mystère et de l'antique, physiologue narquois de l'amour, historien profond des heures et des faits, scoliaste imaginatif et savant en toutes choses ; il demeurera Remy de Gourmont. Et c'est pourquoi nous garderons son œuvre, c'est pourquoi nous révérons sa mémoire, c'est pourquoi nous nous sommes assemblés ici pour la maintenir et pour la célébrer.

M. Georges Lalou, président du Conseil Municipal, a pris ensuite la parole en ces termes :

Au nom du Conseil Municipal de Paris, j'apporte à la mémoire de Remy de Gourmont l'hommage que la grande Ville a toujours réservé à ceux qui ont enrichi d'une originale et précieuse contribution le trésor des lettres françaises.

Original, peu d'écrivains de notre temps l'auront été, certes, au même degré que Remy de Gourmont. Lorsqu'il nous arrivait, à 25 ans, en 1883, tenté par

la carrière des lettres, n'était-il pas prédestiné à un sort magnifique et singulier, ce fils d'une très ancienne et très noble famille normande dont une branche, au XVIe siècle, avait porté d'admirables fleurs de science et d'art, et qui, à une époque plus rapprochée de la nôtre, avait contracté alliance avec la poésie dans la personne d'une arrière-petite-fille de François de Malherbe ? Individualisme aristocratique et quasi féodal, science, art, poésie, tous ces caractères, tous ces dons répartis entre les diverses hérédités de Gourmont, ne semblent-ils pas, par une de ces heureuses fortunes qui sont peut-être le secret du génie, avoir convergé en lui pour composer la personnalité puissante et solidaire que nous admirons ?

. . . .

Je ne voudrais pas m'aventurer sur un terrain qui n'est pas le mien, mais peut-être excuserez-vous, Messieurs, le profane que je suis s'il essaie de traduire en quelques mots l'impression vive qu'il a retirée de la fréquentation de l'œuvre de Remy de Gourmont. Gourmont m'apparaît comme le type du pur intellectuel, de l'homme en qui l'intelligence est devenue une fonction différenciée, détachée de tout lien avec les fonctions affectives ou volontaires, uniquement préoccupée de refléter le réel avec l'exactitude et l'impassibilité d'un miroir: Mais non, la comparaison du miroir n'est pas exacte, car un miroir reproduit les apparences et toute l'ardeur toute la passion de Gourmont tend à dépasser le plan superficiel des apparences pour atteindre le tuf de la réalité. Faire la chasse à l'erreur, au mensonge, et surtout, surtout à l'illusion, voilà, me semble-t-il, son ambition maîtresse.

Mais si les vues de Gourmont philosophe, moraliste, esthéticien, psychologue, sont, comme toutes les vues humaines, sujettes à discussion et à controverse, il est un point sur lequel ses amis et ses adversaires s'entendront toujours; c'est son talent magistral d'écrivain. Nul parmi ses contemporains n'aura eu un respect plus scrupuleux de la langue française, un instinct plus sûr en même temps qu'une connaissance plus savante de ses ressources profondes, un maniement plus expert de ses registres les plus variés, depuis les froides limpidités de l'analyse jusqu'aux charmes les plus délicats de la poésie. Si, suivant les vers dorés du bon Théophile,

> Tout passe : l'art robuste
> Seul a l'éternité,

Remy de Gourmont, ne fût-ce que par la beauté formelle de son œuvre, est assuré de vivre dans la mémoire des hommes.

Permettez-moi, Messieurs, au nom de la Ville de Paris, de saluer dans la très simple plaque que nous inaugurons aujourd'hui, les prémices et le gage de cette immortalité.

M. Aubanel, secrétaire général de la Préfecture de la Seine, a salué l'homme en même temps que l'écrivain :

Pour préserver jalousement son indépendance, cet homme qui, par ses brillantes facultés, pouvait prétendre aux situations les plus fastueuses, mena dans un petit appartement de cette maison l'existence la plus discrète, la plus modeste. Enveloppé de sa robe de chambre qu'il ne quittait guère, coiffé de sa petite calotte de soie, il vivait en bénédictin laïque au milieu de ses livres aimés.

Il était orné d'un savoir prodigieux et s'il aboutissait à proclamer la vanité de toute science, c'était après avoir accumulé les trésors de la plus riche érudition.

Son cœur valait son intelligence. On ne pouvait le connaître sans l'estimer. Et beaucoup de ceux qui sont réunis ici rendent un culte à l'ami autant qu'au penseur.

Du beau discours de M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres, nous extrayons les passages suivants :

Nous fêtions, il y a quelques jours à peine, les quatre-vingts ans de M. Anatole France, dont l'existence glorieuse se prolonge dans un rayonnement d'immortalité. Nous célébrons aujourd'hui la mémoire de Remy de Gourmont, qui, sans les tortures de la guerre, serait peut-être encore vivant parmi nous, et dont la mort prématurée nous est toujours un deuil.

Pour la Société des Gens de lettres de France, qui s'honore de si beaux noms, c'est un émouvant devoir — qu'elle accomplit avec piété, avec fierté aussi — de louer, à quelques semaines de distance, un très grand écrivain français et un maître écrivain français unis dans notre admiration ou notre respect par tant d'affinités, par tant de sentiments, d'inclinations et de goûts communs, par une intelligence et une pensée fraternelles.

L'un et l'autre, à des hauteurs diverses, sont ou auront été les serviteurs d'un même idéal.

. . . .

L'un et l'autre apparaissent liés par une culture commune. Tous ceux qui admirent et qui aiment Anatole France ont aimé et ils aiment toujours l'art de Remy de Gourmont. Mais si l'œuvre d'Anatole France affirme une sereine beauté où la sagesse de Minerve revêt les voluptueuses robes de Vénus, l'œuvre de Remy de Gourmont, moins immobile dans son libre jeu des muscles, révèle la félinité robuste du Discobole lançant, à tour de bras, sur le monde, ses théories et ses idées.

Car il a lancé le disque.

Là où Anatole France est demeuré l'éloquent philosophe de cabinet, l'ironiste, aimable et toujours souriant, il faut bien convenir que Remy de Gourmont, d'une sensibilité plus violente, ne s'est pas satisfait des demi-sourires. Parfois il est allé jusqu'au ricanement, jusqu'au sarcasme, jusqu'au geste. Il a été plus combatif. Ce fut un passionné et un ardent.

Les idées pour Anatole France sont toujours sculpturales et plaisent par le beau pli classique dont il a su les revêtir et, aussi, les ennoblir. Elles ressemblent à ces belles flammes de pierres qui jaillissent, sur les balcons royaux, des nobles vases bien sculptés.

Pour Remy de Gourmont, les idées sont engins de guerre, les flammes qu'elles agitent ne sont plus de marbre. Et les beaux vases classiques, entre ses mains nerveuses, font songer à des pots-à-feu. Ce fut plus qu'Anatole France, un magnifique incendiaire.

. . . .

Rien n'est plus changeant, rien n'est plus divers, rien n'est plus ondoyant que sa personnalité. Son âme ? Elle est d'une agilité inouïe. Vous pensez surprendre enfin son attitude et la fixer ; mais elle se métamorphose sans cesse

Nul n'a davantage cherché à se différencier constamment, non seulement des autres, mais de lui-même. Et ce que Remy de Gourmont a écrit, un jour, de Paul Adam, nous pouvons aujourd'hui l'appliquer vraiment à Remy de Gourmont lui-même : *Il fut un spectacle magnifique.*

. . . .

Dans cette grande âme inquiète, dans cet esprit épris de beauté, la guerre était venue jeter son ombre formidable et son angoisse et son trouble.

On peut dire que Remy de Gourmont fut une victime de la guerre.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de relire les pages qu'elle lui a inspirées.

Comme l'a si parfaitement dit M. Jean de Gourmont, ce qu'il savait, ce qu'il sentait très profondément, c'est que, dans cette lutte entre deux races, notre civilisation était menacée par la barbarie ; il comprenait que les barbares voulaient non seulement détruire nos cathédrales, qui sont un peu du rêve de notre race, cristallisé, mais aussi — et cela est plus grave — renverser nos valeurs morales, expression directe de notre civilisation.

. . . .

La guerre — cela ne fait aucun doute pour tous ceux qui ont, aux derniers temps de sa vie, approché le grand écrivain de *Pendant l'Orage* — la guerre a abrégé l'existence de Remy de Gourmont en bouleversant sa pensée. Mais on peut dire aussi que, sans ce bouleversement tragique, nous n'aurions pas connu dans leur plénitude, dans ce qu'ils avaient de profondément humain et de vraiment tendre, cette grande intelligence et ce grand cœur.

Maudite pourtant soit — une fois de plus — la guerre qui, si elle nous a valu ces poignants cris d'angoisse et ces prophéties d'une fermeté clairvoyante, nous a trop tôt privés d'un talent toujours jeune en sa maturité vigoureuse !

C'est dans l'horreur et les flammes d'une catastrophe que l'œuvre magnifiquement luxuriante de Remy de Gourmont cessa soudain de croître et de fleurir.

Mais elle reste debout parmi tant de ruines. Elle garde sa majesté et son frémissement. Aux hommes des générations futures elle offre un vivifiant abri pour le délassement de leur esprit et pour leurs rêves.

C'est un noble et riche domaine qui s'inscrit en lignes puissantes sur le glorieux paysage intellectuel de chez nous.

Dès à présent, moins de neuf années après la mort de Remy de Gourmont, nous pouvons apercevoir la hauteur d'une telle œuvre sur l'immense et splendide horizon de notre littérature française.

M. Firmin Gémier, directeur de l'Odéon, est alors monté à la tribune pour dire le sonnet suivant de M. Henri de Régnier :

GOURMONT

Salut à vous, Gourmont, le Subtil et le Sage,
A qui la Gloire mit cette plume à la main
Pour, d'un docte travail sans repos ni déclin,
Enrichir à jamais la blancheur de la page.

L'Idée, en son multiple et changeant paysage,
Vous en sûtes chaque détour et tout chemin,

Et vous avez tiré votre vivant butin
D'un royaume d'esprit qui fut votre apanage.

De votre haute chambre où la lampe à son feu
Eclaira tant de soirs la naissance du jeu
Dont vous seul connaissiez le mystère et les lois

Vous dominiez le temps afin de lui survivre
Aussi bien que les Dieux, les Héros et les Rois,
Car l'aile de Psyché tremble aux feuillets du Livre.

Dans un long discours d'une haute portée intellectuelle et philosophique, M. Jules de Gaultier s'est appliqué à dégager la pensée de Gourmont.

... Faut-il rappeler que la renommée de Remy de Gourmont de son vivant et depuis longtemps déjà avait franchi le cercle des premières admirations en France et auprès des esprits les plus cultivés du monde entier ? S'il le faut rappeler, c'est pour constater aussi que, ces dernières années, cette renommée, à la mesurer à l'expansion de ses œuvres, s'est accrue selon une progression constamment croissante.

Or, de ces divers constats, qui s'accordent à manifester l'importance prise par la pensée gourmontienne, si l'on rapproche ce fait qu'elle est la plus éloignée qui soit des manières de penser officielles ou traditionnelles, aussi bien que de toute idéologie politique ou sociale, qu'elle est à l'antipode du lieu commun et du cliché autant que des affectations de snobisme, ne faut-il pas conclure que son succès survenu en dépit de ces circonstances qui en l'isolant la handicapent lourdement, a peut-être une portée sociale qui vaut qu'on l'examine, est un symptôme qui dépasse la littérature et dont la signification doit être recherchée ?

M. Jules de Gaultier voit dans la pensé de Remy de Gourmont l'expression d'une mentalité nouvelle où se manifesterait l'avènement de cet esprit positif considéré par Comte dans sa loi des trois états comme la marque de la maturité intellectuelle. Substitution du sens de la relation à la passion de l'absolu, substitution du sens de la diversité à la passion de l'unité, tels sont les caractères principaux qui marquent cette évolution.

De même que par amour de la moralité Remy de Gourmont a tenu la morale en suspicion, de même par amour de la réalité il s'est méfié des grands mots qui, comme des cariatides, se dressent devant les temples de l'idéologie. Ce n'est pas que la vérité et la justice, prises en un sens relatif, ne puissent par à peu près désigner des objets qui nous sont utiles ou chers. Mais là aussi, les idéologues n'ont pas recherché ce qui, dans ces termes, sous l'exagération de la métaphore abstraite, avait pu se glisser de réalité humaine. Ils ont poussé ces termes à l'absolu et du coup au néant. Les savants, les meilleurs d'entre eux et les plus grands, nous ont appris en effet que la vérité, chassée déjà par Pascal du domaine des mœurs, échouait, dans le domaine des sciences les plus exactes, à immobiliser dans son étreinte quelque réalité que ce fût. Un seul

regard jeté sur l'histoire réfute toute conception de la justice. Gourmont a accepté de telles constatations et de telles évidences. Il ne s'en est pas ému, il ne s'en est pas désespéré. J'estime qu'il s'en est au contraire réjoui et qu'il avait lieu de s'en réjouir. Qu'est-ce en effet que cette justice absolue transmise par les prophètes et les docteurs à l'idéologie contemporaine? C'est la négation de toute différence, de toute diversité, de toute vie. « Tout arrêt de justice, a formulé Gourmont, est un arrêt de mort ». Ce n'est pas une boutade et le cri fanatique, le « Pereat mundus fiat justitia », que le monde périsse afin que règne la justice, n'avait-il pas depuis longtemps divulgué le sombre vœu d'anéantissement qui cache sous ces grands mots une logique du désespoir ? La vérité en son sens absolu ne vaut pas mieux. Elle est le chemin vers ce hâvre de l'Un absolu dans lequel Parménide prétendait emprisonner la vie avant qu'elle n'eût fait irruption dans la diversité du monde, le chemin sur lequel se sont engagés, au cours de l'histoire religieuse de l'humanité, tous les déshérités, tous les désenchantés, tous ceux pour qui il est préférable de mourir. « Dans tout cela, il n'est question que de ma mort », s'exclame le personnage de la comédie. La vérité, la justice, ce sont dans le domaine métaphysique des clauses testamentaires. Remy de Gourmont a pris parti pour la vie. Il s'est réjoui que l'existence fût donnée non dans l'absolu, mais dans un état de relation exclusif de toute fin possible, non dans la vide abstraction de l'unité, mais dans l'état de la diversité.

Toute l'ancienne métaphysique lui est apparue comme une philosophie de croque-morts. Toutes les idées démesurées autour desquelles elle assemble les hommes aboutissent à la négation de la vie. Le culte de la vérité absolue est le culte du néant. Il lui semble que l'esprit philosophique aura atteint sa maturité quand il aura changé l'objet du culte et vénéra dans le sanctuaire, au lieu de l'invisible vérité, la réalité aux mille visages. Cette substitution est accomplie dans l'œuvre et dans la pensée de Gourmont ; réalisée dans l'humanité, elle y serait grosse de conséquences que l'on n'ose espérer. Si, en effet, la croyance à une vérité unique excuse et justifie tous les fanatismes, tout fanatisme devient sans objet si l'on tient que l'existence atteint à tout instant sa fin dans la diversité des formes des êtres où elle s'improvise. Des attitudes neuves apparaissent dans l'esprit et des passions nouvelles. Quand il n'était qu'un chemin vers un but unique, n'était-ce pas acte d'amour que de contraindre les autres d'y entrer ? Désormais, il n'est que de savoir gré à tout ce qui diffère de nous offrir le spectacle d'un aspect nouveau de la réalité. A la recherche farouche du chemin vers le but, à la passion cruelle de la vérité fait place, au sommet de l'échelle des valeurs, le plaisir pur de connaître, sous les formes de la curiosité, de la science et du sens esthétique, s'épanouissant dans la joie de la contemplation. La connaissance, sous ce nouveau ciel, n'est plus un moyen pour atteindre un but étranger. Elle a en elle-même sa fin.

L'œuvre entière de Remy de Gourmont relève de ces perspectives nouvelles. J'ai pensé la désigner par son caractère le plus général en constatant que s'y manifeste l'évolution de l'esprit de la passion de l'absolu au sens du relatif. C'est un constat de même portée, me semble-t-il, de formuler que Gourmont est de ceux avec qui l'esprit humain échappe à l'hallucination de l'Unité pour voir la Diversité du monde et s'en réjouir.

Nous donnons *in extenso* le discours que M. Louis Dumur a prononcé au nom du *Mercure de France* :

Prenant la parole au nom du *Mercure de France*, c'est la carrière littéraire de Remy de Gourmont presque tout entière qu'il me faudrait évoquer, tant l'écrivain que nous commémorons glorieusement aujourd'hui et la revue à laquelle il n'a cessé de consacrer la meilleure part de son activité durant toute sa vie sont intimement liés, et liés à tel point qu'on a pu dire qu'ils n'auraient pas existé l'un sans l'autre.

Mais je dois être bref, et il me faut me borner à ne rappeler que les principaux moments de cette longue et féconde communauté intellectuelle.

Amené par le regretté Louis Denise, qui était son collègue à la Bibliothèque nationale, dans le petit groupe des fondateurs du *Mercure de France* dont Alfred Vallette venait de prendre la direction, il se joint de tout son cœur et de tout son idéal littéraire à ces jeunes gens, tout aussi inconnus que lui, en qui il sent les mêmes aspirations, le même souci d'indépendance, le même amour de l'art et le même désintéressement qu'en lui-même. Dès le second numéro, son nom figure au sommaire de la revue naissante, avec une de ces *Proses moroses*, qui forment ses premiers essais dans la manière d'écrire nouvelle qui prenait déjà le nom de symbolisme, et depuis lors, pendant vingt-cinq ans, on ne trouverait peut-être pas un fascicule du *Mercure* qui ne comprenne sous sa signature quelque morceau plus ou moins important de critique, de philosophie ou de littérature d'imagination. Son dernier article parut dans le numéro du 1er octobre 1915. Il était intitulé : *M. Croquant et la guerre.* Au moment où il était publié, notre grand ami était mort depuis quatre jours.

Ce que fut cette longue et précieuse collaboration, chacun le sait, sans se rendre peut-être bien compte à quel point elle fut intime et permanente. C'est au *Mercure* que paraissent, fragmentairement ou en entier, avant de prendre la forme du volume, un grand nombre de ses ouvrages de tout genre, études littéraires ou philosophiques, notes sur les mœurs, les idées et la vie, poèmes, contes, romans, théâtre. Dès les premières années, les livraisons de la jeune revue apportent successivement ces titres, devenus célèbres depuis : *Le Pèlerin du Silence, Le Fantôme, Fleurs de jadis, Histoire tragique de la princesse Phénissa, Le Latin mystique.* En 1895, commence la fameuse série des *Epilogues*, qui devait se continuer avec la plus grande régularité jusqu'à la fin de la vie de Gourmont. Puis ce sont deux romans, *Les Chevaux de Diomède* et *Le Songe d'une Femme*, une pièce de théâtre, *Le Vieux Roi*, une suite de *Masques* sur les écrivains nouveaux, la plupart des études qui devaient former *l'Esthétique de la langue française, la Culture des idées, le Problème du style, le Chemin de velours*, sans oublier les pages lumineuses où il rapproche la théorie littéraire du symbolisme de la doctrine philosophique de l'idéalisme et où il donne sa charte à l'école nouvelle.

En 1906 et 1907, on voit se produire une évolution dans l'art de Gourmont. Sa langue se dépouille, se simplifie, devient classique ; sa pensée se clarifie, se précise, s'objective de considérations scientifiques. Et c'est, dans le roman, *Un cœur virginal* : c'est, dans le domaine des idées, cette étude capitale, que lui suggèrent les travaux de Quinton sur l'évolution, *Une loi de constance intellectuelle.* Puis viennent de nombreux morceaux qui prendront leur place

dans les *Promenades littéraires* et les *Promenades philosophiques*, de nouvelles formules *d'Epilogues*, les *Dialogues des amateurs*, les *Lettres d'un Satyre*.

Dans cette immense production, aucun arrêt, nulle trace de fatigue ou de relâche ; sans cesse de nouveaux champs à explorer s'ouvrent devant son universelle curiosité. Pour cette œuvre extraordinairement multiple qu'il poursuit d'année en année, le *Mercure* est la maison qui lui convient, celle où il se trouve bien, où il revient toujours avec prédilection, parce qu'il s'y sent en sécurité, parce qu'il peut y évoluer à son aise, en toute indépendance et dans toute la mobilité de son esprit. C'est en ce sens qu'on a pu dire qu'il avait imprimé au *Mercure* sa propre mentalité.

Mais, en réalité, si Gourmont s'est donné tout entier dans le *Mercure*, s'il a joui de cette indépendance complète qui lui était chère et qu'il pratiquait sans réserve, il n'entendait nullement bénéficier d'une situation privilégiée, et il eût été le dernier à ne pas admettre que l'indépendance des autres n'y fût pas respectée aussi entièrement et au même titre que la sienne. Il faisait partie du Conseil d'administration et, bien entendu, du Comité de lecture de la revue. Jamais il ne lui vint à l'idée d'élever la moindre objection contre la publication d'articles ou d'ouvrages en contradiction, même absolue, avec ses manières de sentir et de voir, non plus que sur la collaboration d'écrivains en opposition marquée, de talent ou d'idées, avec lui-même. C'est en cela que l'esprit de Gourmont et celui du *Mercure* correspondaient parfaitement. Et si son influence fut grande, en effet, au *Mercure* et par le *Mercure*, elle était due uniquement à la force de son talent, au prestige qui émanait de tout ce qu'il écrivait.

Dans une préface encore inédite à un nouveau tome des *Promenades littéraires*, dont il réunissait les éléments lorsque la mort le surprit, Gourmont écrivait : « J'ai pu parler en toute liberté au *Mercure de France*. C'est ce principe de liberté qui a permis l'éclosion de ma personnalité. Où je ne suis pas libre, je ne suis plus moi. » Je ne sais pas de plus bel éloge à la fois d'un écrivain sur lui-même et de la maison où il a pu être ce qu'il devait être.

Remy de Gourmont est mort, mais, aujourd'hui, son nom est immortel, et la gloire qui l'accueille est la meilleure récompense dont puisse s'honorer la demeure littéraire qui a été la sienne et le groupe d'amis qui ont eu le privilège d'entourer et de mettre en valeur cette pure et noble fleur du génie français.

La cérémonie s'est terminée par la lecture du sonnet suivant, que son auteur, le poète normand Ch.-Th. Féret, a dit lui-même :

L'OMBRE DE GOURMONT

N'en doutez pas ! L'ombre Elyséenne inclinée
— La rose d'un sourire à son visage fin —
Vous accueille, et du dieu qu'il n'aimait pas en vain
Le Caducée ailé tremble en sa main fanée.

Il voit la jeune sœur que Jean lui a donnée,
Et ce frère charmant, de sa gloire chauvin.
Le Poète des *Jeux rustiques et divins*
Lui apporte la myrrhe et l'Ode haut sonnée.

A ces pas reconnus s'émeut d'un souvenir
La Maison de Celui qui ne peut revenir,
Mais qui garde — sacrée — et sa Lampe et ses Livres.

L'air palpite d'un invisible battement.
Soyez témoins, Pairs et Disciples, que ne ment
Le rêve du génie et l'orgueil de survivre.

§

Une lettre de M. André Gide.

15 mai 1924.

Mon cher ami,

Je lis ce matin dans le *Mercure* du 15 cet « entrefilet » :

Et voici dans *Paris-Journal*, devenu un des journaux littéraires les plus vivants, une Réponse avant la lettre, de M. Henri Béraud, au sujet d'un éreintement projeté de son dernier roman dans la *Nouvelle Revue Française*, — que, ne pouvant la citer en entier ici, je conseille aux gens fatigués des fadeurs de la littérature actuelle, de lire. C'est d'une belle ironie et d'une belle violence.

R. DE BURY.

Dès l'instant que le *Mercure* signale à ses lecteurs la grossière et injuste attaque en question, et qu'il y applaudit, il se doit d'en signaler les suites.

Je compte donc qu'il aura l'équité de publier le procès-verbal que voici :

Fait à Paris, le 5 mai 1924.

M. Jacques Rivière, s'étant jugé offensé par des articles de M. Henri Béraud, a chargé MM. Jacques Boulenger et Albert S. Henraux de demander à M. Henri Béraud des excuses ou une réparation par les armes. Celui-ci a confié à MM. Robert de Jouvenel et René Blum la mission d'accorder à M. Rivière la réparation demandée. Les quatre témoins se sont réunis le 5 mai 1924 : ils ont été d'accord qu'il était regrettable qu'une polémique littéraire pût aboutir à un duel entre deux écrivains également honorables, puis ils ont évoqué l'affaire au fond. Après avoir échangé des explications, ils ont reconnu tous quatre que les articles de M. Henri Béraud avaient été fondés sur des renseignements inexacts et que les injures de M. Béraud devaient être tenues pour nulles et non avenues.

Pour M. Jacques Rivière :
MM. JACQUES BOULENGER,
ALBERT HENRAUX.

Pour M. Henri Béraud :
MM. ROBERT DE JOUVENEL.
RENÉ BLUM.

Je n'aurais sans doute pas songé à cette demande d'insertion, si vous ne m'aviez, avant-hier, certifié le bon vouloir à mon endroit des rédacteurs habituels du *Mercure*.

Inaltérablement votre ami.

ANDRÉ GIDE.

P. S. — Et ceci du reste, et par-dessus le marché, ne laisse pas d'être assez... piquant.

La plupart des journaux parlent longuement des incidents Béraud-Guenne-Martin du Gard-Rivière. Citons cette phrase de l'article qu'André Billy, témoin d'Henri Béraud, a consacré dans le *Petit Journal* à cette affaire : « Car dans le cas où toute conciliation se serait révélée impossible, je n'aurais pas hésité, croyez-le bien, à considérer ma mission comme terminée et à dire publiquement pourquoi. Et mon fougueux client aurait pris la chose comme il aurait voulu, mais je n'aurais accepté à aucun prix de l'accompagner sur le pré. »

(*Paris-Journal.*)

§

J.-H. Fabre et Ferton.

Beauvais, le 7 mai.

Mon cher Directeur,

Il me serait difficile de ne pas me reconnaître parmi ces « fervents admirateurs de Fabre » que signale M. Georges Bohn au *Mercure* du 1er mai. Car le lancement anti-fabrien de ce Captain Cap entomologique nommé Commandant Ferton — lancement auquel M. Bohn se flatte d'avoir collaboré — a soulevé en effet « quelques protestations » de ma part, et dans vos colonnes, en outre de mon livre *Le Génie de J. H. Fabre* dont plus de moitié a paru chez vous.

Je m'empresse de rappeler ces « protestations », m'y jugeant autorisé par la longue familiarité d'un génie dont j'ai des raisons de soupçonner que votre honorable collaborateur ignorait l'existence quelques mois avant l'explosion de sa renommée hélas ! si tardive.

J'affirme : non point que Ferton n'a pas son petit mérite, mais que sa taille est minuscule à côté de celui que Darwin, en 1855, a appelé *cet observateur inimitable*, en qui Gourmont, 50 ans plus tard, voyait *le seul observateur des mœurs animales qui m'ait paru digne de foi.*

J'affirme que Ferton n'a jamais su faire que médiocrement (comparé à Fabre) *et en copiant Fabre*, ce que Fabre a fait, lui, génialement avant tout le monde. J'assure que les travaux de Ferton n'infirment en rien les observations fabriennes, la réalité de ces *faits brutaux* que Fabre a mis en lumière, *ces faits devant lesquels*, a dit — tardivement, certes, mais nettement — Edmond Perrier (le coryphée du lamarcko-darwinisme), *tous les docteurs doivent s'incliner.*

M. Etienne Rabaud, Zoïle de l'Homère des Insectes — ce qui ne l'empêche pas d'oser figurer dans le Comité d'honneur de son monument ! ! — fait feu contre lui de ses quatre pieds. Compilateur et préfacier de Ferton, il nous raconte sérieusement que *son œuvre apporte à la connaissance de l'Instinct une contribution tout à fait remarquable, laissant loin derrière elle les narrations superficielles tendancieuses et si souvent fantaisistes de J.-H. Fabre.* Votre honorable collaborateur cautionne cette allégation.

Les allégations les plus saugrenues sont à la portée du premier

venu, fût-il professeur en Sorbonne. Mais on a le droit (quand il s'agit de la réputation d'un savant tel que J.-H. Fabre) d'exiger la preuve de leur exactitude.

En quoi Charles Ferton a-t-il raison contre Fabre ? Où, quand et comment ?

Voilà ce qu'il serait *honnête* que les contempteurs de l'Ermite de Sérignan essayent non pas d'affirmer, mais *d'expliquer* avec le soin et le développement que veulent des questions aussi délicates et d'un intérêt aussi considérable.

M. Georges Bohn se croit-il en mesure de le faire ?

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

§

Une lettre de M. Camille Vettard.

Bagnères-de-Bigorre, le 18 mai 1924.

Monsieur le Directeur,

Je lis aujourd'hui, dans le *Mercure de France* du 15 mai courant, la lettre de « rectification » que M. Duhoureau, « homme de lettres et ami de Maurice Barrès », vous a adressée au sujet de mon article sur *Maurice Barrès et Jules Soury*. Je ne puis laisser passer cette lettre sans protestation, — une très brève protestation, d'ailleurs, car ni mon article ni la lettre de M. Duhoureau ne valent que l'on encombre vos pages.

Les articles publiés par Barrès à la gloire de Soury ne m'ont pas été révélés par M. Duhoureau, car je les connais de longue date, depuis leur publication. Ils célèbrent le talent d'écrivain et les « émouvantes généralisations philosophiques » de Jules Soury. Mais ils ne disent pas que les arguments apportés par Barrès à l'appui de son nationalisme ont été empruntés à l'auteur du *Système Nerveux Central*.

Ces arguments, d'ordre scientifique et plus précisément, d'ordre anatomique, Barrès les doit-il à Soury, ou Soury à Barrès ? Comme la réponse, je crois, ne saurait être douteuse, y a-t-il dans les citations de M. Duhoureau, un mot, un seul mot, qui indique cette *immense* dette de Barrès ? Barrès, d'autre part, a-t-il mis entre guillemets, avec références, les phrases de Soury qu'il a, çà et là, reproduites, à un ou deux termes près ?

Voilà les questions auxquelles il convient de répondre par un *oui* ou par un *non*. Il ne s'agit pas de faire de la littérature et de s'exprimer en termes plus ou moins émouvants sur Soury ou sur Barrès. Il s'agit d'être précis. Il est trop facile, par exemple, *d'affirmer*, comme l'a fait le *Journal des Débats*, sans apporter la moindre démonstration : « Il est aussi intéressant de constater que Barrès a un instant subi l'influence des enseignements de Jules Soury que de reconnaître qu'il s'en

est affranchi. » Affranchi ? Quand ? Lors du *Discours sur les Eglises* ? Ah ! vraiment. Veut-on alors que je précise la position *d'athée clérical* de Jules Soury et que je mette en regard des phrases de *Campagne Nationaliste* et des phrases de la *Grande Pitié des Eglises de France* ? M. Duhoureau désire-t-il aussi que nous recherchions si certaines méditations de Barrès sur la mort ne doivent pas beaucoup à Jules Soury ?

Il y a vraiment des amis bien maladroits... Je n'insiste pas, car j'aime et admire Barrès, mais je le fais à bon escient. Lorsque je formule des réserve en ce qui le concerne ou en ce qui concerne Soury, je crois savoir ce que je dis. M. Duhoureau peut être persuadé qu'il n'a rien à m'apprendre ni sur l'un ni sur l'autre, et, lorsque je prends la plume, non seulement je suis de bonne foi — ne recherchant que la vérité — mais encore armé et bien armé.

Veuillez agréer, etc. CAMILLE VETTARD.

§

Prix littéraires. — Le prix du Nouveau Monde, d'une valeur de 7.000 francs, a été attribué à M. Pierre Reverdy pour l'ensemble de son œuvre, et notamment pour ses poèmes : *Epaves du Ciel.*

§

Les vers d'Henry Becque. — Pour joindre à la liste des vingt-cinq pièces de vers énumérées par le *Mercure de France* (15 août, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre 1922, 1er mars 1923) *Paris-Soir* du 12 mai a signalé un quatrain que Becque écrivit un jour chez Mme Auberon et qui commence par ce vers : *Pour obtenir enfin la vogue...*

§

A propos des lettres de Mallarmé à Mistral.

11 mai 1924.

Monsieur et cher Directeur,

Un de vos lecteurs, M. Chaurand, professeur honoraire au Lycée Ampère et bibliothécaire à l'Ecole du Service de Santé de Lyon, veut bien me signaler une erreur que j'ai commise dans une note aux *Lettres de Mallarmé à Mistral*, que vous avez publiées dans vos numéros du 15 avril et du 1er mai : « Il me faut — écrivait Mallarmé (numéro du 1er mai, p. 679) — me conserver mes mille francs annuels de traitement et de congé — chance qui m'a échappé lors des précautions prises par le hasard pour voiler Emile Chasles. Ce dernier passé n'a plus grand pouvoir. »

Dans la note que j'avais fixée au nom d'Emile Chasles, j'avais parlé — et c'est là qu'était ma faute — d'un professeur de philosophie au Lycée Louis-le-Grand, qui en 1875 fut nommé recteur d'abord de l'Académie

de Clermont, puis de celle de Montpellier et enfin de Lyon. En réalité, ce recteur-philosophe ne s'appelait pas Emile Chasles, mais Emile Charles. L'Emile Chasles dont il est question dans la lettre de Mallarmé était le fils de Philarète Chasles. Né à Paris en 1827 (et mort vers 1904 ou 1905, me dit M. Chaurand), il fut professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Nancy, délégué à la Sorbonne et, de 1873 à 1895, Inspecteur Général des Langues Vivantes.

Le ministère de l'Instruction Publique — dit H. Marion dans l'article de la *Grande Encyclopédie* qu'il consacre à Emile Chasles — l'ayant chargé à diverses reprises, notamment sous M. Duruy, d'études et de rapports sur des questions d'enseignement secondaire, il a pris une part notable à l'extension des langues vivantes dans notre système d'études, puis à la transformation des méthodes dans cet enseignement dont il est aujourd'hui inspecteur général. M. Chasles a publié des ouvrages qui forment un cours d'anglais et le commencement d'un cours d'allemand.

On lui a vivement contesté les lois de la prononciation anglaise qu'il croit avoir découvertes et les simplifications qu'il propose d'apporter à la grammaire allemande. Son idée dominante a pourtant quelque chose d'assez philosophique. Pour lui, c'est le caractère des nations qui donne la clef de leur langue. A côté de la grammaire générale qui peut tenir en quelques pages, il y a pour chaque peuple une grammaire toute spéciale. Chaque langue... doit être exposée selon un plan différent.

Ayant occupé à diverses reprises de hautes fonctions universitaires et s'intéressant lui-même à la philologie anglaise, Emile Chasles a dû vraisemblablement, suggère M. Chaurand, inviter Mallarmé à publier la *Petite Philologie à l'usage des classes et du monde* que Mallarmé fit imprimer en 1877. Et voilà un Mallarmé nouveau qui, grâce à M. Chaurand, nous apparaît encore. Nous l'avions déjà vu. presque félibre, d'après le témoignage de Mistral et nous l'entrevoyons maintenant comme peut être inspirateur, peut-être disciple d'Emile Chasles en matière de philologie et de linguistique anglaise ; ce serait peut être là un sillon intéressant à creuser.

Veuillez agréer, etc. CHARLES CHASSÉ.

§

Une lettre de M. Ernest Delahaye sur Rimbaud.

Maisons-Laffitte, 15 mai 1924.

Cher monsieur Vallette,

J'ai le devoir de remercier, en votre personne, le *Mercure de France* pour son rimbaldisme si vaillant, si fidèle, aussi pour la bonté qu'a cette grande Revue de me citer comme un ami de Rimbaud, titre auquel je tiens vraiment. Vous venez de publier une étude extrêmement intéressante, de M. J.-M. Carré, sur le poète des *Illuminations* et sur les précieux souvenirs de son ami, de mon ami Louis Pierquin. A lire

ce que l'on écrit maintenant un peu partout, Rimbaud a l'air de diviser terriblement la France littéraire, et pas seulement la France. Voici qu'Adèle Luzzatto agite l'Université de Rome autour du nom prestigieux ; voici qu'à l'Université de La Haye on se querelle à propos de Rimbaud : un professeur y fait une conférence sur notre poète, il semble le voir d'après Lepelletier, il excite les protestations fougueuses d'un étudiant qui veut voir Rimbaud... d'après moi. Je donne raison à l'étudiant, c'est tout naturel ; mais je trouve que le professeur hollandais était loin d'avoir tort, car enfin n'est-ce pas un grand mérite que de prendre un tel nom, une telle œuvre comme sujets de cours ?

J'en voulais venir à vous confier ma joie de voir tant de lettrés s'émouvoir pour Rimbaud et surtout mon désir qu'ils soient considérés tous comme étant, au fond, bien d'accord, malgré des modes personnels d'aperception.

Peut-être, cependant, que certaines différences pourraient produire chez le lecteur quelque interprétation qui risquerait d'être inexacte. Ainsi Marcel Coulon et moi aurions des sentiments tout opposés ?... En tant qu'ami de Rimbaud, en tant qu'ayant écrit sur Rimbaud, certes Delahaye peut et doit se dire l'obligé de Marcel Coulon. Parce que Marcel Coulon — s'il trouve de l'avatar de Rimbaud une explication qui n'est pas la mienne — a écrit sur Rimbaud l'un des livres les plus littéraires que l'on pût écrire, parce que personne n'a plus vivement, plus sincèrement apprécié le génie de l'enfant-poète ; enfin parce que Marcel Coulon, réunissant tous les documents qu'il pouvait avoir, a montré, il me semble, une sorte de prédilection pour ceux venant de moi ou me concernant. Il lui manque d'avoir connu, pour le consulter, mon cher Pierquin, c'est vrai ; mais que l'on prenne Louis Pierquin et Marcel Coulon, J.-M. Carré, Verlaine, Ardengo Soffici, Georges Izambard, Paul Claudel, Jean Bourguignon, Charles Houin, Ernest Raynaud Ernest Delahaye, beaucoup encore d'autres pervers, qu'on les lie « dans le même sac », avec l'inscription infamante : *Amis de Rimbaud*, qu'on les jette alors aux gémonies, mais TOUS ENSEMBLE : autrement ce ne serait pas justice.

Voulez-vous excuser la légèreté de cette lettre, d'ailleurs très sérieuse, me laisser espérer qu'elle n'est pas indigne d'insertion dans le *Mercure* et m'autoriser, vu nos relations déjà anciennes et toujours amicales, à me dire, cher monsieur Vallette,

Bien cordialement à vous. ERNEST DELAHAYE.

§

Sur un poème d'Alfred de Vigny. — Dans son numéro du 1er mai, la *Revue de l'Amérique latine* publie un poème « inédit » sur *les Nombres* d'Alfred de Vigny. Il est intéressant d'en avoir le fac-

simile, mais ce poème a, pour la première fois, paru au cours de l'année 1841, dans l'*Echo de la Littérature et des Beaux-Arts dans les deux mondes*, dont le rédacteur en chef était le Vicomte A. de Lavalette. Comparée avec le fac-simile, la première impression ne présente aucune variante, sauf quelques changements pour la ponctuation. D'après l'édition de 1841, nous apprenons que le « jeune enfant », auquel le poète s'adresse, n'était autre qu'Henry Mondeux. Le poème lui est dédié. On se rappelle que cet Henry Mondeux a été quelque temps célèbre. Né en 1826, près de Tours, il gardait les troupeaux tandis qu'il faisait des calculs, des combinaisons arithmétiques, extraordinaires. Comme il était d'ailleurs sans instruction et d'une intelligence médiocre, ses incroyables capacités de calculateur étonnèrent son entourage. On l'amena à Paris, où il fut présenté à l'Académie des Sciences. Il avait quatorze ans. L'illustre mathématicien Cauchy fit un rapport à l'Académie sur le prodige. Après quoi Mondeux montra ses talents en séance publique. Les phénomènes de ce genre sont le plus souvent éphémères. La réputation du calculateur s'évanouit, et il mourut, sous le second Empire, sans que l'on y fît beaucoup attention. Le poème d'Alfred de Vigny sur *les Nombres* reste comme un témoignage de l'émerveillement contemporain. Mais, quoi qu'il en soit, Vigny confond, me semble-t-il, un peu bien vite Mondeux et Pythagore. — PAUL VULLIAUD.

§

Vous parlez français ? — M. Paul Arrighi nous écrit de Rome, 16 mai, qu'ayant lu un de nos échos du *Mercure* numéro du 15 avril dernier, il tient à ce que l'on sache que l'*Aloès* — auquel il collabore — est simplement une *Revue méditerranénne*, sans aller sans doute pour autant sur les brisées du *Feu*, d'Aix, qui, lui, est l'organe du « régionalisme méditerranéen » depuis déjà 18 ans, si nous avons bonne mémoire et que par contre l'*Annu Corsu*, qu'il dirige tout en professant au Lycée Français de la Ville Eternelle, ne fournit aucune preuve, dans ses pages, entièrement rédigées en dialecte corse, d'une quelconque contamination du corse par le français. Cependant notre correspondant veut bien reconnaître que l'idiome local de sa petite patrie, s'il est pur dans l'*Annu Corsu*, ne l'est guère que là. Citons-le textuellement :

> Mais il y a, au point de vue régionaliste, une autre contamination à combattre : c'est celle, de plus en plus profonde, que la langue française fait subir au dialecte local. Celui-ci, illustré par une pléiade de poètes « cyrnéens », a conservé pour nous une valeur intangible de tradition sacrée et de trait d'union intellectuel et sentimental. Les Corses « exilés » sur tous les points du globe suivent le mouvement actuel avec toute la sympathie de leurs cœurs, où la fidélité à la « petite patrie » ne diminue pas le culte passionné de la grande Le félibrige corse a pour but de satisfaire cet esprit de traditionalisme local

si développé chez les habitants de l'Ile de Beauté ; il se passe volontiers de fournir des mots cocasses aux vaudevillistes et chansonniers.

Ce qui n'empêche pas que des chansons comme : *Mon Père, il est douganier*, « *O Na Mari, prends garde* », *Je suis Corse, Madunnaccia, et puis voilà !* » sont de populaires documents — comme la chanson de M. de Mari, magistrat de Bastia, que nous citions dans un précédent écho — de cette contamination du corse par le français... Au surplus, M. Paul Arrighi ne nous dit rien des tendances de *A Muvra*... Ni de l'*Echo de la Corse*, qui, de 1920 à 1921, soutint des tendances opposées. M. Coty a, de ses parfums, aidé les autonomistes corses. Fort bien ! Le mouvement n'est pas, cependant, d'aujourd'hui. Leandri, en 1887, l'avait lancé. Puis ce furent Santu Casanova et Paolo Fontana — avec la *Tramuntana* et la *Renaissance de la Corse*. La grande ombre d'un Sampiero, celle, plus grande encore, d'un Pasquale Paoli, hantent ces braves gens. Admettons avec eux que leur île mérite mieux que son actuel destin, que la Grande Patrie se doit de permettre aux patries moindres de se développer selon leur norme atavique. A ce point de vue, rien de plus triste que l'exemple actuel de cette race si pure, qui, affinée dans le culte des chastes amours familiales, voit s'infiltrer en elle le venin dissolvant de notre prétendue « civilisation ». Ainsi s'explique le mouvement de protestation présent, où des hommes mûrs se rencontrent avec des aspirants fascistes : Graziani, Maistrale (Versini). Lucciardi avec Jean Maki (De Susini) (Kirn (Massa), Matteu Rocca, Marco Angieli, E. Luciani (U Pastore), Martinu Appinzapalu, etc...

Le *Mercure*, à l'impartialité duquel en appelle M. Arrighi, ancien élève de Normale Supérieure, n'hésite pas une minute à reconnaître lui aussi, que la Corse est un organisme vivant et libre, une personne morale dont il faut respecter l'individualité, comme celles de la Flandre, de la Bretagne, du Béarn, du Roussillon, de la Provence, de l'Alsace, de toutes nos Provinces. Et nous admettons tous ici que c'est la réforme de l'actuel système centraliste qui sera la pierre de touche où va s'éprouver le génie français. — C. P.

§

La recherche des cœurs. — Dans l'énumération des cœurs de personnages célèbres que nous donnions le 15 mars dernier, nous indiquions que le cœur de la Tour d'Auvergne avait été transporté aux Invalides. On nous rappelle à ce sujet que le transfert, en mars 1904, de cette relique du « Premier grenadier de France » fut précédé de nombreux incidents qui provoquèrent même des procès entre les héritiers naturels.

Il fut tout d'abord la propriété de la 46ᵉ demi-brigade, en vertu d'un arrêté du premier Consul, daté du 1ᵉʳ juillet 1803 et ainsi conçu :

Art. 1er. — Le cœur de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République, mort le 9 messidor, an VIII, continuera à être porté ostensiblement par le fourrier de la compagnie des grenadiers de la 46e demi-brigade, dans laquelle il servait. BONAPARTE.

L'urne qui contenait le cœur était enfermée dans une double boîte de plomb et fixée sur un plastron de velours que portait le plus ancien sergent chargé de répondre chaque jour à l'Appel, au nom de La Tour d'Auvergne.

Puis en 1809, le cœur passa à la Grande Chancellerie; il y resta jusqu'en 1816, date à laquelle la Restauration en prescrivit la remise aux héritiers du héros, des petits-neveux et nièces.

Ceux-ci se disputèrent la relique. Mme de Lauraguais, née Vaudreuil, ayant reçu le cœur, en 1817, se vit poursuivre par Mme Guillard de Kersausie. Ce procès ne fut appelé qu'en 1830 et se prolongea jusqu'au 1er décembre 1840, date à laquelle la Cour de Montpellier rendit un arrêt décidant que l'urne renfermant le cœur de La Tour d'Auvergne serait remise à sa petite-nièce, Mme du Pontavice de Heussey, fille de Mme de Kersausie.

Cette remise eut lieu le 7 mars 1841 entre les mains de M Pontavice de Heussey, et c'est le fils de celui-ci qui, le samedi 26 mars 1904, en fit don aux Invalides.

§

A propos de contrepetteries.

Fontenay-le-Comte, 8 avril 1924.

Monsieur le Directeur,

La note parue au *Mercure* du 1er avril appelle quelques rectifications :

1° Il est possible qu'au café Dion, à la Roche-sur-Yon, des jeunes gens se soient réunis vers 1910, autour de Gabriel Dupré-Carra. Mais l'ouvrage de Jacques Oncial a été médité dans Poitiers, je crois, où trois amis :

Un membre de l'Enseignement Supérieur,
un avocat à la Cour d'Appel, qui vivent,
et Gabriel Dupré-Carra, décédé, prospéraient aux environs de 1900.
Ils parlaient volontiers en contrepetteries.

2° Gabriel Dupré-Carra est décédé à Fontenay-le-Comte, sa ville natale, et non à Paris; en 1922, et non en 1920; dans sa cinquantième année

Veuillez accueillir, Monsieur le Directeur, mes sentiments distingués.

FRANCIS EON.

§

Le prix des places au Théâtre-Français en 1885 et en 1924. — On sait que M. Henry de Jouvenel, ministre de l'Instruction publi-

que, vient d'homologuer, ainsi qu'il suit, le nouveau tarif des places de la Comédie-Française :

Avant-scènes des premières loges............... Francs	28
Avant-scènes des deuxièmes loges	14
Baignoires..	18
Fauteuils d'orchestre..	25
Fauteuils de balcon (premier rang)..........................	26
Fauteuils de balcon (2e et 3e rang)	23
Premières loges	19
Deuxièmes (face)..	14
Deuxième loges (découvertes).................................	12
Deuxièmes loges (côtés)	11
Fauteuils des 3es loges (1er rang)............................	13
Fauteuils des 3es loges (2e et 3e rang).......................	10
Troisièmes loges (face)..	8

Certes ce nouveau tarif est assez élevé. Toutefois il ne suit encore que d'assez loin la moyenne générale de l'élévation du prix de la vie si l'on se reporte, par exemple, à l'année 1855. A cette époque le prix des mêmes places au même théâtre était, en location, celui-ci :

Avant-scène du rez-de-chaussée, avec salon..... Francs	12 50
Avant-scène du rez-de-chaussée, sans salon	10 00
Loges de rez-de-chaussée......................................	9 00
Loges de la galerie..	9 00
Autres loges du rez-de-chaussée.............................	8 00
Stalles de premier balcon......................................	8 00
Grandes premières loges de face (Deuxième rang).......	8 00
Premières loges découvertes (Deuxième rang)..........	7 00
Première galerie	6 00
Deuxième balcon...	5 00
Stalles d'orchestre..	7 00
Orchestre dit des musiciens...................................	7 00
Deuxièmes loges, troisième rang............................	5 00
Galerie des deuxièmes loges	4 00
Troisièmes loges, quatrième rang...........................	3 00

Nous puisons ces renseignements dans le *Guide des théâtres*, édité en 1855, par Paulin et Chevalier. C'est un volume de 216 pages illustrées qui se vendait, dans la reliure en toile de l'éditeur, 1 franc. Le même ouvrage ne pourrait être aujourd'hui établi à moins de 5 francs. Proportion sensiblement supérieure à celle que l'on peut constater plus haut.

§

Les ennuis d'une lectrice à la Bibliothèque Nationale de Madrid. — Madrid, avec ou sans Primo de Rivera, se modernise à tel point que ceux qui y reviennent après une absence d'un lustre hésitent..... Quoi, c'est cela que le « Progrès » a fait de la cité des cha-

peaux haut de forme et des caramels. Mais si certains aspects de la Villa y Corte sont devenus affreusement quelconque, sous prétexte de les mettre au diapason de l'époque, il en est d'autres, par contre, qui subsistent, immuablement en harmonie avec les traditions antiques de ce vieux douar africain que fut naguère « Magerit ». Un détail, entre mille, montrera mieux que de longs discours ces survivances ataviques inglorieuses. Quiconque a travaillé, à Madrid, à la *Biblioteca Nacional*, sans montrer patte blanche — c'est-à dire sans mériter les honneurs de la sélection dans le *Salon de Raros* — sait ce que représente, sous l'administration de Rodriguez Marin, le régime de la maudite *papeleta* et de la non moins exécrable « fiche de cuivre ». Mais voici une lectrice qui fait entendre une plainte, non certes inédite, mais tellement spéciale que la saisir au vol — des colonnes de *La Libertad* du 9 mars et la faire passer dans celle du *Mercure* n'est qu'un jeu aussi édifiant que divertissant. Ecoutons cette savante lamenter ainsi son triste sort :

Soudain, je dus interrompre ma lecture. Une nécessité physiologique me fit demander à plusieurs employés où se trouvait le Buen Retiro (il ne faut pas toujours dire le W. C.) Il me fut répondu que, pour le public, ce lieu-là n'existait pas. Devant mes protestations, un des dits employés me conseilla d'aller de l'autre côté de la Promenade des Récollets. Là existait ce dont j'avais besoin pour ma tranquillité. Un autre, plus compatissant, me dit : *Entrez où il y a : Exposition Valero...* Je recommençai à m'enquérir et l'homme préposé à la garde des cannes, très courtois, me fit cette réponse, qui présentait une solution : *Ce qui vous arrange le mieux — et encore que le public vous verra, — c'est d'aller vous satisfaire dans le jardin qui est devant l'édifice. C'est ce que nous faisons nous-mêmes.*

... La lectrice déclare n'avoir pas osé suivre ce conseil. Mais que fit-elle donc? Nous nous souvenons qu'en 1912, on avait expliqué la raison de l'interdiction de l'usage des W. C. à la *Nacional* madrilène au public des lecteurs pour la raison que certains d'entre eux avaient autrefois volé les conduites de plomb amenant l'eau en ces lieux... Et cela avait causé l'interdiction. — C. P.

§

Les anecdotes qui se répètent. — Dans une étude documentaire qu'il donna, en septembre 1923, à la revue *Le Monde nouveau*, Emmanuel Bourcier raconte l'anecdote suivante :

Vice-président de l'Association des informateurs religieux, X..., homme d'esprit, fut, par ses fonctions, appelé un jour à faire visite au cardinal Dubois. Celui-ci, qui se rendait à une cérémonie, reçut en grand appareil le journaliste.

— Monseigneur, dit à mi-voix X... en s'inclinant, je crois vous devoir un aveu : je suis israélite.

— Ma foi, monsieur, répondit le prélat, une confidence en vaut une autre : je suis cardinal!

Et comme il n'y avait plus de secret entre eux, ils éclatèrent de rire...

Dans l'amusant *T. S. V. P.* « petites histoires de tous et de personne », qu'ils rédigeaient eux aussi vers la fin de l'année dernière, J.-W. Bienstock et Curnonsky rapportent ainsi la même histoire :

Lévy a un nez énorme et crochu, et des cheveux bouclés ; c'est un type sémite accompli. En chemin de fer, il fait connaissance d'un bossu avec lequel, pendant le trajet, il se lie beaucoup. En prenant congé de son nouvel ami, Lévy se penche à son oreille et lui dit :

— Entre nous je vais vous faire un aveu : je suis juif.

Le bossu alors lui répond d'un air mystérieux :

— Confidence pour confidence : je suis bossu.

§

Publications du « Mercvre de France ».

ESQUISSES MARTINIQUAISES, de Lafcadio Hearn, trad. par Marc Logé. Vol. in-16, 7 fr. 50. Il a été tiré 110 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 15 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. VI. *Histoires insolites*. Vol. in-8 écu de la Bibliothèque choisie, tiré sur beau papier, 15 fr. Il a été tiré 59 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à 40 francs, et 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 609, à 25 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.